This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

ŒUVRES
POSTHUMES
DE
FRÉDERIC II.

TOME VIII.

ŒUVRES
POSTHUMES
DE
FRÉDERIC II,
ROI DE PRUSSE.

POÉSIES.
TOME II.

12746

Amsterdam, 1789.

POÉSIES VARIÉES.

ODE
A MA SŒUR DE BRUNSWICK,

Sur la mort d'un fils tué en 1761.

O Jours de ſang, de deuil, de regrets & de larmes!
Les crimes effrénés, échappés des enfers,
Répandent en tous lieux la terreur, les alarmes;
Tous les fléaux unis déſolent l'univers.
L'aurore & le couchant, l'océan & la terre
Aux funeſtes lueurs des flambeaux de la guerre,
Contemplent leurs malheurs.
Un cruel brigandage,
La fureur du carnage,
Ont étouffé les mœurs.

L'ardeur de dominer, la ſoif de la vengeance,
Ont infecté les rois de leurs poiſons mortels:
La loi, c'eſt leur pouvoir; leur droit, la violence;
Et la terre eſt en proie à ces tyrans cruels!
Les yeux étincelans de rage & de furie,
Ils excitent de loin l'affreuſe barbarie
De leurs cruels ſoldats;
Si leur foi brille aux temples,
Ils donnent les exemples
De tous les attentats.

Oppreſſeurs des humains, ſanguinaires monarques,
D'eſclaves proſternés ſouverains odieux,
Vous dont l'orgueil outré, malgré tant d'Ariſtarques,
Malgré tant de forfaits, vous met au rang des Dieux;
Juſqu'à quand verrons-nous vos diſcordes fatales,
Vos déſirs effrénés, vos haines infernales,
Perpétuer leur cours,
Cauſer ces incendies,
Tramer ces perfidies
Qui dégradent nos jours?

Dans ſa fauſſe éloquence, un flatteur vous compare
Aux Dieux, de nos deſtins arbitres éternels,
Vous qui ſemblez vomis des gouffres du Ténare,
Nés parmi des démons, comme eux durs & cruels.
Éblouis de l'éclat de vos titres ſuprêmes,
Follement enivrés de l'amour de vous-mêmes,
Vous vous croyez chéris:
Que ce ſonge s'efface,
La vérité vous place
Au rang des Buſiris.

Oui, les traits de ces Dieux que vous chargez d'outrages,
Ont perdu leur empreinte en vos cœurs malfaiſans;
Leur immenſe bonté leur valut nos hommages;
Mais jamais les démons n'obtinrent notre encens.
Dévaſter des cités, & les réduire en poudre,
C'eſt imiter les Dieux lorſqu'ils lancent la foudre.
Imitez leurs bienfaits;
Terminez cette guerre,
Et conſolez la terre
En lui rendant la paix.

Où tendent ces complots que des reſſorts iniques
Ont tramés pour remplir vos projets inhumains ?
Téméraires mortels ! aveugles politiques !
Vous croirez-vous toujours arbitres des deſtins ?
Quoi ! vous n'apprîtes point par votre expérience ;
Que les plus beaux deſſeins de l'humaine prudence
Aux revers ſont ſujets ?
Et que de la fortune,
L'inconſtance commune
Renverſe vos projets ?

Quelle époque a produit des mœurs plus déteſtables
Que notre âge fécond en illuſtres forfaits ?
Vit-on comme à préſent des rois impitoyables
Envers leurs ennemis, comme envers leurs ſujets ?
L'ambition, l'orgueil ſont leurs dieux en ce monde ;
Le ſang de leurs ſujets, dont le flux nous inonde,
Ne leur cauſe aucun deuil ;
Il en périra mille,
Sans que leur cœur ſtérile
Y jette un ſeul coup-d'œil.

Parcourez les recueils d'exploits & de batailles,
Ces monumens d'audace & d'intrépidité
Ne vous fourniront point autant de funérailles
Qu'un ſeul de nos combats vous en a préſenté.
Cette terre de ſang, de carnage abreuvée,
Cette foule de morts par le fer enlevée,
Redoublent mes regrets,
Et des pompes funèbres
Couvrent nos faits célèbres
De lugubres cyprès.

Vous cimentez d'un ſang à vos regards ſervile
Votre gloire abhorrée, atroces conquérans.
Les humains ſont-ils donc d'une eſpèce aſſez vile
Pour s'égorger entr'eux au gré de leurs tyrans ?
Mais vos cœurs endurcis & façonnés aux crimes
Mépriſent ces guerriers, généreuſes victimes,
Offertes au trépas,
Et dans vos jeux infames
Vous perdez cent mille ames,
Pour gagner des États.

Voyez ce peuple en deuil, ces femmes déſolées,
Dont les ſanglots amers réclament leurs enfans ;
D'auſſi vives douleurs ſont-elles conſolées
Par l'eſpoir d'amaſſer leurs triſtes oſſemens ?
Rois, écoutez ces cris, que vos cœurs en gémiſſent :
Ces ſoupirs douloureux, ces voix qui vous maudiſſent,
Sont un prix réſervé
A tout tyran farouche
Qu'aucun malheur ne touche,
Qu'il n'a point éprouvé.

Je te perds donc auſſi, doux eſpoir de ma vie,
Prince aimable, que Mars auroit dû préſerver
Des flèches du trépas que lançoit en furie
Le parricide bras que ton cœur fut braver !
Sur la fin de mes jours ma vieilleſſe peſante,
A pu ravir à peine à la mort dévorante
Tes membres palpitans.
Je vois donc la lumière,
Pour fermer la paupière
A mes plus chers parens.

Il n'eſt point de mortel dont l'ame courageuſe
Réſiſte ſans frémir à ces coups d'Atropos.
O vous, ma tendre ſœur, mère trop malheureuſe !
En perdant votre fils vous perdez un héros ;
Comme un rapide éclair, rayonnant de lumière,
A peine brille-t-il entrant dans la carrière,
Qu'il diſparoît ſoudain.
Telle au printemps la roſe
Demeure à peine éclоſe
L'eſpace d'un matin.

Ton glaive deſtructeur, ô malheureuſe Europe !
Répand le ſang abject & le ſang précieux ;
Il frappe également & le cèdre & l'hyſope,
Et le ſoldat obſcur & le chef généreux.
L'âge du vieux Neſtor, la jeuneſſe d'Achille,
Les grâces, les vertus ne ſervent point d'aſile
Contre l'arrêt du ſort.
Cette race proſcrite
Tombe & ſe précipite
Dans les bras de la mort.

Ah ! pourquoi n'ai-je point la voix douce & ſublime
De l'amant d'Eurydice, ou du tendre Amphion ?
J'irois, j'irois pour vous, ô Prince magnanime !
Fléchir dans les enfers Rhadamanthe & Pluton ;
Mes ſanglots toucheroient la Parque inexorable,
Mes chants feroient tomber de ſa main redoutable
Les rigoureux ciſeaux ;
Plus heureux que Théſée,
J'irois de l'élyſée
Ramener mon héros.

Malheureux ! où m'égare un fortuné délire ?
Quel mortel peut paſſer l'Achéron à deux fois ?
Tout eſpoir eſt perdu ! Muſe, briſons ma lyre,
Terminons les accens de ma tremblante voix ;
Ces chants que m'inſpira ma plainte douloureuſe,
Trop foibles pour percer la voûte ténébreuſe,
De nos triſtes clameurs,
Retracent des peintures,
Qui r'ouvrent nos bleſſures,
Et redoublent nos pleurs.

Fait à Breſlau 1761.

ÉPITRE

AU MARQUIS D'ARGENS.

Après que le Roi eut occupé le camp de Bunzelwitz près de Schweidnitz, les Ruſſes ſe retirèrent en Pologne.

O que du Ciel la faveur infinie
De nos Pruſſiens en tout temps ſoit bénie !
Si ſon ſecours, moins viſible & moins clair,
N'éclate plus par la voix des oracles,
Quel temps jamais plus fécond en miracles,
Plus étonnant que ce ſiècle de fer ?
Vous avez vu ces dangereux ſpectacles,
Comme le Ciel ſut défendre Colberg ;
Comme il troubla matelots & pilotes
Au fier aſpect du valeureux Werner,
Dont les houſards diſſipèrent les flottes

Du Ruſſe agreſte & du Suédois altier.
Le Ciel guida le jeune Wurtemberg ;
Pour coup d'eſſai, ſa valeur inouie
A bien battu la ſuperbe Ruſſie,
Sur le gros dos de Monſieur Romanzow,
Qui, Dieu merci, demeura ſain & ſauf.
Lorsqu'au printemps notre ardente hêroïne
A Pétersbourg, parmi ſon peuple d'ours,
Choiſit & prend, après qu'elle y rumine,
Un général que ſa fureur deſtine
A guerroyer chez nous pour les deux cours ;
Son vaſte empire avec douleur enfante
Ce vrai Céſar, ce fameux Butturlin ;
Il vient, nous voit, & prenant l'épouvante,
Dans la Pologne il va s'enfuir ſoudain
Avec Bacchus, ſuivi de ſon butin.
Ainſi, Marquis, par mer comme par terre,
Ce peuple dur, ignorant & brutal,
Homme de corps, & d'eſprit animal,
Balourdement s'eſt conduit dans la guerre.
Et pourquoi donc ces étranges rigueurs
Qu'en Moſcovie exerça le Czar Pierre,
Pour adoucir ce peuple incendiaire ?
Puisqu'il n'apprit de ſes légiſlateurs
Qu'à promener ſur les pieds de derrière.
Il eut le knout & cent coups d'étrivière,
Pour ſe couper la barbe du menton,
Et raccourcir un craſſeux guenillon,
A tout ceci que nous dira Voltaire ?
Ce Butturlin doit le faire enrager :
Par quel effort ſa plume mercenaire,
En grands exploits pourra-t-elle changer

L'affront qui ſuit les pas-de-clerc d'un hère,
Qu'il eſt payé, Marquis, pour louanger ?
Ou bien il faut qu'il renonce au ſalaire,
Comme aux faveurs d'un Mécène d'Aſow,
A Pétersbourg ſurnommé Schuwalow.
Quoi ! le rival de Virgile a la rage
De promener ſon Apollon gueuſer,
Chez le barbare au plus lointain rivage,
Pour que l'Europe enfin ſur ſon vieux âge
Le connoiſſant, ſache le mépriſer !
Vit-on jamais de plus folle boutade ?
Il veut du Czar, panégyriſte fade,
Hors de propos nous exalter le nom :
C'eſt un Lycurgue, un Socrate, un Solon.
Mais quel Solon ! un tyran parricide,
Qui réprimant la nature & ſes cris,
Souverain dur & parent plus perfide,
Souilla ſes mains dans le ſang de ſon fils.
De Charles-Douze il écrivit l'hiſtoire ;
Mais en faveur du Czar, ſon ame noire
En vain s'efforce à préſent d'obſcurcir,
De ce héros la valeur & la gloire.
L'orateur peut par fois nous éblouir ;
La vérité dont ſouvent il ſe joue,
Eſt à la fin, quand il croit réuſſir,
L'écueil fatal où ſon crédit échoue.

Au Camp de Noſſen, 1 d'Octobre 1761.

AU MARQUIS D'ARGENS.

Après que les Autrichiens eurent pris Schweidnitz.

Les biens & les maux confondus,
Dont le Ciel a ſemé le cours de nos années,
Par leur flux & par leur reflux
Bouleverſent ſans fin nos frêles deſtinées.
L'avenir eſt caché, les dieux ſeuls l'ont connu :
L'homme à le pénétrer s'abuſe & perd ſes peines ;
Ses calculs ſont fautifs, ſes efforts ſuperflus,
Il ſe trouve écraſé par des coups imprévus.
Ah ! Marquis, les choſes humaines
Sont toutes frivoles & vaines.
Lorſqu'un malheur ſubit vient de nous arriver,
Nous commençons par l'aggraver :
Il eſt déſeſpérant, inſupportable, extrême.
Bientôt ne penſant plus de même,
Nous finiſſons par le braver.
Pourquoi nourrir en nous autant d'inquiétudes ?
L'empire des viciſſitudes
Eſt le lieu que nous habitons.
Au ſein des maux que nous ſouffrons,
Dans les épreuves les plus rudes,
Ainſi que le ſage penſons.
Aujourd'hui des revers le poids nous importune,
Demain l'inconſtante fortune
Nous favoriſera, Marquis, & nous rirons :
Ne murmurons donc plus & ceſſons de nous plaindre

D'un mal qui ne ſauroit durer ;
Le ſage ne doit pas trop craindre,
Et moins encor trop eſpérer.

A Noſſen, ce 3 d'Octobre 1761.

ÉPITRE

AU MARQUIS D'ARGENS.

ORGUEILLEUSE raiſon ! ce trait doit te confondre :
Que de maux inouis ſur nous viennent de fondre !
L'œil n'a pu les prévoir, ni l'art les prévenir.
Un voile impénétrable a caché l'avenir :
Nos regards curieux ſans fin ſur lui s'exercent ;
Leurs efforts ſont perdus, jamais ils ne le percent.
La campagne, Marquis, approchoit de ſa fin,
On oſoit ſe flatter d'un plus heureux deſtin ;
Déjà diſparoiſſoit l'immenſe multitude
De ce peuple cruel, né dans la ſervitude,
Qui tel qu'aux Appennins les orageux torrens,
Ravageoit nos cités & dévaſtoit nos champs.
Ils avoient fui, l'eſpoir commençoit à renaître,
Qu'ayant moins d'ennemis on les vaincroit peut-être :
Ce calme ineſpéré ne dura qu'un moment ;
La foudre avec l'éclair partit au même inſtant,
L'Autrichien caché, tapis dans ſes montagnes,
Prémédite ſon coup, deſcend dans les campagnes ;
Ces travaux dont Vauban, le digne fils de Mars,
Par des foſſés profonds défendoient les remparts,
Dont Schweidnitz aſſuroit ſa redoutable enceinte,

N'ont pu contre un aſſaut la préſerver d'atteinte.
Sous un bras téméraire autant qu'audacieux
Elle tombe une nuit, preſqu'à nos propres yeux;
Dès-lors les embarras de tout côté nous preſſent:
Depuis ce coup fatal tous les troubles renaiſſent.
De l'Oder juſqu'au Rhin, de Coſel à Colberg
On voit l'airain tonnant, & la flamme & le fer
Déployer leur horreur ſur toutes mes provinces,
N'épargner ni les grands, ni les peuples, ni princes;
Tout l'État eſt en butte à ce commun danger.
Je ne puis me défendre, & je dois me venger!
Les projets des Céſars, des Condés, des Eugènes
Dans cette extrêmité ſont des ſciences vaines;
Il faudroit que le Ciel, favorable à nos vœux,
Daignât manifeſter ſon bras miraculeux.
Nos moyens ſont à bout, l'adreſſe & la vaillance
Succombent ſous le nombre & ſous la violence
De l'univers entier conjuré contre nous.
Le ſage doit prévoir; il le peut, direz-vous:
Des faits bien combinés lui tiennent lieu d'augures,
Il ſe prépare ainſi d'heureuſes conjonctures.
La prudence, Marquis, eſt un fil incertain;
Il guide, égare, & cède au pouvoir du deſtin.
L'apparence ſouvent dément ce qu'elle indique;
Ce qui paroît probable, au fond eſt chimérique.
Tel eſt ce labyrinthe où l'homme ſans flambeau
Se perd en tâtonnant, l'œil chargé d'un bandeau.
Le perfide métier que celui qui m'occupe!
En calculant mes pas je n'en ſuis pas moins dupe
Des caprices du ſort & des événemens.
Je perds en vains projets de précieux momens;
Ma conſtance aux abois du fardeau qui m'excède,

D'un ſoin opiniâtre y veut porter remède ;
Mais quel eſprit perçant pourra me conſeiller,
Par quel art ce chaos pourra ſe débrouiller ?
Ah ! quelque fermeté qu'ait l'ame la plus forte,
Un torrent de malheurs ſur elle enfin l'emporte ;
Quand on n'a plus d'eſpoir, le courage tarit,
Et l'eſprit révolté contre ſes fers s'aigrit.
Le fatal aſcendant du ſort qui m'enveloppe,
Infecte mes eſprits d'un poiſon miſanthrope ;
J'ai pris ma vie en haine & le jour en horreur :
Et lorſque la raiſon adoucit cette aigreur,
Qu'un intervalle heureux permet que je reſpire,
D'un déſaſtre nouveau l'on s'empreſſe à m'inſtruire.
Pour nourrir ma douleur, hélas ! que d'alimens !
J'épanche en votre ſein mes ſecrets ſentimens :
Jamais l'ambition, ni l'intérêt infame,
N'ont pu tenter mes ſens, ni ſubjuguer mon ame ;
Un ſentiment plus grand, plus noble & généreux,
Au ſortir du berceau m'embraſa de ſes feux.
Mon cœur vous eſt connu ; vous ſavez qu'il dédaigne
Les ſymboles pompeux d'un deſpote qui règne,
Que ſouvent entouré d'un appareil ſi vain,
Vous m'avez toujours vu moins roi que citoyen.
Mais ma philoſophie & mon indifférence
Ne vont point à ſouffrir l'injuſte violence
De ce complot de rois, qui ſans ſe rebuter,
D'un trône chancelant veut me précipiter.
Qui foule aux pieds l'orgueil, déteſte la foibleſſe ;
Endurer un affront, cher Marquis, c'eſt baſſeſſe :
De ce trône envié, tout prêt à ſuccomber,
Je deſcendrois ſans peine, & n'en veux pas tomber...
Peut-être qu'autrefois enchanté par l'hiſtoire

J'ai ſacrifié trop à l'amour de la gloire :
L'exemple ſéduiſant de tant d'hommes fameux
Me remplit du déſir de m'élever comme eux.
Mais bientôt redreſſé par la philoſophie,
J'appris par ſes conſeils à réformer ma vie,
A rejeter l'erreur, chérir la vérité,
Et mon eſprit alors, par ce charme emporté,
Connut que pour atteindre à la gloire mondaine,
Il avoit pourſuivi ſans fruit une ombre vaine,
Qu'il n'eſt qu'illuſions, que tout s'évanouit.
Revenu de l'objet qui long-temps m'éblouit,
Je me diſois : Je vois la fin de ma carrière,
Bientôt le froid trépas va clore ma paupière ;
Faut-il par tant de ſoins, de chagrins & d'ennuis,
De jours ſi douloureux, de plus cruelles nuits,
Arriver à ce gîte où nous devons nous rendre,
Où le temps détruira nos noms & notre cendre ?
Ah ! s'il faut tout quitter au moment du trépas,
A des ſoins ſuperflus pourquoi perdre nos pas ?
Terminons les travaux d'une vie importune :
Eſt-ce à nous, vils mortels, à dompter la fortune ?
Non, non, il faut choiſir pour aller à ſa fin
Une voie applanie, & le plus doux chemin :
Laiſſons aux conquérans entourés de ruines
Ces ſentiers hériſſés de ronces & d'épines...
Vaines illuſions ! ſonge vague & flatteur !
Ceſſons de nous tromper pour vaincre la douleur.
Eſclave ſcrupuleux du devoir qui me lie,
Un joug ſuperbe & dur m'attache à ma patrie :
Je vois en gémiſſant ſes honneurs abolis,
Tant d'États inondés d'avides ennemis,
Du danger renaiſſant l'intariſſable ſource,

L'ennemi triomphant, le peuple ſans reſſource,
Et par-tout le ravage & la deſtruction.
Patrie! ô nom chéri! dans ton affliction,
Mon cœur, mon triſte cœur te voue & ſacrifie
Les reſtes languiſſans de ma funeſte vie.
Loin de me conſumer en ſoins infructueux,
Je m'élance, auſſi-tôt dans ces champs périlleux.
La vertu me ranime, un nouveau jour m'éclaire:
Courons venger l'État, ſoulager ſa miſère;
Oublions tous nos ſoins pour ne penſer qu'à lui,
Que l'effort de nos bras lui procure un appui;
Il faut dans le torrent nager malgré ſa pente,
Périr pour la patrie, ou remplir ſon attente.
Si quelqu'ambitieux, avide du danger,
De ce peſant fardeau vouloit me ſoulager,
Qu'avec plaiſir, Marquis, dégagé de contrainte,
Sans beſoin d'étaler l'indifférence feinte,
J'abdiquerois d'abord ma triſte dignité!
Dans le ſein du repos & de l'obſcurité,
Loin des yeux importuns d'une foule indiſcrète,
J'irois m'enſevelir au fond d'une retraite.
Si jamais votre ami, hors de ce tourbillon,
D'un vain déſir de gloire éprouvoit l'aiguillon;
Si ce monde pervers, ingrat, cruel & traître,
L'abuſoit de nouveau, lui qui l'a ſu connoître;.....
Ah! vous verrez plutôt & le ciel & les flots
Confondus à l'inſtant, rétablir le chaos.
Non, non, ſans déſirer dans cet heureux aſile
Ces honneurs, ces grandeurs, cette gloire ſtérile,
Au ſein de la vertu, moins craint, moins envié,
J'éleverois un temple au dieu de l'amitié;
Et ſaurois conſerver l'unique bien du monde,

L'innocence du cœur, dans une paix profonde...
Là, ſoit que le deſtin dût prolonger mes jours,
Ou qu'il eût réſolu d'en abréger le cours,
D'un œil indifférent que la raiſon éclaire,
Je verrois dans la mort la fin de ma miſère;
Certain, que de ce corps, par les maux accablé,
Le ſouffle qui l'anime à peine eſt exhalé,
Que cet inſtant rapide, en détruiſant mon être,
Rend l'homme tel qu'il fut avant qu'on le vît naître.
Ainſi, ceux que ce jour a vus mettre au tombeau,
Et tous ceux dont la mort éteindra le flambeau,
Seront également, par une loi durable,
Abſorbés à jamais par l'âge irrévocable.

A Strehlen, le 8 Novembre 1761.

ÉPITRE

Sur la méchanceté des Hommes.

Je penſois autrefois, encor jeune & novice,
Étranger dans le monde, étranger dans le vice,
Que l'homme eſt le meilleur de tous les animaux.
Il eſt bon, me diſois-je, il a peu de défauts,
Il n'eſt point furieux, cruel, ingrat, ou traître,
Je le prenois enfin pour ce qu'il devoit être;
Et dans le fond du cœur j'étois bien convaincu
Qu'on rencontroit par-tout l'honneur & la vertu...
Cette charmante erreur qu'enfantoit l'ignorance,
Se diſſipa trop tôt; dans peu l'expérience,
Dans le tumulte affreux où je me vis jeté,

Fit briller à mes yeux la triſte vérité.
Je cherchois des vertus & je trouvois des crimes.
Que de tours odieux, que d'infames maximes !
Menteurs, fourbes, frippons, fous, perfides, ingrats,
La foule d'envieux environna mes pas,
Et mon ame étonnée, interdite, éperdue,
S'en fioit avec peine au rapport de ma vue.
Je confeſſois enfin, frappé de tant de maux,
Que malgré ſa raiſon, de tous les animaux
L'homme eſt le plus cruel, de tous le plus féroce...
Non, l'animal n'a point ce caractère atroce :
La faim le rend avide & non diſſimulé,
Son courroux, s'il s'enflamme, eſt bientôt exhalé ;
Mais l'homme étant vengé conſerve encor ſa haine.
Cependant cette race envers elle inhumaine,
Perverſe, & ſi portée à la méchanceté,
Au milieu des horreurs & de l'iniquité,
Produiſit quelquefois de ces ames divines,
Qui ſans doute des cieux tirent leurs origines,
Eſprits conſolateurs des maux que nous ſouffrons,
Qui paroiſſent des dieux au milieu des démons.
Mais d'un préſent ſi beau, ſi précieux, ſi rare,
La main de la nature en tout temps fut avare...
Le mal aſſurément domine ici par-tout,
Il eſt dans l'univers de l'un à l'autre bout ;
On le trouve en autrui, trop ſouvent en ſoi-même.
Eh quoi ! l'Être parfait, ce Dieu grand & ſuprême,
Fait il également de ſa divine main
Cet ange que j'honore & ce monſtre inhumain ?
Je m'arrête, interdit, au bord de cet abîme,
Où ſe perd en ſondant l'eſprit le plus ſublime.

Mes

Mes yeux reſpectueux de ces profonds ſecrets
Détournent auſſi-tôt leurs regards indiſcrets.
Il nous ſuffit ici, malheureux que nous ſommes,
Tous les jours expoſés aux trahiſons des hommes,
D'apprendre en contemplant ce ſpectacle touchant,
Combien le cœur humain eſt perfide & méchant!...
Il le paroît ſur-tout, quand libre de contrainte,
Du frein ſacré des loix il étouffe la crainte,
Ou quand impunément il oſe les braver,
Du rang où la fortune a daigné l'élever:
De ces lieux éminens, à l'abri du tonnerre,
Enivré d'amour-propre il écraſe la terre.
C'eſt delà que des rois les folles paſſions
Percent malgré leur voile aux yeux des nations.
Ennemi déclaré de leur culte idolâtre,
Je parus malgré moi ſur le même théâtre:
Le haſard qui nous place ici-bas à ſon choix,
Voulut qu'un philoſophe eût le ſceptre des rois.
Mais le trône auſſi-tôt me fit des adverſaires;
Je les crus des héros, & c'étoient des corſaires:
Que ce récit apprenne aux peuples ignorans
Pour quels indignes dieux a fumé leur encens!
Le bonheur autrefois, compagnon de ma vie,
Excita contre moi la fureur & l'envie
Des rois ambitieux, dont les ſanglans complots
De mes voiſins jaloux ont ſoulevé les flots;
De leurs bras réunis l'effort me perſécute,
Leur haine a préparé leur triomphe & ma chute.
Dans la brûlante ſoif qu'ils ont de dominer
Il n'eſt rien de ſacré qu'ils n'oſent profaner,
Ni rien que n'ait atteint leur foudre vengereſſe;
L'orgueil qui les poſſède augmentant leur ivreſſe,
Leur dépeint leurs forfaits ſous les traits éclatans

Des Dieux qui de l'Olympe écraſent les Titans.
Mais mon cœur en ce trouble, atteint d'un coup plus rude,
Eprouve de mon ſang la noire ingratitude ;
Des princes élevés & nourris dans mon ſein
Ont tâché d'y plonger le poignard aſſaſſin.
Un luſtre entier, témoin de ce ſanglant ravage,
A vu renouveller le crime & mon outrage,
Et malgré tant d'aſſauts, mon bras foible & tremblant
Soutenir ſans ſecours ce trône chancelant! ..
Le ſeul peuple en Europe auquel la foi nous lie,
Triomphateur des mers, nous plaint & nous oublie.
Nœuds ſacrés, mais nœuds vains entre les nations,
De l'amitié des rois douces illuſions,
Nés de la politique & de la conjoncture,
Vous gardez le limon de cette ſource impure ;
Vous éblouiſſez l'œil qui ne ſait pas prévoir,
Et trompez qui ſur vous croit fonder ſon eſpoir!
Ces nobles ſentimens & cette grandeur d'ame
Que la vertu nourrit & que l'honneur enflamme,
A l'eſprit des traités n'ont pu s'aſſocier ;
L'intérêt y domine, & marche le premier.
Ses perfides conſeils, ſon funeſte artifice
Au cœur des ſouverains altèrent la juſtice ;
Sous le nom de Minerve il fait connoître au roi
Comment, en conſcience, il peut manquer de foi,
En mettant ſa parole, au cas qu'il la révoque,
Sous le frivole abri d'une phraſe équivoque :
Dans cette affreuſe école inſtruit à s'avilir,
On apprend à tromper, on finit par trahir.
Les traités chez les grands ſont le ſceau des parjures!
Voilà d'autres amis témoins de nos injures,
Indécis, incertains, pleins de crainte & glacés,

Foibles conſolateurs de nos malheurs paſſés ;
Ils ont dreſſé d'avance un pompeux cénotaphe,
Décoré de nos noms, chargé d'une épitaphe,
Satisfaits de laiſſer au monde conſterné
Un léger ſouvenir d'un peuple exterminé.
En ſouffrirons-nous moins? Pour guérir nos atteintes
Il faut de vrais ſecours, non de vaines complaintes,
Une mâle aſſiſtance, un vigoureux ſoutien,
Un ami qui partage & le mal & le bien.
Quittez le nom d'amis, vous que la crainte arrête,
Qui, tranquilles, du port contemplez la tempête,
Qui, ſans tendre la main à ceux qui vont périr
Par les flots courroucés les laiſſez engloutir.
Vos cœurs à la pitié toujours inacceſſibles,
Aux malheurs étrangers demeurent inſenſibles.
Le nom de l'amitié, pour moi ſaint & ſacré,
Ne décorera point qui l'a déshonoré !
Je le refuſe à vous, placés au rang ſuprême,
Dont l'amour concentré n'a d'objet que lui-même ;
Je le refuſe à toi, barbare ſouverain,
Dont le cœur eſt de fer, les entrailles d'airain.
Mais qu'on m'apprenne, ou bien qu'un de ces rois m'explique,
Sur quel principe abſurde agit ſa politique,
Et comment de ſang-froid il a pu regarder
Ce torrent orageux courant tout inonder,
Dévaſter les États, en effacer la trace,
Qui s'approchant de lui d'aſſez près le menace
D'un ſort non moins funeſte & plus injurieux.
Ce n'étoit pas ainſi que penſoient nos aïeux,
Lorſque de Charles-Quint le ſanglant héritage
A Philippe ou Joſeph retomboit en partage ;
A peine la diſcorde armoit ces héritiers,

A peine couvroient-ils les champs de leurs guerriers,
Que l'Europe agitée, attentive aux alarmes,
Par un effort ſoudain parut d'abord en armes,
Meſura ſes ſecours, & par un juſte choix
Rétablit l'équilibre & protégea les rois :
Si de la liberté ſa main prit la défenſe,
Si ſa prudence alors redreſſa la balance
Qu'un monarque puiſſant fait pencher à ſon gré,
Le mal étoit moins proche & moins déſeſpéré
Que le danger préſent dont l'aſpect la menace.
Rien ne peut égaler la criminelle audace
De ce complot de rois, monarques conjurés
Contre la liberté des Germains atterrés.
Le François, à poids d'or achetant des complices,
Du nord & du couchant les deux Impératrices,
Cruels perturbateurs de ce triſte univers,
Le partagent entr'eux & préparent ſes fers.
De ce corps monſtrueux l'eſprit eſt deſpotique ;
Uni par l'artifice & par la politique,
C'eſt un feu dévorant qui veut tout conſumer !...
Si libre en ſes efforts, on lui laiſſe opprimer
Un prince magnanime, ardent à ſe défendre,
Alors ſans réſiſtance oſant tout entreprendre,
Gouvernant l'univers au gré de ſes projets,
Il réduira les rois au rang de ſes ſujets.
Voilà dans l'avenir ce que tout œil peut lire.
Qui peut vous empêcher, Princes, de vous inſtruire ?
Peuples trop amoureux de votre oiſiveté (*),
Aſſoupis dans les bras de la ſécurité,
De votre inaction goûtez long-temps les charmes,

(*) La Hollande.

Laiſſez verſer le ſang & répandre des larmes
A ceux dont les efforts ont au moins combattu ;
Et puiſqu'enfin l'Europe eſt ſtérile en vertu,
Puiſque dans mes revers en vain je vous implore,
Puiſque votre tendreſſe en regrets s'évapore,
En dédaignant l'effet de vos ſecours douteux,
Je fonde déſormais mon eſpoir & mes vœux
Sur l'Orient, rempli d'enfans de la victoire,
Réſervoir de héros, d'eſprits nés pour la gloire !
J'y découvre de loin un peuple plein d'honneur,
Ami de l'oppreſſé, fléau de l'oppreſſeur :
Votre infidélité, ce déteſtable crime,
N'a jamais pénétré dans les murs de Solime. (*)
Voyez vers l'Helleſpont ces puiſſans armemens ;
Ces guerriers vont voler, & remplir leur ſerment.
Qu'importe à ma raiſon & le rite & le culte
D'un ami généreux qui venge mon inſulte ?
Qu'on l'apprenne en dépit de tous mes envieux :
Qui daigne m'aſſiſter, eſt chrétien à mes yeux,
Et cent fois plus chrétien qu'un ennemi barbare,
De tréſors & d'États uſurpateur avare...
De la religion & l'eſprit & la loi
Conſiſte dans les mœurs & non pas dans la foi ;
Celui qui veut ma perte, eſt le ſeul infidèle.
Ah ! laiſſons tonner Rome & frémir le faux zèle ;
Qu'importe qu'un docteur imbécille, indiſcret,
Maudiſſe abſurdement Platon ou Mahomet ?
Jadis le fanatiſme, en allumant la guerre,

(*) On eſpéroit le ſecours des Turcs : ils avoient fait avancer des troupes à Belgrade ; mais la mort de l'Impératrice de Ruſſie rendit vaines ces démonſtrations.

Pour de vains argumens a ſaccagé la terre :
De nos jours ce prétexte aux regards pénétrans
N'eſt plus qu'un maſque uſé des fureurs des tyrans.
Vous, rapides vainqueurs, vous braves janiſſaires,
Accourez, combattez, frappez nos adverſaires :
Aux champs de la victoire allez vous ſignaler ;
Vos pâles ennemis commencent à trembler.
Puiſſent-ils à vos pieds expier leurs parjures,
Puiſſe notre triomphe effacer nos injures,
Puiſſe un noble deſſein, d'un bon ſuccès ſuivi,
Rendre aux loix du croiſſant le Danube aſſervi !
Accourez immoler d'une main enhardie
Les crimes de l'Europe aux vertus de l'Aſie.
De ces climats lointains va ſortir le vengeur,
De la Pruſſe aux abois, l'heureux libérateur ;
Le trône des Sultans, eux ennemis terrible,
A produit un héros dont le cœur eſt ſenſible :
Digne de ſes aïeux & du ſang ottoman,
Je vois revivre en lui l'eſprit de Soliman ;
Il va, noble héritier de ce puiſſant génie,
D'un innombrable camp couvrir la Pannonie,
Et du nord conſterné preſſer en même temps
Des bords du Tanaïs les cruels habitans.
Mais vers ces grands travaux qu'il eſt près d'entreprendre,
Ces combats que pour nous ſon courage va rendre,
N'eſt-ce que l'amitié qui dirige ſes pas ?
Comment peut-on s'aimer ne ſe connoiſſant pas ?..
Scrutateurs indiſcrets d'une vertu bornée,
Reſpectons d'un héros la courſe fortunée,
Dont les ſecours réels donnés comme promis
Traverſeront les vœux de tous nos ennemis.
Si d'un œil pénétrant il a prévu les ſuites

Qu'aura l'ambition ſans frein & ſans limites
De deux puiſſans voiſins accrus par nos débris,
Si pourtant de haſards il ſe propoſe un prix,
En cueillerons-nous moins, forts de ſon aſſiſtance,
Les fruits de ſes ſecours & ceux de ſa vaillance?
Ah! ſoyons dans ces temps, ſi ſouillés d'attentats,
Reconnoiſſans outrés, plutôt qu'amis ingrats.
Voilà le ſort des grands qui gouvernent le monde;
Des chagrins, des revers, une douleur profonde,
Des piéges, des dangers, des ennemis crüels,
Des ſoins pour des ingrats, des ſoucis éternels;
Et ſi ſe conſumant en des travaux utiles,
Le deſtin les traverſe, on les croit malhabiles.
Aux malheurs, aux haſards, plus que d'autres ſoumis,
Ils ont des envieux & point de vrais amis!..
Si je m'en étois cru, j'aurois cent fois moi-même
Arraché de mon front ce fatal diadême!
Le trône eſt un objet qui ne m'a point tenté,
L'éclat qui l'environne eſt faſte & vanité;
L'honneur & le devoir forcent à le défendre.
S'il eſt de la grandeur de ſavoir en deſcendre,
C'eſt un opprobre affreux de s'en laiſſer chaſſer;
Et puiſque le deſtin a daigné m'y placer,
Je ne veux, quels que ſoient les malheurs que je brave,
Ni régner en tyran, ni mourir en eſclave.
Le bonheur au pouvoir ne fut point attaché,
Le vulgaire le croit ſous la pourpre caché;
Mais le vulgaire enfin, juge ſans connoiſſance,
Prend pour réalité ce qui n'eſt qu'apparence.
Pour moi qui dans le monde ai de tout éprouvé,
Dans ces divers états mon cœur vide a trouvé
Qu'au milieu de ces maux, le ſeul bien véritable,

Aux grandeurs, à la gloire, aux plaiſirs préférable,
Seul bien étroitement à la vertu lié,
C'eſt de pouvoir en paix jouir de l'amitié...
Ah! je l'ai poſſédée une fois en ma vie
Dans le ſein d'une ſœur que la mort m'a ravie...
Amitié, don du Ciel, ſeul & ſouverain bien,
Tu n'es plus qu'un vain nom, ſon tombeau fut le tien!

A Strehlen, le 11 Novembre 1761.

LE STOICIEN.

O Mortels mécontens! ô raiſonneurs coupables!
De vous-mêmes, des Dieux ennemis implacables,
Des moindres accidens conſternés, accablés,
Toujours ſéditieux, incertains & troublés,
Sous vos palais dorés, ou ſous vos toits de chaume,
Du bonheur fugitif embraſſant le fantôme,
De ſon image en vain vous occupant toujours,
En ſoins infructueux vous conſumez vos jours:
Écartez ces brouillards & laiſſez vous inſtruire.
La nature ici-bas vous plaça ſous l'empire
Des ſonges, des erreurs & des illuſions;
Votre bonheur dépend de vos opinions.
Vos déſirs inſenſés, guidés par l'ignorance,
Ont pris pour le vrai bien ſa trompeuſe apparence;
Étrangers en vos cœurs, vous ne ſûtes jamais
Ce qui vous faiſoit craindre, ou former des ſouhaits:
Le fol enchantement, l'ivreſſe de la vie,
Retient vos yeux diſtraits ſur ſa ſuperficie.
Ah! pouvez-vous, mortels, toujours vous ignorer?

Dans l'abîme de l'homme il faut vous éclairer...
Vous êtes compoſés d'eſprit & de matière :
L'un penſe & vous conduit, l'autre n'eſt que pouſſière.
Cette ame, ſouveraine & maîtreſſe du corps,
Fait à ſa volonté mouvoir tous ſes reſſorts :
Des préſens que du Ciel a reçus l'homme injuſte,
Sans en excepter un, l'ame eſt le plus auguſte ;
Elle doit occuper chez vous le premier rang :
Sacrifiez-lui donc cette chair & ce ſang ;
Cela ne ſuffit point, tâchez de la connoître,
Voyez à quelle fin le Ciel lui donna l'être.
L'homme eſt-il pour lui ſeul dans l'univers jeté ?
Ou tient-il aux liens de la ſociété ?..
Nos déſaſtres égaux, nos communes miſères,
Hélas ! prouvent aſſez que nous ſommes des frères,
Et que par nos ſecours adouciſſant nos maux,
Il faut nous entr'aider à porter nos fardeaux :
D'un ſi noble déſir entretenez la flamme ;
Placez dans la vertu le bonheur de votre ame.
C'eſt le ſouverain bien, vous pouvez le trouver ;
Mais en le poſſédant, il le faut conſerver...
Lorſqu'un eſprit docile aux loix de la nature,
A la vertu qu'il aime obéit ſans murmure,
Il trouve, chaque fois qu'il rentre dans ſon cœur,
Au temple des vertus l'aſile du bonheur.
L'ame en faiſant le bien peut donc ſe rendre heureuſe :
La moins intéreſſée eſt la plus vertueuſe !
Elle immole au public ſans peine & ſans regret
Ses travaux & ſa vie & ſon propre intérêt,
Et ſur tous ſes défauts rigide & vigilante,
Dompte des paſſions la révolte naiſſante.
Le ſage eſt doux, humain, ſenſible & généreux ;

Il connoît des mortels l'égarement affreux ;
Pour eux juge indulgent, il eſt pour lui ſévère.
L'abſinthe à votre goût eſt âpre & trop amère ;
Vos cris ſont vains, ſon ſuc n'en eſt point radouci :
Tolérez les méchans, puiſqu'ils ſont faits ainſi.
Qu'importe ſi la main d'un ingrat, d'un perfide
Oſe attenter ſur vous, le prendrez-vous pour guide ?
Son crime & ſa noirceur vous le font déteſter ;
Mais votre emportement eſt près de l'imiter.
Songez qu'en votre cœur le Ciel mit la clémence,
Pour ſurmonter la haine & pardonner l'offenſe.
Cette aimable vertu, ſans fruit pour vos amis,
Ne peut briller en vous qu'envers vos ennemis,
Qu'envers des ſcélérats, des traîtres, des parjures.
Certain paſſant, dit-on, éclatant en injures,
Étendu ſur le bord du plus clair des ruiſſeaux,
De fange & de limon voulut ſouiller ſes eaux ;
Mais ſon paiſible cours en pourſuivant ſa pente,
Augmenta la clarté de ſon eau tranſparente.
Varus au déſeſpoir paroît s'abandonner :
D'où provient ſa douleur ? il faut l'examiner :
La gloire le poſſède, il s'emporte, il s'enflamme
De ce qu'un inconnu dans ſes diſcours le blâme.
Ami, ſois en repos, écoute la raiſon ;
Sois docile à ſa voix & ſouple à ſa leçon :
Quel eſt l'objet fâcheux dont l'aſpect te dérange ?
Quels ſont ces vains propos de blâme ou de louange ?
J'entends de quelques ſons l'ébranlement léger,
Des mots articulés, & diſſipés dans l'air.
Quelle immortalité te peut donner la gloire ?
Tu veux de nos neveux étourdir la mémoire,
Et voir tout l'avenir de tes hauts faits frappé,

De ton nom, de toi ſeul, à jamais occupé...
Approche, & ton erreur va d'abord diſparoître.
Pendant l'éternité qui précéda ton être,
Dis-moi, fus-tu ſenſible à ce qu'on dit de toi?
Ménippe ou l'Arétin t'ont-ils rempli d'effroi?
Si de tous leurs diſcours tu n'eus aucune idée,
De quelle rage enfin, ton ame poſſédée
Peut-elle s'agiter de ce qu'après ta mort
Le monde, en te jugeant, aura raiſon ou tort?
Lorſque la froide mort étend ſur nous ſes ailes,
Du feu qui nous anime éteint les étincelles,
Nous couche dans la tombe à jamais étendus,
Dès ce moment pour nous tout l'univers n'eſt plus:
Dans cette ſombre nuit que le vulgaire abhorre,
Aucun ne ſentira le ver qui le dévore.
Les plus grands ennemis, les plus ambitieux,
Qui penſoient ſe placer ſur le trône des Dieux,
Qui de tout l'univers ſe diſputoient l'empire,
Acharnés à ſe perdre, ardens à ſe détruire,
Ces fiers compétiteurs & Pompée & Céſar,
Lépide, Antoine, Auguſte, enfin Charle & le Czar,
De toutes leurs fureurs, leurs combats & leurs haines
Ont à peine laiſſé quelques images vaines;
Leurs chagrins ſont perdus, ainſi que leurs travaux,
Et leur ambition ſe borne à leurs tombeaux.
Leur exemple ſuffit, leur ſort devroit nous dire
Que le héros, la gloire, & qu'enfin tout expire...
O gloire, ambition, richeſſes, dignité!
Images du bonheur, tout n'eſt que vanité:
Entraîné par le cours d'un mouvement rapide,
C'eſt un éclair qui paſſe, il n'a rien de ſolide.
Ainſi qu'en diſſolvant des êtres compoſés,

Pour un but différent tous corps organiſés,
La nature s'en ſert, & par eux renouvelle
De ſes productions l'abondance éternelle,
Et de la pourriture & du ſein des tombeaux
Produit, & rend la vie à des êtres nouveaux.
Ainſi le temps qui fuit, ce torrent qui s'écoule,
Sans fin, d'événemens pouſſe & produit la foule;
Son cours impétueux, fécond en changemens,
S'en ſert même à fixer les ſaiſons & les ans.
Il enfante, il détruit, il élève, il abaiſſe;
A varier le monde il s'occupe ſans ceſſe;
Amenant le préſent, effaçant le paſſé,
Il eſt toujours mobile, & n'eſt jamais laſſé.
Et je murmurerois, & je ſerois rebelle
A la loi générale, immuable, éternelle?
Et je m'emporterois contre l'événement
Qui ſourd à tous mes cris n'a point de ſentiment?...
Tes efforts ſont perdus, ame dure & rétive:
Ce qui doit arriver également arrive;
Et tel étant l'arrêt de la fatalité,
Apprends à te ſoumettre à la néceſſité.
Notre courſe ici-bas eſt courte & paſſagère;
Nous traverſons en hâte une terre étrangère
Où rien ne nous eſt propre, où tout a dû reſter;
Nous pouvons en jouir, mais il la faut quitter.
Déjà nos ſucceſſeurs demandent notre place,
Nos pères l'occupoient, & le temps nous en chaſſe.
Ah! ne pouvons-nous pas, modérés & diſcrets,
Poſſéder ſans orgueil & perdre ſans regrets
Les biens qu'on nous prêta dans cet inſtant de vie?...
Ces mépriſables biens, objets de tant d'envie,
De nos vœux inſenſés l'eſpoir & le fléau,

Ont la légéreté qu'a le vol d'un oiſeau ;
Tandis qu'on le contemple, il échappe à la vue,
Et prend en fendant l'air une route inconnue.
Les déſaſtres fameux peints dans l'antiquité
Se répètent aux yeux de la poſtérité ;
Si le nom des acteurs, ſi la ſcène diffère,
L'action eſt la même & frappe le vulgaire...
Lorſque la faction qui déchiroit les grands
Mit Rome tour-à-tour aux fers de deux tyrans,
L'un Caius-Marius, par la guerre civile
Forcé juſqu'en Afrique à chercher un aſile,
Par un préteur cruel rebuté de ces lieux,
Sans trouver un abri contre ſes envieux,
Reſſentant de Sylla la haine vengereſſe,
Courbé par les revers, mais rempli de nobleſſe,
Répondit au préteur : Appaiſe enfin tes cris,
Viens repaître tes yeux, vois Marius aſſis
Sur les débris fumans de Carthage détruite.
Les grands & les États ont des bornes preſcrites,
Ils ont un temps pour croître & pour ſe maintenir ;
Mais tout ce qui commence étoit fait pour finir.
J'ai connu Charles-Sept, j'ai vu le vieil Auguſte,
J'ai vu le fameux Czar, grand prince, mais injuſte :
Ils ſe conſumoient tous en projets ſuperflus ;
» Je n'ai fait que paſſer, ils n'étoient déjà plus. »
Où ſont les compagnons de mon adoleſcence ?
Où ſont ces chers parens auteurs de ma naiſſance ?
Ce frère qui n'eſt plus, & vous, ô tendre ſœur !
Vous qui ne reſpirez que dans ce triſte cœur ?
Que dis-je ! où ſont enfin ces familles entières,
Ces générations anciennes & dernières ?
Ah ! tout fut moiſſonné par la faux du trépas.

Examinez le ſort des plus puiſſans États,
Les Perſes & les Grecs, & Rome après Carthage;
Leur éclat un inſtant précéda leur naufrage;
Coloſſes redoutés, par l'âge ils ont péri,
Ne laiſſant qu'un vain nom couvert de leurs débris.
Et vous, toujours rebelle aux loix de la nature,
A l'indocilité vous joignez le murmure;
Indifférent au bien & trop ſenſible au mal,
Vous voulez vous ſouſtraire au deſtin général:
Goûtez, goûtez plutôt, ſupprimant votre plainte,
Un bonheur limité qu'étouffe votre crainte;
Il vous fut accordé, mais court, mais paſſager,
Et jamais pur; le mal a dû s'y mêlanger...
Mais vous me répondez: je vis, je ſuis ſenſible,
Mon corps à la douleur n'eſt point inacceſſible,
Je ſais qu'il faut ſouffrir le mal & le trépas;
Votre néceſſité ne me conſole pas...
Quoi! vous ne voyez point qu'ici-bas la ſouffrance
N'épargne ni vertu, ni pouvoir, ni naiſſance,
Atteint un criminel ainſi qu'un innocent?
Chacun s'y voit ſujet, & nul n'en eſt exempt.
Tout ce que la vertu partage avec le crime,
N'eſt un mal qu'à l'égard d'un cœur puſillanime.
A quoi ſert la conſtance & l'intrépidité,
Si ce n'eſt pour braver les coups d'adverſité?
Dès que le mal eſt long, il devient ſupportable;
S'il eſt court, il finit, il eſt plus tolérable.
Votre corps en effet en peut être abattu,
Mais il ne peut bleſſer l'honneur, ni la vertu.
Si le temps vous guérit, ſi tandis qu'il s'envole,
En eſſuyant vos pleurs enfin il vous conſole,
Il conviendroit au ſage éclairé par Zénon

Qu'il dût cet heureux calme aux fruits de ſa raiſon.
Vos tourmens, vos ſoucis ſont ſouvent des chimères,
Préjugés appuyés des erreurs populaires,
Que de l'eſprit d'un ſage il faut déraciner.
Quel charme à l'univers a pu vous enchaîner?
La terre à mes regards eſt un amas de boue,
Dont la viciſſitude inſolemment ſe joue,
Le monde à peine un point du Tout illimité,
Et nos jours un clin-d'œil envers l'Éternité.
L'inſtant préſent s'enfuit, il vient de diſparoître,
Le paſſé n'eſt plus rien, & l'avenir doit naître;
Et dans ce tourbillon notre eſprit inconſtant,
A peine ſûr de vivre un court & prompt inſtant,
D'un déſir altéré d'heureuſes deſtinées,
Enchaîne dans ſes vœux un nombreux cours d'années.
Quel mélange étonnant de gaîté, de ſoupirs,
De tranſports, de regrets, de dégoûts, de déſirs!
Ce contraſte éternel au déſordre vous livre;
Déteſtant votre ſort vous déſirez de vivre.
Décidez-vous enfin: fatigué de vos jours,
Qui peut vous empêcher d'en abréger le cours?
Sortez de cette terre en maux inépuiſable,
Et ne reſpirez plus ſa vapeur exécrable.
Qu'eſt l'homme en ce ſéjour frivole & décevant?
C'eſt une ame qui traîne un cadavre vivant;
Par ſes diſtractions toujours hors d'elle-même,
Et qui ſans réfléchir végette ſans ſyſtême.
D'un regard intrépide enviſagez la mort:
C'eſt notre ſeul aſile & notre dernier port;
Chaque jour nous la montre, & pourroit nous apprendre
Que tout homme lui doit le tribut de ſa cendre.
Puiſque le doux ſommeil nous couvrant de pavots,

Rend le corps inſenſible aux biens ainſi qu'aux maux,
Privée entre ſes bras des ſens de la penſée,
L'ame éprouve la mort tant qu'elle eſt éclipſée,
Et le corps ſe diſſipe & s'accroît tous les jours:
D'atomes étrangers le nombre & le concours,
Répare en alimens la force qui s'altère;
Mais ce n'eſt plus ce corps qu'allaita notre mère.
L'inviſible progrès de tant de changemens
Forme un être nouveau par le ſecours des ans;
S'il ſubſiſte & s'il vit par ſa métamorphoſe,
Du trépas dans ſon ſein rien n'affoiblit la cauſe;
La mort nous attend tous près de ſon étendard,
L'un y vole à la hâte & l'autre y va plus tard.
Ainſi que les ruiſſeaux & les grandes rivières,
Par des canaux divers ſe creuſant leurs carrières,
D'un cours égal au fleuve, au rapide torrent,
Vont ſe précipiter au ſein de l'océan;
De leurs flots confondus le tribut le ranime,
Dans ſon immenſité leur nom & tout s'abîme.
Eſprit ſéditieux! ſpectateur plein d'orgueil!
Entouré de débris, aſſis ſur un écueil,
Si tandis que tu vis, tout ce que tu contemples,
De la deſtruction t'offrit les grands exemples,
Apprends à te ſoumettre, à reſpecter ton ſort:
La vie étoit pour toi l'école de la mort.
Si ce ſouffle inconnu qui t'anime & qui penſe,
Souffre du changement & ſent la décadence,
Si lorſque tu péris un même coup l'éteint,
Après cet attentat qu'eſt-ce donc que l'on craint?
La mort à la douleur te rend inacceſſible;
Tes organes détruits, ton corps eſt inſenſible.

Mais

Mais ſi ce même eſprit, par un bienfait des dieux,
Triomphant du trépas te ſurvit dans les cieux,
Ceſſe de t'alarmer, ton cœur n'a rien à craindre :
Bénis plutôt le Ciel & rougis de te plaindre.
Dieu, l'être ſeul parfait, eſt débonnaire & doux ;
Son immenſe bonté s'oppoſe à ſon courroux ;
Nous, foibles vermiſſeaux, qui rampons ſur la terre,
N'attirons point ſur nous les éclats du tonnerre.
L'homme ici-bas tremblant, de dangers effrayé,
Eſt à ſes yeux divins un objet de pitié,
Et devient par ſa mort un objet de clémence...
En ce Dieu bienfaiſant place ta confiance,
Et ſûr de ſon ſecours au jour de ton trépas,
Va, plein d'un doux eſpoir, te jeter dans ſes bras.

A Strehlen, ce 15 de Novembre 1761.

DISCOURS

DE L'EMPEREUR OTHON

A ſes Amis, après la perte de la bataille de Bédriac.

Approchez, mes amis. Les deſtins rigoureux
Inflexibles & ſourds ont rejeté nos vœux ;
C'eſt à vous, chers amis, que mon cœur ſe découvre.
Vous voyez ſous vos pas l'abîme qui s'entr'ouvre,
Rarement le bonheur eſt le prix des vertus,
Vitellius triomphe, & nous ſommes vaincus.
Le dépit, la fureur empreints ſur vos viſages,
M'annoncent le projet de venger mes outrages ;

Je ſais ce que promet votre inſigne valeur ;
Vous voyez le trépas ſans en frémir d'horreur :
Si verſant votre ſang, ſi perdant votre vie,
Vous pouviez relever ma puiſſance avilie,
Vous le feriez, j'en ai des gages trop certains...
Mais Othon pourra-t-il approuver vos deſſeins ?
Je fus ambitieux, je déſirois l'empire ;
Quel homme ne l'eſt pas ? Je fors de ce délire...
Quoi ! ce pouvoir fatal qu'on m'oſe diſputer,
Eſt-ce par votre ſang qu'il le faut cimenter ?
Et faudra-t-il ſouffrir, pour le bien d'un ſeul homme,
Que de ſes propres mains Rome déchire Rome ?
La patrie à nos yeux ne doit point ſuccomber ;
S'il faut que quelqu'un tombe, Othon ſeul doit tomber,
Ma mort terminera la diſcorde civile.
Au moins à cette fois je puis vous être utile,
En arrêtant d'un coup & les proſcriptions,
Et les effets ſanglans de vos diviſions ;
Tous malheurs qui du monde entraîneroient la perte.
L'image de ces maux à mes yeux s'eſt offerte,
Sur ce funeſte objet je me ſuis conſulté ;
J'ai ſondé les replis de ce cœur agité,
Il n'a pu ſoutenir cette affreuſe penſée.
Perdant le ſouvenir de ma grandeur paſſée,
Accablé de débris, entouré de fuyards,
J'ai jeté ſur la mort d'intrépides regards.
Que me ravira-t-elle ? un pouvoir peu durable,
Un bien qu'en l'acceptant je connus périſſable,
Un bien que tout mortel doit quitter quelque jour...
Ah ! que Vitellius le poſſède à ſon tour.
Je veux, de quelqu'éclat dont brille ſa victoire,

D'un ennemi vainqueur ſurpaſſer la mémoire ;
S'il s'achemine au trône à force de forfaits,
Je veux en le quittant vous combler de bienfaits.
Les Dieux m'en ſont témoins, lorſque daignant m'élire
Par vos ſoins généreux je parvins à l'empire,
Ma ſeule intention, mes déſirs & mes vœux,
Étoient de rendre Rome & mes amis heureux.
Le Ciel qui me traverſe & le Deſtin contraire
Détruit maintenant ce projet ſalutaire :
Leur courroux n'a point ſu me ravir les moyens
De ſauver mes amis & mes-concitoyens.
Sans que Vitellius dans votre ſang ſe baigne,
Je lui cède mes droits, qu'il triomphe & qu'il règne :
L'empire veut un maître, il n'en peut avoir deux ;
Qu'il poſſède un pouvoir ſouvent ſi dangereux,
Et quoiqu'uſurpateur, déformais magnanime,
A force de bienfaits qu'il efface ſon crime,
Et prépare aux Romains des deſtins fortunés.
Des mains de ces cruels contre vous acharnés,
Par mon trépas demain j'arracherai les armes...
Mais quels cris, quels ſanglots, & quel torrent de larmes ?
Serois-je, hélas ! l'objet de ces vertueux pleurs ?..
Je ſuis trop fortuné, j'ai régné ſur vos cœurs ;
D'un déſeſpoir mortel vos fronts portent le ſigne :
D'amis ſi généreux Othon ſe rendra digne !
Dans un pouvoir ſans borne à mes ſoins confié,
Je conſervois un cœur ſenſible à l'amitié.
Un ſimple citoyen eut l'ame aſſez hardie
Pour dévouer ſes jours au bien de la patrie ;
Si Décius fournit un tel trait de grandeur,
Que n'attends-tu donc pas, Rome, d'un Empereur ?
C'eſt lui qui pour l'État doit préſenter ſa tête,

Pour conjurer l'orage & calmer la tempête :
Othon, né citoyen, doit ſes jours à l'État ;
Il vous les doit à vous, s'il n'a le cœur ingrat...
Le danger eſt l'épreuve où brille une ame ferme ;
Au ſort inexorable elle preſcrit un terme :
On ne meſure point le règne des héros
Par d'inutiles jours coulés dans le repos.
Je n'ai que trop vécu, ſi l'univers publie
Le vertueux motif qui termine ma vie ;
Si l'on dit, que voyant l'État près de périr,
Othon pour le ſauver conſentit à mourir...
Amis, ſans balancer en ce péril extrême,
Courez chez le vainqueur, c'eſt mon ordre ſuprême :
Je vous rends votre foi, je vous rends vos ſermens...
Le temps preſſe, fuyez, profitez des momens ;
Pour la dernière fois que je vous vois paroître,
Obéiſſez encore aux loix de votre maître...
J'approche de ma fin, je ne ſuis déjà plus :
En quittant de mes ſens les fragiles tiſſus,
Le cœur rempli de vous, ma dernière penſée,
Ma dernière prière à nos dieux adreſſée,
Sera qu'après ma mort ils daignent dignement
Payer votre tendreſſe & votre attachement,
Et que vous accordant un ſort toujours proſpère,
Ils faſſent envers vous ce qu'Othon n'a pu faire.
Vous bénirez mon ſort ; la mort n'eſt point un mal,
Le genre-humain lui paie un tribut général.
Heureux celui qui peut, quittant cette demeure,
Du ſceau de la vertu ſceller ſa dernière heure !
Si notre eſprit s'éteint au moment du trépas,
Il n'eſt plus de douleurs, de ſoins, ni d'embarras ;
Si le coup qui détruit cette fragile trame,

N'eſt point aſſez puiſſant pour atteindre à mon ame,
Je trouverai des dieux aux pervers peu connus,
Dieux rémunérateurs de nos foibles vertus...
Adieu, je vais quitter ma dépouille mortelle,
Et jouir dans les cieux d'une gloire éternelle.

Fait à Strehlen, le 1 Décembre 1761.

DISCOURS
DE CATON D'UTIQUE
A ſon Fils & à ſes Amis avant de ſe tuer.

Nos malheurs ſont au comble, ô jour que je déteſte!
De ta grandeur, ô Rome! il n'eſt rien qui te reſte.
Ah! de tes demi-dieux les immortels travaux,
Le fruit de tes combats, le ſang de tes héros,
Ce pouvoir tant accru par ta valeur féconde,
Sur le débris des rois, ſur l'empire du monde,
Le prix de ta vertu, celui de tes ſuccès,
Vont d'un brigand heureux couronner les forfaits.
Un de tes propres fils, dénaturé, perfide,
Enfonce dans ton ſein ſon glaive parricide;
Ce fer dont tu l'armas contre tes ennemis,
L'ambitieux Céſar en perce tes amis.
Il dévoue aux forfaits les vertus d'un grand homme;
S'il eſt héros en Gaule, il eſt tyran dans Rome:
Ce cruel deſtructeur de notre liberté
Contre un ſénat de rois citoyen révolté,
Bouleverſe l'État, l'attaque, le déchire;

Tout tombe, tout périt, la république expire.
Et nous vivons encore? & nous ſommes témoins
Des crimes que n'ont pu conjurer tous nos ſoins?
La vertu combattoit pour la cauſe commune;
Les loix étoient pour nous, pour Céſar la fortune:
L'univers eſt ſoumis aux fers des ſcélérats!
Qu'il règne, le cruel! ſur des Catilinas,
Dignes d'accompagner ſa pompe triomphale.
O héros immolés aux plaines de Pharſale!
O mânes généreux des derniers des Romains!
Du fond de vos tombeaux, de ces champs inhumains,
Où ſans diſtinction repoſe votre cendre,
A mes ſens éperdus vos voix ſe font entendre:
» Quitte, quitte, Caton, ce ſéjour déteſté
» Où le crime inſolent détruit la liberté;
» Jouet infortuné des guerres inteſtines,
» Vole t'enſevelir ſous nos triſtes ruines. »
Oui, vengeurs malheureux de nos auguſtes loix,
Caton ne ſera point rebelle à votre voix;
Mais ſauvons nos débris épars ſur ce rivage,
Qu'ils voguent loin des bords où dominoit Carthage,
Loin du joug qu'un tyran voudroit leur impoſer;
Alors de mon deſtin je pourrai diſpoſer...
Et toi, mon ſeul eſpoir, à qui je donnai l'être,
Que je laiſſe en mourant ſous le pouvoir d'un maître,
Fuis les lieux corrompus, le ſéjour profané
Où ce vainqueur répand ſon ſouffle empoiſonné;
D'un tyran orgueilleux fuis l'aſpect effroyable,
Cherche en d'autres climats un ciel plus favorable,
Et te maintenant libre en ce ſiècle odieux,
Souviens-toi des vertus dont brilloient tes aïeux!
Que ton cœur en conſerve un ſouvenir modeſte,

Et loin de t'oppoſer à ce deſtin funeſte,
Qui renverſe l'État en détruiſant ſes loix,
Laiſſe aux dieux irrités leur vengeance & leurs droits.
Sans chagrin, ſans douleur vois expirer ton père;
Bénis, bénis le jour qui finit ma miſère!
Je veux d'un front ſerein m'élancer à tes yeux
Des fanges de la terre au temple de nos dieux;
Dans cet aſile ſaint, la gloire & la juſtice
Abreuvent la vertu d'un torrent de délice;
Là, je retrouverai Pompée & Scipion,
Et ces héros dont Rome a conſacré le nom.
Oui, Céſar, à ma mort tu porteras envie;
Un illuſtre trépas va couronner ma vie:
Véritable Romain, libre, & maître de moi,
Je préfère la mort à vivre ſous ta loi...
Il eſt temps, finiſſons; donnez-moi mon épée:
Du ſang des citoyens elle n'eſt point trempée,
Mon ſang eſt le premier qui la fera rougir.
Mais quoi?.... tenteroit-on de me déſobéir?
Forme-t-on des complots? qu'enferme ce myſtère?
Ah! timides amis, que prétendez-vous faire?
Croyez-vous m'empêcher de terminer mon ſort?
Il eſt mille chemins pour courir à la mort;
Ils me ſont tous ouverts, ma mort eſt néceſſaire...
Voulez-vous donc livrer votre ami, votre père,
Vivant & déſarmé dans les bras du vainqueur,
Le défenſeur des loix à leur perturbateur,
Un vrai républicain au tyran qui le brave?
Caton ornera-t-il ſon triomphe en eſclave?..
Ah! tels étoient les fruits de votre aveuglement:
Déteſtez vos erreurs, penſez plus noblement.

Le ſage avec mépris voit la mort ſans la craindre :
Louez mon action, gardez-vous de me plaindre ;
Quand on voit ſa patrie & ſes amis périr,
Un lâche y peut ſurvivre, un héros doit mourir.

Fait à Strehlen, le 8 Décembre 161.

ÉPITRE

A MONSIEUR MITCHEL,

Sur l'origine du mal.

MINISTRE vertueux d'un peuple dont les loix
Ont à leur ſage frein aſſujetti les rois,
Chez vous la liberté reſpire auprès du trône,
Et contient le tyran s'il fulmine & s'il tonne.
Vos princes, jouiſſant d'un droit vraiment royal,
Sont libres s'ils font bien, enchaînés s'ils font mal ;
Que leur ſort eſt heureux ! qu'ils ſont dignes d'envie !
Ils ſont à la vertu liés toute leur vie ;
La juſtice & les loix ont réglé leur devoir,
Et leur caprice en vain réclame leur pouvoir...
Pourquoi, mon cher Mitchel, pourquoi l'Être-Suprême
N'a-t-il donc pas daigné nous enchaîner de même ?
Nous garderions empreint le ſceau de ſa bonté,
Nous n'aurions point, hélas ! la triſte liberté
De quitter la vertu pour embraſſer le vice ;
Pourquoi nous expoſer au bord du précipice ?
Moins libres dans nos choix, nous ſerions plus heureux,

Et la néceſſité nous rendroit vertueux :
L'innocence & la paix habiteroient la terre,
Plus de deſtruction, d'aſſaſſinats, de guerre.
Quel grand ſujet, Mitchel, à nos réflexions ?
Comment concilier ces contradictions ?
L'Être-Suprême eſt bon, & l'homme eſt miſérable :
Pour nos foibles eſprits abîme impénétrable,
Mais ſecret important loin de nos yeux placé,
Auquel tout notre ſort ſe trouve intéreſſé...
D'où vient le mal moral ? d'où vient le mal phyſique ?
Votre Locke profond, ſi ſage & méthodique,
Et Clarcke & Shaftsbury n'auroient oſé riſquer
De toucher cette énigme & de nous l'expliquer...
J'écarte de vos yeux ces viſions trop folles,
Dont la Grèce égarée inondoit ſes écoles ;
Elle attribuoit tout au pouvoir du haſard.
Un ſyſtême lié par la ſageſſe & l'art,
Dont l'ordre, le rapport, le but ſe manifeſte,
Démontre ouvertement un ouvrier céleſte.
Le haſard n'eſt qu'un mot, ſans rien ſignifier,
A l'orgueil ignorant qui ſert de bouclier.
Voulez-vous de Manès adopter le ſyſtême,
Concevoir de deux Dieux l'égalité ſuprême ?
L'un eſt l'auteur des biens, l'autre répand les maux :
La diſcorde auſſi-tôt rendra ces Dieux rivaux.
Si Rome ſuccomba quand Céſar & Pompée
Luttoient pour s'arracher leur puiſſance uſurpée,
Quel ſeroit, penſez-vous, le ſort de l'univers,
Si le Ciel combattoit le pouvoir des enfers ?
Du trouble & du déſordre obligés de s'accroître,
Un chaos plus confus auroit donc dû renaître.
Pour ſoutenir ce monde, & pour le protéger,

Un Dieu ſuffit ; ſon bras ne peut ſe partager :
Ce Dieu dont la nature a publié la gloire,
Dont chaque aſtre en ſon cours rappelle la mémoire,
Eſt non-ſeulement grand, éternel & puiſſant,
Mais clément, débonnaire, & ſur-tout bienfaiſant ;
Ce ſont ces attributs que l'univers adore.
N'eſt-ce pas ſa bonté que tout mortel implore ?
Tels ſont les traits frappans qu'il grava dans nos cœurs.
Un être mal-faiſant, objet de nos terreurs,
Ne peut être le dieu que des antropophages ;
L'unique auteur du bien reçoit l'encens des ſages...
Venons au nœud-gordien où gît tout l'embarras ;
Pope en le maniant ne le dénoua pas.
Comment, me direz-vous, un Dieu ſi débonnaire
De maux accumulés accabla-t-il la terre ?
Quel eſt l'auteur du mal ? Je ne vous réponds rien.
Le mal peut-il venir de l'auteur de tout bien ?..
De ce ſujet abſtrait les ténèbres ſublimes
Effrayant ma raiſon, découragent mes rimes :
Moi qui chez ſaint Thomas n'ai point pris mes degrés,
Modeſte adorateur des myſtères ſacrés,
Je crains d'être profane en touchant ce problême...
Paſſe pour votre Roi, des Henri le huitième,
Poſſeſſeur du ſavoir de nos loyaux aïeux,
Plein de ſa ſcolaſtique & d'auteurs ténébreux,
Qui verſa ſur Luther pour la gloire papale
Tous les flots érudits d'horreur théologale ;
De ſon travail ingrat dont Léon-Dix fit cas,
L'écrit, au Vatican fut rongé par les rats.
Si cependant, Mitchel, vous déſirez d'apprendre
Ce qu'ont dit des auteurs qu'on ne ſauroit entendre,

Sur leurs pas haſardeux oſons nous eſſayer ;
Mais, hélas ! ces docteurs n'ont pu que bégayer.
Nous devons convenir, ignorans que nous ſommes,
Que l'Être tout-puiſſant ne devoit rien aux hommes ;
Rien n'ayant pu gêner ſon pouvoir abſolu,
Il a pu les former ſelon qu'il a voulu.
L'Éternel-Artiſan débrouillant la nature,
Ne fit point de contrat avec la créature.
Sans qu'elle y conſentît, il lui donna le jour.
Nous fûmes condamnés à vivre en ce ſéjour,
Pour qu'on verſât ſur nous, de deux tonneaux céleſtes,
Des biens ſi paſſagers & des maux ſi funeſtes ;
Mais d'autres animaux ſont auſſi malheureux :
Tout être éprouve ici des deſtins rigoureux.
L'homme ne tient-il pas à la nature entière ?
Il eſt un compoſé des corps de la matière.
Voyez ces élémens en guerre & diviſés,
Par leur choc éternel l'un à l'autre oppoſés,
La chaleur & le froid, & le ſec & l'humide
Prêts à briſer le frein qui les retient en bride ;
Et vous vous étonnez du choc des paſſions,
Enfans ſéditieux de nos ſenſations !
L'homme étant le jouet de la viciſſitude,
Joint à quelques vertus beaucoup de turpitude.
Si dans ce tourbillon il ſe change en effet,
Il ne pouvoit pas être impaſſible & parfait ;
C'eſt de l'Éternel ſeul l'attribut légitime.
Mais quel eſt le principe enfin qui nous anime ?
Vous le voyez, tout corps vit par le mouvement ;
Rien ne peut ſe mouvoir que par le changement.
Tandis que notre ſort par néceſſité change,
Nous ne pouvons jouir d'un bonheur ſans mêlange,

Nos parens, nos amis doivent naître & mourir,
Nous devons pleurer, rire, eſpérer & ſouffrir.
Mais pourquoi, direz-vous, l'homme eſt-il dans le monde ?
Ces êtres qu'enfanta la nature féconde,
La chaîne qui deſcend de l'homme aux végétaux,
Du ſublime Newton aux moindres vermiſſeaux,
De la profuſion accidens néceſſaires,
Sont produits pour orner les plaines ſublunaires ;
Peut-être l'Éternel voulut qu'en ce ſéjour
Tout atome jouît de la vie à ſon tour.
Voyez dans vos jardins ſous un tas de pouſſière
Les fourmis à l'écart creuſer leur fourmilière,
Pourroient-elles penſer que la faveur des Dieux
Créa pour les fourmis, l'eau, la terre & les cieux ?..
Sans les voir, en paſſant, le maître du domaine,
Écraſe ſous ſes pieds leur engeance hautaine...
L'Auteur de la nature eſt au-deſſus des loix ;
Il n'eſt point notre eſclave, il eſt libre en ſes choix ;
Dans un des moins parfaits des univers poſſibles,
D'un bonheur paſſager il nous fit ſuſceptibles.
S'il eſt des ſcélérats opprobres des humains,
Nous avons des Catons & des Marc-Antonins !
Soyons contens, ce monde à nos vœux doit ſuffire...
A moins que d'être enfer il ne peut être pire,
Répond le philoſophe avec ſimplicité :
Pénétrez donc au fond de la difficulté,
Je veux ſavoir comment un Dieu juſte, équitable,
Fait ſouffrir l'innocent ainſi que le coupable.
J'éprouve un ſort affreux, mais l'ai-je mérité ?
Et Dieu contre un mortel peut-il être irrité ?
S'il eſt injuſte, ô ciel ! quelle penſée horrible !
L'ignorance ou l'erreur eſt mon lot infaillible.

Le mal ne peut venir d'un Être tout parfait,
Quelle origine a-t-il ? d'où vient-il ? qui l'a fait ?
Eſſayons cependant s'il n'eſt aucune route
Moins fertile en écueils pour nous tirer de doute.
Suppoſez avec moi, ſans toucher aux autels,
Que l'univers & Dieu ſont tous deux éternels.
L'homme animal penſant & le reptile inſecte
Sont tous deux compoſés d'une matière abjecte ;
Cette imperfection n'a pu ſe démentir,
Et les êtres divers ont dû s'en reſſentir.
Dès qu'on ne fait plus Dieu l'auteur de cet ouvrage,
Le mal eſt néceſſaire & devient mon partage.
On ne m'entend donc point me plaindre ou murmurer,
Quand je vois la vertu gémir & ſoupirer,
Et le crime inſolent, dans ſa cruelle ivreſſe
De ſon triomphe injuſte accabler la foibleſſe.
Sans doute un créateur s'y devoit oppoſer ;
Mais Dieu juſques à nous ne peut ſe rabaiſſer,
Il borne ſon pouvoir à des loix générales,
A la fécondité dont ſes mains libérales
Raniment l'univers dans ſon épuiſement,
Au principe inconnu de ce grand mouvement,
Qui pouſſe & qui retient dans ſa courſe rapide
Ces globes enflammés qui nagent dans le vide.
En ſcellant ſes travaux du ſceau de ſa grandeur,
Dieu ſeul de ce grand Tout eſt le conſervateur :
Les ſaiſons & les jours, c'eſt lui qui les diſpenſe ;
Mais de lui juſqu'à nous l'intervalle eſt immenſe.
Peut-être la matière, indocile à traiter,
Rebelle à ſes deſſeins a ſu lui réſiſter :
Deux cauſes éxiſtant égales en puiſſance,
L'agent n'a pu ſur l'autre emporter la balance.

De deux mauvais partis il lui reſtoit le choix,
Et ſur le moins mauvais il a réglé ſes loix.
Peut-être en me voyant étaler ce ſyſtême,
Votre raiſon, Mitchel, n'y ſouſcrit pas de même;
Vous cherchez l'évidence en ces ſujets obſcurs.
Mais l'art conjectural a-t-il des côtés ſûrs?
La matière éternelle & pourtant imparfaite,
Loin de vous contenter, vous choque & vous arrête.
A ces objections que répondrai-je, hélas!
Aucun objet parfait ne me frappe ici-bas.
L'homme a contre l'erreur des armes offenſives;
Mais ſes opinions manquent de défenſives.
Le mal eſt dans le monde, il n'eſt que trop certain;
On ne peut l'en bannir, on le déguiſe en vain;
Pour ne point voir en Dieu le promoteur du crime,
J'en charge la matière, elle en eſt la victime:
Je défends la bonté, l'honneur de l'Éternel;
Je puis mal deviner, ſans être criminel...
Mais on me preſſe encore, on s'efforce à me dire
Que nous ſommes heureux: hélas! je le déſire,
Mais pour me le prouver, ne pleurez donc jamais,
Que je n'entende plus ni ſoupirs ni regrets.
Notre ſort, me dit-on, ne paroît point étrange;
Dieu plaça les humains entre la brute & l'ange:
Je ſais qu'aux animaux l'homme eſt ſupérieur,
L'ange eſt plus inconnu; mais je ſerois d'humeur
De laiſſer à Milton les anges & les diables,
Pour ce bizarre auteur ſujets inépuiſables.
On me répète encor que l'homme limité
Ne peut concevoir Dieu ni ſon immenſité;
D'un point dans l'univers dont il a quelqu'indice,
Il juge en ſouverain de ce vaſte édifice;

Ce qu'il critique enfin, & qu'il appelle un mal,
Eſt admirablement conçu dans le total.
Je n'eſcalade point des lieux inacceſſibles,
Le crime & la douleur ſont des objets ſenſibles,
Je ſais que mon eſprit eſt très-foible & borné;
En ſuis-je moins à plaindre & moins infortuné?
Le vice eſt mon tyran, mes vertus ſont reſtreintes;
Quel cœur aſſez cruel peut condamner mes plaintes?
La douleur me pénètre en déchirant mon corps,
Le chagrin de l'eſprit uſe enfin les reſſorts;
L'avenir me prédit des maux d'une autre eſpèce,
Dont la caducité menace ma vieilleſſe;
De périls renaiſſans, de maux environné,
Je ſuis dans des tourmens à vivre condamné.
Ah! quel mortel voudroit, dans la nature entière,
Renaître & parcourir de nouveau ſa carrière?
Voilà la vérité : mais un docteur d'Oxfort
M'anathématiſant vous dira que j'ai tort,
Qu'il ſait tout, & qu'il peut, aidé de ſa ſcience,
D'un roi pyrrhonien accabler l'ignorance;
Il croit qu'en ce ſéjour on nous veut éprouver,
Que nous portons la croix, afin de nous ſauver,
Que l'ame au déſeſpoir, contrite, infortunée,
De gloire dans les Cieux ſe verra couronnée.
Mais ſur trois millions à jamais réprouvés,
A peine deux mortels en tout ſeront ſauvés;
Puiſſiez-vous être admis parmi leur petit nombre!..
Je hais, je vous l'avoue, un docteur dur & ſombre
Qui veut que Dieu créa jadis le genre-humain
Pour brûler dans le gouffre où gît l'eſprit malin,
Et prétend me prouver par ſon jargon bizarre
Que mon maître eſt injuſte autant que lui barbare.

Laiſſons cet inſenſé que l'erreur a ſéduit,
Des décrets éternels profondément inſtruit,
Dans ſes égaremens, imbu de ſes chimères,
Sans ſcrupule au démon aſſigner tous ſes frères;
Tandis que le bourru ſe plaît à diſputer,
La modeſte raiſon me condamne à douter.
D'un eſprit curieux la vive intempérance
Croit par la conjecture aller à l'évidence;
Mais au-lieu de pouvoir atteindre aux vérités,
Elle égare, elle induit en cent abſurdités...
C'eſt le conte du pauvre accablé de détreſſes:
Pour ſortir du beſoin il chercha des richeſſes,
Un tréſor qu'on diſoit caché ſous ſon foyer;
Mais il fut confondu d'y trouver du fumier.

A Breslau, le 28 de Décembre 1761.

LE CONTE DU VIOLON.

CERTAIN Monſieur Vacarmini,
Élève harmonieux de Monſieur Tartini (*),
Voyageoit pour ſe faire entendre
Par les trois quarts de l'univers.
Un beau jour, produiſant en Flandre
Lui, ſon violon, & ſes airs,
Il ſe trouvoit en compagnie
Où le monde ébahi de tant d'accords divers,
D'une exécution hardie,
Stupide admirateur de ſes talens divins,

(*) Tartini, un des plus fameux violons d'Italie.

Redoubloit d'applaudir & de battre des mains.
Les concerts achevés, un étourdi l'aborde,
Lui dit : Daignez à moi, comme à mes citadins,
Accorder une grace. — Ah ! tout je vous accorde ;
Ordonnez, dit l'artiſte, elle eſt à votre choix. —
De votre violon détachez une corde,
Et puiſqu'il vous en reſte trois,
Voyez ſi vous pourrez ſuppléer par vos doigts
Au défaut de la chanterelle. —
Cette invention eſt nouvelle,
Dit l'autre, & pourtant je verrai
Comment je vous contenterai.
Sur trois cordes il joue, étend les doigts, démanche,
Et produit des accords doux & mélodieux.
Son auditeur plus curieux
Veut encore qu'on lui retranche
Une corde ; il en reſta deux.
Le joueur, comme on peut le croire,
S'en acquitta moins bien, cependant avec gloire.
Sur cela le jeune inſenſé
Voulut qu'il n'en gardât plus qu'une.
Le pauvre artiſte à bout pouſſé,
Lui joue à force d'art une chanſon commune.
Alors l'importun ſans façon
Détache la corde dernière :
Encore un air, mon bon garçon,
Çà, çà, je t'en fais la prière :
Mais l'inſtrument muet ne rendit plus de ſon.
Par ce conte, s'il peut vous plaire,
Apprenez, chers concitoyens,
Que malgré tout le ſavoir-faire,
L'art reſte court ſans les moyens.

A Breslau, le 28 de Décembre 1761.

LES DEUX CHIENS ET L'HOMME.

FABLE.

Deux gros mâtins acharnés à leur perte,
Rivaux de bâfre, irrités par la faim,
Se déchiroient pour ſaiſir la deſſerte
Que certain gar jeta ſur leur chemin;
Le ſang couloit de leur gueule entr'ouverte:
Leurs cris aigus, & leurs fiers aboîmens,
Frappoient au loin l'oreille des paſſans.
Certain quidam, d'humeur dure & brutale
Voit leur combat, ſe ſaiſit d'un bâton;
Tout en fureur, ſans rime ni raiſon,
A double tour de ſon tricot régale
Nos deux champions tout meurtris de ſes coups;
Toujours criant, canaille quadrupède,
Roquets maudits, qu'on s'enfuie & qu'on cède.
L'un des mâtins, bouillonnant de courroux,
Tout en fuyant lui dit: Seigneur féroce,
Médiateur impertinent qui roſſe
Deux vrais héros, ſouviens-toi qu'ici-bas
Comme il l'entend chacun fait ſon négoce.
Nous autres chiens nous livrons des combats
Pour quelques os, & vous pour des États.
De vrais beſoins entre chiens ſont les guerres,
Entre nous c'eſt l'orgueil & cent chimères.

ÉPITRE A CATT,

Sur le tableau de la Vie.

O Catt ! nos jours, nos ans s'écoulent ;
Qui peut, hélas ! les arrêter ?
Le temps, les deſtins qui nous roulent,
Ne ceſſent de nous emporter.
Nous avons deux temps dans la vie :
L'un eſt l'empire de l'erreur,
Où nous poſſédons le bonheur ;
L'autre eſt pour la philoſophie,
Il eſt triſte, morne & rêveur.
Encor dans la fleur de votre âge,
Le premier eſt votre partage.
Le charme des illuſions
Et l'ivreſſe des paſſions
Rempliſſent votre cœur volage ;
La vive imagination,
Du plus frivole badinage
Vous fait une occupation ;
Tout vous rit, & tout vous engage
A rendre un éternel hommage
Au plaiſir ſans réflexion.
Votre ame toujours diſſipée,
Tourbillonnant dans les plaiſirs,
Par l'abondance des déſirs
Se trouve ſans ceſſe occupée.
Ici l'Amour en badinant
Décoche une flèche dorée,

Dont vous ſentez incontinent
Dans le cœur la pointe acérée :
Vous ſoupirez, vous vous troublez,
Soudain vos feux ſont redoublés ;
Vos ſentimens, toute votre ame,
Sont à l'objet qui vous enflamme ;
Vous domptez ce cœur rigoureux,
Un moment vous êtes heureux ;
Mais l'inconſtance vous réclame,
La jouiſſance éteint vos feux.
Vous quittez donc votre maîtreſſe,
Et revenu de votre ivreſſe,
L'amour a dirigé vos pas
Vers les filets que tend Sylvie ;
Vous y tombez, & votre vie
Se termine par le trépas,
Si vous ne contentez l'envie
De poſſéder autant d'appas.
Bientôt une autre lui ſuccède,
Vient ſon tour, & celle-là cède
Votre cœur au nouvel objet
Dont l'amour vous rend le ſujet.
Ainſi courant de belle en belle,
Un heureux inſtinct vous appelle
A goûter des plaiſirs nouveaux.
Des ſoucis la troupe cruelle,
La prévoyance & ſa ſéquelle
Ne troublent point votre repos :
Votre cœur ouvert ſe déploie
Au ſein de la ſociété,
Aux épanchemens de la joie.

Dans votre heureuſe liberté,
Tout ſemble créé pour vous plaire.
La vérité ſans contredit,
Souvent dure & toujours ſévère,
Ne vaut pas, lorſqu'on l'applaudit,
Une jouiſſance en chimère ;
Être heureux, c'eſt la grande affaire,
Et dans ce ſéjour impoſteur
Où tout eſt fiction & ſonge,
Qu'importe qu'en nous le bonheur
Naiſſe dans le ſein de l'erreur ?
Chériſſons-en juſqu'au menſonge.
On l'a tant dit, nous ſommes tous
Les uns plus, les autres moins fous ;
Ce fait me ſemblant très-probable,
Choiſiſſez la folie aimable ;
De tous les agrémens, pour nous
Elle eſt la ſource intariſſable.
Pour jouir long-temps de ce bien,
Gardez-vous d'approfondir rien :
Tout eſt preſtige en cette vie.
Des objets de votre folie,
En fidèle Épicurien,
Effleurez la ſuperficie.
Vos plaiſirs ſont comme une fleur,
Cueillez-la d'une main légère ;
A ſa nuance, à ſa couleur,
Au doux parfum de ſon odeur
S'attache un prix imaginaire.
Ah ! nos ſens ont tout à riſquer
De qui veut métaphyſiquer :

La roſe ſous la main profane
Qui s'obſtine à la diſſéquer,
Perd tout ſon éclat & ſe fane.
Le monde, & ſans rien excepter,
S'échappe dès qu'on le pénètre;
L'examiner & le connoître,
C'eſt apprendre à s'en dégoûter.
Pour moi qu'une longue infortune,
Le temps & les maux ont flétri,
Sous le fardeau qui m'importune
J'ai fait divorce avec les ris,
Je touche aux bornes de ma vie,
L'erreur de chez moi s'eſt enfuie,
Et la raiſon à mes eſprits
Montrant ſon auſtère figure,
Me force à ſuivre ſon allure,
Et prétend qu'en mes fonctions
Avec ſon compas je meſure
La moindre de mes actions.
Cette raiſon a ſes apôtres;
Mais dure, inflexible envers nous,
C'eſt un pédagogue en courroux
Qui nous nuit en ſervant les autres.
Après tous les deſtins divers
Que l'un eſſuie & l'autre évite,
Préſens que dans cet univers
Répand la fortune maudite,
Nous allons tous au même gîte;
Les ignorans & les experts
Paſſeront tous l'eau du Cocyte.

Mais lorſque la mort décrépite
Vers ſes abîmes entr'ouverts
Voudra diriger votre fuite,
L'amour & les plaiſirs divers
Juſqu'au portique des enfers
En foule iront à votre ſuite ;
Et pour moi, rêvant triſtement
Au coup du ciſeau de la Parque,
J'irai mélancoliquement
Paſſer dans la fatale barque.
N'allez donc pas vous deſſaiſir
Des erreurs, charmes de la vie ;
O Catt ! un moment de plaiſir
Vaut cent ans de philoſophie.

De Breslau, en Janvier 1762.

ALLÉGORIE.

Deux voyageurs jeunes & curieux,
De l'orient parcouroient divers lieux :
On leur apprend qu'une grotte enchantée,
Depuis long-temps des peuples reſpectée,
Se trouvoit là ; pleins d'admiration,
Ils vont la voir, mais ſous condition ;
Car mon lecteur ſaura qu'en la caverne
Nul curieux n'oſoit porter lanterne ;
Sombre en étoit le ténébreux ſéjour,
Et l'enchanteur, ſur-tout, craignoit le jour :
Jamais lueur n'en éclaira l'interne,
S'il avenoit que quelqu'impertinent

Oſât franchir cette règle abſolue,
Aveugle étoit, d'abord perdoit la vue.
On en faiſoit plus d'un conte étonnant,
Propre à tourner une tête innocente ;
Car rien ne gagne auſſi vite à l'inſtant
Que la terreur d'une ſainte épouvante.
Nos étrangers vont ſelon ce traité,
Sans éclairer leur démarche tremblante,
Dans l'antre ſourd braver l'obſcurité.
Mais que ne peut la curioſité ?
Tout en entrant, l'un dit à ſon confrère :
» Ceci ſent l'art d'un grand magicien.
» Que de beautés cette caverne enferre !
» J'aime le grand & l'extraordinaire !
» Vois-tu ce jaſpe, & remarques-tu bien
» Ces chapiteaux au-deſſus des colonnes ?
» Ah ! quels tréſors ! c'eſt de l'or le plus fin.
» Cette corniche à palmes & couronnes,
» Quel bel ouvrage & quel riche deſſin ? »
Son compagnon conſidère, examine :
Le préjugé lui troubloit le cerveau,
Ce n'eſt pas là, direz-vous, du nouveau.
Il penſe voir tout ce qu'il examine.
Après qu'en ſoi longuement il rumine :
» Ces chapiteaux, dit-il, ne ſont point d'or,
» Mais bien d'argent ; ces colonnes encor
» Sont de lapis, & ces grandes ſtatues,
» Tout à l'entour dans ces niches reçues,
» Sont du plus clair & tranſparent criſtal.
» Oh ! tu rêvois, dit l'autre, ou tu vois mal :
» De l'argent là ſont viſions connues. »

Le partisan de l'argent, très-brutal,
Soutient sa cause, en gros mots se querelle;
L'entêtement, la colère s'en mêle;
On jure, on peste, on veut avoir raison,
Et le bon sens n'étoit plus de saison.
Tout en criant on regagne la rue,
Du peuple sot l'imbécille cohue
Accourt, s'attroupe : & bientôt disputant
Entre ces deux fiers champions se partage;
Tel, est pour l'or, un autre, pour l'argent.
Parmi ces fous il se rencontre un sage :
Ce n'est pas trop de ce monde l'usage;
Mais il y fut; de vous dire comment,
Mon chroniqueur n'en rend point témoignage.
Il soupira de la mystique rage
Qui s'emparoit des esprits échauffés,
Car ils étoient pareils aux fous fieffés.
Bien informé du point de la dispute,
Le sage veut lui-même examiner
D'enchantement ce qu'on vient de prôner.
Sans dire mot il part, il exécute
Tout doucement l'entreprise sans bruit;
Sous son manteau il cache une lanterne,
Il voit la grotte, il entre, il y discerne
Tout aussi loin que sa lumière luit,
Ne trouve point colonnes ni statues,
Chapiteaux d'or, les beautés apperçues.
» Je vois, dit-il, des roches toutes nues,
» Ouvrage brut où rien ne ressent l'art,
» Tel que par-tout la grossière nature
» En a produit comme il plaît au hasard.
» Sublime objet de fraude & d'imposture,

» O grotte ! il faut que tu reſtes obſcure,
» Tu n'as de prix que par l'illuſion. »
Vers ſon logis il reprit ſon allure,
Point aveuglé ne fut, on nous l'aſſure,
Point ne fronda la ſuperſtition,
Monſtre & tyran du ſublunaire empire,
Il ſut garder au fond de ſa maiſon
La vérité, ſans daigner la produire.
Ah ! cher lecteur, il avoit bien raiſon...
L'erreur ſe cache, elle craint & redoute
L'éclat brillant dont luit la vérité :
Un ſeul rayon qui perce dans ſa voûte,
En éclairant ſa ſombre obſcurité,
Met impoſteurs & dupes en déroute.

Fait à Breſlau, ce 23 Fév. 1762.

FACÉTIE

AU SIEUR D'ALEMBERT,

Grand géomètre, indigné contre le frivole plaiſir de la poéſie.

AMANS des filles de mémoire,
Surchargés des lauriers & couverts de la gloire
Qu'Apollon diſtribue à ſes chers favoris,
Abjurez déſormais vos célèbres écrits.
L'oracle des hautes ſciences
Toiſant de ſon compas les accens de vos voix,
A de ſon tribunal prononcé vos ſentences ;

Tremblez & reſpectez ſes loix.
Peintre de la nature, harmonieux Homère,
Qui chantes les Troyens & les Grecs & les Dieux,
Agiſſant, combattant, entretenant la guerre
Où périſſent Priam & ſes fils malheureux,
A quoi ſervent ta force & ta noble harmonie,
Tes tableaux enchanteurs, tant de traits de génie
Qui juſques à nos jours ont ravi tes lecteurs?
Un barbare, fameux chez les calculateurs,
Perché ſur un nuage à côté d'Uranie,
Confond tes ſots admirateurs,
Et prétend voir dans ſon grimoire
Que tu n'étois qu'un fablier.
Au pays des badauds la mode eſt de l'en croire,
Et dût-il te calomnier,
Nos bons Grecs à rabat qui tremblent pour ta gloire,
Sont près de la ſacrifier...
Je vous plains tous les deux, Théocrite & Virgile,
Vous qu'inſpiroient jadis les Grâces & l'Amour,
Quand ils vous dictoient tour-à-tour,
Sur le ton ſimple de l'idylle,
Ces vers qu'avec plaiſir on relit chaque jour,
Ces tableaux ſi rians d'un aſile champêtre,
Ce ruiſſeau près duquel couchée au pied d'un hêtre
Phyllis careſſe ſes moutons.
Les tendres ſentimens que Lycidas ſent naître,
Ne nous font après tout connoître
Que d'amans ingénus les douces paſſions,
Sans un ſeul mot d'algèbre ou de géométrie,
De courbes ou d'équations.
Quelle étoit votre frénéſie?
Il nous faut des calculs & des ſolutions.

O ſublimes eſprits ! deſquels la noble audace
D'un vol d'aigle, perça le vaſte champ des cieux,
Vous franchîtes l'immenſe eſpace
Qui ſépare à jamais la race
Des enfans des mortels du trône où ſont les Dieux.
Sachez, Pindare, & vous, Horace,
Qu'inſenſible à vos chants les plus mélodieux,
La farouche philoſophie
Traite d'enthouſiaſme & l'ode de folie,
Et leurs auteurs de furieux...
Que vous dirai-je ? ô tendre Ovide !
Vous dédiâtes l'art d'aimer
A la divinité de Gnide,
Mais vous ne pûtes préſumer
Que la fécondité d'une Muſe fluide
Vous feroit des Gaulois un jour méſeſtimer :
Que n'alliez-vous chez eux conſulter un Druide ?
Il vous auroit appris que l'art de les charmer
Conſiſte à renoncer au dieu qui vous poſſède,
A courir, arpenter ſur les pas d'Archimède.
O ſecret des beaux vers inconnu juſqu'à nous !
Comment s'eſt-il donc fait que tant d'illuſtres fous,
Penſant que leur génie enfantoit des merveilles,
Conſacrèrent leurs ſoins, leurs travaux & leurs veilles
A peindre les objets qu'enſerre l'univers,
A toucher, émouvoir, & plaire par leurs vers ?..
De ce goût ſuranné l'on abolit la mode.
Un rabbin Newtonien réforme notre code ;
Des poudres du calcul au bout de l'occident
Le Parnaſſe a vu naître & ſortir ſon tyran.
Tout ſe confond, tout change, il n'eſt rien qu'il conſerve,
Il foule ſous ſes pieds la poétique verve.

Chez lui, jeunes auteurs, recevez des leçons ;
Plus d'images en vers, ni de comparaiſons :
Son auſtère rigueur en ſeroit offenſée,
Et ſa prolixité ſenſiblement bleſſée.
Que déformais vos vers ſoient durs & décharnés,
D'*a* plus *b* minus *x*, & de calculs ornés.
Au-lieu de travailler ſur des ſujets épiques,
Mettez en beaux ſonnets les ſections coniques ;
Pour amuſer un roi d'ennuis toujours muni,
Que ſur un vaudeville un des chantres lyriques
Lui détonne au Pont-Neuf le calcul infini.
S'il vous faut captiver le cœur d'une maîtreſſe,
Ne lui dépeignez point la peine qui vous preſſe ;
Sans vanter ſon eſprit, ſes charmes, ſes appas,
A toiſer tous ſes traits employez le compas,
De leur proportion comparez la meſure,
Et puis laiſſez errer la vague conjecture :
Vous ferez un ouvrage & phyſique & profond,
En vers, comme en faiſoient Muſchenbroeck & Newton.
Dans des cerveaux brûlés jadis la fable écloſe
Enfanta les vains dieux de la métamorphoſe,
Improprement donna le nom de Jupiter
A l'eſpace infini qu'on appelle l'éther,
Par Vénus déſigna la féconde nature,
Bacchus étoit le vin, Cérès l'agriculture.
Nouvel iconoclaſte, armez-vous de rigueur :
Extirpez tous ces dieux, fantômes de l'erreur ;
Rejetez le ſens clair de leur allégorie,
La vérité voilée eſt à demi-flétrie.
Au-lieu de nous conter comment le dieu des eaux
Protégea contre Pan Syrinx dans les roſeaux,
Philoſophe ſolide il faudra vous rabattre

A prouver en rimant que deux fois deux font quatre...
O l'excellent ſecret de plaire & de charmer !
Flairez, flairez l'encens qui va vous enfumer.
Aux hautes régions le voyez-vous paroître,
Au ſourcil refrogné ce ſombre géomètre
Applaudir en bâillant à ce genre nouveau,
Digne de ſon aride & ſtérile cerveau,
Donner au rimailleur de ces doctes ſornettes
Le titre faſtueux de premier des poëtes ?
Pour acquérir ce nom par de hardis eſſais,
Des algébriques vers ébauchons quelques traits ;
Leur charme levera le fatal anathême
Que la haute ſcience a lancé contre nous :
En faveur de ce théorême
Oh ! nous nous concilirons tous.

Théorême.

Apprenez qu'en tous les triangles,
Si l'on réunit les trois angles,
Ils ſeront égaux à deux droits.

Démonstration.

A la figure en deux endroits
Vous tracerez des parallèles ;
Doctement comparez entr'elles
Les différentes ſections,
Puis au moyen d'équations,
Toujours deux angles droits réſulteront d'icelles.

Id quod erat demonſtrandum.

A Dittmansdorf, le 3 d'Août 1762.

VERS

Faits pour être envoyés par un Suiſſe à certaine Demoiſelle ULRIQUE *dont il étoit amoureux.*

Je vois ici comment on prend des villes;
Leurs défenſeurs, pareils à des Achilles,
Mènent grand bruit & nous réſiſtent bien;
Ces beaux exploits, en lauriers ſi fertiles,
Toujours cruels, ne me touchent en rien.
J'aimerois mieux le beau ſecret de prendre
Un jeune cœur enclin à ſe défendre,
Sur-tout lui plaire, & par mon entretien
Faire paſſer mon amour dans le ſien.
A mon avis cet art eſt difficile;
Je le croirois toutefois plus utile
Que les travaux funeſtes des guerriers
Couverts de ſang, de fange & de lauriers.
Quel triſte jeu d'abîmer des murailles,
Vieux monumens d'habiles ouvriers,
De s'acharner dans le fort des batailles
Et de cauſer nombre de funérailles!
Que ſi j'étois auprès de vos foyers,
Je l'avoûrai, j'aurois plutôt envie
De m'occuper à procurer la vie,
En retirant des cachots du néant
De l'univers, un futur habitant.
S'il ſe pouvoit que celle que j'adore,
En concourant à ma félicité,

De ſon beau ſein quelque jour fit éclore
Un rejeton de ma fécondité,
Ce trait parfait ajouteroit encore
A ſes vertus, qu'on ne peut trop priſer;
C'eſt, croyez-moi (ſoit dit ſans métaphore),
Le vrai moyen de s'immortaliſer:
Le dieu d'hymen autoriſe ces gages.
Le bien de voir croître & multiplier
N'eſt point celui de ces ames ſauvages,
Des Iroquois & des antropophages;
C'eſt un plaiſir qu'on peut concilier
Avec les mœurs que preſcrivent les ſages,
Et la vertu doit le juſtifier.
Voilà pourquoi Mars, ce dieu ſi terrible,
Me vit revêche, inexorable & ſourd,
Quand il voulut m'engager à ſa cour;
Vous le ſavez, mon cœur tendre & ſenſible
Sous vos drapeaux & ſous ceux de l'Amour
S'étoit naguère enrôlé ſans retour.
Ce dieu charmant m'a tenu lieu de père;
Dans ſon école à Paphos, à Cythère,
De ſes ſecrets il daigna m'informer:
Retenez bien, dit-il, que l'art de plaire
Doit en tout temps précéder l'art d'aimer.
Il me montra ſon arſenal, ſes armes;
Je ne vis point des tonnerres d'airain,
Mais de beaux yeux brillans de mille charmes,
Dont la tendreſſe exprimoit quelques larmes,
Et qui des dieux feroient l'heureux deſtin...
Tous ſes ſujets vivent en aſſurance:
Leurs travaux ſont exempts de violence;
Attentions, ſentimens délicats,

Soupirs,

Soupirs, doux ſoins, égards & complaiſance ;
De tendres vers écrits ſans embarras ;
Pour leurs exploits, ce ſont baiſers de flamme,
Qui font couler la volupté dans l'ame,
Qu'il faut ſentir, mais qu'on n'exprime pas.
Vous le voyez, j'ai l'ame trop humaine
Pour me complaire au danger, à la peine,
Que dans les camps au dieu Mars départis.
Également ſouffrent les deux partis.
Habitant doux des rives d'Hippocrène,
Toujours ſoumis à ma belle, à ma reine,
Je voudrois fort, ſi j'avois à choiſir ;
En lui donnant recevoir du plaiſir...
A ce propos, ma divine maîtreſſe,
Je vous dirai le mot d'un ancien ;
Ruſſe n'étoit, non plus qu'Autrichien :
» Dieu me fit homme, ainſi je m'intéreſſe
» Aux biens, aux maux de toute notre eſpèce. »

A Dittmansdorf 1762.

AUTRE ÉPITRE,

POUR L'AMOUREUX SUISSE;

Réponſe à Mademoiſelle ULRIQUE.

AH ! que j'eſtime les monarques,
Sur-tout lorſque c'eſt vous qui les faites parler !
Oui, s'ils pouvoient vous reſſembler,
Les cours n'entendroient plus la voix des Ariſtarques
En vaines plaintes s'exhaler ;
La vérité dans ſes remarques
N'auroit rien à diſſimuler ;

Ces rois auroient le don de plaire,
Et l'art plus précieux de régner ſur les cœurs;
Par-là, cent fois ſupérieurs
A tout ſouverain arbitraire,
Qui ſur un peuple tributaire
Établit ſon pouvoir à force de rigueurs.
Mais votre empire eſt doux, votre ame eſt débonnaire,
Vous m'avez ſubjugué, mon joug eſt volontaire,
Et ce ſeroit pour moi le comble des malheurs,
Si jamais le deſtin contraire
Entreprenoit de me ſouſtraire
A la douce rigueur de mes fers enchanteurs.
Tandis que grand nombre d'eſclaves,
Foulés par le ſceptre des rois,
S'efforcent vainement de rompre leurs entraves,
Pour ſe gouverner à leur choix;
Tandis que le peuple de Corſe,
Toujours obſtinément ſe ranime & s'efforce
A briſer les fers des Génois;
Mon cœur ne veut que l'avantage
De rendre à vos attraits un éternel hommage:
Et pour vous, ma Divinité,
Je renonce à ma liberté,
D'un Suiſſe le ſeul héritage,
Qui fait des humains à tout âge
La ſuprême félicité...
Idole de mon cœur, vous l'ame de mon ame,
Vous détruiſez en moi l'eſprit républicain.
J'abhorrois autrefois le nom de ſouverain!
Que le conſeil des cent de nos Bernois me blâme,
Que l'eſprit du grand Tell dans ſon tombeau s'enflamme,
Qu'il m'appelle parjure, eſclave de Tarquin,

Vous ſerez, quoiqu'il me réclame,
Souveraine de mon deſtin.
Prenez donc déſormais les rênes de l'empire
Sous ces auſpices fortunés:
Songez, en me voyant à vos pieds proſterné,
Que des Brutus, ces forcenés,
Déteſtant à vos yeux le ſtoïque délire,
Je ſerai, j'en fais le ſerment,
Fidèle & dévoué juſqu'au dernier moment
Au monarque nouveau que mon cœur vient d'élire.

A Dittmansdorf. Août 1762.

ENCORE ÉPITRE

Du Suiſſe au cabinet de Mademoiſelle ULRIQUE.

RECEVEZ, charmant cabinet,
Ce tas de rimes inſenſées;
Déſormais confident ſecret
De mes amoureuſes penſées,
Soyez prudent, ſage & diſcret.
Combien je vous porte d'envie!
Vous êtes dans l'appartement
De celle par qui vivement
Mon ame en extaſe eſt ravie;
Vous la voyez à tout inſtant,
Elle vous touche en écrivant.
Si par un beau trait de magie,
Je me pouvois pour un moment
Transformer à ma fantaiſie,
Je ſerois, non en Siléſie,

Mais à Berlin assurément
Le cabinet de mon amie.
La nuit, lorsqu'elle dormiroit,
Toujours vigilant auprès d'elle,
Je me tiendrois en sentinelle;
Lorsqu'elle se réveilleroit,
L'objet premier qu'elle verroit,
Ce seroit son amant fidèle.
Si le matin elle traçoit
Sur moi, bureau, quelque billet,
Je baiserois, brûlant de zèle,
Cette main si blanche & si belle.
Qu'avec plaisir je porterois
Ce beau sein de neige & d'albâtre!
Qu'amoureusement idolâtre,
Doucement je le presserois!
Et si j'osois, je lui dirois
Tout ce qu'Antoine à Cléopâtre
A dit sur de pareils sujets.
Que j'aurois de cuisans regrets,
Si trop vîte & sans me rien dire
Elle achevoit trop-tôt d'écrire;
Mais du moins en me refermant
Elle toucheroit son amant;
Cette faveur sans conséquence,
Pour moi seroit d'un prix immense.
Au-lieu de ce bruit sourd que fait
En se fermant tout cabinet,
Je m'écrirois, C*** vous adore,
Et si-tôt qu'on me heurteroit,
Je le répéterois encore.
Mais la triste réalité,

A l'œil plein de ſévérité,
Diſſipe de ma douce ivreſſe
La fiction enchantereſſe,
Et de colère tranſporté,
Je me trouve ici rejeté
Dans un camp loin de ma maîtreſſe...
Je le vois, là félicité
N'eſt pour nous qu'un aimable ſonge :
Il vaut donc mieux, tout bien compté,
Être trompé par le menſonge
Qu'éclairé par la vérité.

A Dittmansdorf. Août 1762.

VERS D'UN SUISSE,

Ou prière à Vénus.

A LA Divinité mère du tendre Amour
J'oſois, me recueillant un jour,
Du fond d'une antique chaumière
Adreſſer humblement ma dévote prière ;
Je lui diſois tout doucement :
O Déeſſe aimable ! en qui brille
Ce qu'on imagina jamais de plus charmant,
Je vous en conjure ardemment,
Daignez protéger votre fille ;
C'eſt votre ſang, votre famille,
C'eſt de l'aimable Cupidon
La compagne & la ſœur cadette ;
C'eſt elle dont l'amour, dit-on,
En m'embraſant me fit poëte,
Dont vous connoiſſez bien le nom,
Qui rime richement en ique ;
Sur elle répandez, verſez ſur ſes deſtins

Tous les biens que des dieux la faveur magnifique
Peut diſtribuer aux humains :
Qu'autant qu'elle eſt charmante & belle,
Elle ſoit, s'il ſe peut, auſſi tendre & fidelle ;
Que ni l'abſence ni le temps
N'éteignent dans ſon cœur, de nos feux innocens
La flamme pure & mutuelle,
Ainſi que vos appas digne d'être immortelle.
Qu'elle connoiſſe bien le cœur
D'un certain Suiſſe qui l'adore,
Qui paſſe jour & nuit à compter chaque aurore
Dont l'éclat importun diffère ſon bonheur.
Puiſſiez-vous, ô Vénus ! acceptant mon hommage,
Bénir le deſtin qui l'engage
A former ce nœud ſolemnel !
Et puiſſe-t-elle enfin dans cette union ſainte,
En n'éprouvant jamais de la lune d'abſinthe,
Ne goûter pour toujours que la lune de miel.

A Péterswalde, Septembre 1762.

ÉPITRE

AU MARQUIS D'ARGENS,

Sur ſon Timée de Locres qu'il avoit envoyé au Roi.

DANS la fleur de mes ans je m'occupois d'Ovide,
Ou je ſuivois Renaud dans le palais d'Armide,
Et lorſqu'un poil naiſſant ombragea mon menton,
Je pris goût pour Sophocle, Horace & Cicéron ;
Plus mûr j'étudiai Céſar dans ſon allure,
Leibnitz & Gaſſendi, mais ſur-tout Épicure.

A préſent, cher Marquis, que l'âge injurieux
Énervant ma vigueur griſonne mes cheveux,
Et m'avertit qu'en peu je joindrai mes ancêtres,
J'ai choiſi pour hochets ces ſcélérats de prêtres;
La folle ambition de ces faquins mitrés,
La luxure & l'orgueil de ces fronts tonſurés
Amuſe en m'irritant ma peſante vieilleſſe.
Je m'emporte en voyant la honteuſe foibleſſe
De lâches ſouverains ſous la tiare rampans,
Par baſſeſſe embraſſer les pieds de leurs tyrans.
Je me gauſſe des ſaints & ris de leurs reliques;
Je plains l'aveuglement des querelles myſtiques,
Bavardage idiot, futile jeu de mots
D'impoſteurs révérés, pour abuſer les ſots.
Le cerveau tout rempli de leur ſaint brigandage,
Je reçois, cher Marquis, votre élégant ouvrage;
Un plus ſage que moi n'auroit pu différer
De ſe jeter deſſus & de le dévorer;
Mais mon eſprit tout plein de bulles, de vigiles,
De docteurs, de martyrs, d'interdits, de conciles,
De ce fatras inepte, indigne & menſonger,
Doit, Marquis, pour vous lire avant tout ſe purger.
Attendez, s'il vous plaît, que ces folles chimères
Sortant de mon cerveau dégagent ſes viſcères,
Et que mon eſprit pur & net de ces erreurs
Se prépare à ſe joindre à vos admirateurs.
Avant que l'Orion annonce la froidure,
Suſpende les torrens & glace la nature,
En lecteur diligent, au métier aguerri,
J'aurai, n'en doutez point, expédié Fleury:
Alors, en renonçant à la théologie,

Je me voûrai, Marquis, à la philoſophie,
Et retrouvant en vous la belle antiquité,
J'irai dans votre ſein puiſer la vérité.
Nous examinerons la nature des choſes;
Remontant par degrés à leurs premières cauſes,
Nous verrons avec Lock combien ſur notre corps
La méchanique influe & régle ſes reſſorts;
Et comment notre eſprit, ſi fier dans ſa carrière,
N'eſt qu'un effet brillant des loix de la matière.
Mais, hélas! cher Marquis, pour remplir ces projets,
Il faut voir refleurir l'olive de la paix.
Les Muſes, on le ſait, redoutent les alarmes,
Leur chaſte troupe fuit le tumulte des armes;
Si leur temple s'entr'ouvre au déſir des héros,
C'eſt dans des jours ſereins, à l'ombre du repos:
Mais dans des champs ſanglans, parmi la barbarie,
Mars même iroit en vain courtiſer Uranie...
Nos yeux ne ſont frappés que d'objets inhumains,
Déteſtables effets des troubles des Germains,
Fruits de l'ambition & des haines des princes,
Qui penſant conquérir, déſolent les provinces.
L'Europe tout en feu va ſe bouleverſer:
Parmi ces chocs affreux comment peut-on penſer?
De tant d'événemens le cours prompt & rapide
M'entraîne vers Bellone en m'éloignant d'Euclide;
Dans l'agitation de ce flux & reflux,
Il faut rendre le calme à mes ſens éperdus.
Vous direz, rappellant un exemple à votre aide,
Qu'on vit à Syracuſe un certain Archimède,
Tandis que Métellus & la fleur des Romains
Sur ces murs écroulés ſe frayoient des chemins,
Qui demeurant tranquille & maître de lui-même,

Au fond de ſon jardin réſolvoit un problême.
J'eſtimerois bien plus ce ſage indifférent,
Si chargé de la ville & du commandement,
Accablé de travaux, rempli d'inquiétudes,
Il eût malgré ces ſoins pu ſuivre ſes études.
Moi, dont l'eſprit peſant & peu développé
Par un objet unique eſt long-temps occupé,
Il faut, pour qu'en détail ma raiſon le digère,
Ne la point ſurcharger de plus d'une matière.
Je n'ai point en naiſſant, en don, reçu du Ciel
Un génie étendu, ſublime, univerſel:
C'eſt pourquoi prudemment je me borne & reſſerre
Dans les confins marqués de mon étroite ſphère...
Vous, formé, né, mûri ſous le ciel provençal,
Loin des ſombres frimats d'un climat glacial,
Doué d'un eſprit vaſte, ingénieux, facile,
Vous nous ſuppoſez tous pétris de même argile,
Et croyez comme vous que nous nous élevons
D'un vol audacieux aux hautes régions...
Non, Marquis, les eſprits n'ont pas la même trempe;
Si l'un peut s'élever, le plus grand nombre rampe;
Pour un Jules-Céſar quel nombre de Varus?
Et contre un ſeul Virgile il eſt cent Mévius.
Des dons les plus exquis la nature eſt avare,
Le médiocre abonde & l'excellent eſt rare.
Conſervez les beaux dons qui vous ſont départis.
Grand nombre de mortels ſous les ſens abrutis
Végètent beaucoup plus qu'ils ne penſent & vivent,
Et ſans réflexions leurs jours vides ſe ſuivent;
L'image qu'imprima ſur eux le Créateur
Du temps qui ronge tout ſent le bras deſtructeur:
Supportez leurs défauts en plaignant leurs miſères;

Encor qu'abâtardis, ſongez qu'ils ſont vos frères.
N'exigez jamais d'eux des progrès violens,
Qui paſſent à la fois leur force & leurs talens:
Ne les meſurez point ſelon votre opulence,
Rapprochez-les plutôt de vous par indulgence...
Ainſi, ſi vous daignez m'accorder quelque temps,
Malgré tous les travaux auſſi durs qu'importans
Qui demandent mes ſoins & ceux de mon armée,
Je vous promets dans peu d'avoir lu le Timée.

Ces vers ſe reſſentent, mon cher Marquis, du temps où ils ſont produits. J'ai des ſoucis politiques, des inquiétudes militaires, des tracaſſeries de finance, enfin une multitude d'occupations déſagréables qui m'obſèdent. Mes vers vaudroient peut-être un peu mieux, s'ils avoient été enfantés dans un temps plus tranquille; ils ſeront toujours bons pour l'uſage que vous en ferez. Quiconque n'écrit pas comme Racine, devroit renoncer à la poéſie. Mais on dit que les poëtes ſont fous; voilà mon excuſe. Vous m'avouerez que cette folie n'eſt pas dangereuſe pour le public, ſur-tout lorſque le poëte ne viole pas le monde pour lire ſes ouvrages, qu'il ne fait des vers que pour s'amuſer, & qu'il eſt le premier à rendre juſtice à ſon foible talent. J'aimerois mieux, je vous l'avoue, faire à préſent un beau & bon traité de paix qu'un poëme épique, & au défaut de cela, battre bien ſerré les Autrichiens, plutôt que de compoſer une ode

comme Rouſſeau. Vous en ſeriez content auſſi, je le crois bien. Cependant il faut avoir patience, laiſſer agir les cauſes ſecondes, puiſque nous ne pouvons remonter aux premières, & plier ſous le joug des événemens qui ne dépendent en vérité aucunement de notre prudence. Adieu, mon cher Marquis; laiſſez-moi mes inquiétudes, conſervez pour vous une tranquillité inaltérable, & ſoyez ſûr de mon amitié.

A Péterswalde, le 22 Octobre 1762.

ÉPITRE

A MA SŒUR DE BRUNSWICK.

Qu'il eſt des plaiſirs pour tout âge.

Dans le monde, ma ſœur, tout ce qui naît périt;
Une éternelle loi tour-à-tour y proſcrit
Ces générations qui conſtamment renaiſſent,
Et ſous la main du temps auſſi-tôt diſparoiſſent.
Si la rapidité d'un ſi prompt mouvement
Ne ſe fait pas pour nous ſentir à tout moment,
C'eſt qu'on fait chaque jour une perte inſenſible,
Que chaque homme, entraîné par quelque ſoin pénible,
Ou rempli d'un deſſein dont l'eſpoir le ſéduit,
Laiſſe échapper le temps qui loin de nous s'enfuit.
Mais à peine le cours de deux luſtres s'achève,
Que nos jours écoulés paroiſſent moins qu'un rêve:
Quand l'âge irrévocable a ſillonné nos fronts,
Alors nos yeux ſurpris découvrent ſes affronts.

Comment a diſparu le feu de ma jeuneſſe ?
De mes ſens enchantés l'impétueuſe ivreſſe,
Ce fond inépuiſable & fertile en déſirs,
Ces ailes pour voler de plaiſirs en plaiſirs ?
J'exiſte, & cependant je ne ſuis plus le même...
O vérité cruelle, humiliant problême,
Qui dévoilant les loix de la fatalité
Aggrave encor mes maux par leur néceſſité !
Offuſqué des vapeurs de la miſanthropie,
Las de perdre en détail les reſtes de ma vie,
Au point de renoncer à l'eſpoir du bonheur,
L'amour-propre auſſi-tôt s'empare de mon cœur ;
De ce flatteur adroit le diſcours me conſole :
„ Appaiſe, me dit-il, ce murmure frivole,
„ Écart ſéditieux de tes ſens révoltés ;
„ Tu perdis moins de biens qu'il ne t'en eſt reſté.
„ Le printemps de tes jours fait place à leur automne,
„ Flore en fuyant tes pas te confie à Pomone ;
„ Tu promettois jadis, à préſent tu produis,
„ Et dépouillé de fleurs, tu dois porter des fruits.
„ Dans ta maturité la raiſon te décore ;
„ Ton goût, ton jugement, vient à peine d'éclore :
„ Ce fil guida jadis Ariſtide & Platon,
„ Trajan, les Antonin, Titus & Scipion :
„ Que la raiſon t'éclaire en cet affreux dédale
„ Où l'intérêt, l'orgueil, l'envie & la cabale
„ S'empreſſent d'égarer tes pas mal aſſurés ;
„ Elle ſauva tes jours de périls entourés.
„ Ta jeuneſſe a bien pu jeter des étincelles ;
„ Compare leur éclat, leurs beautés peu réelles,
„ A la ſageſſe enfin, à ce don précieux
„ Dont Minerve elle-même a fait trophée aux cieux. „

J'entendois ſon diſcours en répandant des larmes.
Amour, me faudra-t-il renoncer à tes charmes ?
Diſois-je, & faut-il donc qu'inſenſible à jamais,
Mes organes uſés rejettent tes bienfaits ?
Mais, cent plaiſirs nouveaux s'offrent à ma penſée,
Plus vrais, plus aſſortis à ma courſe avancée...
Plions, puiſqu'il le faut, ſous les loix du deſtin ;
Du couchant d'un jour ſombre embelliſſons la fin ;
Près de frapper au but d'une pénible courſe,
Cherchons pour nos déſirs encor quelque reſſource ;
Couronnons-nous des fleurs du tendre Anacréon :
J'en veux le front paré traverſer l'Achéron !
Juſqu'au temps où des morts le nocher me réclame,
Que la ſérénité ſe maintienne en mon ame.
Je renonce au fracas de ces plaiſirs fougueux,
Si peu ſatisfaiſans & toujours dangereux :
Vous, molle oiſiveté, chanſons, douceurs futiles,
Je vous quitte en faveur d'amuſemens utiles.
Je vis avec les morts ; leurs doctes monumens
A d'auſtères leçons joignent les agrémens :
Au coin de mon foyer, tranquille & ſolitaire,
Je converſe avec Lock, Tacite, ou bien Homère.
Si quelque ſage vient, je me plais à l'ouïr ;
Les talens ſont un bien dont l'eſprit doit jouir.
Mes organes flattés des ſons de l'harmonie
Chériſſent tous les arts qu'a produits le génie ;
J'aime ſur le théâtre à voir Sémiramis
Frémir au ſouvenir de ſes crimes commis ;
Ou dans les murs pompeux qu'elle élève à Carthage,
L'amoureuſe Didon, dans l'excès de ſa rage,
Pour un amant ingrat, mais qui ſut la toucher,
Abandonner le trône & courir au bûcher.

Je me plais dans les traits de la vive peinture
Des ſentimens qu'en nous a gravés la nature ;
Sur-tout ſi le poëte a l'excellent ſecret
De nourrir, d'échauffer, d'accroître l'intérêt,
D'exciter la terreur, d'augmenter mes alarmes,
De m'attendrir au point de répandre des larmes.
Si je n'habite plus cette orageuſe cour
Où tant d'illuſions environnent l'amour,
Un ſentiment plus fin, plus noble & plus ſolide,
De ce bonheur perdu ſait remplacer le vide :
O divine Amitié ! préſent chéri des cieux !
Ce n'eſt que dans ton temple où vivent les heureux.
J'ai connu le bonheur depuis que dans mon ame
Tu daignas allumer cette pudique flamme ;
Ton doux contentement n'eſt jamais combattu
Par les étroits devoirs qu'impoſe la vertu.
C'eſt toi, fille du Ciel, dont l'appui ſecourable
Du déclin de mes jours rend la fin ſupportable
Par le cœur dont ta main m'a rendu poſſeſſeur.
Ce noble ſentiment vous l'éprouvez, ma ſœur.
Ce cœur que je chéris, quel eſt-il ? c'eſt le vôtre ;
Lui ſeul il me ſuffit, je renonce à tout autre,
Qui volage, indiſcret, habile à m'impoſer,
De la vertu ſe pare, afin d'en abuſer.
Je trouve tout en vous, eſprit, vertu, tendreſſe,
Et l'indulgent ſupport qu'exige ma vieilleſſe ;
A vous, à cœur ouvert je puis me confier.
Quel malheur quand d'amis il faut nous défier !
On ſent, on vit en eux, c'eſt un autre ſoi-même ;
J'exiſte doublement dans une ſœur que j'aime...
Que la jeuneſſe, aveugle en ſes égaremens,
Se livre au tourbillon de ſes plaiſirs bruyans ;

Que de cent nouveautés la lanterne magique
Réveille ſon ennui d'un ſommeil léthargique ;
Je vois ſans l'envier proſpérer ſes beaux jours.
J'ai pour calmer mes maux trouvé d'autres ſecours ;
Vous avez vu, ma ſœur, juſqu'où s'étend leur nombre.
Ainſi, ſans que les ans me rendent morne ou ſombre,
Des faveurs que ſur moi le Ciel daigna jeter,
En bornant mes déſirs, je ſais me contenter.
Votre amitié, ma ſœur, en eſt la principale ;
C'eſt un bien qu'à mes yeux aucun autre n'égale.
Daignez me conſerver ce tréſor précieux,
Et de tous les mortels je ſuis le plus heureux !
Que m'importe dès-lors que mes ſens s'affoibliſſent,
Que mon ardeur s'éteigne & mes cheveux blanchiſſent ?
Je renonce à l'amour, j'embraſſe l'amitié,
Et loin d'être à mes yeux un objet de pitié,
Sans redouter du temps l'irréparable outrage,
J'ai ſu trouver, ma ſœur, des plaiſirs à tout âge.

A Potsdam, le 15 de Février 1765.

A MES NEVEUX LES PRINCES FRÉDERIC ET GUILLAUME *DE BRUNSWIC.*

QUE tout mortel, hélas ! facilement s'abuſe,
Quand la paſſion le conduit !
L'illuſion, l'erreur l'amuſe,
Ce qui le flatte le ſéduit.
J'ai ſoutenu que la vieilleſſe

Alors qu'elle a proſcrit l'amour, les jeux, les ris
Et les grâces de nos eſprits,
Se conſoloit par la ſageſſe.
Chimères d'un vieux radoteur,
Mal-adroit, ennuyeux, ſophiſte,
De la perte de ſon bonheur
Tout étourdi, rêveur, & triſte.
Quoi! ſon orgueil bleſſé veut dans ſa folle ardeur
Élever un trophée à ſa propre foibleſſe?
Ah! croit-il dénigrer par ſon ton de docteur
La foule des plaiſirs dont jouit la jeuneſſe?
Tes beaux jours ſe ſont écoulés,
Sur les ailes du temps les plaiſirs envolés,
Par le fatal pouvoir de la viciſſitude,
Abandonnent ton corps à la décrépitude:
En perdant tous tes ſens tu viens hors de ſaiſon
Vanter les vains progrès qu'aura faits ta raiſon.
Pour moi, plus franc & plus ſincère,
Je porte avec ingénuité
Un hommage tout volontaire
Au trône de la vérité;
Je prends en pitié la ſageſſe
Qui choiſit pour ſon fondement
Un corps tout uſé de vieilleſſe.
Notre gaîté, notre triſteſſe,
Tout nous vient ou de l'âge ou du tempérament;
Quand on n'a plus l'eſprit volage,
Quand on n'a plus de ſentiment,
C'eſt malgré ſoi que l'on eſt ſage.
Il n'eſt point de Neſtor auſtère à nous tranſir,
Qui ne rappelle avec plaiſir

Les

Les jours de ſa naiſſante aurore,
Et qui ne brûle du déſir
De retourner, s'il peut, encore
Sous l'empire charmant de Vénus & de Flore.
Ses regrets importuns vous doivent avertir
Que malgré lui, par impuiſſance,
Il renonce à la jouiſſance
Des bienfaits que vous poſſédez :
Les deſtins rigoureux ont de plus décidé
Qu'il n'en garderoit point la plus frêle eſpérance.
Vous voyez donc, mes chers neveux,
Que votre âge eſt le ſeul où l'on peut être heureux !
Uſez de ce tréſor avec poids & meſure :
Par-tout l'abondante nature
Vous fournit des plaiſirs nouveaux.
Le Ciel en dépit des dévots
Prodigue ſes faveurs aux enfans d'Épicure,
Et la volupté la plus pure,
Comme une immenſe mer en répandant ſes flots,
Les déſaltère de ſes eaux.
De ſa liqueur enchantereſſe
Abreuvez-vous, jeunes héros;
Mais gardez-vous de ſon ivreſſe !
On ne ſent pas dans la chaleur,
Dans le tranſport, dans le délire
Des paſſions que l'on reſpire,
Juſqu'où peut aller leur fureur.
Croyez-en mon expérience :
Aſſociez la tempérance
Aux goûts de ces plaiſirs charmans.
Vous êtes dans votre printemps,
Et le conſeil de la prudence

Eſt de vous ménager pour en jouir long-temps.
Les deſtins ont borné les facultés de l'homme:
Le prudent ſeul, bon économe,
En garde encor pour ſes vieux ans.
Ce n'étoit pas ainſi, que d'une voix tremblante
J'exerçois ma Muſe naiſſante
A chanter, jeune encor, les ſuccès de l'amour;
Le temps, de ſa main mal-faiſante,
D'une voix naguère brillante
Éteint le charme ſans retour.
Adieu gaîté, plaiſir, & ſanté floriſſante;
Le ſort inexorable & ſourd
S'obſtine à vouloir dès ce jour,
Que la raiſon, cette pédante,
Sur mon eſprit règne à ſon tour.
Vous voyez maintenant quelle eſt la différence
De l'hiver de nos ans & de l'adoleſcence;
L'une jouit de tout, l'autre n'uſe de rien...
Selon le ſentiment d'un fameux moraliſte,
Le jeune eſt un fou gai, le vieillard un fou triſte;
Cependant le Leibnitien
Dans l'école à grands cris obſtinément perſiſte
A ſoutenir que tout eſt bien.

A Potsdam, le 20 de Février 1765.

ÉPITRE

Sur le trop & le trop peu, à Madame DE MORIAN.

O vous! qu'en mon printemps je connus ſous le nom
De la folâtre Tourbillon;
Eſt-ce vous qui voulez dans une cour polie
Que les diſciples d'Uranie,
Le compas à la main, du trop & du trop peu
Vous marquent le juſte milieu?
Rappellez-vous ces temps où ſans philoſophie
Un tiſſu de plaiſirs enchaînoit votre vie;
Où ſans ſouci du lendemain,
Vous confiant aux ſoins de la naiſſante aurore,
Vous ſaviez qu'à chaque matin
Pour vous elle feroit éclore,
Avec les riches dons de Flore,
La foule des plaiſirs naiſſans ſous votre main.
Ah! trop aimable créature,
Que vous étiez, Morian, gaie & ſage autrefois,
Vous qui teniez de la nature
Une ſource de joie inépuiſable & pure,
Qui ſans jamais bleſſer les loix
Dont la pudeur fixa le choix,
Vous laiſſoit ſavourer le plaiſir ſans meſure!
Par quel enchantement eſt-ce donc que je vois,
Qu'en quittant les ſentiers où marchoit Épicure,
Vous voulez qu'une raiſon mûre
Pèſe les plaiſirs à ſon poids!

Toute erreur, croyez-moi, dont l'attrait nous ſait plaire,
Vaut mieux que le triſte flambeau
De la raiſon qui nous éclaire.
Et qu'apprendrez-vous de nouveau
Par l'œil de la raiſon qui voit tout ſans bandeau,
Sinon qu'en général ce que le monde enſerre,
Tout n'eſt que vanité, ſéduction, chimère?
Nous ſommes ici tous ſous la ſujétion
Du ſceptre de l'illuſion.
Choiſiſſons donc la plus aimable,
Et qu'avec ſon air vénérable
L'importune réflexion
N'arrive qu'au ſortir de table.
Allons, mettons à part toute prévention :
Trouveriez-vous hors de ſaiſon,
Que ſi je rencontrois un plaiſir ſur ma route,
Ma main le cueillît ſans façon?
Vous me répondriez ſans doute
Que votre ſerviteur l'a fait avec raiſon.
Retournez donc aux jeux, aux ris, à l'alégreſſe,
Aux hochets de votre printemps;
Qu'ils rempliſſent tous vos momens,
C'eſt le conſeil de la ſageſſe.
Et ſur le trop & le trop peu
Du temple d'Épidaure interrogez les Dieux;
Vous apprendrez par leur prêtreſſe,
Que tout paroît trop peu dans la verte jeuneſſe,
Que tout eſt trop quand on eſt vieux.

Fait au mois de Mars 1765.

VERS

Récités à Sans-Souci à la Ducheſſe DE BRUNSWICK, *par une Actrice déguiſée en bergère, qui l'invitoit à voir une comédie préparée pour elle.*

LEs Nymphes, les Sylvains de ces épais bocages
Viennent vous offrir leurs hommages
Ruſtiques, ingénus comme eux.
Ah! daignez recevoir de nous, grande Princeſſe,
L'encens qu'on brûle à la Déeſſe
Protectrice de ces beaux lieux.
Vous remplirez ſur-tout nos vœux,
Si par votre extrême indulgence,
D'un moment, de votre préſence
Vous daignez honorer nos danſes & nos jeux.
Si-tôt que vous ſerez ſous notre toit champêtre,
Il va, transformé, vous paroître
Comme celui de Philémon,
Dont des Dieux le ſouverain maître
En temple changea la maiſon.

ÉPITRE

CONTRE

MESSIEURS LES ÉCORNIFLEURS,

en grec

PHILOCOPROS.

AH ! quelle inſupportable engeance
Que ces traitans, que ces commis,
Vrais excrémens de la finance,
Brigands que l'enfer a vomis !
Sans les voir, je bâille d'avance
En traçant leurs noms ennemis.
Pour des vers remplis d'élégance
Quel nom diſcordant que Boué,
Par Apollon déſavoué ;
Ma plume refuſe d'écrire
Ces mots, vrai jargon de l'enfer
De Wurm, van Zanen ou Lucifer ;
Mon oreille en eſt le martyre,
Ces noms ſeuls ſervent de ſatyre.
Mais voyez les originaux
Chargés du fatras de leurs baux,
Griffonnés de leur écriture ;
Les voilà-t-il pas, échauffés
Par l'intérêt & par l'uſure,
Qui me ſaliſſent de l'ordure
Du change, de contrats biffés,
De grimoire, de tablature,

De billets ſignés, paraſés,
Et de leur banque qui m'ennuie.
Les ſottes gens, la ſotte vie,
Je me conſume & je maigris
Pour qu'un tour de nécromancie,
Que le juſte Ciel leur dénie,
Mette leurs billets *al-paris.*
O plats revendeurs de carotte!
De la gloire à jamais proſcrits,
Connoiſſez-vous les Ariſtote,
Les Locke, ou du moins les La Mothe?
Non, grace à vos peſans eſprits,
Vous ne liſez point leurs écrits;
Votre ſéquelle famélique
Ne trouve de puiſſant attrait
Qu'aux règles de l'arithmétique;
Pouſſer à quinze l'intérêt,
Entaſſer, c'eſt votre logique.
Venez, Meſſieurs du bois, venez;
Les ſages du Péloponnèſe,
(Soit dit ſans qu'il leur en déplaiſe)
N'avoient l'eſprit ſi raffiné
Que vous, débitant votre thèſe:
» L'argent donne au plus hébété,
» Dites-vous, de l'habileté. »
Ah! Meſſieurs, je me pâme d'aiſe
Aux rayons de votre clarté;
Quelle abominable fadaiſe,
Digne de l'immortalité!..
Quel eſt ce ſeigneur débonnaire?
C'eſt le grand fléau des braſſeurs;
Les étriller eſt ſon affaire,

Ils ſont frippons, ils ſont voleurs ;
On le croit, mais c'eſt un myſtère
Du plus fin des écornifleurs.
S'il ſuce ardemment le vulgaire,
C'eſt qu'il croit, ſuivant ſes docteurs,
La pauvreté très-néceſſaire
Pour le maintien des bonnes mœurs.
Ah ! ſort des rois, ſort des humains,
Quel deſtin bizarre & baroque
Me fourra parmi ces vauriens !
Quand leurs propos, leurs entretiens,
Quand en eux enfin tout me choque,
Ah ! falloit-il quitter pour eux
Ces héros que mon cœur invoque,
Et ces chants ſi mélodieux
D'un Homère qui nous enflamme,
D'un Virgile qui touche l'ame,
Parlant le langage des Dieux,
Pour les cris d'un tripot infame ?
Fuyons promptement vers ces bois
Où les Muſes dictent leurs loix,
Où ces neuf filles de mémoire
Rempliſſoient mon cœur autrefois
Du brûlant déſir de la gloire.
Mes crimes doivent s'expier ;
J'abjure mes erreurs ſans peine ;
J'irai dans les eaux d'Hippocrène
Me plonger, me purifier !
Là, ſombre & dur financier,
De ta fange & de tes ordures
Je veux nettoyer les ſouillures.
Pour toi, pourris dans ton bourbier.

Oui, j'en jure par le Permeſſe,
Et par toi, divin Apollon,
Que de Plutus la folle ivreſſe
N'offuſquera plus ma raiſon,
Et que rejetant ce poiſon
Je te célébrerai ſans ceſſe
Dans la demeure enchantereſſe
Que j'obtiens au ſacré vallon.

Fait à Berlin 1765.

ÉPITRE A VOLTAIRE,

Sur les misères humaines.

De Chaulieu l'épicurien
Je n'eus point en don le génie,
Mais la goutte qui me retient
Sur mon grabat à l'agonie,
Vient par ſa généalogie
De la même dont fut atteint
Cet aimable Sybaritain.
Je vois que par détail il faut quitter la vie
Ou plutôt ou plus tard; les reſſorts ſont uſés:
L'un ne digère plus, l'autre a les yeux bleſſés;
Des ſourds & des perclus, ou gente moribonde,
Tranſportent en ballots, par bonne occaſion,
Leur gros bagage en l'autre monde,
Juſqu'à la diſſolution
Qui raſſemble le tout dans le ſéjour immonde.
Pour moi, je ſens déjà crouler le bâtiment;
Mes pieds eſtropiés perdent leur mouvement;

Couvert de mes débris, je me fais une fête
Que de maux conjurés l'implacable tempête
Par haſard juſqu'en ce moment
Ait encore épargné ma tête.

A L'ABBÉ BASTIANI,

Qui devoit être archevêque.

CROYEZ, Abbé, qu'un front tondu
Ne perd rien lorſqu'on lui confère
Ce bonnet par le haut fendu
Que tout moine & tout ſot révère;
Ce bonnet vous eſt déjà dû,
Et je regarde cette affaire
Comme un problême réſolu.
Ah! qu'on dit bien mieux ſon bréviaire
Lorſqu'on tient de bons revenus!
Les tréſors de la terre entière
Sont deſtinés pour les élus.
Vous avez le bonheur de plaire
Au vieux ſucceſſeur de ſaint Pierre,
Que Luther prend pour l'antechriſt;
De plus vous êtes favori
De la Déeſſe de Cythère :
L'un doit vous décorer un jour
De la pourpre de ſes apôtres,
Et la mère du tendre Amour
Attend de vous qu'à votre tour
Vous décoriez le front des autres.

A Potsdam, en 1766.

VERS

De la levrette Diane, à la Princeſſe de Pruſſe.

UNE chienne en ce jour vous donne un grand exemple!
J'ai mis au monde deux petits;
Tout curieux qui les contemple,
Les trouve comme moi beaux, bienfaits & gentils.
Soyez marraine à leur baptême;
Et mes vœux ſeront accomplis,
Si, Madame, dans peu vous en faites de même.

(Signé) *Diane.*

A Potsdam, ce 30 de Novembre 1767.

AU BARON DE POELLNITZ,

Sur ſa convaleſcence.

AH! vous voilà, mon vieux Baron,
De retour des bords du Cocyte
Et du redoutable Achéron,
D'où le nocher du noir Pluton
Renvoya votre ombre maudite,
En contrebande, au doux canton
Que votre ſerviteur habite.
Vous fîtes friſſonner Caron;
Il craignit tout pour Proſerpine,
Femme de réputation,
Qui n'aime point qu'on la badine;
Il ſait que vous avez le don
De turlupiner du bon ton

Amis, parens, voiſin, voiſine.
Tout l'enfer étoit attentif,
Quand il apprit votre venue ;
Tiſiphone en fut éperdue,
Minos même en parut craintif ;
Tous deux avec un ton plaintif
Ils vinrent chez le noir monarque,
En pleurant ils dirent : » Seigneur,
» Ne ſouffrez point que dans ſa barque
» Caron paſſe un perturbateur,
» Qui des mortels le perſifleur,
» Seroit ici notre Ariſtarque ;
» Et renvoyez-le en tout honneur,
» Bien vîte, & s'il ſe peut ſans langue.
» Car ſi là-haut en belle humeur
» Il jaſe, pérore, ou harangue,
» Nous allons mourir de douleur
» Des traits perçans de ce railleur... »
Ayant reçu cette requête,
Pluton fit un ſigne de tête ;
L'enfer en parut ébranlé,
Mégère en rit par ironie,
Et le Baron fut exilé
Au fin fond de la Germanie...
Demeurez donc chez les vivans.
Ils ſont de bonne compagnie,
Moins cruels & plus endurans
Que ce Pluton que je renie ;
Et de vos propos médiſans
Ils connoiſſent depuis long-temps
Le ſel attique & la folie.
Reſtez donc toujours confiné,

Vieux Baron, ſous notre tropique,
En vous gardant de la colique.
Déjà par Minos condamné,
Attendez, damné pour damné,
Que ſa majeſté diabolique,
Pour ragoûter l'engeance inique
De ſon grand peuple infortuné,
Peuple pervers à cœur de roche,
Lui ſerve un jour pour déjeûner
D'un chambellan cuit à la broche,
Bien apprêté, dûment offert
Par les marmitons de l'enfer...
Juſqu'au temps que le jour approche
Où vous irez chez Lucifer
Paſſer joyeuſement l'hiver,
Dans un reſte de jouiſſance
Réveillez votre médiſance.
Vous n'irez que trop tôt là-bas
Auprès de l'infernale engeance;
Ne hâtez pas votre trépas.
Et que gagneriez-vous au change?
Ici vous vivez comme un ange,
Chacun vous porte ſur les bras.
Dans l'enfer un vieux ſatyrique
Eſt plongé par un vieux démon
Au fond d'une chaudière antique,
Bouillant aux eaux du Phlégéton
Dans ſa cuve mélancolique:
On lui donne pour compagnon
Juvenal, ou bien Hamilton...
Tout ceci, Baron, vous engage
A ne point hâter ce voyage.

Sublime créateur de nos productions;
Le dieu du goût, ſuivi du dieu de l'harmonie,
Lui départirent leurs préſens;
Minerve couronna tant de divers talens
En y réuniſſant ſa divine ſageſſe.
Mais que redoutez-vous? Ce n'eſt pas tous les ans
Que le Ciel peut former pour l'exemple des grands
Un modèle parfait d'une auguſte Princeſſe;
Et quand par ſes bienfaits ſignalés, éclatans
Le Ciel aux mortels s'intéreſſe,
On peut leur céder ſans baſſeſſe.

MELPOMÈNE.

Cédons à ſes vertus, malgré moi j'y conſens.

CALLIOPE.

Ses mains d'un vaſte État ont gouverné les rênes:
Tous ſes ſujets étoient heureux;
Elle eſſuyoit leurs pleurs, elle allégeoit leurs peines,
Elle étoit l'objet de leurs vœux;
Et ces mains, dont la force étayoit un empire,
A l'égal d'Amphion en maniant la lyre
Savoient apprivoiſer les ſauvages humains;
Thèbes auroit pu voir par ſes accords divins
Ses murs long-temps détruits ſoudain ſe reproduire.
Dans ſes vers aiſés & coulans,
Je dois vous l'avouer ſans feindre,
On trouve de ces traits frappans
Auxquels nous ne pouvons atteindre.

MELPOMÈNE.

Et pourquoi donc nous obliger
A comparoître devant elle?

Des

Des beautés que notre art recèle
Rien pour elle n'eſt étranger.
Ah ! ſi je m'en croyois.....

CALLIOPE.

Non, imitez mon zèle :
Ce jour ſe doit ſolemniſer ;
Si les efforts de l'art que nous pouvons produire,
Sont inſuffiſans pour l'inſtruire,
Nous pouvons du moins l'amuſer.
Momus aux traits de la folie,
Mêlant le ſel attique & la vive ſaillie,
Cauſoit dans le banquet des cieux
Ce rire inextinguible où ſe livrent les dieux ;
De Momus nous avons la rivale en Thalie,
Même fond de gaîté, mêmes propos joyeux...
Revêts tes brodequins, ma ſœur, je t'en ſupplie ;
Que la ſatyre ſur tes pas
Anime tes portraits d'un noble badinage ;
Les ſots ſont placés ici-bas
Pour les menus plaiſirs du ſage.

THALIE.

Je ſuis toute éperdue, & ſens mon corps trembler ;
A l'aſpect impoſant d'une illuſtre Princeſſe
Sais-je ſi je pourrai parler ?...
Mais enfin, ſans plus me troubler,
Domptant la frayeur qui m'oppreſſe,
Je puis ſans me déshonorer,
Mes ſœurs, moi ſeule lui montrer
Ce que dans le fond de ſon être
Elle n'a pu jamais ni trouver ni connoître :
Les vices, les défauts des vulgaires humains,
Le ridicule, la ſottiſe,

Faux pas & tours de balourdiſe
Dont le monde fécond nous produit des eſſaims.
Et ſi je vous parois encor trop circonſpecte,
C'eſt crainte de mes nourriſſons ;
Il eſt dur d'ennuyer les grands que l'on reſpecte,
Par de mauſſades hiſtrions.
Ah ! tout dégénère au Parnaſſe,
Les Roſcius & les Barons
Étoient ma véritable race ;
Ceux que vous allez voir en ſont les avortons :
Et quoique par mes jeux je n'oſe me promettre
Un ſuffrage bien mérité,
Puiſque le ſort en eſt jeté,
Avancez, mes bâtards, il eſt temps de paroître.

ÉPITRE

Sur ma convaleſcence.

O BRILLANT rayon d'eſpérance !
O divine convaleſcence !
Tu finis ces momens affreux
De maux, de tourmens, de ſouffrance ;
Tu délivras un malheureux
Des ſupplices que lui prépare
La douleur, ce tyran barbare,
Pour lui rendre l'éclat des cieux.
J'éprouvois de cent maux le mêlange bizarre ;
Je ſentois les tourmens des gouffres du Ténare ;
Alecto s'attachant à mon corps décharné,
Sur un triſte grabat me tenoit enchaîné.

Tout ce que des tyrans raffinés dans les vices
Ont jamais inventé de plus cruels ſupplices,
Ces monſtres de mes maux barbares artiſans
Les exerçoient ſans interſtices
Sur mes membres perclus à peine palpitans.
La nature à mes yeux paroiſſoit ſe ſouſtraire
A mes organes défaillans,
Animés d'un ſouffle précaire.
Je ſemblois iſolé dans ce triſte univers.
Ce qui peut ſoulager, ou conſoler, ou plaire,
Devenoit impuiſſant dans ces tourmens d'enfers.
Quinze fois le ſoleil fourniſſant ſa carrière,
Au globe qu'il attire a rendu la lumière,
Quinze fois ſur ſon char d'ébène marqueté
La nuit a répandu ſa ſombre obſcurité,
Sans que le doux ſommeil vînt clore ma paupière :
Ma vigueur affoiblie à tant de maux cédoit;
Des fantômes confus dérangeoient ma penſée,
Mes ſens étoient vaincus, & mon ame éclipſée
Dans peu m'abandonnoit.
Près des bords d'Achéron, de la barque fatale,
Un vrai fils d'Eſculape, armé pour mon ſecours,
M'arrache avec effort de la rive infernale,
Et vient de prolonger mes jours.
Santé, que l'on ne connoît guère
Dans les plaiſirs, les jeux, les ris,
Et qu'inſulte ſouvent la vigueur téméraire,
C'eſt ta privation qui fait ſentir ton prix!..
O moment enchanteur, ô ſeconde naiſſance!
Je revis donc pour mes amis...
Un moment m'a rendu l'eſpoir, la jouiſſance
De tous les biens auxquels les mortels ſont admis.

Je vous reverrai donc, momens remplis de charmes !..
O ſœur ! à qui mes maux ont coûté tant de larmes,
O ſœur ! mon eſpoir, mon appui,
Vous m'écrivez : mon mal a fui.
Ah ! ſi je vis, ſi je reſpire,
Si je ſuis délivré de mon cruel martyre,
Amitié, doux lien ſi peu connu des rois,
C'eſt à toi ſeul que je le dois.
Encor je jouirai de votre amitié tendre ;
Je pourrai reſſerrer ces fidèles liens,
Vous voir, vous parler, vous entendre,
Profiter de vos entretiens.
A quoi pourrois-je plus prétendre ?
Ce ſont-là mes ſuprêmes biens.
Et vous beaux-arts qui dans tout âge
Couronnez le bonheur du ſage,
Malgré tous les aſſauts que l'enfer en courroux
M'a livrés dans ſa ſombre rage,
Relevé du tombeau je vis encor pour vous.
Mont révéré ! Mont, où j'honore
Les chaſtes filles d'Apollon,
Je pourrai te revoir encore,
Et baiſſant ma lyre d'un ton,
Au-lieu de célébrer l'aurore,
Et l'appareil pompeux d'un beau ſoleil levant,
Je ſaurai deſtiner mon chant
A vanter la douceur d'un ſoleil qui colore
De ſes derniers rayons les rives du couchant.
Ainſi nous peignons les images
Des objets qui frappent nos ſens !
Lorſque j'étois dans mon printemps,

Je ne pouvois chanter que les amours volages ;
A préſent je gémis des funeſtes ravages
Des ſoucis, des maux & des ans.
Tout doit ſe ſuccéder, chaque choſe a ſon temps ;
Mais aux noires vapeurs ne ſoyons point en proie :
Nos jours ne durent qu'un moment ;
Si ce moment eſt plein de joie,
Il s'écoule plus doucement.
Vivons autant que va le fuſeau de la Parque ;
J'oublie & Caron & ſa barque.
Illuſions, douces erreurs,
Semez encor de quelques fleurs
Le bout de ma longue carrière,
Et que la volupté me fermant la paupière,
Sur mon tombeau verſe des pleurs.
Ainſi, ſans que mon ame éprouve des terreurs,
Tranquille entre les bras de la philoſophie,
De l'hiver de mes ans ſupportant les rigueurs,
Je verrai s'écouler les reſtes de ma vie,
Et j'attends ſans peur qu'Atropos,
Tranchant mon fil de ſes ciſeaux,
Change ſoucis, douleurs & peines,
Erreurs, projets & grandeurs vaines,
En éternité de repos.

Le 3 d'Avril 1770.

ÉLÉGIE

A MA SŒUR AMÉLIE,

Pour la conſoler de la perte de Mademoiſelle HERTEFELD.

RAREMENT en nos vœux le deſtin nous ſeconde !
Les biens avec les maux ſont mêlés dans ce monde :
Jupiter, de ſes deux tonneaux,
Sans qu'à nos ſouhaits il réponde,
Les verſe ſur nous à grands flots.
Rien n'eſt ſtable ici-bas, tout ſe métamorphoſe ;
On naît, on s'affoiblit, le temps nous décompoſe,
Et ces mutations, ces changemens divers
Sont les effets de cette cauſe
Qui renouvelle l'univers.
Si vous éprouvez des revers,
Si le bonheur vous fuit quand le deſtin ſe change,
Songez au moins, ma ſœur, que les Dieux, en échange
Ont orné votre eſprit des plus précieux dons,
Et qu'à moins de vous faire un ange,
Ils n'ont pu vous donner plus de perfections.
Mais quel que ſoit l'heureux partage
D'eſprit, de vertus, de grandeur,
Dont vous poſſédez l'avantage,
Dans ce haut degré de ſplendeur
Qui ne ſouffre aucun parallèle,
Vous demeurez enfin mortelle,
Comme nous ſujette au malheur.
Il n'eſt, ma ſœur, pour ſe défendre

Contre les caprices du ſort,
Que de s'y préparer, de ſavoir les attendre,
De réſiſter à leur effort.
Mais vous êtes frappée en un endroit ſenſible;
Votre amitié reſſent un mal irréſiſtible...
O malheur! pour jamais il faut vous ſéparer
D'un cœur auquel le vôtre avoit pu ſe livrer.
O jeune Hertefeld! l'éclat de votre aurore,
Qui dans mes ſens glacés ranimoit le plaiſir,
N'a pu fléchir, ni radoucir
La Mort qui lentement vous mine & vous dévore:
Je vois ſon fer tranchant moiſſonner vos appas;
Tandis que vos amis, que Berlin vous honore,
Vous vous échappez de nos bras.
Les grâces, la beauté, nos ſoupirs & nos larmes,
N'ont donc pu vous fournir des armes
Contre les aſſauts du trépas?
Telle une tendre fleur à peine encore écloſe
Étale en nos jardins ſon coloris brillant;
Mais roſe, elle a le ſort qu'éprouve toute roſe,
Elle ſe fane en un moment.
Des deſtins rigoureux l'arrêt irrévocable
Marqua les bornes de nos jours,
Et Néméſis inexorable
Attend l'inſtant inévitable
Pour qu'un coup de ciſeau tranche à jamais leur cours...
O mortel aveuglé! mortel plein d'imprudence,
Trop ébloui du merveilleux;
Enivré du plaiſir, privé de prévoyance,
Tu formes, inſenſé, de ridicules vœux,
Tu comptes de remplir un long amas d'années
Par des proſpérités l'une à l'autre enchaînées.

Dans ce tableau qu'un rêve à tes yeux vient offrir,
Tu te crois habitant des îles fortunées ;
Mais un pouvoir fatal règle tes deſtinées.
Tu ne vis que pour voir ſouffrir,
Te plaindre, gémir, & mourir :
Après avoir perdu tout ce que ton cœur aime ;
Ton tour vient, tu péris toi-même ;
Voilà comment l'illuſion
Diſparoît au flambeau qu'allume la raiſon.
Le ſort du genre-humain au vrai, tel qu'il exiſte,
De maux & de chagrins rempli,
Seroit plus funeſte & plus triſte
Sans l'aide & le ſecours du bienfaiſant oubli ;
Avec une éponge il efface
Des maux les plus cuiſans juſqu'à la moindre trace ;
Par lui le ſouvenir en eſt même aboli.
Rien n'eſt fait pour durer, le bien, le mal, tout paſſe.
Mais, ma ſœur, ſi le temps peut calmer la douleur,
S'il bannit à la fin le déſeſpoir, l'horreur
D'une perte vive & récente,
Pourquoi donc la raiſon ſi ſage & ſi prudente
Ne pourroit-elle pas dominer ſur nos ſens,
Ramener nos eſprits par ſa voix éloquente,
Et tenant lieu pour nous de l'éponge du temps,
Impoſer le ſilence à nos gémiſſemens ?
Si tout eſt arrangé, ſi tout eſt néceſſaire,
Ce qui ſe fait a dû ſe faire ;
Dans l'Olympe nos cris ne ſont point entendus,
Et les jours qu'on ſe déſeſpère
Ne ſont que des momens perdus...
Paſſe encor qu'une ame commune
En des malheurs inattendus

Succombe ſous ſon infortune ;
Mais quand on a reçu du Ciel
Le noble cœur d'une héroïne,
Lorſqu'on a comme vous l'ame toute divine,
On dompte les ſanglots & le chagrin cruel.
Le monde dès notre naiſſance
Eſt l'école de la ſouffrance ;
Des inſtans de proſpérités
Sont emportés dans la balance
Par des torrens d'adverſités.
Tous les temps ont fourni des ſpectacles tragiques,
Nos malheurs ont rempli les faſtes hiſtoriques ;
Tant l'homme eſt né ſujet d'un deſtin ennemi.
Achille, aux champs Troyens enterra ſon ami,
Orphée, a par deux fois perdu ſon Eurydice,
Théſée, aux ſombres bords laiſſa Pirithoüs,
Pénélope, long-temps pleura ſon cher-Ulyſſe,
La mort de Scipion foudroya Lélius ;
Cicéron, déſolé du trépas de Tullie,
Prétend que ſa tombe anoblie
Se transforme en un temple où vivront ſes vertus,
Et cette attente encor ne put être remplie,
Ses cendres, ſon tombeau, rien n'en exiſte plus...
Nous ſommes tous ſoumis à cette loi commune,
Tout homme, du malheur ſans ceſſe eſt menacé,
Le temps préſent eſt tel qu'étoit le temps paſſé.
Que n'ai-je point, ô Dieu ! ſouffert de l'infortune !
A quel déſaſtre, ô Ciel ! m'avez-vous expoſé !
De mes pleurs mille fois je me ſuis arroſé...
O jour de déſeſpoir ! jour affreux de colère !
Mes propres yeux ont vu dans l'horreur du tombeau
A pas lents deſcendre ma mère ;

D'une ſœur (*) qui m'étoit ſi fidelle & ſi chère
Je vis pour mon ſupplice éteindre le flambeau;
Des amis que j'aimois naguère
Se ſont évanouis comme une ombre légère,
Et je reſpire encore en les ayant perdus!
Mais en vain de leur ſort mon cœur ſe déſeſpère,
Malgré tous mes cris ſuperflus,
On ne ranime point ce qui n'exiſte plus.
Telle eſt ma triſte expérience,
Je le ſens trop, & je connois
L'anéantiſſement où plonge la ſouffrance...
Je ne blâme donc point vos vertueux regrets;
Penſez, ma ſœur, penſez, en répandant des larmes,
Que l'objet de vos pleurs, ombragé de cyprès,
N'a rien à redouter des terreurs, des alarmes;
Rien ne peut altérer ſa paix.
Si j'avois le ſecret de ranimer ſa cendre,
Si ſon ame pouvoit vous voir & vous entendre,
Ah! ma ſœur, elle vous diroit:
„ Princeſſe, modérez une douleur ſi tendre,
„ Pour un fantôme, hélas! qui fuit & diſparoît:
„ Cette douleur un jour peut vous être cruelle,
„ Un corps débile & foible a tout à craindre d'elle;
„ Par le chagrin rongeur la ſanté ſe tarit:
„ Si vous en éprouvez l'atteinte la plus frêle,
„ C'eſt une bleſſure mortelle
„ Pour un frère qui vous chérit. „
A peine, ma ſœur, je reſpire.
Veuille le Ciel pour vous exaucer mes ſouhaits!

(*) De Bareuth.

Les morts ont le droit de tout dire,
Moi, je vous reſpecte & me tais.

A Potsdam & à la Vigne, ce 13 Avril 1770.

VERS
DE L'EMPEREUR DE LA CHINE,
Sur ſon Poëme de la ville de Moucd en.

En dépit de l'Europe & du mont Hélicon
Ma gloire eſt aſſurée & mon poëme eſt bon;
Les vers qu'un empereur & ſon conſeil travaillent
Sont lus par les Chinois, ſans que jamais ils bâillent.
Welches occidentaux, gens peſans ou légers,
Cenſurez vos écrits, mais reſpectez mes vers.
L'Eloge de ma ville eſt hors de toute atteinte;
Elle vaut & Paris & votre cité ſainte!
Vous me nommez encore un certain Fréderic
Dont jamais à Pékin n'a parlé le public.
Je vois du haut du trône où le Chan-Ti me range,
Cet inſecte du nord rimailler dans la fange,
Et cheviller ſes vers froids, ennuyeux & plats.
Hé! qu'un Roi ſcandinave, excédé des frimats
Dont les ſombres vapeurs offuſquent ſa patrie,
Aille à Paris chercher & bal & comédie;
Empereur du Catay devrai-je l'imiter?
Tous mes vœux dans Pékin pourront ſe contenter;
Je ſuis de mes États le plus fameux poëte,
Ni céſure, ni ſens, rime, ne m'inquiète.
Qui pourroit me ſiffler? ſeroient-ce les lettrés?
En payant leur encens, mes vers ſont admirés!..
On trouve ici des fous comme on en voit en France,

Bigots ou rimailleurs, gens pêtris d'inſolence ;
L'homme eſt par-tout le même, & ſes traits différens
Ne changent point l'eſprit, les cœurs, les ſentimens.
Ce ſont d'autres travers & d'autres ridicules,
Et j'irois à Paris pour y voir nos émules,
Pour qu'un peuple indiſcret me déſignant des doigts,
S'écrie en me heurtant, il a l'air bien chinois ?
Que m'importe après tout, qu'alléguant Ariſtote,
Ou ſaint Thomas, ou Scot, en Sorbonne on radote ?
Qu'on damne Confutzée, invoquant ſaint Denis ?
Qu'on vous peuple l'enfer comme le paradis,
Au gré d'un tonſuré, dont l'étrange caprice
Dans un monde fictif vous envoie au ſupplice ?
Mon bon ſens, que l'erreur n'a jamais obſcurci,
Rit de cet autre monde & tient à celui-ci.
Ici tout bon Chinois fixe ſa réſidence,
Il eſt fort en vertus, mais débile en croyance,
Chérit la vérité, répugne aux fictions,
Dur comme un géomètre en ſes opinions,
Au Bonze fanatique, à l'ignorant Bracmane
Il laiſſe avec mépris un culte tout profane.
Tandis que me livrant aux jeux de mon loiſir,
Mes vers ſans nul effort coulent avec plaiſir,
Et que mon ame heureuſe en rien n'eſt alarmée,
Je vois vers l'Eucatay voler la Renommée ;
Elle paroît manquer d'organes ſuffiſans
Pour publier par-tout des ſuccès étonnans.
Aux bords du Pont-Euxin, mon illuſtre voiſine
Fait trembler le croiſſant au nom de Catherine,
De l'Araxe au Danube étendant ſes exploits,
Tient les fiers Muſulmans ſous ſes auguſtes loix ;
La fortune eſt pour elle inutile à la gloire,

Elle va conſtamment de victoire en victoire,
Et ſon grand cœur préfère, au comble des ſuccès,
A ſes lauriers ſanglans l'olive de la paix.
Moi Mantchou chinoiſé, mon tapabor en tête,
De ſon rare bonheur je me fais une fête,
Et ne puis envier ſes triomphes voiſins,
Qui ſont le digne fruit des plus vaſtes deſſeins...
La Renommée, après ces fameuſes querelles,
Des peuples d'occident nous donne des nouvelles;
Elle ſuffit à peine à ces vaſtes récits,
Et nous raconte enfin en des termes choiſis,
Qu'il ſe fait à Paris des choſes ſans pareilles.
Les Welches depuis peu produiſent des merveilles,
Ils couvent un projet plus digne des Anglois,
Des Grecs & des Romains, que des légers François.
Moi qui toujours fixé dans ma terre natale,
Suçois avec le lait la morgue impériale,
N'aurois jamais quitté qu'au moment de la mort
Mes ſujets, mes États, & mon trône tout d'or;
A préſent un déſir qui paſſe la croyance,
Digne d'un empereur & d'un ſage qui penſe,
M'entraîne vers Paris, où malgré les cenſeurs
On veut récompenſer les talens enchanteurs.
A l'Homère François s'érige une ſtatue :
Ah! pour me rajeunir qu'on l'élève à ma vue,
Ce ſpectacle charmant réveille mes eſprits,
Partons ſubitement, & volons à Paris...
J'aime à voir le grand homme, honoré dès ſa vie,
Écraſer ſous ſes pieds les ſerpens de l'envie,
Reſpirer à longs traits cet encens, ces parfums
Que le public cruel n'accorde qu'aux défunts;
Mais cela vu, je pars, ſans parler à perſonne,

Fuyant avec dédain les fous de la Sorbonne,
Les grimauds du Parnaſſe, phénomènes d'un jour,
Les lourds financiers, les freluquets de cour,
Les faiſeurs de projets, les charlatans de prêtres,
Les ignorans titrés, & les fats petits-maîtres.
Aux rives de la mer je vole en palanquin;
Les vents & mon vaiſſeau me rendront à Pékin,
Où tandis qu'au couchant tout reſſent le déſordre,
Je chaſſerai chez moi ſaint Ignace & ſon ordre.

De 1770.

AU MARQUIS D'ARGENS,

Sur le jour de ſa naiſſance.

En ce grand jour naquit le fameux Jean-Baptiſte,
Non pas ce dur docteur baptiſant les Hébreux,
Dont le peuple au déſert alloit ſuivant la piſte,
Mais le Marquis d'Argens, auteur fort lumineux,
Et qu'en lieu ſolitaire on ne voit de coutume;
Ce ſage a pris ſon gîte en un bon lit de plume;
L'impaſſibilité l'éloigna des travaux,
Il s'endort mollement dans les bras du repos.
A Philipsbourg ſon front fut ſurchargé d'un caſque,
Bientôt après d'un Juif il emprunta le maſque,
Pour draper librement les fous & les bigots.
Que ſon front ſoit toujours ombragé de pavots,
Et que ſans ſe nourrir de miel, de ſauterelles,
Il puiſſe un jour atteindre aux ans de Fontenelle!

Par ſon très-humble & très-obéiſſant ſerviteur

Le Poëte de la cour.

CODICILLE.

D'ELBÈNE (*) avoit raiſon, j'adopte ſon ſyſtême :
Le monde, diſoit-il, ſe gouverne lui-même.
Les trônes, de ſon temps, étoient tous occupés
Par de foibles eſprits de faſte enveloppés,
Qui flottant incertains au gré des conjonctures,
Signaloient tous leurs pas par de fauſſes meſures.
Les rois depuis ſon temps ne ſe ſont point changés ;
Par la honte des grands les ſujets ſont vengés.
Le ſiècle nous fournit des ſouverains en foule
Jetés & modelés dans ce très-ancien moule :
J'en ſais d'inférieurs à ceux de ce temps-là.
Autrefois Julien au public dévoila
De ſes douze Céſars l'eſprit, les caractères :
Si j'oſois, comme lui, révéler des myſtères,
J'uſerois mes couleurs, j'uſerois mes pinceaux,
Avant que d'achever ces indignes tableaux.
Ariſtarque des rois, de mordante mémoire,
O toi ! ſage Arétin, le fléau de leur gloire,
Ma voix t'invoqueroit, afin que ton inſtinct
M'inſpirât dans ton goût quelque couplet malin.
Cependant, cher lecteur, ſi la plaiſanterie
Peut diſtraire ou charmer ta ſombre hypocondrie,
Je vais légérement & ſant art te croquer
Des traits rendus au vrai, mais non pour t'en moquer.
J'oſe eſpérer que Dieu tout bon me le pardonne.
Je reſpecte les grands, & ne nommant perſonne

(*) Miniſtre des Médicis à Florence, grand-prieur de Piſe.

Je brave la Baſtille, & je ne m'attends pas
D'habiter des cachots peuplés de ſcélérats.
Mes traits ſont émouſſés, ma plume circonſpecte,
Jamais d'un fiel amer en ſes jeux ne s'humecte;
Mais allons droit au fait & contons uniment.
Vois ces rois; ils ſont-là pour ton amuſement:
Tel paroît dans ſa cour comme un lourd automate,
Exténué d'ennuis, ſujet au mal de rate,
Maîtreſſe, favoris, miniſtres, courtiſans
Lui cherchent des plaiſirs en y perdant leur temps.
Il faut pour ranimer ſa maſſe léthargique
Expoſer à ſes yeux la lanterne magique,
Et lorſqu'à ſon conſeil il ſe trouve préſent,
Il entend ſans entendre & reſſort en bâillant.
O fortuné pays! heureuſe monarchie!
Conſeil de quatre rois, règne de l'anarchie!
Mais toujours ſous la main du bon frère Lourdis,
Guidé par des frippons, ou par des étourdis...
Que voyez-vous là-bas? un enfant ſur le trône,
Tremblant, & redoutant la cour qui l'environne,
Roſeau, jouet des vents, qui plie au moindre effort,
Servilement ſoumis aux loix de ſon mentor.
Impitoyablement le peuple le ballotte;
Le meilleur perfifleur paſſe pour patriote;
Ce pauvre potentat, honni, turlupiné,
Voit & le diadême & ſon nom profané.
Cet autre eſt occupé d'une géniſſe blanche,
En lui preſſant le ſein, c'eſt ſa ſoif qu'il étanche;
Aux bords de ce ruiſſeau, les yeux ſur l'hameçon,
Tout ſon ſalut dépend d'attraper un poiſſon.
S'il manque de ſavoir, d'eſprit, ou de courage,

Il emprunte le tout d'un miniſtre qu'il gage :
Parmi les végétaux il auroit figuré.
Quel ſcarabée, ah dieux! a-t-il donc engendré ?
C'eſt un roi ; le voilà, dans ſa cour attroupée,
Avec ſa femme encore il joue à la poupée...
Non loin de ſes États eſt un vieux radoteur,
Plus fourbe que bigot, mais cruel exacteur
De ſes ſujets foulés, du pauvre qu'il opprime ;
Il déteſte à préſent ſon vieux métier d'eſcrime,
De l'Abbé de Saint-Pierre adoptant les projets,
Il s'attend à jouir d'une éternelle paix...
Là, dans le fond du nord un autre roi réſide,
Bon chevalier errant, mais bourſe ou tête vide.
Quittons ſa cour, paſſons ce court trajet de mer ;
Dans ce pays fécond en ſoldats comme en fer
Règne ſur des ſujets accablés de miſère
Un roi ; mais il n'en eſt que le roi titulaire,
Le ſénat prudemment s'empare de ſon ſeing,
Pour promulguer ſes loix au nom du ſouverain.
Là-bas, un autre fou, roi de nouvelle date,
Se pavane & s'encenſe en vainqueur du Croate,
Mais bourgeois-gentilhomme il prétend être intrus
Chez ces vieux ſouverains, ſi fiers & ſi bourrus ;
Un refus à ſa ſuite attire une bataille.
De tous ſes ennemis le ſcélérat ſe raille ;
Mais devenu vieux loup, n'ayant griffes ni dents,
Ses voiſins ſont en paix à l'abri de ſes ans,
A moins que le démon qui l'obſède & l'inſpire
Ne verſe encor ſur eux les flots de ſa ſatyre.
Dans la proximité des États de ce roi,
Sur un peuple abruti, ſans police & ſans loi,
Il eſt un ſouverain, vrai roi de l'anarchie,

Élevé par haſard à cette monarchie,
Amoureux de ruelle, & prince ſans vigueur,
Il eſt Ruſſe, il eſt Turc, rien dans le fond du cœur:
Tandis que la diſcorde à ſes yeux ſe déchaîne,
Que le royaume en feu ne ſe ſoutient qu'à peine,
Tranquille en ſon palais, ſon ame eſt ſans reſſort,
Il laiſſe la fortune arbitre de ſon ſort.
Si je voulois encor groſſir ce catalogue,
J'aurois un magaſin de matière analogue;
Mais il eſt des ſujets que l'on doit reſpecter:
N'écrira jamais bien qui ne ſait s'arrêter:
Ah! qu'en réflexions cette matière abonde!
Voyez ces vils mortels, ils ſont maîtres du monde...
Qui ne paſſera pas, s'il s'arrête à leurs mœurs,
Du mépris de ces rois à celui des grandeurs!
Arbitres des humains, & demi-dieux ſur terre,
Ce ſont ces fainéans qui lancent le tonnerre.
Tout accourt à leur voix, leurs ſujets de tout rang
Vont répandre pour eux le reſte de leur ſang,
Tout leur État conſpire à les couvrir de gloire;
Mais l'avenir dans peu ternira leur mémoire.
En quelles mains, grand Dieu, mîtes-vous le pouvoir!
Au travers de leur faſte il eſt aiſé de voir
Que leur rôle emprunté, ce fardeau qui les peine,
Veut de plus forts acteurs pour briller ſur la ſcène.
Voyez à l'entour d'eux, miniſtres, conſeillers
Intriguer, cabaler pour être les premiers.
Souvent tout eſt réglé par un roi ſubalterne,
Qui pour ſon fainéant travaille, agit, gouverne;
Tandis que dans la cour la contradiction
Replonge encor l'État dans la confuſion!
Voilà comme en nos jours le ridicule abonde.

Enfin, dites-moi donc qui gouverne le monde ?
Sont-ce ces potentats ? je vous réponds que non ;
Seroit-ce leur conſeil rempli de déraiſon,
Qui bronche à chaque pas, qui vit ſans prévoyance,
Péchant ou par foibleſſe ou par trop d'arrogance ?
Quoi ! ces fous ignorans dans l'art de gouverner,
Qui vivent ſans penſer, juger, ni combiner,
Prétendent hardiment qu'un ſage les honore ?
Ah ! qu'on double pour eux la doſe d'ellébore,
Pour purger leurs cerveaux de projets gangrenés.
Qu'ont-ils produit de grand, ces rêveurs forcenés ?
Du bruit & peu d'effet, de la tracaſſerie,
La diſcorde des rois, les maux de la patrie,
Et le plaiſir flatteur pour un plat poliſſon
De voir le gazetier occupé de ſon nom.
Mais la fatalité qui des humains diſpoſe,
Qui lia les effets à leur ſecrète cauſe,
Se rit de leurs projets inſpirés par l'erreur,
Et choquant leur orgueil, & bleſſant leur hauteur,
Fait voir que leur courſier n'étoit qu'une haridelle ;
On les chante au Pont-Neuf ? ſottiſe, bagatelle ;
Contens de leur mérite ils pourſuivent leurs pas
En dignes rejetons du pur ſang de Midas.
Comme on voit par haſard dans des terreins ſauvages
De grands chênes chargés de frais & beaux feuillages,
Il ſe rencontre auſſi parmi les potentats,
Dans ce nombre infini de poſſeſſeurs d'États,
Quelqu'eſprit moins ſujet à de lourdes fredaines.
L'univers eſt ſurpris par de tels phénomènes !
On prodigue pour lui l'encens & le parfum ;
Quelle merveille ! un prince avoit le ſens commun ?
L'Europe ſe récrie, elle a peine à le croire.

Bientôt un envieux barbouille ſa mémoire ;
Les ſots & les pédans ſe mettent à crier :
C'eſt un ambitieux, c'eſt un tracaſſier,
Il reſpire le trouble, il cherche les querelles,
Envoyons-le rôtir aux flammes éternelles...
D'autres diſent tout bas : Il fait, il règle tout,
Mais pour le voir tomber attendons juſqu'au bout :
Tant ce vieux préjugé s'eſt gravé dans leur tête,
Qu'on ne peut être roi ſans qu'on ſoit une bête...
Les conſeils & les chefs de tant de nations
Devroient donc tous loger aux petites-maiſons.
Ce n'eſt pas mon arrêt, Princes, qu'on vous y loge,
Je reſpecte le droit que le public s'arroge ;
Je ſais que l'Arétin pouvoit vous corriger ;
Les bons temps ſont paſſés, il faut vous ménager.
Accoutumés aux vœux d'une cour idolâtre,
Vains de repréſenter ſur un vaſte théâtre,
Qui voudroit devant vous gloſer en badinant,
Périroit foudroyé dans votre appartement ;
Le calus endurci réſiſte à la cenſure...
Que les rois à leur gré ſuivent donc leur allure ;
Que le ſot ait le pas ſur les gens à talens,
Que l'inſenſé parvienne aux poſtes importans,
Qu'un pilote hébêté les guide à l'aventure,
Que ſon vaiſſeau ſe briſe, & rompe ſa mâture,
Je ne dirai plus rien à ces cerveaux perclus ;
Prêcher devant des ſourds, ſont des diſcours perdus.
D'Elbène avoit très-bien réſolu ce problême,
Car le monde en effet ſe gouverne lui-même.

De 1770.

ÉPITRE

AU LIT DU MARQUIS D'ARGENS.

O MEUBLE fait pour charmer le repos!
Toi que Morphée ombragea de pavots,
Du doux ſommeil compagnon légitime,
Soulagement à l'âpreté des maux,
Souffre un moment que ma Muſe t'anime,
Et ſens, ô Lit! tout le prix que tu vaux.
Tu ne ſais point quel eſt l'eſprit ſublime
Que tu ſoutiens mollement ſous ſon dos;
C'eſt ce d'Argens, la terreur des bigots,
Ce grand Iſaac que tout Paris eſtime,
Qui foudroya les préjugés, les ſots.
Sur ton chevet ſa cervelle féconde
Conçoit des plans, & mûrit ſes écrits
Si promptement publiés dans le monde,
Et dont Bordeaux (*) connoît ſi bien le prix.
Mais, mon cher Lit, ta nature ſtupide
N'a point ſenti juſqu'où va ton bonheur:
Jamais la flamme amoureuſe d'Ovide
N'eut pour Corinne une auſſi vive ardeur;
Sa paſſion n'eut point cette fureur
Que ton Marquis témoigne pour tes charmes;
Quand il te quitte, en proie à ſa douleur,
Il veut en vain nous cacher ſes alarmes;

(*) Libraire de Berlin.

Jamais ne fut un plus fidèle amant...
Plutôt Ninus dans ſa courſe fatale
Auroit trahi ſon fidèle Euryale;
Plutôt Orphée auroit vécu content
Seul & toujours ſéparé d'Eurydice;
Ou Pénélope, abſente encor d'Ulyſſe,
Auroit donné au premier pourſuivant
Avec ſa main ſon empire vacant,
Avant qu'on vît ton Marquis, le modèle
D'un Céladon, d'un ſoupirant fidèle,
Quand l'ombre arrive & que le jour s'enfuit,
Paſſer ſans toi la moitié d'une nuit.
Pour ton duvet qui ſent la pourriture,
Et tes vieux draps auſſi craſſeux qu'uſés,
Et tes rideaux déchirés & percés,
Et tes couſſins avec la couverture,
T'on bon patron quitteroit, je l'aſſure,
Bibliothèque, amis, biens & parens,
Pour végéter entre tes draps puans.
Eſt-il chez nous un goût qui s'éterniſe?
En jouiſſant, bientôt l'amour s'épuiſe,
Dans quels pays vit-on des ſoupirans
Dont les beaux feux aient duré cinquante ans?
Quel Cupidon eut jamais barbe griſe?
O Lit! toi ſeul (& je m'en ſcandaliſe)
Tu ſus fixer notre inconſtant d'Argens.
Mais quel miracle! obſerve que le temps,
Qui détruit tout dans ſa courſe rapide,
De tes faveurs l'a rendu plus avide;
Naguère au moins dans tes craſſeux replis
Il ſe bornoit à ſe fourrer les nuits;
Mais à préſent, moins ſage & moins timide,

Plus acharné dans ſes folles amours,
Tu le retiens & les nuits & les jours.
O vous! grands dieux qu'a célébrés ma verve,
Toi, dieu du Pinde, immortel Apollon,
Auguſte, ſage & prudente Minerve,
Vengez les arts, & vengez votre affront.
Souffrirez-vous que ce Marquis transfuge,
Que ce d'Argens, loin du ſacré vallon,
Au fond d'un lit ſe ſoit fait un refuge,
Et qu'oubliant votre culte & ſon nom,
En entaſſant les pavots & l'opium,
Sur ſon chevet il élève un trophée
A ſon idole, à ſon peſant Morphée?
Armez vos bras & rendez aux beaux-arts
Ce nourriſſon déſerteur & rebelle,
Et qu'arraché du ſein de ſa ruelle,
Il n'oſe plus quitter vos étendards!

ÉPITRE

A MILORD BALTIMORE,

Sur la Liberté.

L'ESPRIT libre, Milord, qui règne en Angleterre,
Qu'on abhorre à Berlin, mais qu'à Londre on révère,
Qu'arma la vérité de ſa mâle vigueur,
Pour abattre à ſes pieds l'impoſture & l'erreur:
Cet eſprit généreux dont l'ardeur vous enflamme,
De vos progrès puiſſans eſt le principe & l'ame:
Sans lui, Londre aujourd'hui, libre de ſes tyrans,

Languiroit ſous le joug de préjugés puiſſans...
Aſile des beaux-arts, temple de la ſcience!
Dans vos murs profanés par l'abſurde ignorance,
Vous auriez vu fleurir un Claude (*), un Mongéron (**),
Au-lieu d'un ſage Lock, d'un immortel Newton.
Tous les ſiècles fameux, nos illuſtres modèles,
Des progrès de l'eſprit époques immortelles,
Ont vu l'homme penſant d'un génie indompté
S'élancer hardiment juſqu'à la vérité;
Le berceau des beaux-arts, la floriſſante Grèce,
Cette première école où germa la ſageſſe,
Qui marchant à tâtons cherchoit la vérité;
Nourriſſoit dans ſon ſein l'auguſte liberté.
D'elle les orateurs & les héros naquirent,
Sous ſon puiſſant abri les ſages s'inſtruiſirent,
On eſtima l'eſprit; tout Grec oſa penſer,
Et dans la vérité chacun voulut puiſer.
L'Empire & cet eſprit paſſant d'Athène à Rome,
Aux Latins policés fournit plus d'un grand homme:
Un Cicéron parut, l'appui des innocens,
Lançant ſur l'oppreſſeur ſes foudres éloquens:
Cicéron qui, foulant les erreurs à Tuſcule,
Doutoit, examinoit & jugeoit ſans ſcrupule:
L'inflexible Caton, maître de ſon poignard,
Ce ſtoïque ennemi du généreux Céſar:
Et vous, puiſſant génie, arbitre du Permeſſe,
Vainqueur des préjugés; vous, immortel Lucrèce,

(*) Prêtre de Charenton, qui a beaucoup écrit ſur la diſpute de la grâce.

(**) Janſéniſte fameux, qui fut arrêté à Paris pour avoir préſenté un placet très-libre au roi.

A qui la vérité confia ſon flambeau,
Qui du zèle ſacré déchirant le bandeau,
Vîtes deſſous vos pieds, l'erreur difforme & louche,
Pâlir, s'enveloppant de ſon ombre farouche;
Vous deviez vos ſuccès, ô mânes généreux!
A cette liberté que n'ont plus vos neveux!..
A préſent, Rome eſclave & rampant ſous ſes maîtres,
De la main des Céſars a paſſé juſqu'aux prêtres;
Un pontife inſolent, fier ou voluptueux,
Régit, du Vatican, les intérêts des cieux;
D'anathêmes ſacrés fait gronder le tonnerre,
Et confond dans ſes droits le ciel avec la terre.
On voit à ſes côtés la folle ambition,
L'artifice, l'erreur, la ſuperſtition,
L'intérêt tout-puiſſant, l'avarice ruſée,
Ordonner de la foi de la terre abuſée;
Et l'inquiſition, barbare tribunal,
Leur fournit au beſoin ſon ſecours infernal.
Cet infame ſénat, de ſa voix inſenſée,
Condamne l'innocent & juge la penſée:
Le bûcher eſt le prix d'un bon raiſonnement;
Il conſume à la fois l'auteur & l'argument;
Et l'Europe aveuglée, au pontife ſoumiſe,
Adore ſes décrets & forme ſon égliſe!
Cent rois, cent nations, de ſon ſceptre d'airain,
Ont reconnu chez eux le pouvoir ſouverain.
Mais ce chef dangereux, leur donnant des entraves,
De libres qu'ils étoient en fit autant d'eſclaves:
Voyez-vous dans Madrid ces bûchers ſolemnels,
Où pour l'amour de Dieu l'on brûle les mortels?
Ecoutez dans Paris ces querelles frivoles,

Ces docteurs acharnés aux guerres de paroles :
Voyez le fanatiſme attroupant tous les ſots,
Contre l'homme penſant animer les bigots !
L'eſprit libre françois, l'éloquence hardie,
Sous le joug monacal, languit abâtardie...
Obſervez ces Germains ſoumis à leurs paſteurs,
D'Ignace & d'Auguſtin aveugles ſectateurs ;
Leur Céſar malheureux fugitif en Hongrie,
Fuit le dieu des combats en implorant Marie,
Attend tout d'un miracle & du ſecours des Saints ;
Tandis que le Divan ſe rit de ſes deſſeins,
Et voyant du croiſſant triompher la planète
Au-deſſus de Jésus élève ſon Prophète.
Mais ces prélats Romains qui preſcrivent des loix,
Ne ſont pas ſeuls tyrans des peuples & des rois :
Avec moins de grandeur, avec bien moins de faſte,
Le calviniſme enferme un pouvoir auſſi vaſte ;
Sous des dehors trompeurs ſa ſainte humilité
Couvre l'ambition, l'orgueil, la vanité ;
On le vit autrefois, ſortant de la pouſſière,
Ebranler par ſon choc le trône de ſaint Pierre ;
Ce parti s'accroiſſant, tout un nombreux eſſaim
Sut s'affranchir du joug du Pontife Romain :
Perſécutés par-tout ils blâmoient la contrainte ;
De leur foi opprimée au Ciel portoient la plainte.
Mais ces perſécutés bientôt changeant de mœurs,
Des autres à leur tour furent perſécuteurs,
Et de leurs ennemis même employant les armes,
Portèrent dans leur ſein le trouble & les alarmes.
Leurs docteurs furieux mépriſant le bon ſens,
Selon leurs intérêts changeoient leurs argumens,

Et, de barbares mots cherchant la vaine emphaſe,
Embrouilloient la diſpute, obſcurciſſant la phraſe;
Tout ſentiment nouveau, toute autre opinion,
Sembloient à leur parti menacer du Talion.
L'Afrique eſt moins fertile en monſtres, en inſectes,
Que ce parti nouveau l'eſt en nouvelles ſectes,
Pleines d'un même fiel, promptes à ſe venger,
Et d'un zèle enflammé prêtes à s'égorger.
Oh! fanatiſme affreux! ſeul Dieu qui les inſpire,
Qui ranimez leur haine, afin de les détruire,
Redites-moi quel bras, quel ſalutaire bras,
Les ſauva malgré vous de l'horreur du trépas?
Ils auroient dû périr en ſe faiſant la guerre,
Ainſi que ces héros enfantés par la terre,
Qui nés des dents d'un monſtre, en avoient la fureur,
Se livroient follement au glaive deſtructeur.
Sont-ce là les chrétiens, dont l'Europe nous vante
La religion douce, aimable & bienfaiſante?
Un océan de ſang verſé par leur fureur,
Sur leurs rivaux vaincus éleva leur grandeur.
Souvent l'homme penſant, pourſuivi comme athée,
A vu ſa liberté par eux perſécutée.
Galilée opprimé, par ſuperſtition,
Fut mis dans les cachots de l'inquiſition;
Il avoit démontré la figure du monde.
Son crime étoit, hélas! ſa ſcience profonde.
Et Bayle pourſuivi par un prélat (*) fougueux,
N'échappa qu'avec peine à ſes traits furieux...
Ainſi la liberté, ſi naturelle à l'homme,

(*) Jurieu.

Eſt maudite à Genève, & condamnée à Rome.
Ainſi l'homme à penſer du Ciel autoriſé,
De l'Egliſe eſt puni, parce qu'il a penſé.
En Europe & par-tout, le bon ſens à la gêne,
Intimidé, puni, ne reſpire qu'à peine;
Le ſcrupule & la peur nous tiennent engagés,
De l'éducation timides préjugés:
La foi, le glaive en main, couvre notre paupière
D'un voile impénétrable aux traits de la lumière;
Et l'ignorance amène avec l'obſcurité,
L'aveugle obéiſſance & la crédulité;
En vain l'ame en ſoi-même, eſclave rétrécie,
Cherche encor le reſſort de ſon libre génie;
Comme on voit des ſerins entourés par des fers,
Dont l'aile n'a jamais fendu le champ des airs,
Qui, triſtes priſonniers, méconnoiſſent l'uſage
De ces agiles bras que couvre leur plumage;
Tandis que l'aigle libre ayant pris ſon eſſor,
D'un vol précipité s'éloigne de ce bord;
Il part à coups preſſés, il traverſe la nue,
Et s'ouvre dans les cieux des routes inconnues.
O trop heureux pays, où par la liberté
Fleuriſſent les beaux-arts, l'eſprit, la vérité!
O toi! pays charmant, pays que je révère,
Quand verrai-je tes bords, reſpectable Angleterre?
Savante nation, dont les ſoins vigilans
Animent à la fois, la vertu, les talens:
Tout art eſt eſtimé, tout ſuccès a ſa gloire,
Et quiconque eſt illuſtre a fondé ſa mémoire.
Anglois! vous ſurpaſſez l'eſprit grec & romain;
Vos ſages ſont honneur à tout le genre-humain:

Dans la nuit du chaos vous portez la lumière,
Vous trouvez les ſecrets de la nature entière :
Newton, de l'univers profond calculateur,
Arracha ſes reſſorts des mains du Créateur ;
Ces reſſorts ſi cachés, qui dans l'eſpace immenſe,
Se déroboient aux yeux de l'humaine ſcience.
Lock ſage, modéré, craignant d'être ſéduit,
Marche à la vérité par le doute conduit :
Et vous enfin, Milord, dont l'eſprit, la ſcience,
Ennobliſſent encor le rang & la naiſſance ;
Qui, ſuivant hardiment vos déſirs curieux,
Jugez tout par vous-même, & voyez par vos yeux ;
Vous, de qui le palais des ſages eſt le temple,
Vous, qui de nos Germains devez être l'exemple,
Qui remportez d'ici nos cœurs & nos regrets,
Et changez en partant nos roſes en cyprès.
Ah ! quand verrai-je enfin ma ſtérile patrie,
Réformer de ſon goût l'antique barbarie,
Offrir un doux aſile aux beaux-arts négligés ;
Réchauffer leur ardeur, dans ſon ſein protégés,
Et, faiſant refleurir l'eſprit & le génie,
Rendre la gloire aux arts, & les arts à la vie ?

LA CHOISEULLADE.

FACÉTIE.

O PLAISANS fous, abſurdes politiques,
De vos projets ſectateurs fanatiques !
Vous vous vantez de poſſéder un art,

Un art, hélas! digne des empyriques;
Et vous oſez, pronoſtiqueurs comiques,
Vous déclarer les rivaux du haſard?
Et qu'ont produit ces projets chimériques,
Qu'ont enfantés vos baroques cerveaux?
Rien que du bruit, un abîme de maux;
L'événement a trompé votre attente.
Qui l'auroit cru? La fortune inconſtante
Dans un clin-d'œil détruit tous vos travaux...
Ni plus ni moins, ſelon votre calibre,
Vous deſſéchez à calculer les poids
Qui déſormais tiendront en équilibre
L'ambition & le pouvoir des rois:
Ces ſombres fous ne ſont pas corrigibles:
Dieu leur donna des eſprits infaillibles;
De leur orgueil l'aveuglement fatal,
De leurs flatteurs la lâche turpitude,
Leur fait trouver le point de certitude,
Dans les erreurs de l'art conjectural.
De tout côté entourés de naufrages,
Ils n'en ſeront ni prudens, ni plus ſages.
Tout conſeiller ſpirituel ou ſot,
Dans ce grand jeu d'états & de provinces,
Où le haſard règle le ſort des princes,
Croit ſûrement attraper le gros lot...
Ah, que j'ai vu de ſinguliers miniſtres!
Tels affectoient l'air empeſé des cuiſtres,
Et raiſonnoient en érudits pédans:
D'autres plus fiers copioient les tyrans,
Et me glaçoient par leurs regards ſiniſtres:
D'autres ruſés rampoient en courtiſans.

Et ces Atlas, ſur leurs foibles épaules
Croyoient porter notre globe aux deux pôles,
Le diriger, le gouverner au gré
De leur eſprit auſſi faux qu'égaré.
Mais vous, Choiſeul, miniſtre petit-maître,
Ah! que j'ai ri en vous voyant paroître
Sur les treteaux du théâtre public,
Si frétillant, ſi plein de pétulance,
Si tracaſſier (c'eſt bien-là votre tic),
Au grand galop mener la pauvre France,
De chez Plutus, du ſein de l'opulence,
Par la miſère aux bords de l'hôpital.
Vous m'amuſez, j'aime aſſez vos parades;
J'en rirois plus ſi vos arlequinades
Au genre-humain ne cauſoient tant de mal!
Un je ne ſais quel aſcendant fatal
Vous fait ronger l'eſprit d'inquiétude;
Projets nouveaux, plans entaſſés ſur plans;
Et l'univers dans vos oiſeux momens,
Sert de jouet à votre turpitude..
Allons, encore un bon tour de Scapin,
Lazzi nouveau, brillant de gentilleſſe,
Une gambade, une ſcélérateſſe,
Et vous voilà, tout ainſi que Pepin,
Inſtitué maire du très-Chrétien.
Voyez comment en allongeant la ſerre
Il eſcamote Avignon au Saint-Père!..
Comme un vieux chat, reſpectant les charbons,
Sait du foyer retirer les marrons;
L'adroit ** ménageant l'Angleterre,
Vers ſon objet s'avançant à tâtons,
Saiſit l'inſtant pour employer la force;

Et le voilà qui vous happe la Corſe.
Encouragé par ce ſuccès d'hier,
Monſeigneur va voguer en pleine mer;
Il fait armer ſpahis & janiſſaires;
La Suède doit ſeconder ſes chimères,
Et l'on doit voir les bras des Muſulmans
Frapper à dos les Ruſſes conquérans.
Un des reſſorts ſe rompt de ſa machine;
Voilà-t-il pas ſon projet en ruine?
Il s'en conſole en tracaſſant ailleurs,
Et ces Anglois, nés dans ſon voiſinage,
De ſes travaux ſeroient-ils ſpectateurs?
Ah! je m'attends à quelque tour de page...
En tapinois, & ſans qu'humain le ſût,
Il fit paſſer des fonds en Hibernie;
A Weſtminſter ſon argent ſe reçut:
Il troublera, guidé par ſon génie,
De l'orient la riche compagnie:
Non, jamais ſinge auſſi malin ne fut.
Et toi, Genève, ô Rome calviniſte!
Si tu pouvois ici nous dévoiler,
Comme en tes murs, & preſqu'à l'improviſte,
Ton peuple fou ſe mit à rebeller;
Comme ſemant cet eſprit de vertige,
Choiſeul de loin opéra ce prodige;
Comment le ſieur Châtelain de Ferney,
Pour te troubler mit ſa malice en frais:
Et de Verſoy te préſentant le môle,
Et ſon rempart créé par l'hyperbole,
T'intimidoit d'un vain épouvantail,
Pour diſſiper ton proteſtant bercail.
Que ne pourrois-je enfin dire moi-même?
Neufchâtel ſeul me fourniroit un thême;

Meni

Meni pourroit illuſtrer mes écrits ;
Je citerois d'authentiques promeſſes,
Fauſſes autant que fourbes & traîtreſſes ;
Mais taiſons-nous, & qu'un profond mépris,
De ſes travaux ſoit à jamais le prix...
Croyez-vous donc, quand il cabale & trame
Tant de complots, que le perturbateur
A pu jouir d'un inſtant de bonheur ?
Voyez, voyez quel tumulte en ſon ame
S'élève, croît à la moindre rumeur :
Au mot d'exil il pâlit, il ſe pâme ;
Bientôt du Roi le bon accueil l'enflamme.
Ainſi toujours peu ſûr de ſa faveur,
Il eſt flottant, & ſon eſprit balance,
Ou vers la crainte, ou bien vers l'eſpérance.
Choiſeul, Choiſeul, conſultez les experts ;
Ils vous diront, mieux que ne font ces vers,
Que la fortune eſt laſſe de vous ſuivre ;
Vous n'avez plus que deux momens à vivre,
Et vous voilà dévoré par les vers...
Tout diſparoit, s'évanouit ou paſſe :
Loi pour les rois, les grands & les ſujets.
Pourquoi faut-il dans un ſi court eſpace
S'embarraſſer d'auſſi vaſtes projets ?...
N'eſt-on heureux qu'en déſolant le monde ?
Retz le fut-il en fomentant la fronde ?
J'aimerois mieux me livrer à Zénon,
Étudier Marc-Aurèle ou Socrate,
Que d'imiter ce fougueux Éroſtrate,
Objet d'horreur, d'abomination !
Quelque déſir de briller qui nous flatte,
C'eſt s'avilir pour mériter un nom.

Profitons mieux de cette courte vie :
Sans tant d'apprêts on trouve le bonheur ;
Il ſe préſente, il s'offre, il nous convie
A ſavourer ſa divine douceur ;
Il ne gît point au ſein de la grandeur,
Séjour mêlé d'inconſtance & d'envie ;
Mais chacun peut le trouver dans ſon cœur...
Heureux celui qui vit loin de la foule,
Qui ſait borner ſes immenſes déſirs,
Et ſans excès admet tous les plaiſirs !
D'un cours égal, & doux, ſon temps s'écoule ;
Loin de l'éclat qui ſuit Sémiramis,
S'il ne jouit d'un auſſi pompeux ſonge,
Il eſt exempt du remords qui la ronge ;
Il vit en paix avec de vrais amis.
O jours charmans ! aimable ſolitude !
Où l'amitié rend les états égaux ;
C'eſt-là que loin de toute ſervitude,
La liberté fait naître les bons mots.
O mes amis ! que toujours la ſageſſe
Dans ce ſéjour de folie & d'ivreſſe
Puiſſe guider vos deſſeins & vos pas !
Sachez dompter l'attrait de la molleſſe,
Et de l'orgueil les ſuperbes appas...
Vous irez tous un jour loger là-bas,
Où ſont reclus les Caton, les Émile,
Les Cicéron, les Trajan, les Virgile ;
L'ambitieux s'y jette avec fracas,
Pour qu'à ſa mort ſon nom ſe faſſe entendre ;
Le ſage doit, dégagé d'embarras,
Et ſans regrets, doucement y deſcendre.

LOUIS XV AUX CHAMPS ÉLYSÉES.

DRAME.

Ces jours, Caron voituroit dans ſa barque
Certain quidam qu'il ne connoiſſoit pas ;
Il l'examine, en ſe diſant tout bas :
Eſt-il manant, ou robin ou monarque ?
Que reſte-t-il ? rien après le trépas.
Le mort l'entend ; d'un air mélancolique
Lui dit : Caron, je vois ton embarras ;
Sur mon état tu veux que je m'explique :
Tu ſauras donc que j'ai donné des loix
Au beau pays qu'habitent les Gaulois ;
J'ai fait la guerre, & j'étois pacifique,
J'étois dévot, partant encor lubrique.

CARON.

Quoi ! ſerois-tu Louis le bien-aimé ?

LE MORT.

Oui ; c'eſt ainſi que Paris m'a nommé,
Lorſque dans Metz, malade à rendre l'ame,
Les bons badauts d'avance me pleuroient,
Et pour mes jours, ſaint Denis invoquoient :
Mort, à préſent peut-être qu'on me blâme.

CARON.

Quel mal ici te feront leurs propos,
Qu'on te béniſſe, ou bien qu'on te diffame ?
Mais crains plutôt pour toi, pour tes égaux.

Le tribunal où préſide Minos,
Ce juge auguſte, inflexible & ſévère,
Eſt redoutable aux rois comme au vulgaire.

LE MORT.

Je crois, l'ami, ton cerveau dérangé:
Un très-chrétien, un puiſſant roi de France
Par ton Minos peut-il être jugé?

CARON.

Quitte ta morgue & ta hauteur ſi fière,
Amas d'erreurs que l'orgueil a forgé!
Tu n'es plus rien que cendre & que pouſſière,
Et tu devrois au bord de l'Achéron
Avoir laiſſé l'enflure d'un vain nom.

LE MORT.

Ah! ton Minos, & ſa cour impolie,
Redouble encor mes regrets pour la vie:
De ſaint Louis le reſpectable ſang
Ne peut donc point ici garder ſon rang?

CARON.

Vas, vas, ton ſaint, ma foi, ne te ſervira guère,
Et nous l'eſtimons peu dans tout notre hémiſphère.

LE MORT.

Ce juge a-t-il des lettres de cachets?

CARON.

Que dis-tu là? ce mot n'eſt point françois.

LE MORT.

Il ſe peut bien qu'en ta triſte nacelle
Aucun ſeigneur ne l'ait nommé jamais;
L'invention en eſt aſſez nouvelle;

C'eſt un effort qu'à fait l'eſprit humain.
En étendant le pouvoir ſouverain,
Un prince peut, libre dans ſa colère,
Et prononçant un arrêt arbitraire,
Punir ſans bruit tel qu'il veut des ſujets;
Ce qui ſe fait par lettres de cachets:
Et ſi Minos en eſt muni d'avance,
Que deviendra ma fragile exiſtence?
Quel ſort affreux! j'ai tout à haſarder.

CARON.

Le talion eſt la loi la plus juſte.

LE MORT.

Tu n'entends rien à l'art de commander.
Le châtiment, dût-il même excéder,
Eſt le ſoutien de tout empire auguſte.

CARON.

Minos doit donc en uſer envers toi;
Car en ces lieux il eſt autant que roi.
Mais vois-tu bien que déjà ma nacelle
Vient de frapper à ces funeſtes bords,
Que n'ont jamais pu repaſſer les morts?
Et tu vas voir des juges le modèle.
Allons l'ami, du cœur! mordieu, du cœur!
Louis deſcend de la barque, & prend terre:
Il eſt frappé des abois de Cerbère,
Il apperçoit ce monſtre avec horreur.
Il avançoit à grands pas dans ſa route;
Le très-chrétien fuoit à groſſes gouttes;
En le ſuivant, crioit le vieux nocher:
Ne veux-tu pas me payer le paſſage;
Un ſi grand roi voudroit-il me tricher?

Le bon Louis, allongeant le viſage,
Dit : Je t'aſſigne, ô Caron! ſur les baux
Que paient toujours mes fermiers-généraux. —
Je n'en veux point; il me faut des eſpèces,
Reprend Caron. — Louis avoit aux doigts,
Comme ſouvent aux cours en ont les rois,
De beaux bijoux, préſens de ſes maîtreſſes;
Il en prend un, le donne au batelier,
Qui le ſaiſit ſans ſe laiſſer prier;
Louis le quitte, & court à toute jambe,
Quoiqu'il fût lourd, pataud, très-mal ingambe;
Il arriva dans les lieux où Minos
Juge à la fois les couards, les héros.
Le roi frémit à l'aſpect redoutable
Du préſident & de ſes aſſeſſeurs :
Ah! diſoit-il, quel ſort épouvantable!
S'il me condamne, hélas! pour des erreurs
Dont à Paris on ne feroit que rire;
Ce dernier trait ſeroit ſans doute pire
Que cette ſcène inſultante à mes mœurs,
Et publiée à tous les entendeurs.
Milliers de morts entouroient l'audience :
Expédiés promptement ils étoient
L'un après l'autre ainſi qu'ils arrivoient;
Minos d'eux tous avoit pris connoiſſance,
Et prononçoit à chacun ſa ſentence.
Très-triſtement quelques-uns s'en alloient,
Plaignant leur ſort : d'autres le béniſſoient.
Parmi la foule enfin Louis s'avance:
Minos penſif & d'un air refrogné
Même de loin l'avoit déjà lorgné;

Il lui fait ſigne, & par ſon nom l'appelle:
Ah ! n'as-tu pas ſur les Gaulois régné ?
Lui dit Minos. — Oui, Seigneur, ſous tutelle,
Repart Louis : dans ma jeuneſſe frêle
Et d'Orléans, & Bourbon & Fleuris
M'ont appris l'art de régner ſur les lis.

MINOS.

Mais fus-tu donc pupille à barbe griſe ?

LE ROI.

Non pas, Seigneur ; quand je fus plus mûri,
Je devins lors un chaſſeur aguerri.

MINOS.

N'aimas-tu pas beaucoup la paillardiſe ?

LE ROI.

Ce mot, Seigneur, n'eſt plus chez nous de miſe :
Ainſi parloit le peuple aux carrefours ;
Mais ce mot bas eſt banni pour toujours
De chez les grands dont la cour ſe compoſe.

MINOS.

Rayons le mot ; mais parlons de la choſe.
Depuis la mort du premier des François
Tu fus, dit-on, le plus galant des rois :
Aux courtiſans tu diſpenſois des cornes,
Et ſans toucher encore au parc aux cerfs.

LOUIS.

Ces doux plaiſirs ont de ſi courtes bornes,
Et nous vivons ſi peu dans l'univers,
Qu'il faut plutôt, tant qu'un homme eſt en vie,
Plaindre ſes maux que lui porter envie.

MINOS.

Qui t'envioit Pompadour, du Barris,
Toutes les deux communes dans Paris,
Avant le temps où ta haute perſonne
Auprès de toi les plaça ſur le trône?

LE ROI.

Ah! ſi la mort vient de me tout ôter,
Faut-il encore en ces lieux m'inſulter?

MINOS.

La vérité, Louis, n'eſt point inſulte.
Trop haut jadis ſur un trône placé,
De vils flatteurs recevant le vain culte,
Tu fus par eux lâchement encenſé;
Mais ici-bas, dans les champs Élyſées,
Les vérités ne ſont point déguiſées;
On n'y connoît courtiſan ni flatteur,
Et l'on y dit que tes poſtiches reines
Ont avec toi partagé ta grandeur;
Par leurs avis que tu fis des fredaines,
Dont ton État reſſentit le malheur.
C'étoit mal fait; mais ton ame fut bonne;
Voilà, Louis, pourquoi l'on te pardonne.
Nous diſtinguons, amis de l'équité,
Le bien du mal: foibleſſe n'eſt pas crime.
Tu ſemblois né pour la ſociété,
Auſſi ton nom ne ſera point cité
Comme celui d'un monarque ſublime.
Tu pourras donc, ſans craindre ou redouter,
Dans ces boſquets tranquillement errer:
Et, ſi ſouvent tu bâillois dans le monde,
Tu peux, mon fils, ſur les bords de cette onde

Bâiller encore, ou d'amour ſoupirer.
Il dit & part, finiſſant l'audience :
Louis s'incline & fait ſa révérence,
Au fond du cœur mécontent & fâché.
Tout bien peſé, malgré ſa ſuffiſance,
Il en fut quitte encore à bon marché :
Du tribunal il s'éloigna ſur l'heure.
Il veut ſavoir quel eſt l'heureux quartier
Où des François la ſéquelle demeure : —
Prenez par-là, ſuivez bien ce ſentier. —
En ſe hâtant ſa majeſté l'enfile...
Elle apperçoit dans ce charmant aſile
Un pré fleuri, coupé par des boſquets.
Là, ſous l'abri des antiques cyprès,
On croyoit voir des ombres diaphanes,
Des farfadets, des ſpectres ou des manes,
Ou les eſprits des plus fameux François.
Sa majeſté s'y rend en diligence,
Par pur amour pour les Welches de France :
Un haut rocher domine ſur ce lieu,
Louis y voit le fameux Richelieu,
Qui méditoit abſorbé dans lui-même.
Louis lui dit : A quoi peux-tu rêver ?
Mort une fois, tu ne peux t'élever.
Voudrois-tu donc faire encore un ſyſtême ?
Un mort peut-il dans ces lieux innover ?

Richelieu.

Fuis, importun, & laiſſe-moi couver
Le grand projet où mon eſprit s'applique :
J'y règle tout par la dialectique ;
Quand quelque jour je pourrai l'achever,

Chacun dira, c'eſt un chef-d'œuvre unique.

LOUIS.

Votre Éminence a troublé l'univers;
Veut-elle encor tracaſſer aux enfers?

RICHELIEU.

Si tu ſavois, ô roi trop flegmatique!
Sur quoi s'exerce ici ma politique,
Tout ſtupéfait, d'étonnement ſaiſi,
En admirant, tu dirois, qu'eſt ceci?

LOUIS.

Comment veux-tu qu'un étranger devine,
Sur quel objet ton vaſte eſprit rumine?
Mais nous croyons & ſommes convaincus
Qu'en cet aſile où rien ne t'importune,
Où rien ne peut augmenter ta fortune,
Tes grands travaux ſont des ſoins ſuperflus.

RICHELIEU.

Non, s'il te plaît... il s'agit d'une affaire.....

LOUIS.

Qui dans le fond ne t'intéreſſe guère.....

RICHELIEU.

Qui ſoumettra les vaſtes cieux, l'enfer
Et tout le monde au bras de Jupiter.
Ne ſais-tu pas, que malgré ſa puiſſance,
Ce dieu dépend de la fatalité;
D'effet eſclave, & libre en apparence?
Je veux enfin que la néceſſité
Cède au torrent de ſon autorité
Si j'ai rendu la France monarchique,
Je veux qu'un dieu ſoit en tout deſpotique.

LOUIS.

Quoi ! chez les morts ton eſprit agité
Eſt occupé toujours de politique ?
Tu n'es qu'une ombre & n'exiſterois pas,
Si ton eſprit n'embrouilloit les États.

RICHELIEU.

La loi des cieux, éternelle, immuable,
Détermina que tout ombre ici-bas,
Fût à jamais à ſoi-même ſemblable,
Tant le penchant de l'homme eſt indomptable.
Qui fit la guerre, ici chamaillera ;
Le biberon ici s'enivrera ;
L'homme d'état ſe rendra reſpectable ;
Et l'amoureux dans nos bois cherchera
Un doux objet, à ſes yeux agréable.

LOUIS.

Ah ! ſi j'avois ici votre neveu,
Mon intrigueur, mon ami Richelieu,
Que je pourrois aller vîte en beſogne !
Car chez les morts il n'eſt plus de vergogne.
Votre Éminence aime tant les projets ;
Qu'elle en faſſe un pour combler mes ſouhaits :
J'attends tout d'elle ; il faut qu'elle m'enſeigne
A remplacer du Barri, Pompadour...
J'oublirai tout, empire, gloire & règne,
Si dans ces lieux j'aſſouvis mon amour.

RICHELIEU.

Oui, vous pourrez, ô mon roi ! dès ce jour
Vous contenter : il eſt ici des belles
D'eſprit retors, qui ne ſont pas cruelles,

Pour les trouver, rendez-vous au canton
Où règne en paix le ſage Salomon.
Grandeur, éclat, pompe majeſtueuſe,
Vous frapperont dans cette cour nombreuſe :
Vous irez-là d'amour tout embraſé,
Et de ma part d'un mot autoriſé,
Vous préſenter à ce roi ſi lubrique.
Mille catins compoſent ſon ſerrail !
Sage il étoit, mais ſage judaïque.
Or, il peut donc de ce nombreux bercail,
S'il eſt poli, vous faire une part juſte
D'un beau tendron, peut-être un brin uſé.
Mais vous, grand roi, mais vous mon prince auguſte,
Si vous aimez, c'eſt pour être amuſé.
Un délicat n'eſt point ſenſé robuſte ;
Vous vigoureux, & familiariſé
A des catins de l'eſpèce commune,
Allez, partez, & vous ferez fortune.
Quand on eſt roi, l'on n'eſt point refuſé.
Pour ſaint Louis, chargé de le conduire,
Fut ſtupéfait de ſon rôle nouveau :
Qu'étoit-il donc ? honnête maquereau.
Tout preux guerrier n'en auroit fait que rire,
Le ſaint craignoit que la grâce en défaut
Et ce métier ne pût un jour lui nuire.
Sa niche encor lui tenoit fort à cœur,
Et les ſermons prêchés à ſon honneur,
Quoiqu'il ne fût ni vierge ni martyre...
Ni plus ni moins ils broſſoient les forêts :
Le roi diſoit, je n'aurois cru jamais,
Que mort je puiſſe encenſer des attraits,
Qui dans le monde auroient pu me ſéduire.

Le ſaint répond, le cœur tout bouffi d'ire:
Tout eſt ici dans le relâchement:
Minos languit, le bon vieillard radote.
J'en ſuis contrit, mon ame ſi dévote
Déſireroit un juge violent,
Sévère, & fait pour juger les coupables.
Le roi repart, vous êtes bien méchant,
Pourquoi punir des foibleſſes aimables?
Si l'on vouloit punir à la rigueur;
Ces lieux bientôt changés, méconnoiſſables
N'offriroient plus qu'un ſéjour plein d'horreur,
Un endroit triſte, un grand déſert aride,
Tout dépeuplé, ſauvage, en un mot, vide;
Car où trouver tant de mortels parfaits?
Vous, cher ſaint, mort avant qu'on m'ait vu naître,
(Je n'en crois rien) mais vous l'étiez peut-être.
Qui tenteroit d'analyſer de près
La vertu pure & la plus éclatante,
Y trouveroit parmi tous ſes attraits,
A ſon regret quelque tache frappante.
Ah! quel ſouhait, ah! quel cruel deſſein
Pour un Louis & pour un maître ſaint,
Que d'envoyer tous les mortels du monde,
Et tout ce qu'en produira l'univers,
Pour s'abîmer au fond d'un gouffre immonde,
Au grand-jamais rôtir dans les enfers!

SAINT LOUIS.

Quoi! c'eſt mon fils?.... que mon ſang dégénère!
Je te renonce & ne ſuis plus ton père:
Si Richelieu ne m'eût commis le ſoin
De te mener auprès du ** du coin,

En abhorrant tes diſcours hérétiques,
Et tes propos très-encyclopédiques,
Je me ſerois d'abord ſigné trois fois,
Et ſur ton nez j'aurois briſé ma croix.

LE ROI.

Sommes-nous donc en terre catholique?
Ne vois-tu pas qu'en ce lieu pacifique
Tout eſt mêlé? que juifs, turcs & chrétiens
Vivent en paix au milieu des païens?

SAINT LOUIS.

Voilà-t-il pas de ces propos damnables,
Partant d'un cœur froid, tiède, indifférent?
Un roi chrétien doit être intolérant,
S'il ne prend pas nos livres pour des fables.

LE ROI.

Et faut-il donc avoir le cœur plus dur,
Que n'eſt l'airain, ou le fer ou l'azur?

SAINT LOUIS.

Ah! nous voici ſur la frontière juive:
Je te maudis, te quitte & je m'eſquive.
Louis tout ſeul s'approche du palais:
En le voyant, ſa majeſté l'admire;
Car Salomon jadis pour le conſtruire,
Mit ſagement tout le Liban en fraix:
Il eſt de cèdre, embelli par l'ivoire;
Sa vaſte enceinte eſt un grand territoire;
Sur le fronton, ouvrage exquis de l'art,
On y voyoit Dame Ruth & Thamar,
Et des Hébreux la véridique hiſtoire...
Le roi, placé deſſus ſon trône d'or,

Alors donnoit à tout juif audience.
L'introducteur, qui n'étoit pas butor,
Chaſſe en avant la multitude immenſe,
Nouveaux venus de Londre & de Byzance,
De Rotterdam, de Pologne & de France.
Le bon Louis, las d'attendre, bâilloit,
Entre les dents tout doucement juroit.
Ce prince avoit toujours dans la penſée
Le pointillio de ſa grandeur paſſée.
Tout en bâillant il remarque à l'écart
Certain quidam; il crut le reconnoître:
Certes c'eſt lui..... c'eſt Samuel Bernard.
Comment, Monſieur, comment pouvez-vous être
Parmi le tas de ces vils circoncis?

Bernard.

Sachez, mon roi, mon ſouverain, mon maître,
Que j'ai paſſé chez les François jadis
Pour plus grand juif que ceux qu'on voit paroître
Dans ce palais chez Salomon admis.
Arabe ou juif, j'en ai bu toute honte.
Je cherche ici de l'or qui vient d'Ophir,
Je ſuis retors, je le gagne à bon compte;
Je riſque tout afin d'en acquérir.

Le Roi.

Vous êtes donc, Bernard, toujours le même?

Bernard.

Pour les tréſors mon amour eſt extrême.
Mais vous, mon roi, que cherchez-vous ici?
Chez Salomon? vous parmi le vulgaire!
Un fait pareil, tout extraordinaire,
Mérite bien que j'en ſois éclairci.

LE ROI.

Je viens chercher, chez ce roi qu'on vénère,
Pour mes plaiſirs une douce commère ;
Bref, en un mot, pour mon amuſement,
Une catin de ſon vieux Teſtament.

BERNARD.

Sur cet article il peut vous ſatisfaire.

LOUIS.

Ne vois-tu pas que ces pouilleux de juifs,
Dans notre monde errans & fugitifs,
Dans celui-ci ſont gens qu'on conſidère ?
Le roi, d'eux ſeuls paroît être occupé.
Je vais ici me morfondre à rien faire ;
C'eſt mon deſtin, ou je ſuis bien trompé.

BERNARD.

Ne craignez point, mon roi, telle aventure,
Et vous ſerez reçu, je vous le jure.
Sur quoi Bernard en élevant la voix,
Cria tout haut : Écoutez grands & rois,
Il eſt ici dans ce palais auguſte
Un petit-fils de Louis dit le juſte.
Sera-t-il dit que parmi ces pouilleux,
Rogneurs d'eſpèce, ou bien frippiers hébreux,
On ſouffre encor, confondu dans la foule,
Un roi, jadis oint par la ſainte ampoule ?
Il dit : D'abord un ſilence profond
(Effet commun que produit la ſurpriſe)
Succède au bruit, & le roi Salomon
Dit : C'eſt un conte, ou c'eſt une mépriſe.
Bernard ſe dreſſe & répond : Seigneur, non ;

Vous

Vous poſſédez dans votre cour brillante
Le bien-aimé Louis, le très-chrétien :
C'eſt lui, vous dis-je, & je vous le préſente.
Louis s'avance ; à ſon noble maintien,
A ſon grand air on reconnut très-bien,
Qu'il n'étoit pas un prince à la douzaine ;
Et Salomon, en lui tendant les bras,
Dit : Quel bonheur de voir en mes États
Sa majeſté de France très-chrétienne !
Louis répond ſans marquer d'embarras,
Comme auroit pu haranguer Démoſthène...
Nos deux grands rois, bras deſſus, bras deſſous,
Très-tendrement tous les deux s'embraſsèrent ;
Fraternité de bon cœur ſe jurèrent,
Car tous les deux avoient les mêmes goûts,
Et quoique morts étoient amoureux fous...
Pour profiter du temps de la viſite,
Le François dit au Jéruſalémite :
Ah ! montrez-moi, grand roi, votre ſerrail ;
Je voudrois fort le connoître en détail. —
Nenni, nenni, répond l'Iſraélite ;
Mon bon papa fut jadis fait cocu
Par ſon cher fils Abſalon le pendu :
Je ne veux point perpétuer ſes cornes ;
En admettant un roi nouveau-venu
Dans mon ſerrail, ſans impoſer des bornes
Aux vifs tranſports d'un amour éperdu. —
Mais, dit Louis, mon amour fait carême ;
Depuis trois mois mort, enterré, tout blême,
Taxeroit-on mon ombre dans ces lieux,
D'être un objet aux jaloux dangereux ? —
Tant pis, répond le juif qui s'inquiète,

On a plus faim quand on a fait diète.
Vos François ont, je ne ſais quel jargon,
Pour captiver les femmes & les filles,
Fort peu connu dans Salem, Béthoron,
Qui plaît au ſexe & trouble les familles...
Mais après tout, vous êtes étranger,
Et pour montrer à quel point je ſais vivre,
Dans cet inſtant je veux qu'on vous délivre
Une beauté qui ſait ſe rengorger,
Qui fit tourner la tête à mon vieux père,
Qui ſait comment on ſubjugue les rois.
C'eſt Bethſabé; tel eſt ſon nom de guerre,
Un trait frappant de ſes fameux exploits,
C'eſt qu'elle fit, las! par galanterie,
Aſſaſſiner ſon mari Mons Urie.

Louis.

Ah! quelle femme, ô ciel! & quel beau don
Me fait ici le grand roi Salomon!

Salomon.

Elle vaut bien la Pompadour, mon frère,
Qui vous força d'entreprendre la guerre,
Dont aſſez mal vous vous êtes trouvé.....

Louis.

Qui vous l'a dit? comment? quoi! vous ſavez....

Salomon.

Que les François tant prônés dans l'hiſtoire,
Chez les Germains ont enterré leur gloire.
Mais laiſſons là les faits, où le haſard
Peut avoir eu la principale part.
Prends ta catin & parts avec ta dame,
Qui ſaura bien perpétuer ta flamme,
Te ſubjuguer, te bâter, te brider,
Te plaire encore & te perſuader.

LOUIS.

Je le vois bien, je ne m'en puis défendre,
Car d'un mauvais payeur il faut tout prendre.
C'eſt le précis de ce que nous écrit
Le gazetier fameux de l'Eliſée:
Je ne veux pas garantir ce qu'il dit,
La vérité qu'on aime & qu'on chérit,
Eſt à trouver en tout lieu mal aiſée.
Pour cette fois, lecteur, ceci ſuffit:
Tu ſais du moins, que ce bon roi de France
Ne manque point là-bas de jouiſſance!
Si tu veux plus ſavoir de ſon deſtin,
Attends encor, ne perds point patience;
Tu l'apprendras l'ordinaire prochain.

SIX ÉPIGRAMMES.

CHEZ un malade on mande un aſſaſſin,
Il le tua; c'eſt la vieille coutume;
Mais ſur ceci ce qu'aucun ne préſume,
C'eſt que d'effroi mourut le médecin.

AUGUSTE fait dans huit jours banqueroute,
Diſoit à Dresde un gars François.
On répondit: Vous n'y voyez donc goûte?
Ah! pour du mal, le roi n'en fit jamais;
Mais c'eſt ſon page & ſon vilain laquais.

UN vieux ſoudart, revenant de campagne,
Trouva chez lui ſa fidelle compagne,
Qui dans ce temps, ſeule toutes les nuits,
Fit un poupon, pour charmer ſes ennuis.
Sur quoi le gars, dans la maiſon, à bruire;
Quand ſa Junon, qui ſavoit le conduire,
Lui dit: „ Pourquoi tous deux nous quereller?
„ Lorſque, ſuivant ta rage furibonde,
„ Tu travaillois à détruire le monde,
„ N'ai-je raiſon, moi! de le repeupler?

CERTAIN quidam, qui n'étoit déniaiſé,
S'écrioit : » On me déshonore !
» Ah ! je ſuis actéoniſé
» Par ma femelle que j'abhorre. „
Un ſien ami, d'un air rêveur,
Lui dit : va, prends de l'ellébore,
D'être cocu n'eſt pas ſi grand malheur;
Tu méritois peut-être pis encore,
Où diable auſſi places-tu ton honneur ?

UN ottoman Ambaſſadeur
Vint, de la part du Grand-Seigneur,
A Vienne, cour très-haut hupée :
Des préſens leur fit par honneur;
Il donna (je crois, par erreur)
A l'impératrice l'épée,
Et la quenouille à l'empereur.

UN monſtre féminin, fléau de ſon maris,
L'avoit perſécuté, du jour qu'il l'avoit pris,
Juſqu'au jour que la mort un beau matin l'eut frite :
Le veuf s'en déſeſpéroit fort :
Les amis lui diſoient : „ Vous la pleurez à tort. —
» C'eſt que je crains, dit-il, qu'elle ne reſſuſcite.

Quand le monde trompeur mépriſera tes charmes,
Tu viendras arroſer mon tombeau de tes larmes,
Et les yeux tout en pleurs tu diras triſtement,
C'eſt toi ſeule, Berlin, qui m'aimas conſtamment.

Atteſtation du médecin.

Moi, Hippocrate, par la crédulité des humains, dieu de la médecine, j'atteſte, affirme, confirme & garantis que depuis le départ frauduleux du Baron de Pœllnitz, la ville de Berlin n'a ni bu ni mangé de chagrin; que ce printemps, attaquée d'une mélancolie violente elle a voulu ſe noyer dans la Sprée, que nous l'avons à la vérité ſauvée alors par la ſaignée, mais que depuis qu'elle prend les pâles couleurs, & une fièvre étique qui la mine & lui occaſionne des chaleurs ſi violentes, qu'il ſort de ſa tête de groſſes & noires fumées de ſalpêtre, on doit craindre pour ſa vie, & il y a *periculum in mora*, ſi l'amant chéri ne vient point la fléchir par ſes ſoumiſſions & la conſoler par de nouvelles aſſurances de fidélité.

PROPHÉTIE.

Lorsque le lion de l'Orient paſſera le capricorne, les puiſſances terreſtres ſeront émues, & le chien à trois têtes aboiera, les élemens treſſailleront, & l'on entendra de toute part la trompette

des événemens qui annoncera les changemens de l'univers; alors le cheval chauve mourra de famine, & l'hirondelle ſera en proie au vautour. Mortel ſonge à ta fin qui s'approche.

ÉPITAPHE DE VOLTAIRE.

CI-GIT le Seigneur Arouet,
Qui de fripponner eut manie,
Ce bel-eſprit toujours adroit
N'oublia pas ſon intérêt:
Même en paſſant dans l'autre vie,
Lorſqu'il vit le ſombre Achéron,
Il chicana le prix du paſſage de l'onde;
Si bien que le brutal Caron,
D'un coup de pied au ventre appliqué ſans façon,
Nous l'a renvoyé dans ce monde.

BILLET DE CONGÉ DE VOLTAIRE

AU ROI.

NON malgré vos vertus, non malgré vos appas,
Mon ame n'eſt point ſatisfaite:
Non, vous n'êtes qu'une coquette
Qui ſubjuguez les cœurs, & ne vous donnez pas.

RÉPONSE DU ROI.

MON ame ſent le prix de vos divins appas,
Mais ne préſumez point qu'elle ſoit ſatisfaite:
Traître! vous me quittez pour ſuivre une coquette;
Moi je ne vous quitterois pas.

PORTRAIT DESCRIPTIF

De M. de Voltaire, à 62 ans.

La taille de Mr. de Voltaire eſt très-mince, moyenne plutôt que grande; avec une conſtitution échauffée & atrabilaire, & un viſage décharné; il a un regard ardent & pénétrant, des yeux vifs & malins. Ses actions par fois abſurdes par vivacité, paroiſſent animées du même feu que ſes ouvrages. Semblable à un météore, qui ſe préſente & s'éclipſe inceſſamment devant nos yeux, il nous éblouit par ſon luſtre. Un homme d'une pareille conſtitution ne ſauroit être que valétudinaire. C'eſt la lame qui uſe ſon fourreau. Gai par habitude, grave par régime, ouvert ſans franchiſe, politique ſans fineſſe; connoiſſant le monde & le négligeant; il eſt tour-à-tour Ariſtippe & Diogène; aimant le faſte & mépriſant les grands, il eſt ſans gêne avec ſes ſupérieurs, retenu envers ſes égaux. Poli dès le premier abord, il devient bientôt froid & vous glace. Il ſe plaît à la cour & s'en rebute. Avec un grand fond de ſenſibilité, il ne forme que peu de liaiſons & ne s'abſtient des plaiſirs que faute de paſſion. S'il s'attache, c'eſt par légéreté, plutôt que par choix. Il raiſonne ſans principes, & par-là eſt ſujet, comme

tout autre, à des accès de folie. Avec une tête ouverte, il a un cœur corrompu; il penſe ſur tout, & tourne tout en ridicule. Libertin ſans tempérament, il moraliſe ſans avoir des mœurs. Vain au ſuprême degré, mais encore plus avaricieux que vain, il écrit moins pour la gloire que pour l'argent, ne travaillant, pour ainſi dire, que pour vivre; quoique fait pour jouir, il ne ſe laſſe d'amaſſer. Tel eſt l'homme, voici l'auteur.

Nul poëte ne fait des vers avec plus d'aiſance; mais cette facilité le gâte, parce qu'il en abuſe. Aucune de ſes pièces n'eſt finie, car il ne ſe ſoucie pas de les retoucher avec attention. Ses vers ſont riches, élégans & pleins d'eſprit; cependant il réuſſiroit mieux dans l'hiſtoire, s'il étoit moins prodigue de réflexions & plus heureux dans ſes comparaiſons, par leſquelles il a néanmoins mérité des applaudiſſemens. Dans ſon dernier ouvrage où il critique & corrige Bayle, il le copie & l'imite.

Un auteur qui veut écrire ſans paſſion & ſans préjugé, doit, dit-on, n'avoir ni religion, ni patrie: c'eſt preſque le cas de Voltaire. Perſonne ne le taxera de partialité pour ſa nation; il eſt au contraire poſſédé par la rage des vieux radoteurs qui vantent ſans ceſſe le temps paſſé aux dépens du préſent. Voltaire loue continuellement les différens pays de l'Europe, il n'y a que le ſien dont il ſe

plaigne. Sur la religion il ne s'eſt point formé de ſyſtême, & ſans quelque levain anti-janſéniſte, qui perce en pluſieurs endroits de ſes écrits, il poſſéderoit ſans contredit cette indifférence & ce déſintéreſſement ſi déſirés pour former l'auteur.

Verſé dans la littérature étrangère, autant que dans la françoiſe, il n'eſt pas moins fort dans cette érudition mixte ſi en vogue de nos jours. Il eſt politique, phyſicien, géomètre, enfin tout ce qu'il veut; mais manquant de force pour approfondir ces ſciences, il n'a pu que les effleurer; ſans beaucoup d'eſprit il ne brilleroit dans aucune. Son goût eſt plus délicat que juſte. Il eſt ſatyrique, agréable & ingénieux, mauvais critique, & amateur des ſciences abſtraites; il a l'imagination très-vive, &, ce qui paroîtra étrange, il n'a preſque point d'invention. On lui reproche qu'en paſſant ſans ceſſe d'une extrêmité à l'autre, il eſt tantôt philantrope, tantôt cynique, tantôt panégyriſte immodéré, tantôt ſatyrique outré. En un mot, Voltaire voudroit être un homme extraordinaire, & il l'eſt très-certainement.

TANTALE

EN PROCÈS.

COMÉDIE.

Tantalus a labris ſitiens fugientia captat
Flumina.

FACTUM,

SERVANT DE PROLOGUE.

EQUITABLE public ! je ſuis juif, & l'homme contre qui je plaide eſt un poëte, nommé *Arouet de Voltaire*. Le ſujet de mon procès, que je prends la liberté d'expoſer à votre jugement, pourra développer ſon caractère, & vous faire connoître combien il eſt dangereux d'avoir à faire à ma partie. Je ne chercherai point comme lui à ſéduire le public par un mémoire pour les juges, rempli de menſonges & de faits entiérement oppoſés aux pièces rapportées de part & d'autre, & remiſes entre les mains du grand-chancelier. Je n'irai point comme lui ſonner à toutes les portes, pour débiter moi-même mon factum.

Je ne puis comme lui emprunter l'habit noir d'un libraire pour aller à la cour, & me jeter aux pieds des princes & princeſſes, pour implorer leur protection. Je ne ſuis pas ſi mal aviſé, comme lui, de preſcrire à mes juges ce qu'ils doivent ou ne doivent pas faire. Je ne haſarderai jamais, comme lui, de ratifier des mots dans un billet, & d'y ajouter des lignes entières au préjudice de mon adverſaire. Enfin je n'aurai jamais l'effronterie de taxer mes juges d'ignorance, & de prétendre, comme lui,

qu'on doive (pour ſauver ma réputation) changer des loix établies pour le bonheur de la ſociété, pour raſſurer le petit contre le grand, & le moins riche contre celui qui vit dans l'opulence. Non! je vous reſpecte trop, juſte & clairvoyant public, pour ſonger à vous en impoſer, & m'expoſer par des menſonges à mériter votre indignation, votre indifférence pour mon affaire, & votre mépris. Je ſuis négociant, deux mille écus ne peuvent me ruiner, ni faire ma fortune; mais celle-ci dépend de la bonne ou mauvaiſe idée que vous pouvez avoir de mon commerce.

Je jure, par ce qu'il y a de plus ſacré, par vous-même, que je n'ajoute & ne diminue rien aux circonſtances qui ont donné lieu aux plaintes que j'ai pris la liberté de faire à Sa Majeſté contre Voltaire, & au procès dans lequel j'ai été entraîné par les indignes procédés du plus ladre & déteſtable des poëtes & des hommes : c'eſt l'auteur de la Henriade. Pardonnez, cher Public, les expreſſions dictées par la douleur d'un jeune homme malheureux, auquel la cruelle vengeance de Voltaire, contre le fils, vient d'enlever ce qu'il avoit de plus cher au monde, un père, qui aimoit & étoit tendrement aimé de ſes enfans, dont il faiſoit ſeul tout le bonheur; un père bon citoyen, & j'oſe le dire, eſtimé de tous ceux dont il avoit l'honneur

d'être

d'être connu; oui, c'eſt ce père que je pleure, & que l'ingratitude, l'avarice & la fripponnerie la plus avérée vient de m'enlever pour jamais. La garde qu'on m'a donnée par la ſurpriſe de Voltaire à l'inſu du grand-chancelier, vient de donner à ce père une mort ſubite, & M. de Voltaire ſeroit-il encore aſſez dénaturé pour entendre les plaintes & les cris de pluſieurs orphelins, pour voir ſans remords les larmes & la déſolation d'une famille entière, ſa triſte ſituation & ſon déſeſpoir, ouvrage unique des fourberies du ſieur de Voltaire!

Pardon encore, cher Public! mon cœur ulcéré me fait oublier ce que je vous dois, c'eſt de vous parler de mon procès, pour pleurer l'irréparable perte que je fais en perdant un bon père; & qui de vous ſeroit aſſez affreux ſtoïcien pour condamner les larmes que je verſe ſur ce papier?

EXPOSÉ DU PROCÈS.

Le 23 Novembre 1750, M. de Voltaire me fit venir à Potsdam, & me propoſa d'aller pour ſon compte à Dreſde, lui acheter des billets de la *Steuer* à trente-cinq pour cent de perte. Je répondis au dit ſieur Voltaire, qu'un pareil commerce ne pouvoit manquer de déplaire au Roi de Pruſſe; ſur quoi il me proteſta qu'il étoit trop prudent

pour rien entreprendre ſans le conſentement de Sa Majeſté; qu'au contraire, ſi je m'acquittois bien de ſa commiſſion & lui procurois des billets à trente-cinq pour cent de perte, je pourrois ſûrement compter ſur ſa protection, & ſur un titre extrêmement flatteur pour moi. De pareilles eſpérances me firent accepter une lettre de change de quarante mille livres ſur Paris, une autre de quatre mille écus ſur le juif Ephraïm, une autre de quatre mille quatre cent quatre écus ſur mon père. Enfin, ſuivant des conventions faites entre nous, je lui remis des diamans, qu'il garda pour ſa ſûreté, de la ſomme de dix-huit mille quatre cent trente écus, qu'il venoit de me confier avant de partir pour Dreſde. Le juif Ephraïm refuſa de me payer les quatre mille écus, diſant ne rien devoir au ſieur Voltaire. Celui-ci envoya à différentes repriſes ſon domeſtique, & lui ordonna à la fin de ne me point quitter que je ne fuſſe ſorti de la ville. Le lendemain de mon départ, Ephraïm lui repréſenta qu'il avoit mal fait de m'employer pour un commerce dans lequel je ne me mêlerois ſûrement pas, parce que je vendois ſouvent des diamans à la cour de Dreſde, & que je pourrois fort bien le trahir. Ephraïm lui offrit en même temps de lui faire avoir pour trente mille écus de billets de la *Steuer*, ſans prétendre de lui ni argent ni aucune lettre de change, avant que de lui avoir livré

les billets, & lui demanda ſeulement l'honneur de ſa protection à la cour, ce que le ſieur Voltaire ne refuſe jamais à pareil prix. Cette offre du juif Ephraïm fit d'abord repentir Voltaire de la commiſſion qu'il m'avoit donnée, & l'engagea, la poſte ſuivante, à faire proteſter à mon inſu la lettre de change de quarante mille livres qu'il m'avoit donnée à négocier ſur Paris, & que j'avois effectivement négociée par M. Homan de Leipſick. J'ai un billet en main ſigné du ſieur Voltaire, dans lequel il eſt dit que je ne dois lui tenir compte de la lettre de quarante mille livres que le 14 Décembre. Cependant cette lettre ſe trouvoit déjà le 12 de ce mois proteſtée par l'ordre du ſieur Voltaire à Paris. J'ai appris tout cela à mon retour de Dreſde, & j'ai fait des reproches au ſieur Voltaire ſur le tort infini que ce protêt m'alloit faire dans mon commerce. Je lui repréſentai qu'il m'auroit ruiné ſans reſſource; ſi j'avois été aſſez malheureux d'acheter des billets; qu'il étoit très-facile d'appercevoir dans ſon procédé la mauvaiſe intention qu'il avoit, de me laiſſer dans l'embarras, ayant proteſté la lettre de change, que je n'avois acceptée que pour lui faire plaiſir; n'ayant pas comme lui de protection ſuffiſante pour me garantir des ſuites d'un pareil trafic. Le ſieur Voltaire me répondit que j'avois été trop lent à le ſervir dans une af-

faire auſſi preſſante; que toutes mes démarches étoient des fraudes; que je devois tâcher à les réparer; que rien n'eſt plus facile que d'acheter de ces billets de *Steuer* au prix courant, quand on eſt ſur les lieux; & qu'il étoit très-mécontent de me revoir ſans ces billets; qu'il les auroit ſûrement gardés. Là-deſſus je lui dis que je ne pouvois laiſſer paſſer cette affaire ſans me plaindre. Lui, pour m'appaiſer, me dit qu'il me dédommageroit de tout, qu'il payeroit les frais du protêt & ceux de mon voyage. Quant à ma peine & à ma perte de temps, que je ſerois content; qu'il vouloit commencer par m'acheter les brillans qu'il avoit eus chez moi pendant mon abſence, les ayant déjà portés à Potsdam ſur ſa croix & ſur ſon habit de théâtre. Effectivement, le jour de ſon arrivée à Berlin, il m'acheta pour trois mille écus de brillans, dont je lui rendis le ſurplus de la ſomme de quatre mille quatre cent trente écus, qu'il m'avoit aſſignés ſur mon père. Nous nous donnâmes à cet égard réciproquement des quittances, comme quoi nous n'avions plus rien à prétendre l'un de l'autre, touchant ces brillans; la lettre proteſtée & le tort infini que cela me fait dans mon commerce, mis à part. Trois jours après ce marché fini, le ſieur Voltaire me demanda encore des bagues pour la valeur de deux mille écus, & me dit de revenir dans quelques jours. Dans

cet intervalle, il envoya chez moi pour me prier de lui céder quelques meubles. Là-deſſus je lui envoyai un grand miroir, & je me rendis chez lui pour le prier de finir le dernier marché, ou de me rendre mes diamans. Le ſieur Voltaire enferma ce miroir dans ſon cabinet, en me diſant, qu'il ne me payeroit pas les derniers brillans ni le miroir; qu'il les garderoit pour ſe dédommager du marché trop précipité qu'il prétendoit avoir fait avec moi trois jours auparavant, quoique ces brillans de trois mille écus euſſent été taxés par M. Reclam, avant le marché conclu. Il me [illegible] par force en même temps une bague du doigt dans le château : ſon domeſtique, nommé *Picard*, étoit préſent. Il me ferma la porte au nez, & me dit de m'aller plaindre où je voudrois. Le lendemain Voltaire vint chez un lieutenant-colonel au ſervice du roi, le prit pour juge de cette affaire, & le pria de me faire venir chez lui. A peine fus-je entré, que Voltaire, en préſence du lieutenant-colonel, me pourſuivit par toute la chambre, le poing ſur la gorge, en me diſant que j'étois un fripon, & que je ne ſavois pas à qui j'avois à faire; qu'il avoit un pouvoir en main de me faire mettre dans une baſſe-foſſe pour le reſte de mes jours; mais que ſa clémence d'ailleurs étoit encore ouverte à mes infamies, ſi je voulois reprendre les brillans que je

lui avois vendus, & lui rendre les trois mille écus & tous les billets de ſa main. Je lui répondis que cela ne ſe pouvoit pas, & qu'il n'auroit pas acheté les brillans, s'il n'y avoit pas trouvé ſon compte; d'autant plus qu'il les avoit fait taxer avant le marché. Voltaire en fureur, voulut me maltraiter. Je ſortis de la chambre pour aller porter mes plaintes à S. M. Le roi indigné du procédé de Voltaire, a renvoyé mes plaintes au grand-chancelier, avec ordre de nous juger avec rigueur. J'ai déjà comparu avec le ſieur Voltaire à deux ſéances. Son domeſtique Picard aſſermenté, lui a déjà donné un démenti, ſur ce qu'il nioit m'avoir pris une bague par force. Je le ſommé de préſenter les conventions faites entre nous. Il dit qu'il n'y en a point; qu'il m'a confié la ſomme de dix-huit mille trente écus, ſans ſe faire donner le moindre contre-billet, ce qui reſſemble bien à Voltaire! Il affirme de plus qu'il m'a donné cette ſomme, pour acheter à Dreſde des diamans & des peliſſes au prix courant à trente-cinq écus la pièce. Je lui prouve par pluſieurs billets & des ordres écrits de ſa main, la vérité de tout ce que j'avance; il eſt aſſez hardi de dire que ce ſont des billets que j'ai retirés de la cheminée, après qu'il les avoit jeté au feu. Je lui ai donné un billet qui commence: *J'ai vendu à M. de Voltaire les articles ſuivans*, il a paſſé la plume

par-deſſus toutes ces lettres pour que cela reſſemblât à ſon écriture, & a ajouté au haut du billet, *pour paiement de trois mille écus, par moi réglé.* Ce ſtyle laconique ſe meſuroit ſur le peu de place qu'il y avoit au haut du billet, d'où il a rayé l'accent de l'*é* du mot taxé, & a ajouté *ables*, pour en faire *brillans taxables*, ce qu'il n'a pu faire dans le même billet du mot eſtimé, parce qu'il étoit trop près des autres mots. Cette contradiction, le ſtyle, la différente couleur de l'encre, l'eſtropiement des lettres, le commencement du mot *j'ai vendu* par un grand *J*, lui prouve aſſez ſon crime. Je préſente un certificat comme quoi il a envoyé les diamans pour être taxés chez Reclam, & il oſe le nier; il préſente une autre taxe qui étoit faite par cinq metteurs en œuvre, tous gens qui travaillent uniquement pour Ephraïm, & qui ont taxé ſelon qu'Ephraïm le leur a commandé.

Juſte & reſpectable Public, quelles doivent être mes prétentions? ſoyez mon juge, oubliez pour un moment les ouvrages immortels du grand poëte & du philoſophe, & prononcez vous-même ma ſentence.

PERSONNAGES.

ANGOULE-TOUT, Tantale en procès.

MAMON, génie d'*Angoule-Tout.*

ISMAEL, juif jouaillier.

RABINET, jouaillier juif, fils d'*Ismaël.*

ABIME-LOUCHE, conſeiller de juſtice.

GRIPE-PAR-TOUT, Ier ſergent.

AVALOIRE, IIe ſergent.

CRISPIN, valet d'*Angoule-Tout.*

BOUDINET, avocat d'*Angoule-Tout.*

BRANLEFIN, avocat de *Rabinet.*

Garde de ſoldats.

TANTALE
EN PROCÈS.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANGOULE-TOUT, MAMON.

ANGOULE-TOUT l'embraſſant.

VIENS-ÇA, mon cher Mamon, ne m'abandonne pas,
Toi ſeul es ce que j'ai de plus cher ici-bas,
Soutien de ma vieilleſſe, appui qui me ſoulage;
Mes plus beaux vers ſans toi ne ſeroient plus d'uſage:
Tu fais ſeul mon bonheur & ma félicité,
Sans toi mes vers iroient dans le fleuve Léthé.
Mais grace à tes faveurs, je n'ai point ces alarmes:
Les grands dans tous mes vers trouvent beaucoup de charmes;
Mon nom eſt recherché, j'en tire des honneurs,
Il eſt même connu de tous les imprimeurs.
Viens donc, approche-toi, tu réveilles mes rimes!
Tu ranimes en moi les vers les plus ſublimes...
Quoi, tu ne me dis rien! quel eſt donc ce défaut?

MAMON.

Monſieur, je ſuis rouillé du bas juſques en haut.

ANGOULE-TOUT.

Comment?

MAMON.

Vous me laiſſez toujours comme un hermite;
Je ſuis reclus chez vous quand on vous rend viſite,
Je ne puis voir aucun qui vous ſoit bien connu,

Qu'auſſi-tôt dans un coin je ne ſois détenu.
Vous m'empêchez de voir, & ma peine eſt mortelle,
Je ne vous ſuis jamais plus cher qu'à la chandelle;
Si vous perſévérez à me tenir caché,
Vous mourrez, que je crois, dans ce vilain péché.

ANGOULE-TOUT.

Hélas! mon cher Mamon, tu connois peu le monde;
S'il jette l'œil ſur toi, ma perte eſt ſans ſeconde;
Je ne te verrois plus, tu ſerois enlevé,
Mon cœur dans le chagrin ſe verroit engravé:
Le jour me porteroit un malheur ſans reſſource,
Si tu voulois le voir, y faire quelque courſe;
Non, crois-le, je le dis, il eſt plus à propos
Que tu reſtes chez moi dans un coin en repos.

MAMON.

Mais, Monſieur, je m'enrouille à reſter de la ſorte;
Un peu d'air fait grand bien, ſur-tout l'air de la porte.

ANGOULE-TOUT.

Tu ne ſortiras point, j'y prends trop intérêt.

MAMON.

Hé! Monſieur, penſez-y; quoi! toujours en arrêt?
C'eſt augmenter ma rouille.

ANGOULE-TOUT.

Il n'importe, te dis-je;
Tu dois être content que moi ſeul te dirige;
La rouille ne fait rien; mais pour fuir tout jarnac,
Comme un autre Scapin, fourre-toi dans ce ſac.
(*Il lui montre un grand ſac.*)
J'appréhende quelqu'un, les filoux font leur ronde;
Que ſi je te perdois, je perdrois tout le monde.

MAMON.

Mais, Monſieur, m'enfermer dans un ſac! quel moyen
Je m'en vais étouffer; cela n'ira pas bien.

ANGOULE-TOUT.

Tu n'étoufferas pas, j'aurai ſoin d'heure en heure
De t'aller viſiter. (*)

(*Ici il le fourre dans le ſac.*)

MAMON, *dans le ſac.*

Quelle ſombre demeure,
Que d'être dans un ſac.

ANGOULE-TOUT.

C'eſt pour ta ſûreté
Ainſi que pour la mienne.

MAMON.

Ah ! j'aime la clarté.

ANGOULE-TOUT.

Tu ne la verras pas, fais ce que je t'ordonne :
Fourre-toi, pour ton bien comme pour ma perſonne,
Fourre-toi dans ce ſac & n'en bouge jamais,
Que quand je te ferai reſpirer un air frais.

(*Angoule-Tout ici le fourre*)

MAMON.

Comme vous me fourrez ! mais qu'un diable m'enlève,
Si je ne vous ſuis pas, pour peu que le ſac crève.

ANGOULE-TOUT *avec de la cire & une chandelle.*

Vas, n'appréhende rien, le ſac n'eſt pas ſi clair ;
Je le cacheterai pour qu'il n'entre point d'air.

MAMON.

Mais prenez garde ici de brûler ma cervelle ;
La cire eſt un peu chaude, & j'en aurois dans l'aile.

(*) Il faut conſidérer que ce Mamon, qui eſt le génie de notre héros, doit être un homme habillé de fréderics-d'or & de ducats de la même eſpèce, qu'il en doit être couvert depuis la tête juſqu'aux pieds, tant par devant que par derrière.

ANGOULE-TOUT.

Ne crains rien, fourre-toi : bon, voilà qui va bien !
Cachetons.

MAMON.

Ahi ! la cire !

ANGOULE-TOUT.

Hé ! tout cela n'eſt rien :
Ne dis mot, c'eſt un feu qui paſſe comme l'ombre.

MAMON.

Ne quitterai-je point cette demeure ſombre ?

ANGOULE-TOUT.

Non, je te le défends, je t'y tiens tout exprès ;
Sur le ſac j'aurai l'œil, n'en bougerai d'auprès.

SCÈNE II.

ANGOULE-TOUT *parle ſeul à côté de Mamon qui eſt dans le ſac.*

Appellons maintenant mon valet ; c'eſt un drôle,
Qu'on tient par-tout furtif, c'eſt ce qui me déſole :
Sa manière d'agir m'irrite quelquefois,
Et je crois toujours voir à ſes mains de la poix.
Quand chez moi je me mets à compter des eſpèces,
Il me mange des yeux, viſite mes adreſſes,
Lit & relit ſouvent, ce qui n'eſt pas permis :
Quoique je n'en ai qu'un, il vaut cent ennemis.
Criſpin !

SCÈNE III.

CRISPIN, ANGOULE-TOUT, & MAMON *dans le ſac.*

CRISPIN.

MONSIEUR!

ANGOULE-TOUT.

Allons, qu'on me faſſe un meſſage,
Qu'on ne me prenne rien, & ſur-tout qu'on ſoit ſage!
Dis-moi, n'as-tu point mis ici rien de côté?
(Il lui tâte les poches.)

CRISPIN.

Monſieur, vous faites tort à ma fidélité.

ANGOULE-TOUT.

Voilà comme tous ceux que l'on voit en ſervice
Raiſonnent; mais pourtant ſi je trouve un indice
Qui t'accuſe d'avoir uſurpé ſur mon bien,
Que me répondras-tu?

CRISPIN.

Monſieur, il n'en eſt rien;
Je ſuis valet fidèle & ne ſuis jamais traître.

ANGOULE-TOUT.

Oui, mais tu manges trop, & moi qui ſuis ton maître,
Ignores-tu, dis-moi, qu'il me faut payer tout?
Ce trop grand appétit n'eſt pas trop de mon goût.
Tu dois te modérer, quoi qu'enfin l'on te diſe,
Prendre un peu ſur ta bouche & fuir la gourmandiſe;
Je ne vois point en toi que tu t'es amendé.

CRISPIN.

Je ne ſais pas, Monſieur, comme vous l'entendez;
Vos ſoupçons envers moi me paroiſſent funeſtes;
Sans jamais déjeûner, je n'ai rien que vos reſtes,
Encor petitement.

ANGOULE-TOUT.

Voyez le franc menteur,
Après qu'il s'eſt ſoûlé, fait le murmurateur.
Finiſſons tout ceci ſans tarder davantage,
Il faut dès à préſent m'aller faire un meſſage
Chez un juif jouailler qu'on nomme Rabinet:
Dis-lui que je l'attends ſeul dans mon cabinet,
Qu'il apporte avec lui de ſes plus rares pierres,
Et des bagues auſſi de toutes les manières;
Emeraudes, brillans, en un mot ce qu'il a;
Pour mieux en acheter, je veux voir tout cela.
Va, ne perds point de temps, la choſe eſt néceſſaire;
Je veux paroître en cour homme extraordinaire.

(*Ici Criſpin jette un coup-d'œil ſur le ſac.*)

CRISPIN.

Ce ſac eſt bien groſſi.

ANGOULE-TOUT.

Ce n'eſt pas pour ton nez que le four chauffe ici,
Va-t-en; fais ſeulement ce que je te commande.

CRISPIN *à part en s'en allant.*

Oui, j'y vais... mais vit-on avarice plus grande?
La preuve en eſt certaine, & quand j'y ſonge encor,
Je ne puis l'oublier ſans en perdre l'eſſor.

SCÈNE IV.

RABINET, CRISPIN.

CRISPIN.

Ce craſſeux, ce vilain, ce maître en ladreries
Renferme encor ſous clef tout reſte de bougie;
Un jour que par haſard j'en pris un ou deux bouts,
Lors il me menaça de me rouer de coups,
Me traita de frippon, me vomit mille injures,
Il me fallut pourtant eſſuyer ſes murmures!
Et ſur-tout l'habit noir qu'il a fait rétrécir,
L'ayant eu d'un bourgeois, ne pouvant s'en ſervir.

RABINET.

Comment? que vous a dit Monſieur Angoule-Tout?
D'acheter mes brillans ſeroit-il bien réſout?

CRISPIN.

Il eſt réſout, vous dis-je, effacez tous vos doutes;
Pour vos pierres, croyez qu'il vous les prendra toutes.
Pierres ou bien brillans, il en eſt amateur;
Suivez-moi, vous verrez ſi je ſuis un menteur.

RABINET.

Je vais donc me charger de toutes mes richeſſes?

CRISPIN.

Vous ne ferez pas mal, comptez ſur ſes eſpèces;
Il en eſt bien pourvu : comme il a du crédit,
Qu'il eſt aimé des grands, allons, ſans contredit,
Suivez-moi, Rabinet.

RABINET.

La valeur que je porte...

CRISPIN *l'interrompant.*

Mon Dieu, je n'entends rien au calcul.

RABINET.

Il m'importe,
Pour dix-huit mille écus, c'eſt la juſte valeur.
Je ſais bien que la cour ne ſouffre aucun voleur;
Et comme votre maître eſt un fameux poëte,
Je ne riſquerai rien de lui livrer ma boëte.

CRISPIN.

Non, vous dis-je, partons ſans tarder cette fois.
Suivez-moi, Rabinet, ſans compter ſur vos doigts;
Je vais vous faire voir ſon cabinet ſur l'heure;
Entrez & parlez-lui, c'eſt ici ſa demeure.
(*Il le tire par la manche.*)
Attendez, laiſſez-moi, je veux vous-devancer;
On n'entre pas ainſi, je vais vous annoncer.

RABINET.

Hé bien! allez, j'attends, revenez au plus vîte.

SCÈNE V.

RABINET *ſeul avec ſes brillans.*

Je compte m'enrichir d'une telle viſite;
Si ſon maître m'achète ici tout ce que j'ai,
Perſonne ne ſaura le gain que je ferai.
Je paſſerai d'ici pour aller en Hollande;
Des juifs je me verrai de la plus riche bande.
De-là je parcourrai les terres & les mers,
Sans craindre le danger de ſes gouffres amers;
Et dès que j'aurai vu les quatre coins du monde,
Lors, je m'établirai, c'eſt ſur quoi je me fonde:
Mais voilà juſtement le maître & ſon valet.

SCÈNE VI.

SCÈNE VI.

CRISPIN, ANGOULE-TOUT, RABINET.

CRISPIN à Angoule-Tout.

MONSIEUR, voilà le juif, mais juif en tout complet,
Qui porte des brillans comme des gringuenaudes.

RABINET à Angoule-Tout.

Excuſez, il veut dire ici des émeraudes.

CRISPIN.

C'eſt juſtement cela ; je ſuis peu connoiſſeur ;

ANGOULE-TOUT à Rabinet.

En fait de beaux brillans, je ſuis votre acheteur ;
En avez-vous beaucoup ?

RABINET.

Oui, bien pour dix-huit mille
Quatre cent trente écus, nul jouailler en ville
N'y pourroit contredire.

ANGOULE-TOUT.

Hé bien ! ſoit, entre nous
Montrez-les ſans façon, je les achète tous.

RABINET.

Monſieur, voilà ma boëte, & ſans cérémonie.

ANGOULE-TOUT.

Ouvrez-la donc un peu.

RABINET la lui ouvre.

Je l'ai fort bien garnie ;
Sa valeur monte bien à dix-huit mille écus,
Quatre cent trente.

ANGOULE-TOUT prenant ſa boëte.

Allez, nous ſommes convaincus
De ſa valeur, je crois que le tout eſt de priſe,
Que vous n'avez jamais de fauſſe marchandiſe.
(Ici il tire un billet de ſa poche en place d'argent.)
Mais prenez ce billet, mon nom y porte coup ;
Mon banquier de Paris vous remettra le tout.

RABINET.

Monſieur, je ne ſaurois, la choſe eſt impoſſible ;
L'argent comptant vaut mieux.

ANGOULE-TOUT tenant toujours ſa boëte.

Vous êtes bien terrible !
Allez, allez-vous-en à Dresde, j'y connois
Certain autre banquier qui, par-tout où j'étois,
M'a toujours fait plaiſir ; c'eſt un de mes intimes.
Il ſait auſſi combien j'ai gagné par mes rimes ;
Il ne manquera pas, en voyant mon billet,
De bien vous rembourſer juſqu'au bas du feuillet.

RABINET.

Voyons-le donc ; eſt-il conforme à la juſtice ?
ANGOULE-TOUT lui donne un billet faux, gardant ſa boëte.
Oui, vous n'y trouverez ni fraude ni malice.

RABINET le prenant comme bon.

Je partirai demain indubitablement.

ANGOULE-TOUT.

Adieu donc, à revoir.

CRISPIN à part, s'en allant avec ſon maître.

Il en tient ſûrement.

SCÈNE VII.

RABINET *seul.*

Tout ceci peut cauſer mon gain ou mon dommage ;
Mais dans le fond j'ai peine à faire un tel voyage :
La plupart des diſcours ſont ainſi que du vent ;
Je veux en avertir mon père auparavant :
Le voici par bonheur, ah, l'heureuſe rencontre !

SCÈNE VIII.

RABINET, ISMAEL.

RABINET.

Mon père, permettez qu'ici je vous démontre
Un fait qui vous fera faire réflexion,
Comme je dois agir dans une occaſion,
Touchant un gain que m'offre une fortune ouverte :
(Il lui montre le billet.)
Je penſe là-deſſus ne pas trouver ma perte.

ISMAEL.

Quel eſt donc ce papier?

RABINET.

C'eſt un certain billet
Qu'un poëte de cour, qui n'a qu'un ſeul valet,
M'a mis entre les mains (je le crois honnête homme).
Je dois pour ce billet recevoir une ſomme
De dix-huit mille écus ; & m'ayant obligé
Pour quatre cents reçus j'ai pris de lui congé.

Je pars demain pour Dresde avec cette aſſurance ;
Mais je veux prendre ici votre conſeil d'avance.

ISMAEL.

Ah ! mon fils, je ne ſais, certes je crains pour vous ;
Oui, je crains, je le dis ; j'apperçois là-deſſous
Pour vous comme pour moi quelque fraude funeſte,
Réfléchiſſez-y bien, je ne dis pas le reſte.
Faites examiner avant que de partir
Ce billet par quelqu'un. A ne vous point mentir,
Je doute qu'il ſoit bon.

RABINET.

Que dites-vous, mon père !
Monſieur Angoule-Tout me paroît fort ſincère.
Son valet eſt venu de ſa part me chercher ;
Je n'ai pu m'en défendre, il m'a fallu marcher,
Lui montrer mes brillans ſans craindre qu'il les pince.
Comme c'eſt un poëte aimé, chéri du prince,
Il les a retenus. Pour moi, de mon côté,
Recevant ſon billet je n'ai point héſité
De les lui laiſſer prendre ; & comme il eſt brave homme,
Je ne ſaurois manquer de recevoir la ſomme
Conforme à ſon billet.

ISMAEL.

Mais ne voyez-vous pas
Les ratures qu'il a ? Sur un ſemblable cas
Ouvrez les yeux, mon fils, pénétrez bien les choſes :
Les épines toujours ſont couvertes de roſes ;
Tout billet griffonné, je n'en dis rien de bon.

RABINET.

Ah ciel ! quand je le pris, je le pris à tâtons :
Je vais le reporter. Ciel ! ſoyez-moi propice.
Vit-on pareille fourbe & plus grande injuſtice ?

ISMAEL.

Allez, mon fils, allez, je vais à la maiſon;
Tâchez, ſi vous pouvez, d'en retirer raiſon.

SCÈNE IX.

RABINET, CRISPIN.

RABINET.

Je ſuis perdu, Criſpin, j'ai fait une bévue,
Ou ton maître, je crois, n'a pas eu bonne vue;
Mais comme on ſait au fond qu'il eſt judicieux,
(Ici il lui montre le billet en queſtion.)
Sur le billet que j'ai qu'il ouvre un peu les yeux,
Il verra qu'il eſt faux & tout à fait contraire
A l'accord qu'avec lui j'ai fait.

CRISPIN.

Méchante affaire!
Mon pauvre Rabinet, par ma foi, je vous plain:
Réglez-vous aujourd'hui ſans attendre à demain.
Si le billet eſt faux, comme vous dites l'être,
J'appréhende pour vous, car je connois mon maître:
Il vous niera le fait, & dans ce renîment
Il ſoutiendra ſa cauſe; & tout ſoudainement,
Comme il a force en main, il peut vous faire mettre
Dans un cachot d'abord; je puis vous le promettre;
S'il vient à vous nier que ce billet ſoit faux
Ou bien que vous l'ayez changé.

RABINET.

De ces défauts
Je ne ſuis point capable, & je ſuis trop ſincère

Pour faire un pareil coup : non, tout ce que j'eſpère,
C'eſt d'en avoir un autre en rendant celui-ci ;
Allez lui dire, allez, je vous attends ici.

SCÈNE X.

RABINET *ſeul.*

Les poëtes ſouvent ſont des oiſeaux à craindre,
Mais avec celui-ci je ne puis me contraindre.
J'aime la vérité, la droiture ; & mon cœur
S'en eſt toujours flatté ſans faire aucune erreur.
Que s'il ne reprend pas ſon billet, qu'il me rende
Au moins tous mes brillans ; ou je veux qu'on me pende,
Si je ne vais au prince en faire mon rapport.
Nous verrons qui de nous aura droit, aura tort :
Il a ma marchandiſe, il ne peut s'en défendre ;
Les quatre cents écus, je veux bien les lui rendre,
Reprendre mes brillans, & ce faiſant ainſi
Je me verrai bientôt hors de tout ce ſouci.
Mais le voilà qui vient.

SCÈNE XI.

ANGOULE-TOUT, Gardes de ſoldats, CRISPIN.

ANGOULE-TOUT.

Quel eſt donc ce murmure ?
Vous n'êtes pas parti ? quoi ! faut-il que j'endure
Un juif qui m'a trompé, qui pour de faux brillans
Prend quatre cents écus, & filoute céans.

RABINET.

Comment ! votre billet eſt faux, n'eſt point fidèle ;
Je viens pour vous le rendre, & la ſomme réelle
De quatre cents écus que j'ai reçus de vous.

ANGOULE-TOUT.

Gardes, ſaiſiſſez-moi ce maître des filoux,
Qui ſouille impunément la demeure royale
Par des tours de frippon. Cette ame déloyale
D'un juſte-au-corps de pierre il faut le revêtir ;
Prenez-le ſans quartier, s'il ne veut pas ſortir.

RABINET.

Oui, oui, je ſortirai. Quelle ſupercherie !
Le prince la ſaura ; c'eſt une fourberie.
Il eſt trop juſte & ſage, en cette occaſion,
Pour ne m'en pas donner de ſatisfaction.

ANGOULE-TOUT.

Gardes, tenez-le bien, empêchez qu'il ne forte :
Avec un pareil drôle il faut avoir main-forte.
Otez-lui cette bague, elle appartient à moi ;
Le coquin me l'a priſe ; Ah ! j'en jure ma foi.
Mais voyez ce frippon, que la fièvre quartaine,
Gravelle & maux de dents, la goutte & la migraine,
Le puiſſent bien ſerrer pour l'apprendre à voler !

RABINET à la garde qui veut s'en ſaiſir.

Elle eſt à moi ; Meſſieurs, laiſſez-moi donc parler.
Depuis ſix ans entiers j'ai porté cette bague ;
J'en ai fait un achat lorſque j'étois à Prague ;
Comment peut-elle donc être à lui ? ſur ce cas
J'en ai ſur moi, Meſſieurs, de bons certificats.
Qu'il me rende plutôt mes brillans qu'il recèle,
Ou je vais chez le prince en porter la nouvelle.

(Il ſort.)

SCÈNE XII.

ANGOULE-TOUT, Gardes de ſoldats, CRISPIN.

ANGOULE-TOUT à la garde.

COMMENT ! vous le laiſſez partir ? c'eſt un frippon ;
Il ne faut pas le croire, & j'en aurai raiſon.
Gardes, retirez-vous, vous avez les mains mortes :
Je ſaurai bien l'avoir par d'autres mains plus fortes.
(*Ici la garde ſe retire.*)

SCÈNE XIII.

ANGOULE-TOUT, CRISPIN, & MAMON *dans le ſac.*

ANGOULE-TOUT.

CRISPIN, ne laiſſe plus entrer un tel frippon ;
Que s'il revient encor, donne-lui du bâton.
Et qu'on me laiſſe ſeul.

SCÈNE XIV.

ANGOULE-TOUT MAMON *dans le ſac.*

ANGOULE-TOUT.

MA cervelle eſt troublée !
Le monde tous les jours me vient prendre d'emblée ;
Je ne puis faire un pas ſans voir quelque frippon :

Mais voyons dans le ſac, mon cher ami Mamon.
Es-tu là, dis-le moi ?

MAMON dans le ſac.

Certes, Monſieur, j'étouffe,
Faute de reſpirer ; ah ! c'en eſt fait, je bouffe,
Que ſi votre ſac crève, adieu le ſuperflu ;
Je fuirai par un trou, vous ne me tiendrez plus.

ANGOULE-TOUT.

Comment, mon cher Mamon ! je crois que tu veux rire ;
Le ſac eſt des meilleurs, comme je le déſire.
Tiens, je viens t'apporter, pour augmenter ton prix,
Des brillans des plus beaux, dont tu ſeras ſurpris.

MAMON.

Ouvrez-moi donc le ſac que je les conſidère.

ANGOULE-TOUT lui donne ici de l'air.

Attends, je vais l'ouvrir.

(Ici Mamon montre ſeulement ſa tête hors du ſac.)

Les vois-tu bien ? j'eſpère
Que tu les garderas bien précieuſement.

MAMON.

Oui, je les garderai.

ANGOULE-TOUT.

Fais m'en donc le ſerment.

MAMON.

Foi de Mamon.

ANGOULE-TOUT.

Fort bien, rentre donc en ton centre.

MAMON.

Vous m'allez renfermer ?

ANGOULE-TOUT.

Je crains que quelqu'un n'entre.
Garde-moi ces brillans, ne ſouffle pas un mot ;
Reſte tranquille ici, je reviendrai tantôt.

MAMON.

Vous me rempaquetez d'une façon terrible ;
Je voudrois que le ſac ne fût pour vous qu'un crible.

ANGOULE-TOUT.

Tous tes ſouhaits ſont vains, ſur un ton abſolu
A te ſerrer toujours je ſuis fort réſolu.

MAMON, rentrant au ſac.

Pauvre Mamon !

ANGOULE-TOUT, le fourrant dans le ſac.

T'ais-toi, pauvre avec des richeſſes !
C'eſt-là l'unique but de toutes mes tendreſſes.

(*Ici la muſique fait un intermède en attendant que le procès vienne.*)

SCÈNE XV.

RABINET, ABIME-LOUCHE, GRIPE-PARTOUT, AVALOIRE, BOUDINET, BRANLEFIN.

RABINET à Abime-Louche.

O TEMPS ! ô ſiècle ! ô mœurs ! un ſavant l'a bien dit...
Je viens à vous, Monſieur, pour avoir du crédit,
Contre un Angoule-Tout, c'eſt ainſi qu'on le nomme.
Oui, de chagrin, mon père en eſt mort. Le pauvre homme
Ayant appris ma perte & les brillans changés,
Car ce ne ſont pas ceux dont je m'étois chargé.
Ce ladre au fond du cœur, par un tour de poëte,
Pour quatre cents écus s'eſt ſaiſi de ma boëte,
Tandis que dix-huit mille au fait manquent encor.
Il prétend retenir ce que j'ai de tréſor ;

Mais je le plaiderai de quelque ſens qu'il courbe :
Cette bague à mon doigt fait connoître ſa fourbe ;
Il voulut s'en ſaiſir, me traitant de voleur :
Mon père l'apprenant en eſt mort de douleur.
Cependant j'ai fait voir que j'avois cette bague,
Depuis ſix ans entiers, que je l'avois de Prague :
Mais lui ſans s'émouvoir m'a traité de frippon,
Retenu mes brillans ſans aucune raiſon ;
Je viens très-humblement implorer la juſtice
Contre un crime pareil fait à mon préjudice.

ABIME-LOUCHE.

Si vos rapports ſont vrais, qu'ils ſoient bien aſſortis :
Pour m'en éclaircir mieux je veux voir les partis ;
Car j'ai l'ordre du prince, & ſur pareille choſe
Il faut vous préparer à plaider votre cauſe.
Que ſi vous la perdez, il y va de la mort ;
Un favori n'eſt pas pour qu'on lui faſſe tort.
(*Ici il dit à un des ſergens :*)
Qu'on aille le chercher promptement.

GRIPE-PARTOUT.

Il arrive.

AVALOIRE.

Par ma foi, le voilà.

SCÈNE XVI.

ANGOULE-TOUT, RABINET, ABIME-LOUCHE, GRIPE-PAR-TOUT, AVALOIRE, BOUDINET, BRANLEFIN, CRISPIN.

ANGOULE-TOUT.

COMMENT ! cette ame juive
Oſe paroître ici ?

RABINET.

Qui n'y paroîtroit pas ?
Vous avez mes brillans.

ABIME-LOUCHE.

Terminez vos débats.
Angoule-Tout parlez.

ANGOULE-TOUT.

Faut-il que l'impoſture
Règne dans le commerce, & qu'encore on l'endure ?
Que la fraude ſe gliſſe à tout moment chez nous,
Qu'on nous faſſe paſſer pour fins de faux bijoux.
Oui, j'ai tous ſes brillans comme un entier indice
Qu'ils ſont faux, & je viens les montrer en juſtice
Contre lui, ce frippon ! je le dis hautement.
(*Ici il tire de ſa poche de faux brillans qu'il jette ſur une table.*)
Jugez-en, les voilà : l'injuſte les dément,
Mais je les tiens pour faux ; qu'il diſe le contraire !
Voudroit-il démentir le meilleur lapidaire ?

RABINET les examinant.

Ah ! ce ne ſont pas ceux que je vous ai vendu :
Si vous le ſoutenez, je ſuis homme perdu.

ANGOULE-TOUT.

Oui, je te le ſoutiens, méchante conſcience!
Veux-tu qu'après ce tour j'aie en toi confiance?

BRANLEFIN à Abime-Louche.

Monſieur, cet homme eſt faux dans ſon raiſonnement.

RABINET.

J'en leverai les mains ſur mon propre ſerment.

BOUDINET.

Non, nous n'admettons point qu'un juif parmi nous jure;
Le prince ne veut pas de telle procédure.

BRANLEFIN.

Mais lorſque Angoule-tout n'a pas l'air d'un chrétien,
Rabinet peut jurer ſans faire tort à rien.

ABIME-LOUCHE.

Cette replique rend les choſes indéciſes;
Mais moi je vais ici les rendre plus conciſes:
Décidons ce procès, j'ai l'ordre de la cour.
Si ces brillans ſont faux, comme on le voit au jour,
Ou qu'on les ait changés comme le juif rapporte,
Angoule-Tout, donnez la clef de votre porte;
Si vous êtes croyable, on le verra par-là.

ANGOULE-TOUT.

Non, vous ne l'aurez pas. Qu'eſt-ce donc que cela?
Croyez-vous contre moi jouer ce méchant rôle:
Vous devriez vous taire & croire à ma parole.

ABIME-LOUCHE.

Doucement, votre clef terminera le tout;
J'ai droit de procéder, de juger juſqu'au bout.

ANGOULE-TOUT.

Je ne la donne point.

ABIME-LOUCHE.

Il faut rendre juſtice
A qui le droit eſt dû.

GRIPE-PARTOUT à Angoule-Tout.

Ça que l'on obéiſſe ;
Le prince le prétend.

AVALOIRE le pouſſe & lui prend la clef de ſa poche.

Allons donc, ſans mic-mac.

ANGOULE-TOUT.

Quoi ! vous me la prenez ! au voleur ! ah ! mon ſac !

ABIME-LOUCHE.

Il faut que tout ſoit vu, qu'on faſſe la viſite :
Allez, ſergens, allez, qu'on l'exécute vîte.

SCÈNE XVII.

ABIME-LOUCHE, ANGOULE-TOUT, RABINET, BRANLEFIN, BOUDINET, CRISPIN.

ABIME-LOUCHE à Angoule-Tout.

En attendant, Monſieur, repoſez-vous un peu.

CRISPIN à part.

Ah ! j'ai peur que ſon ſac ne perde à tout ce jeu.

ANGOULE-TOUT s'aſſeyant.

Contre le droit des gens, faut-il que l'on agiſſe ?

ABIME-LOUCHE s'aſſeyant.

Mais le prince l'ordonne, il faut qu'on obéiſſe ;
Croyez que ce qu'il fait eſt toujours juſte & bon,
Qu'il ne laiſſe jamais impuni le frippon.

ANGOULE-TOUT.

Comment faut-il qu'un juif me faſſe telle affaire,
Qu'il me cite en juſtice & ſoit mon adverſaire ?
Un coquin à rouer.

RABINET.

Je ſuis fort innocent ;
Je veux ce qui m'eſt dû, la juſtice y conſent.

ABIME-LOUCHE.

Paix. Voilà le retour de nos ſergens,

SCÈNE VIII.

GRIPE-PARTOUT, AVALOIRE, *portans tous deux Mamon dans le ſac*, ANGOULE-TOUT, CRISPIN, RABINET, BRANLE-FIN, BOUDINET.

GRIPE-PARTOUT poſant le ſac à terre.

LA peine
De porter ce gros ſac, nous a mis hors d'haleine.

AVALOIRE poſant l'autre bout.

Il eſt diablement lourd.

ABIME-LOUCHE aux ſergens.

Faites-en l'ouverture.

ANGOULE-TOUT les en empêchant

Je m'oppoſe à ce fait, & romps la procédure.
Le dieu de ma ſanté s'y trouve, il eſt dedans ;
Si vous l'allez ôter, je cours mille accidens.

ABIME-LOUCHE.

Ouvrez le ſac, ſergens, laiſſez-le toujours dire.

ANGOULE-TOUT.

Criſpin, aide-moi donc, prends ce bout contre eux, tire.

MAMON dans le ſac, fait entendre une groſſe voix diſant :

Je ſuis le Réſiſtible !

ABIME-LOUCHE étonné s'enfuit avec les autres.

O ! prodige étonnant !

GRIPE-PARTOUT.

Un ſac qui parle !

RABINET.

Ah Ciel !

AVALOIRE & les autres.

Fuyons tous maintenant.

SCÈNE XIX.

ANGOULE-TOUT, MAMON, CRISPIN.

ANGOULE-TOUT.

AH ! je vois que le Ciel prend fort à cœur ma cauſe.

(Ici il s'aſſied ſur le ſac.)

Mon aimable Mamon, ſur toi je me repoſe.

MAMON.

Monſieur vous me bleſſez par votre peſanteur ;
Qu'ai-je donc entendu ? quelle eſt cette rumeur ?
Ouvrez, je veux voir clair ; l'enfermé me ſuffoque.
Ce ſac, à tout moment, contre moi s'entre-choque :
Je me ſens baloter, je ne ſais pas comment :
Pourquoi donc me donner un autre mouvement ?

ANGOULE-TOUT.

Hélas ! mon cher Mamon, ce n'eſt pas moi. La pièce
Qu'on vient de me jouer de beaucoup t'intéreſſe.
Si tu n'avois parlé, des coquins t'auroient pris ;
Mais ton parler les a fort vivement ſurpris,
De ſorte qu'ils ſe ſont mis à fuir tous enſemble.
Mais va, raſſure-toi, je vais, comme il me ſemble,
Te remettre en ton trou, ne bouge pas delà ;
Je m'en vais à la cour rapporter tout cela.

SCÈNE XX.

SCÈNE XX.

CRISPIN *seul.*

Je ne ſais ſi je dors, ſi je rêve, ou je veille ;
Mon maître eſt un grand homme, & c'eſt une merveille !
Quand on le voit parler à ſon ſac, on diroit
Que quelque diablerie ici s'en mêleroit :
Il rompt toute juſtice, il envoie un juif paître,
Lui retient ſes brillans : que penſer d'un tel maître ?
Avare, ladre, chiche ; à ces trois qualités
On peut le reconnoître. Il a pluſieurs traités :
Traité d'ame hautaine, & traité d'avarice,
Traité de ladrerie, & traité d'injuſtice,
Traité de pur orgueil, traité d'ambition,
Traité de vrai mépris, traité ſur ſon Mamon,
Traité de paſſions, traités des plus traitables ;
Et pour conclure enfin, traités de tous les diables.

Fin de Tantale en procès.

LE

PALLADION,

POËME GRAVE.

EN SIX CHANTS.

AVERTISSEMENT.

Le marquis de Valory fait le nœud de tout ce Poëme; on ſuppoſe que le Ciel l'a doué de cette rare faveur, qui fait que ſa préſence rend l'armée Pruſſienne invincible (*). Les Saints qui ſe fourrent partout, révèlent ce ſecret au prince Charles de Lorraine; celui-ci tente d'exécuter le projet d'enlever le marquis; après quelques inutiles eſſais, Franquini, au-lieu du marquis, enlève ſon ſecrétaire Darget, perſonnage qui joue ſon rôle comme un autre dans ce Poëme. Les Pruſſiens que Valory & la diſcorde irritent, pour tirer vengeance de ce prétendu affront, livrent une ſanglante bataille aux Autrichiens, où les Saints, comme de raiſon, vont ſe mêler encore. Les Pruſſiens ſont victorieux, le fruit qu'ils remportent de cette journée eſt l'échange de Darget contre un général des Autrichiens fait priſonnier dans cette bataille. Le prince Charles renonce au projet d'enlever Valory, la rancune ceſſe, & enſuite l'harmonie ſe rétablit.

Si quelque lecteur malin ne trouve pas ce ſujet

(*) L'incident qui a donné naiſſance à ce Poëme, date de la fin de la guerre de 1745. Voyez la *Nouvelle Vie de Fréderic II*, par M. l'abbé Denina, pag. 87 & ſuivantes, édition grand in-8vo. d'Amſterdam, 1789.

assez héroïque pour l'Epopée, nous le renvoyons au fameux Poëme de la *Guerre des Rats*, au *Lutrin* ou bien au *Vert-Vert*; & en cas que tous ces ouvrages immortels ne puissent ramener son sentiment, l'auteur prendra le parti de s'en consoler, assuré que la postérité ne pourra cesser d'admirer un ouvrage où elle trouvera fondus ensemble tous les poëmes épiques qui ont été faits depuis Noé jusqu'à nos jours. Pour donner plus de poids à l'ouvrage, on ne manquera pas de faire imprimer à la tête, les lettres les plus exagérées de flatterie qu'on aura écrites à l'auteur sur ce sujet, & Mr. Euler qui a perdu un œil en calculant, perdra l'autre en résolvant l'important problême du nombre innombrable d'éclats de rire, que le monde fera à la lecture de ce grave ouvrage.

PALINODIE,

A M. DARGET.

J'en ſuis fâché, pauvre Darget,
Si ma Muſe trop indiſcrète,
De ſes bons mots te fit l'objet :
Rappelle-toi que tout poëte
Doit amplifier ſon ſujet.
Ton nom, ſi propre à l'hémiſtiche,
Vint dans mon Poëme à propos
Se placer comme dans ſa niche ;
Et je chargeai deſſus ton dos
Tout ce qu'une fiction folle,
Et la giganteſque hyperbole
Imagina pour mes héros.
Lorſque notre feu nous tranſporte,
L'eſprit accouche ou bien avorte
De cent traits frappés hardiment ;
Le menſonge peu nous importe,
S'il s'énonce agréablement ;
C'eſt en agiſſant de la ſorte
Qu'Homère a plu ſi conſtamment ;
Et ſes ouvrages ſi durables,
Sont un heureux tiſſu de fables
Menſongères aſſurément.
Que ſais-je, ſi le gars Therſite
Ne fut pas homme de valeur,
Auquel Homère ôta le cœur,
Pour qu'Achille eût plus de mérite ?

Sur ce modèle j'eus l'honneur
De te dépeindre Sodomite
Chez ton luxurieux recteur,
Afin de dauber le Jéſuite :
J'oſai te faire voyageur,
De jeunes nonnains violeur,
Et dans le pays Sybarite
Des plus mauvais romans l'auteur.
Ah ! quand notre verve maudite
Nous a remplis de ſa fureur,
De notre cervelle animée,
Il part, ainſi que d'un volcan,
Des flammes & de la fumée,
Et rien n'arrête ce torrent :
Dans ces fougueux enthouſiaſmes
Nous emportant à tout haſard,
Il nous échappe des ſarcaſmes
Auxquels le cœur n'a point de part...
Je devine ce qui t'offenſe,
Ne ſeroit-ce pas ce tableau
Où ton patron ou ton fléau
Arrêta ta concupiſcence ?
Ah ! cet exemple eſt bien plus beau
Que celui de la continence
Du grand deſtructeur de Numance,
Et digne d'un ſaint mort puceau...
Oui, par certaine épître encore
J'ai mérité de l'ellébore,
Pour avoir dans tous tes portraits
Follement barbouillé tes traits.
Je t'y traitai de Turc à More,
Sachant qu'aucun mortel n'ignore

Que les poëtes ſont menteurs :
Comme on ne daigne pas nous croire,
J'ai cru pour établir ta gloire,
Que je devois charger tes mœurs.
Enfin, DARGET, ſur ton hiſtoire,
Nul ne conſultera mes vers ;
Ils n'iront point à la mémoire,
Ils ſeront rongés par les vers :
Je veux que leur recueil ſtérile,
Enfant de mon oiſiveté,
Périſſe dans l'obſcurité,
Loin des yeux d'un mordant Zoïle.
Tout auteur plein de vanité,
Qui tend à l'immortalité,
Doit, narrant avec pureté,
Avoir l'art de plaire ou d'inſtruire...
Moi qui n'ai point ces grands talens,
J'abandonne ces vaſtes champs
Aux verſificateurs habiles,
Qui remplacent de notre temps
Les Horaces & les Virgiles.
D'eux, redoute les coups de dents,
Et non de ma Muſe badine,
Qui folâtre, qui te lutine,
Qui, ſans conſulter le bon-ſens,
Débite ce qu'elle imagine,
En vers mauvais, mais non méchans,
DARGET, que rien ne te chagrine ;
Ris tout le premier de ces vers ;
Leurs ſons ſe perdent dans les airs,
Et je crirai plutôt famine,
Que de ſouffrir qu'on les deſtine

A courir par-tout l'univers...
Mais fi, par quelque perfidie
Dont je ne puis me défier,
Dans le monde on les expédie,
DARGET, par ma Palinodie,
Tu ſauras te juſtifier.

LE PALLADION,

POËME.

CHANT PREMIER.

Je ne ſuis né pour chanter des héros,
Un flageolet me tient lieu de trompette ;
Pégaze court & par monts & par vaux,
Quand ſur ſa croupe il porte un vrai poëte ;
Quand je le monte il ſemble une mazette,
Le plus rétif de tous les animaux.
Je veux pourtant chanter de ma voix rauque
Ce Valory, ce fameux champion
Qui, par l'effet de ſon deſtin baroque,
Des Pruſſiens fut le Palladion ;
Et pour lequel ſe fit mainte bleſſure,
Quand les houſards, fins & ruſés matois,
De l'enlever eſſayant l'aventure,
Autour du camp venoient en tapinois.
O vous! divin & très-bavard Homère,
Des rimailleurs & l'oracle & le père,
Qu'ont adoré tous vos commentateurs,
Gens ennuyeux, comme vous radoteurs ;
Trompez pour moi le vigilant Cerbère,
Échappez-vous de ſes ſombres cachots ;
Inſpirez-moi des chants toujours nouveaux !
Qu'à l'Hélicon votre flambeau m'éclaire :
Par vous d'Achille on connoît la colère ;

Mais cet Achille, encor qu'un grand héros,
Qui pourfendit & tua ſes rivaux,
Enſanglantant du Xante l'onde claire,
N'eſt dans le fond qu'un héros en chimère.
Bien autre étoit le vaillant Valory
Dans les combats par ſon père aguerri,
Dont je vous fais l'hiſtoire véritable;
C'eſt un héros au-deſſus de la fable...
O protectrice aimable de Berlin!
Je vous implore, immortelle Hédevige,
Pour un rebelle élève de Calvin;
Que vos attraits, par un nouveau prodige,
En inſpirant votre dévot couſin,
Jettent ſur lui rien qu'un regard bénin;
Au paradis dites un patenôtre;
Favoriſez ce poëme badin,
L'ouvrage alors ſera cenſé le vôtre,
Si l'aſſiſtez de votre appui divin!
Le bon Charlot chaſſé de Siléſie,
Avoit mené ſes fiers Autrichiens
Dans un bon camp, où regorgeant de biens,
Ils menoient tous une joyeuſe vie,
Comme prélats dans leur groſſe abbaye.
Au bord de l'Elbe ils faiſoient leur ſéjour:
Le mal étoit, que l'armée ennemie
Avoit ſi-tôt l'Autrichienne ſuivie,
Qu'on entendoit, ſi l'on n'étoit bien ſourd,
Du camp Lorrain le Pruſſien tambour.
Dans ce camp fort, le valeureux Lorraine
Sur l'ennemi vainement ſe déchaîne;
Il voit ſouvent ſes partis écloppés,
Tout balafrés, s'enfuyans hors d'haleine,
Et dans les champs leurs membres diſſipés.

Hélas ! dit-il, s'appuyant ſur Roſière,
Qui reſſembloit à l'homicide Mars,
A quel Saint dois-je adreſſer ma prière ?
Qui diable peut raſſembler nos fuyards !
Si tant de fois j'ai tenté les haſards,
Je n'en puis, mais beaucoup je m'en chagrine,
Si nous voyons que l'aigle des Céſars
Sous tant de coups menace enfin ruine.
Prince, lui dit prudemment ſon ami,
Quittez, quittez la triſteſſe & l'ennui :
Au noir chagrin ne ſoyez pas en proie ;
Qui pleura hier, rit peut-être aujourd'hui.
Que les plaiſirs, les feſtins & la joie
Faſſent ceſſer la douleur qui vous noie ;
Vous éprouvez le deſtin des combats :
Si m'en croyez, faiſons un bon repas ;
Demain, s'il plaît à l'aveugle fortune,
Sur l'ennemi verſant notre rancune,
A notre tour nous ferons grand fracas.
Il dit, d'abord la table fut couverte
De mets exquis, on en mangea ſans perte :
Trente laquais à la démarche alerte,
Voloient ſans fin de la table au buffet ;
Du vin du Cap à longs traits on buvoit ;
L'âpre Pontac, le pétillant Champagne,
Différemment les verres coloroient
Et les filets des langues délioient.
Le Saint-Ignon qui battoit la campagne,
Dans ſon harnois très-fort ſe démenoit :
Le bon Charlot en perdit la triſteſſe ;
Et ſur ſon front la brillante alégreſſe
Tout doucement ſa douleur effaçoit :
Déjà chacun parloit de ſa maîtreſſe ;

Se déridant, le bon Charlot rioit ;
Toujours buvant, bientôt plus ne ſavoit,
Plein des vapeurs d'une bruyante ivreſſe,
Ce que ſa langue, allant toujours, diſoit :
Il clignotoit de ſa foible paupière,
Ne voyoit plus, tout avec lui tournoit ;
Il veut marcher, il retourne en arrière,
Moitié tombant & moitié chancelant,
De ſes deux bras dans l'air ſe débattant ;
On le ramène, & ſelon ſa coutume,
Le fait coucher dans un bon lit de plume.
Son confeſſeur à propos arriva,
De ſes deux doigts allongés le ſigna,
Brailla latin, marmotta quelque Pſeaume,
En s'adreſſant à Saint Pierre, ou Jérôme ;
Ce qui d'abord au bon Charlot donna
D'un doux ſommeil le plus parfait ſymptôme :
Car pour dormir remède ſûr, dit-on,
C'eſt d'écouter un onctueux ſermon ;
Depuis trente ans eût-on une inſomnie,
D'abord bâillez, l'ame eſt appeſantie,
Ouvrant la bouche & baiſſant le menton,
Fermant les yeux, tombez en léthargie.
Déjà la nuit a de ſon voile obſcur
Couvert le ciel & toute la nature,
Et des hiboux, oiſeaux de triſte augure,
Retentiſſoit le cri amer & dur :
Quand tout-à-coup ſur la tente du prince,
D'un vol plus leſte & prompt que l'épervier,
Vient de l'Olympe un farfadet tout mince ;
C'étoit, dit-on, un Saint de ſon métier,
Qui plus étoit, le Saint de la province.
Tout doucement il s'approche de lui,

Dit à Charlot : Si je viens aujourd'hui,
C'eſt que je veux vous porter mon appui ;
Népomucène étoit mon nom de guerre,
Qu'on me donna lorſque je fus ſur terre :
On m'y traita, comme ſavez, fort mal.
Je confeſſois, & mon devoir auſtère
Sur certain point m'obligeoit au myſtère ;
Lorſque mon roi, mon prince très-brutal,
Voulant ſavoir ce que je devois taire,
Me fit couper, dans ce ſéjour fatal,
Ma langue, afin d'aſſouvir ſa colère ;
De ce malheur je fus bien me moquer ;
Et pour un Saint, plus ou moins d'une langue !
C'eſt moins que rien ; on bavarde, on harangue,
Sans langue enfin on peut bien s'expliquer.
Vous le ſavez, la gente (*) Britannique
Très-clairement ce phénomène explique.
Mais revenons à l'important ſujet,
Qui de là haut m'a fait mettre en voyage.
Du Paradis je partis comme un trait,
Lorſque je vis foiblir votre courage,
Que mon héros ſi fort ſe lamentoit ;
Quoi, mon héros, diſois-je, eſt catholique !
Et nous verrons un maudit hérétique
Barbarement le prendre en ſon lacet !
Car quoique Saint (eh ! Dieu me le pardonne),
Je hais ces gens qui ne vont point au prône ;
Ce ſont coquins, ſacrilèges, félons,
Qui brocardant & les Saints & la Meſſe,

(*) La fille ſans langue qui parle, ſelon ce qu'en rapporte la ſociété royale de Londres.

Nous affublant de mauvaiſes raiſons,
De nos autels ont éclairci la preſſe.
Je veux punir ces infames vauriens,
Et protéger votre race orthodoxe,
Mes chers Hongrois, mes chers Autrichiens!
Or écoutez! ce n'eſt point paradoxe:
Si vous voulez dompter les Pruſſiens,
Bien vous gardez de déployer la force;
Trop mal ſouvent vous en êtes trouvés;
De la valeur appréhendez l'amorce.
Si mes conſeils en ce jour vous ſuivez,
Un autre jour il vous convient de prendre;
C'eſt un ſecret que je vais vous apprendre.
Comme jadis étoit dans Ilion,
Cette immortelle égide de Minerve,
Enchantement qui de tout mal préſerve,
Le Pruſſien a ſon Palladion.
Sainte Hédevige & ſainte Geneviève
Leur ont donné certain marquis François:
Au gros marquis tiennent tous leurs ſuccès.
Tant que du camp l'ennemi ne l'enlève,
Le Pruſſien ſera toujours heureux.
Si quelque jour le houſard vous le happe;
A tous vos coups nul Pruſſien n'échappe:
Enlevez donc ce Valory fameux.
Il dit; & puis ſans nul autre étiquette,
Monſieur le Saint remonte ſa chouette,
Et prend ſon vol au bénin Paradis.
Le bon Charlot en eſt tout ébahi;
Il ne ſait plus ou s'il rêve ou s'il veille:
Ah! Saint Joſeph, dit-il, quelle merveille!
N'en doutons point, tout va nous réuſſir;

Le

Le Ciel s'en mêle, il va nous ſecourir;
Et l'on verra bientôt changer les choſes.
Déjà l'aurore, au viſage vermeil,
Vers l'orient, de ſes beaux doigts de roſes,
Avoit ouvert les portes du ſoleil;
Et les oiſeaux par leur tendre ramage,
Et les clairons, & le bruit du tambour,
Et le ſoldat buvant, faiſant tapage;
Tout annonçoit l'aube d'un heureux jour;
Quand le Lorrain, eſſuyant ſa paupière,
Dit: Qu'à l'inſtant on appelle Roſière.
Roſière arrive, & le héros lui dit:
Dans un moment je vais quitter le lit;
Courez, volez; par votre voix ſonore,
Avertiſſez du retour de l'aurore
Tous nos héros; que ſans perte de temps
Dans cette tente ils viennent tous ſe rendre;
Et lorſque tous ici ſeront préſens,
Bientôt ſauront ce qu'il faut leur apprendre.
Il part; voici qu'arrivent ces guerriers,
Superbes, fiers, perchés ſur leurs courſiers.
N'y penſez pas, je n'ai point la folie,
Ami lecteur, de vous hiſtorier
De leurs chevaux la généalogie:
Podarge à tous eut-il donné la vie,
Le dire ici, ſeroit vous ennuyer.
Vint le premier Walis, chargé d'années:
Du vieux Neſtor il eut les deſtinées;
Grand babillard, peu d'accord, dur, altier.
Vint après lui ce Lobkowitz farouche,
Le fou Spada, le ſage d'Aremberg;
Waldeck, ayant le blaſphème à la bouche,

Le ſuit, jurant & le ciel & l'enfer.
Puis vient riant, & d'un rire âpre, amer,
Stein, qui paſſoit pour Momus de l'armée;
Saint-Ignon ſuit tout dérangé d'hier:
Puis des Saxons la troupe parfumée,
Gens doucereux, & qui peur d'accident,
Juſqu'à mordieu diſent tout poliment.
Ce chevalier (*a*) pincé, droit comme un cierge,
Parmi ceux-là paroît avec éclat;
Et le dernier ce fut vous, Collowrat,
Aux pieds des Saints, aux autels de la Vierge,
Vous ignorez ſi vous êtes ſoldat:
Seul après tous arriva ce béat.
Au beau milieu de la troupe guerrière
Parut Charlot; il étoit comme un dieu;
Odeur de ſaint ſe ſentoit en ce lieu;
Sa face étoit brillante de lumière:
Le pot en tête, & la dague au côté,
Et s'appuyant ſur ſa longue rapière,
Il leur parla d'un ton de majeſté:
Mes chers amis, las de nous laiſſer battre,
A notre tour faiſons le diable à quatre;
Car plus long-temps ne convient de ſouffrir
Les Pruſſiens chez nous dans la Bohème:
Oui, j'ai trouvé la nuit un ſtratagème,
Pour les chaſſer même ſans coup-férir;
La nuit un Saint me l'a dit à moi-même.
A ce diſcours tout le monde ſe tut;
Mais tout-à-coup il s'élève un murmure,
Et Lobkowitz voulant parler, dit: chut!

(*a*) Le Chevalier de Saxe.

Le bruit s'accroît, on parle ſans meſure ;
Tel qu'on entend, quand vers la Saint Michel,
Le lourd Pierrot va troubler les abeilles ;
En bourdonnant, l'eſſaim ſort des corbeilles ;
Et dans l'inſtant il obſcurcit le ciel.
Pour l'appaiſer en vain l'on ſe tourmente,
Il perd lui ſeul ſa fureur inſolente,
Et doucement rentre en ſa ruche à miel.
Ces indiſcrets alors ainſi parlèrent,
Et Lobkowitz contr'eux très-fort fâchèrent ;
Mais à la fois tous laſſés de parler,
Font ſuccéder à cette irrévérence,
Un très-profond & ſévère ſilence,
Si grand, que tous ils purent écouter
Une ſouris dans la tente trotter.
Lors Lobkowitz leur dit : Ayez donc honte,
Le bon Charlot vous fait un ſi bon conte !
Mais tous les chefs crioient à ſe crever :
Qu'il diſe donc ce qu'il a pu rêver !
Le bon Charlot, reprenant la parole,
Dit : Ne prenez ce diſcours pour frivole !
Faut enlever du camp des ennemis
Ce Valory, ce badaud de Paris ;
Ce gros marquis les tend ſeul invincibles.
Quand l'aurons pris, ces ennemis terribles
Dans un moment ſeront tous déconfits ;
Nous ſerons chats, ils ſeront nos ſouris.
D'hier au ſoir le prince eſt encore ivre,
Dit Saint-Ignon ; & le brutal Waldeck
Répond : Soit dit ſans manquer de reſpect,
Avec vous tous j'aurois honte de vivre,
Si je tenois propos auſſi ſuſpect.

Ce ſont, ma foi, des contes de grands-mères,
Eh ! que m'importe & Saints & ſorcières ?
Notre deſtin dépend de notre bras ;
Qui ſans frémir affronte le trépas,
A ſon parti donnera la victoire.
Venez, amis ! que nous comblant de gloire,
Le Pruſſien terraſſé ſous nos pas,
Dans tous les temps tranſmette à la mémoire,
Tout ce qu'a fait Waldeck dans les combats.
Le Colowrat à ce diſcours profane,
En marmottant faiſoit ſigne de croix,
En implorant le Souverain des rois,
Et redreſſant ſes deux oreilles d'ânes,
Dit : Que la foudre extermine à jamais
Ce prince impie, accablé de forfaits !
Waldeck, au ciel moins d'étoiles ne brillent,
Qu'en cent façons Saints & Saintes fourmillent ;
Aux papegands, qui ſont gens vrais croyans,
Ils font l'honneur de ſe rendre viſibles :
Aux ſcélérats, à tous les mécréans,
Qui, comme vous, ont des cœurs inſenſibles,
Il n'eſt échu que d'éternels tourmens.
Ah ! ventrebleu, dit Waldeck en furie,
Onc ne me fit affront auſſi ſanglant.
Oui, fuſſiez-vous propre fils de Marie,
Ce fer ſera lavé dans votre ſang.
Très-prudemment d'Aremberg les ſépare.
D'un ſi beau ſang, princes, ſoyez avares !
S'il doit couler, ce n'eſt pas dans le camp :
Le ſort pour vous que je ſais qu'on prépare,
Eſt, leur dit-il, plus illuſtre & plus grand.
Ce médecin, qui de chez nous ne bouge,

Dans un moment à tous deux donnera
De l'ellébore, ou de la poudre rouge;
Et le courroux bientôt s'appaiſera.
C'eſt ſur ce ton que d'Aremberg parla.
Par ſes propos, l'extravagant Spada
Les fit tous deux en même temps ſourire.
Mais, cher lecteur, comment puis-je décrire,
Comme le ſang de Waldeck s'appaiſa!
Comme la mer, après un long orage,
Briſe ſes flots ſur le prochain rivage;
Ainſi Waldeck long-temps après gronda.
Le vieux Walis, chargé de ſon grand âge,
Leur dit : Jadis on étoit bien plus ſage;
Quand de mon temps un conſeil ſe tenoit
Auprès d'Eugène, aucun ne remuoit.
On écoutoit dans un profond ſilence,
Quand Staremberg, qui longuement parloit,
A tout propos crachoit une ſentence:
J'ai même vu le conſeil qui duroit
Depuis l'aurore à l'autre matinée.—
On y dormoit? lui repliqua Spada. —
Non, point du tout! ce conſeil s'aſſembla
Pour diſpoſer de la grande journée,
Où l'on battit nos gens près d'Almanſa,
Répond Walis : on n'étoit point volage.
Jeunes héros, ſuivez l'ancien uſage!
Le bon Charlot qui nous a raſſemblés,
Pour haranguer dans un conſeil de guerre,
Ne prétend point que l'ordre en ſoit troublé.—
Eh! qu'en diroit la reine & l'Angleterre!
Le duc Saxon civilement répond,
Tirant le pied, faiſant la révérence:

Oui, bon ſeigneur, vous avez grand'raiſon !
Enlevons donc l'ambaſſadeur de France ;
Aux Pruſſiens imprimons cet affront :
Car en effet, avec notre canaille,
L'enlèvement vaut mieux que la bataille.
Et quant à moi, diſciple de Luther,
Je ſuis Charlot, fût-ce même en enfer :
Tous nos Saxons ſont vos auxiliaires ;
Que vos Saints donc mènent nos gens de guerre. —
Ah ! jour de Dieu, dit le fougueux Waldeck,
L'œil enflammé, ſans pudeur, ſans reſpect ;
Prince Saxon, vous parlez comme un lâche :
Dans les repas vous faites le bravache ;
Et comme on ſait ne manquez par le bec ;
Mais lorſqu'il faut payer de ſa perſonne,
Vous évitez, prince, de ferrailler ;
Les Pruſſiens vous font toujours plier.
Eh ! quelle eſt donc cette affreuſe gorgonne,
Qui fait, Saxons, que votre cœur friſſonne ?
Que dira-t-on de nous dans l'univers,
Quand on ſaura que ces grands capitaines,
Et ces ſoldats qui rempliſſent ces plaines,
Aſſez nombreux pour dompter les enfers,
Se ſont laiſſer blouſer par certains rêves ;
Qu'un farfadet renverſe leurs eſprits ;
Et n'employant la force ni le glaive,
Pour terraſſer leurs vaillans ennemis,
N'ont rien oſé que par ruſe & fineſſe ;
Lâches ſecours dont s'arme la foibleſſe !
Pour enlever un gros marquis François ?
Ce bel exploit, ſi digne de mémoire,
Chez nos neveux vous comblera de gloire !

Le monde entier vous lâchera ſes traits.
Dieu ſait comment, pour plaiſanter & rire
Sur nos héros, s'égaira la ſatyre !
Au moins, Meſſieurs, ne le prenez mauvais,
Si le public ſans pardon vous déchire.
C'eſt en deux mots ce que je dois vous dire.
Très-bruſquement reprit le duc Lorrain :
Vous ne ſavez, Waldeck, ce que vous dites,
Quoique d'ailleurs vous ayiez vos mérites ;
Ce ſoir, plutôt que le jour de demain,
Le Valory ſera ſur nos limites ;
La nuit, ainſi me l'ordonna le Saint.
Sa volonté, qui fut toujours parfaite,
Ainſi qu'aux cieux dans notre camp ſoit faite !
Tous les héros dirent : Il a raiſon.
La queſtion *an*, eſt toute décidée ;
Le *quomodo*, reſte encore en idée.
Comment s'y prendre, & de quelle façon ?...
Waldeck leur dit : Mon ame magnanime
S'offre à vos vœux pour cet exploit ſublime.
Si vous voulez, j'enlève dès ce jour,
De cette armée & fière & triomphante,
Au beau milieu de ſon camp, de ſa tente,
Le Valory, même au bruit du tambour. —
Vous ſurpaſſez, dit Charlot, mon attente,
Généreux Prince, en qui l'ardeur brillante
Vient d'effacer les héros d'alentour.
Alors ces chefs, du ton de gens habiles,
Sur tous ces points faiſant les difficiles,
De leurs raiſons fortement entêtés,
Se hériſſant de cent difficultés,
Dans tous les lieux voyant tomber la foudre ;
Sentoient le mal ſans pouvoir le réſoudre.

Mais le Lorrain, en reſſource fécond,
Leur dit: Venez, prenons la gent Hongroiſe;
Deux cents houſards tout au plus ſuffiront:
Ils perceront, en l'honneur de Thérèſe;
Et Valory du camp enlèveront.—
Je n'entends rien à tout votre colloque,
Répond Waldeck; je crois que l'on ſe moque.
J'ai commandé de gros corps à la fois,
Deux cents houſards n'eſt pas aſſez pour moi;
Pour ſaint André ce ſeroit un emploi.—
Non pas, Seigneur, daignez me faire grace,
Dit ſaint André; c'eſt à vous, Nadaſti,
Chef des Hongrois; ſignalez votre audace!...
En retrouſſant ſa barbe noire & graſſe,
L'Hongrois lui dit: Je laiſſe ce parti,
Sans l'envier, au jeune Derſoffi.
Charles, voyant que tous prennent le large,
En rejetant leur emploi ſur autrui,
Leur dit: Je veux qu'on finiſſe aujourd'hui;
A Derſoffi je commets cette charge;
Qu'il aille donc préparer le combat;
Tous nos héros dans l'inſtant vont le ſuivre.
Le Saint-Ignon, de la veille encore, ivre,
Lui dit: Charlot, le pain fait le ſoldat:
Le ventre vide on fait fort mal la guerre;
Prince, mangeons; ainſi le veut Homère.
Fallut manger; tout le monde avoit faim;
Et les morceaux entaſſés dans la bouche,
Demi-mâchés, ſe heurtant en chemin;
Le corps gonflé, l'eſtomac plein de vin,
La troupe part engager leſcarmouche.
Deux cents houſards, renforcés de tartares,
Sur des courſiers plus vîtes que les vents,

Partent du camp au bruit de cent fanfares.
L'ami lecteur veut ſavoir quelles gens
Lors combattoient ſous des noms ſi barbares?
Communément on les nommoit Hullans:
On les diſoit grands dévoreurs d'enfans;
Ils ſont tous forts, terribles à la vue,
La tête chauve, & l'œil plein de fureur,
Le nez camard, bras & poitrine nue;
Gens faits exprès pour inſpirer l'horreur,
Portant en main leur lance à pointe aigue,
Et rempliſſant les airs de leur clameur.
Des Pruſſiens, bientôt la garde alerte,
Toujours au guet, les découvrit de loin,
Foulant aux pieds l'herbe encor fraîche & verte.
Au général on députe ſans perte,
Pour les ſecours dont on avoit beſoin.
Il vient, il voit la campagne couverte
D'Autrichiens; un des Hongrois déſerte:
Ce jour ſans coups ne ſe paſſera point.
Le duc Lorrain veut prendre la licence,
D'eſcamoter par un ſien partiſan,
Je ne ſais quel ambaſſadeur de France,
Qu'on nous a dit gîter dans votre camp.
Il dit & part; le prince dans l'inſtant,
Par le houſard averti de la choſe,
Aux ennemis un gros des ſiens oppoſe,
De ſes dragons, de ſes chevaux légers.
Parmi ceux-là ſe diſtingue la bande
Que l'intrépide & preux Chaſot commande;
Tous vieux ſoldats, dans les combats experts;
Qui, débandés, voltigeant dans la plaine,
Se ralliant plus prompts que les éclairs,

Tous réunis ſuivent leur capitaine ;
Sur l'ennemi, qui par fois les attend,
Viennent tomber impétueuſement ;
Et par leurs coups portent la mort certaine.
Les deux partis s'approchent lentement ;
Tout ce que peut & l'adreſſe & la ruſe,
L'invention & les ſubtilités,
Se pratiquoient alors des deux côtés.
Le Pruſſien voit que l'Hongrois l'amuſe,
Et l'Hongrois voit ſes deſſeins éventés.
Sur le talus d'une double colline,
Le camp du roi ſur la plaine domine :
Tels que l'on voit les dangereux lions,
Couchés dans leur redoutable repaire ;
Telles étoient ces fortes légions,
Qui ſuſpendoient leur ardeur ſanguinaire ;
Et dans leur camp ſe tenant en repos,
Voyoient ſans trouble approcher leurs rivaux.
Leur droite étoit ſur la haute montagne ;
L'autre aile alloit, traverſant la campagne,
Du bord de l'Elbe aſſurer ſon appui ;
Et dans ce camp d'accès inabordables,
Plein de ſoldats aux Lorrains formidables,
Le Pruſſien ne craignoit rien pour lui.
Mais Derſoffi voltigeoit dans la plaine,
Tout à l'entour découvroit le terrein ;
Et ſe flattant d'une eſpérance vaine,
Formoit encor quelque nouveau deſſein.
Chaſot s'avance ; & l'autre qui le guette,
Sur ſon cheval, faiſant la pirouette,
Donnant des deux, vient au-devant de lui :
Je ſuis, dit-il, le vaillant Derſoffi ;

Dans mon pays j'ai plus de deux cents vaches ;
Aux ennemis j'ai pris chevaux, panaches. —
Quel eſt ton nom ? — Je m'appelle Chaſot,
Dit l'autre, & ſuis le plus vaillant des hommes.
Mon père a plus de cent boiſſeaux de pommes ;
Je ſuis Normand & du pays de Caux.
Celui des deux aura tout l'avantage,
Qui marquera le plus conſtant courage ;
Nous combattrons aux yeux de l'univers.
L'Hongrois lui tire un coup de carabine :
La balle ſiffle & vole dans les airs.
Chaſot lui dit : Tu hâtes ta ruine :
En même temps le frappe ſur l'échine ;
Mais le coup manque & tombe du revers.
L'Hongrois ſe tourne, & de ſon cimeterre
Décharge un coup deſſus ſon adverſaire ;
Chaſot le pare, il atteint ſon cheval,
Qui trébuchant ſe laiſſe choir à terre.
Chaſot tomba comme un coup de tonnerre...
D'abord l'Hongrois veut ſaiſir ſon rival ;
Le brave Rauch le voit & le repouſſe.
Au preux Chaſot il n'arriva de mal,
Si ce ne fut, d'eſtropier ſon pouce :
Il ſe relève & monte un Polonois...
En attendant, le vigilant Hongrois
Détache, & fait, par une marche adroite,
Du Pruſſien tourner le camp à droite.
En même temps, pour cacher ſes projets,
Il eſcarmouche, harcèle à ſa manière ;
Pour que ſon monde, arrivant par derrière,
Puiſſe ſaiſir le gros marquis François.
De ce côté, ſelon les conjectures,

Les Pruſſiens avoient pris leurs meſures.
Le bon Charlot & ſes Autrichiens
Examinoient par de longues lunettes
Tout le combat de ces braves athlètes,
Croyant charger Valory de liens.
De tous côtés alors les Pruſſiens
Fondent ſerrés ſur l'ennemi, qui plie:
L'Hongrois le voit, il court, il parle, il crie:
Houſards à moi; qu'ici l'on ſe rallie!
Ce n'étoit plus qu'une confuſion.
Des Pruſſiens la redoutable épée
Du ſang hullan étoit toute trempée.
Très-grande en fut alors l'effuſion;
Et dans l'horreur qu'offrit cette déroute,
On ne voyoit toutes parts ſur la route
Que bras coupés, que morts & que mourans.
Pour échapper à l'ardente pourſuite,
Chacun hâtoit ſa courſe dans ſa fuite.
Muſe, dis-moi, comment en ces momens
Chaſot brilla, faiſant voler des têtes,
De maints hullans faiſant maintes ſquelètes,
Et des houſards devant lui s'échappans,
Fendant les uns, les autres tranſperçant;
Et maniant ſa flamberge tranchante,
Mettoit en fuite & donnoit l'épouvante
Aux ennemis effarés & tremblans.
Tel Jupiter eſt peint armé du foudre,
Et tel Chaſot réduit l'hullan en poudre.
Le bon Charlot, ſes princes, ſes héros,
A fuir auſſi fallurent ſe réſoudre,
Voyant ſur eux fondre leurs fiers rivaux:
Comme l'on voit le lièvre de ſon gîte,

Epouvanté, ſe lever au plus vîte,
Quand il entend des levriers jappans.
A toutes jambes il court à travers champs;
Les chiens légers, après lui s'allongeant,
Avidement courent à ſa pourſuite:
S'il peut gagner un boſquet dans ſa faite,
Il eſt ſauvé; les chiens le pourſuivant,
Pour le lancer en vain perdent leur temps...
Tels échappés de la main homicide
Du fier Chaſot, plus redouté qu'Alcide;
Tremblans d'effroi, les hullans, les houſards
Rentrés au camp maudiſſoient les haſards.

Fin du premier Chant.

Mais tous les Saints à Vienne, à Brunn fêtés,
Pour le Lorrain étoient tous bien portés.
Ceux-là portoient, deſſous leur auréole,
Cocarde verte, affiche du parti;
Des rubans verds chamaroient leur étole.
Le monde au ciel étoit bien perverti!
Au bon vieux temps chacun, ſuivant la règle,
Dévotement chantoit alleluia;
On eût feſſé quiconque eût fait l'eſpiègle,
Ou de chanter un moment s'ennuya;
C'étoit alors une vraie monarchie.
En vieilliſſant, le bon Père éternel
Laiſſoit aller la police du ciel;
Il s'en fit lors une hiérarchie.
Le paradis étoit comme une cour;
Il y régnoit l'intrigue & la cabale.
Aux chaſtes ſœurs, les Saints faiſoient l'amour;
Tout préſentoit des objets de ſcandale;
On y voyoit la diſcorde infernale!
C'étoit alors un dangereux ſéjour.
Dans le déclin de l'éternel vieux Père,
On ſe ſauvoit par compère & commère;
L'un, en léguant ſon bien par teſtament,
A des frappards d'un très-riche couvent;
L'autre, en payant, eſcamotoit ſon ame
Aux durs tourmens de l'éternelle flamme.
Chacun avoit étudié, comment
Tromper du ciel la fureur vengereſſe,
Malgré l'horreur de ſa ſcélérateſſe.
Lorſque la mort s'approchant à tâtons,
Par le collet ſaiſit le miſérable,
En ſe vouant ſoudain à ſon patron,

Et

Et ſe ſignant, on déroute le diable.
On fait des vœux aux Saints de grand renom,
On ſe confeſſe à quelque jéſuite,
Et l'on reçoit avec de l'eau bénite,
Un paſſe-port ſigné pour le Cocyte,
Avec la Meſſe & l'Extrême-Onction.
Alors le Saint, auquel le mort ſe voue,
Pour ſoutenir ſa réputation,
Au paradis le protège & l'avoue.
Or chaque Saint ayant eu de tout temps,
Dans notre monde un nombre de cliens;
Jugez combien le Ciel en ſes murailles,
Avoit alors raſſemblé de canailles.
Quant aux grands Saints, c'étoient tous impoſteurs,
Qui, ſe forgeant eux-mêmes des oracles,
En vrais frippons opéroient des miracles,
Dont on croyoit les cieux mêmes auteurs:
Et la très-ſainte & ridicule Égliſe,
Dévotement, par bref, les canoniſe;
Et les voilà comme Saints reconnus.
Telle étoit donc alors la cour céleſte;
Un compoſé de comiques abus,
Pour le bon-ſens nourriture indigeſte,
Auxquels, ma foi, le monde ne croit plus.
Imaginez un amas de chanoines,
Prêtres, curés, mille ſortes de moines,
Tous pêle-mêle enſemble entaſſés.
Imaginez, ſi vous pouvez, des anges,
Des chérubins, vers le haut bout placés;
Des ſéraphins, des trônes, des archanges,
Pour bien chanter de bonne heure châtrés.

Imaginez au milieu d'eux que brille
Du vieux papa la céleſte famille :
Près de ſa droite on voit avec ſon fils,
Une beauté, reine du paradis :
Beauté, faiſant enfans en ſon jeune âge,
Et conſervant toujours ſon pucelage.
O mes amis ! ah ! que c'eſt bien dommage,
Qu'on ait perdu dans nos jours tant maudits
De ces temps-là l'antique & bon uſage !
On voit encor dans ce brillant taudis
Les quatre grands & les petits prophètes ;
Quelques hébreux, rafibus circoncis,
Reſplendiſſans, comme on voit les planètes.
Ah, vous voilà, cher Luther & Calvin
Au paradis, en chauſſes & pourpoint !
Tant mieux pour nous que là ſont hérétiques ;
Y ſont encor bien d'autres ſchiſmatiques,
Qu'y place au moins la ſuperſtition.
Là, j'apperçois le grand Saint de la Mecque :
On va donc là ſur ſon opinion ?
Tandis que vous, Horace & Cicéron,
Virgile, Homère, & Socrate & Sénèque,
Vous grillez tous à l'éternel charbon...
Mais c'eſt l'enfer, c'eſt l'empire du diable,
Qu'on nous aſſure être le mieux peuplé ;
Ce que la terre a vu de plus aimable,
Doit pour jamais être là-bas brûlé.
Là s'engloutit le monde & la nature,
La reſpectable & ſage antiquité,
Et notre race, & la race future.
Car les dévots, par imbécillité,
A l'infernale & ſombre majeſté

Ont aſſigné la pauvre humanité.
Par cette ſi loi, injuſte & tant dure,
Rien ne reſta pour la Divinité ;
Si bien on fit que Dieu créa le monde,
Non pas pour lui, mais pour l'eſprit immonde.
Mais laiſſons-là ces ſtériles docteurs,
Et leur ſyſtême, & leur fou de partage ;
Et revenons, après ce verbiage,
A notre objet. Oui, mes chers auditeurs,
Dans cette cour que je viens de dépeindre,
Cour où les Saints excitoient des rumeurs,
Le Roi des Cieux, rêvant, ſe mit à craindre
Quelques complots, quelques traits de noirceurs.
Ce n'auroit point été choſe nouvelle ;
Un jour un ange, appellé Lucifer,
Qui dans les cieux avoit fait le rebelle,
Fut relégué dans le fond de l'enfer :
Tout ce qui fut, peut arriver encore ;
Pour quoi c'eſt bien lorſque rien on n'ignore,
Voyant le mal tout doucement venir,
De l'étouffer ſans le laiſſer grandir ;
Le Roi des Cieux ainſi plein de prudence,
Prévint le mal ; & l'archange Michel,
Ce beau courier des choſes d'importance,
Fut député vers le peuple éternel,
Pour l'amener d'abord à l'audience.
Les cordons bleus s'approchent le plus près
De ce grand Roi, qui mettant ſa couronne,
Et s'apprêtant à lancer ſes décrets,
Va ſe placer ſur ſon immenſe trône.
Ce trône eſt fait d'argent, d'or & d'airain ;
Et Belzébut à la forge infernale,

Le travailla de ſa griffe au burin;
Il y grava l'aventure fatale
De ſa révolte & de ſa triſte fin :
Par ſon exemple & ſon cruel deſtin,
Avertiſſant tous les Saints à cabale,
De réprimer tout penſer trop mutin.
Dans cette cour, tout comme dans une autre,
Légers y ſont meſſieurs les courtiſans;
Le ſaint nouveau, le martyre & l'apôtre
Y ſont auſſi les fiers, les ſuffiſans :
Le trône étoit négligé de ces gens.
Tous ces faquins de moines & de prêtres
Au paradis faiſoient les petits-maîtres,
Diſoient : Ce trône eſt l'œuvre des méchans;
A l'hiéroglyphe on ne peut rien connoître;
Que de reliefs aillent donc ſe repaître
Nos rêves-creux, nos docteurs, nos pédans.
Mais cependant le divin interprète,
Tout bourſouffié, ſonnoit de la trompette;
C'eſt là des cieux l'immortelle étiquette,
Pour annoncer que le Roi veut parler,
Et que chacun des Saints doit écouter...
Je crois, Meſſieurs, leur dit le bon vieux père,
Quand vous aurez appris la grande affaire
Dont il s'agit, que n'aurai pas beſoins?
De réveiller votre illuſtre courage;
Car vous n'avez jamais, ou peu, du moins,
Ouï tenir tel important langage.
Quand je voudrois même la ſupprimer,
La choſe, hélas! parle aſſez d'elle-même,
Et ſemble à tous ici vous reprocher
De vos devoirs la négligence extrême...

Là le bon père héſitant, bégayant,
Sent ſa mémoire & ſa langue égarée;
Saint Auguſtin, de loin l'appercevant,
Lui dit : Grand Roi de la voûte éthérée,
S'il me ſouvient du temps antérieur,
Lorſqu'autrefois j'étois encor rhéteur,
Avant d'avoir ma métropolitaine;
Ce diſcours là je ſavois tout par cœur,
Il n'eſt de vous, ma foi, mon cher Seigneur,
Et vous l'avez pillé dans Démoſthène;
Ce n'eſt, mon Roi, ni bienſéant ni beau,
De nous donner du vieux pour du nouveau.
Le bon papa, ſurpris de ce reproche,
Lui dit : Hélas! ſi mon diſcours s'accroche,
Ce n'eſt ma faute; enfin l'âge vieillit;
Et je n'ai point dans ce beſoin extrême,
Le beau puîné de l'eſſence ſuprême,
Mon fils cadet, le gentil Saint-Eſprit.
En pareil cas, il me ſouffle à l'oreille;
Il eſt allé, ſelon ce qu'on m'a dit,
Pour aſſiſter, & pour faire merveille,
Au Vatican, dans la pompe & le bruit.
Sa Sainteté, qui, dans ſa grande égliſe,
Dans ce moment nouveau Saint canoniſe,
Un Saint que tous vous ne connoiſſez pas,
Qu'on a tiré ſquelette de ſa tombe,
Cet anonyme, après un long trépas,
Doit recevoir, ſortant du catacombe,
Un bel étui; puis le baptiſera;
Bientôt après des miracles fera;
Et ſon idole, ayant par-tout ſa niche,
A l'entour d'elle à deux genoux verra

Le ſcélérat, l'imbécille & le riche :
Dans les bons jours ſa fête on chommera.
Mais revenons enfin à ma harangue :
Mes chers enfans, ſi je déclame mal,
Prenez-vous-en à ma peſante langue ;
Si m'entendez, c'eſt-là le principal.
Or, écoutez ! Dans ce ſéjour royal,
Où dès long-temps je fais ma réſidence,
J'ai ſeul verſé deſſus l'humaine engeance
Egalement & les biens & les maux,
Que j'ai puiſé de ces deux grands tonneaux.
Si le deſtin par fois me contrecarre,
Et me prétend aſſervir ſous ſa loi,
Je le retiens, mon pouvoir le rembarre,
Et lui fais voir que je ſuis ſeul le roi.
Mais vous, mes Saints, mes fils, mes chers apôtres,
Que j'avois cru plus ſages que les autres,
Au paradis, devant moi, ſous mes yeux,
Vous élevez vos fronts ſéditieux.
Selon qu'en dit à chacun ſa faconde,
Chacun de vous veut gouverner le monde ;
Dites ! pourquoi ſuis-je donc dans les cieux ?...
Hier, regardant par ma longue lunette,
Je vis deſſus la petite planète
Deux nations, qui, s'entrechicottant,
Un grain de ſable entr'elles diſputant ;
Et vous voilà d'abord en mouvement ;
Aucun de vous entre ſoi ne s'accorde,
On prend parti, chacun prétend briguer ;
De ſon côté ne tirant qu'à ſa corde,
L'œil égaré, ſoufflé par la diſcorde,
Chacun ici veut nuire, ou protéger,

A vous ne tient de me faire enrager.
Si l'on m'échauffe, on me fera réſoudre
A vous chaſſer bien loin de mes états;
A vous lancer ma redoutable foudre,
A vous proſcrire, à vous réduire en poudre;
Mais pour le coup je ne le ferai pas.
Sachez du moins qu'en ces lieux pacifiques
Je ne veux point de vos trames iniques;
Que je puis ſeul régler comme il me plaît
Le ſort humain, ſans que l'on en raiſonne.
A cet eſſaim de frêlons qui bourdonne,
J'enjoins ici, je commande & j'ordonne,
D'être tranquille & d'être ſatisfait!
Il dit; les Saints les yeux baiſſés ſur terre,
Genoux tremblans, & joignant les deux mains,
Le dos courbé, craignant tous le tonnerre,
Au fond du cœur peſtoient ſur leurs deſtins.
Il ſe fit même un ſilence ſi morne,
Qu'on auroit dit, que les Saints, tant parlans,
Étoient muets, enchantés ou giſans.
Mais, comme à tout, le temps met une borne,
Lorſque la peur ſe fut calmée un brin,
Le vieux babil reprit ſon ancien train.
Alors lui dit maître Saint Borromée:
Grand Roi, ſouffrez qu'un de vos immortels
Oſe parler: l'Autrichienne armée,
Mon nom fameux, mon culte, mes autels,
Oui, tout s'en va dans ce jour en fumée;
Si ne voulez punir des criminels,
Dont la fureur eſt contr'eux animée;
Exaucez-moi! — Certes il a raiſon,
Dit l'autre Saint (c'étoit Népomucène),

Vous voulez donc, comme en votre maiſon,
Au pur haſard laiſſer notre domaine?
L'Autrichien reſpecte mes vertus.
Il n'eſt de Saint, dans tout ce nombre extrême,
Qui reçut tant d'images, de tributs,
Qu'en érigea pour moi ſeul la Bohème.
On ſait là-bas ce qu'on doit à mon nom;
Voyagez-y, l'on y voit ma ſtatue
Sur les chemins, même ſur chaque pont.
Malheur à qui, paſſant, ne me ſalue!
Mais ſi jamais ces incrédules chiens,
Qui ne croyant en vous, grand Roi, qu'à peine,
Si, dis-je, un jour on voit les Pruſſiens
Victorieux chaſſer le bon Lorraine;
Qui diable alors ma fête fêtera?
Et vous, bon Roi, vous-même, prenez garde,
Car tout de bon la choſe vous regarde,
Tout le premier on me ruinera;
Et dans ma niche on m'abandonnera.
Le Pruſſien, qui ſur moi ſe haſarde,
M'ayant vaincu, ſur vous ſe tournera.
Il n'avoit pas achevé ſa harangue,
Lorſqu'en fureur lui dit Saint Wenceſlas:
Tais-toi, frippon, déclamateur ſans langue,
Vil raviſſeur de mes anciens États!
J'étois moi ſeul patron de ce royaume,
Quand un beau jour, lâche, tu t'aviſas
De m'imiter, faiſant mon ſecond tome;
Que nouveau Saint tu t'impatroniſas:
Alors mon culte vers ton autel prit route.
Le doux Jésus qui, tout ſurpris, l'écoute,
Dit: Wenceſlas, vous n'y voyez donc goute.

Meſſieurs les Saints, rengainez vos exploits;
Vous avez tous empiété ſur mes droits.
Vous, des dévots avides paraſites,
Avant le temps que miracles vous fîtes,
J'étois moi ſeul adoré des humains;
J'avois moi ſeul l'honneur des proſélites :
Mais à préſent on ne voit que des Saints,
Qui ſe ſervant d'une ruſe profonde,
M'ont enlevé le culte de ce monde.
Le bon papa lui dit tout doucement :
O! mon cher fils, ne ſoyez colérique.
J'avois jadis dans le commencement,
De l'univers ſeul toute la pratique!
Lorſque tu vins, le monde fanatique,
Par ſon inſtinct ſuivant le changement,
Planta, pour toi, ma ſeigneurie antique;
Je le ſouffris, t'aimant fort tendrement.
Mais laiſſons-là l'aigreur & la diſpute;
Voyons ici qui nous protégerons
Des combattans de ces deux nations;
C'eſt ce qu'il faut, en deux mots, qu'on diſcute,
Puis je prendrai mes réſolutions.
Calvin, Luther, très-bas ſe proſternèrent;
Les Pruſſiens au Roi recommandèrent
Et Géneviève, & tous les Saints Français
Par leurs diſcours très-fort les appuyèrent.
Alors parut éclatante d'attraits,
Pleine d'appas, plus touchante & plus belle,
Qu'au paradis oncques ne fut pucelle,
Sainte Hédevige; elle approcha du Roi,
D'un air ſoumis, & d'un maintien modeſte;
Dans ſes beaux yeux brilloit l'ardente foi;
Et bref, c'étoit une beauté céleſte.

Sa belle bouche alloit donner la loi,
Et décider la querelle funeſte,
Dont la Bohême étoit pleine d'effroi.
Elle approcha d'une façon unie,
Aux pieds du père on la voit accroupie,
D'une des mains lui preſſant les genoux,
De l'autre main au menton le careſſe,
Lui dit : Grand Roi, mon eſpoir eſt en vous!
Jadis prenant pitié de ma jeuneſſe,
Me dégageant de l'humaine foibleſſe,
Sainte je fus chez mon défunt époux;
Aſſiſtez-moi; que dans ces jours proſpères
Tous mes parens reſſentent vos faveurs:
A tous ces Saints ils ſont peu de prières,
Mais votre amour remplit ſeul tout leur cœur.
Les Pruſſiens compoſent ma famille,
Et leurs rois ſont mes plus purs rejetons.
Ne ſouffrez pas qu'un vil Saint les étrille;
Couvrez-les tous deſſous vos ailerons;
A vous, Seigneur, Hédevige ſe voue...
En même temps elle vous l'amadoue:
Onc on ne vit avec tant de ſplendeur,
Corps féminin ſi ſouple & ſi flatteur.
Le bon papa ſent ſon ame attendrie;
Vous le voulez; je dois vous exaucer;
Un léopard de la fière Hircanie
N'auroit le cœur d'oſer vous refuſer,
Dit-il. De loin, bonne dame Marie,
S'impatientant, pleine de jalouſie,
De ce diſcours eût voulu ſe mêler.
Chacun le voit; le Roi lui dit: Ma mie,
Vous aimerois bien plus, ſi de l'envie,
Lorſqu'il me plaît à Saintes de parler,

Vous ne ſentiez ſi ſouvent la furie ;
Il eſt beſoin d'apprendre à vous calmer.
Alors, parlant à ſainte Géneviève,
Il dit : Prenez mon redoutable glaive,
Dont autrefois, par mes décrets divins,
L'ange vengeur défit les Philiſtins,
Et ſecondez l'effort des Pruſſiens ;
Ce ſont les fils de ma charmante fille.
Chère Hédevige, ordonnez aux deſtins ;
Et confondant les fiers Autrichiens,
Comblez d'honneur votre heureuſe famille.
Ces derniers mots qu'il dit à haute voix,
Font treſſaillir & les cieux & la terre,
Et ces accens, plus forts que le tonnerre,
Mettent les Saints confus en déſarois.
L'ange leur dit : Le Roi vous congédie ;
Que chaque Saint, vaquant à ſes emplois,
Aille à préſent régir ſa monarchie :
Tous dans l'inſtant ſe lèvent pour ſortir.
Comme l'on voit la preſſe s'éclaircir,
Lorſqu'à Grodnow la Pologne inquiète,
En grand tumulte a rompu ſa diète ;
Ainſi les Saints s'empreſſent de partir.
Dame Marie, attelant ſa maſette,
Fendant les airs, deſcend droit à Lorette ;
Là, dans ce temple un miracle poſa !
L'hôtellerie où la dame accoucha
Du doux Jésus, jadis en Idumée,
Tout à l'entour flaire ſa renommée...
Saint Pierre à Rome auſſi-tôt s'envola ;
Sur un grand coq le bon Saint ſe percha ;
C'étoit ce coq qui par trois fois chanta,
Lorſque l'apôtre en ſcélérat, en traître,

Son doux Jésus par trois fois renia,
Aucun des Saints autant on ne fêta;
Honneur ſe fait à Rome le Saint-Père,
De ce qu'il eſt ſucceſſeur de Saint Pierre....
Légèrement ſur ſa meule à moulin,
Saint Nicolas traverſa l'hémiſphère;
Pour Pétersbourg partit le calotin,
Y ranimer ſa cendre qu'on révère.
Antoine alors part à califourchon,
Piquant des deux, il preſſe ſon cochon:
Ce Saint des porcs eſt l'auguſte patron.
Ah! vous voilà, le coloſſe de Rhode:
Ce n'eſt pas lui, c'eſt un Saint hors de mode,
Le grand Chriſtoph, de l'inconſtant clergé
Dans un recoin ſans culte négligé.
Un autre part, il veut chommer ſa fête:
Vous oubliez, Saint Denis, votre tête;
Reprenez-la, car malgré les dévots,
Sans tête, un Saint fait rire les badauds...
Là, Saint François, tout criblé de ſtigmates,
Ce preux martyre encor couvert de ſang,
A gros bouillons ſortant des quatre pates,
Et jailliſſant de ſon généreux flanc,
S'en va tout droit dans un riche couvent.
Ce jour ſa châſſe en pompe ſe promène;
Et le gardien & les religieux,
Et les dévots que fourniſſent tous lieux,
Qu'à pareil jour on trouve à la douzaine;
Suivent le Saint d'un air humble & piteux:
A ſon honneur ils fêtent la neuvaine,
En s'enivrant d'un vin délicieux...
J'ai la berlue, ou je crois, Dieu me damne,

Parmi ces Saints que j'apperçois un âne !
Pourtant n'eſt pas celui-là qui parla,
Quand Balaam autrefois le monta ;
Mais c'eſt celui qui le Sauveur porta,
Lorſque l'hébreu célébrant ſon entrée,
Jéruſalem, de palmes décorée,
Juſques au temple un jour l'accompagna.
Cet animal ſur une vapeur bleue,
Va dans Milan, pour retrouver ſa queue :
Là, tous les ans, de l'animal béat
On donne au jour ce beau membre en ſpectacle !
Prêtres y ſont en grand pontificat,
A deux genoux attendant le miracle,
Et célébrant ſa fête avec éclat...
Le bon Janvier, avec ſon auréole,
Comme un éclair va trouver Don Carlos ;
Il fait bouillir ſon ſang dans ſa fiole :
Tout pleins de joie en ſont ces bons dévots.
Le doux Joſeph, ce mari ſi modeſte,
Pauvre Vulcain de la troupe céleſte ;
Et les vieux Saints, comme Hercule, Samſon,
Mars, Machabée, & Gabriël, Mercure,
Tous trop âgés, reſtent à la maiſon ;
Ils n'étoient plus que des Saints en peinture.
Mais, ſi j'avois une langue d'airain,
Et des poumons comme Éole ou Zéphire,
Ami lecteur, comment pourrois-je enfin
Te tout conter, & tous ces Saints te dire ?
Un an entier ne ſauroit me ſuffire...
Mais ſi vous voulez de l'immortelle cour
Avoir chez vous la liſte générale,
Un almanach tout du long vous étale
Et chaque Saint, & ſa fête, & ſon jour.

Mais après tout, ce ne ſont mes affaires;
Venons aux Saints qui me ſont néceſſaires,
Dont nos héros ont tous les deux beſoin...
Vers le Lorrain part Saint Népomucène :
Sur un rayon il ne ſe percha point,
Tout confondu, du ciel ſortant à peine,
Il gagne enfin ſa métropolitaine ;
Dans Prague il va ſe percher ſur ſon pont.
Il veut pourtant ſoutenir ſon renom,
Et ranimer les ſoldats de Lorraine;
Pas ne croirez ce qu'il imagina :
Deſſus ſon pont le bon Saint ſe tourna;
Aux Pruſſiens il montra le derrière ;
Aux gens Lorrains ſa béate viſière:
Tout auſſi-tôt au miracle on cria.
Pendant le temps, qu'au lieu d'un vrai prodige,
Népomucène étale un vain preſtige,
Que fites-vous ? ô divine Hédevige !
Muſe, dis-moi comment ſes belles mains,
Qui maîtriſoient l'Oracle des Deſtins,
Pour relever la pruſſienne tige,
Lors préparoient du mal aux fiers Lorrains...
Elle n'admet aucun repos ni trève ;
Toujours parlant, conſultant Geneviève ;
D'avance ayant ajuſté ſes accords,
On va bientôt voir jouer ſes reſſorts...
Alors des cieux la nombreuſe aſſemblée
S'étoit déjà des portes écoulée ;
Et traverſant le vaſte champ des airs,
Avoit rempli cet immenſe univers :
Les uns en France, & d'autres en Autriche,
Etoient venus ſur les ailes des vents ;
Et chaque Saint, de retour dans ſa niche,
Humoit déjà l'odeur de ſon encens.

FIN DU SECOND CHANT.

CHANT TROISIÈME.

Il n'eſt pour nous qu'heur & malheur au monde :
J'ai ſouvent vu dans ce ſiècle félon,
Que la fortune aveugle & vagabonde
A couronné un faquin, un frippon,
Et la vertu, des hommes tant prônée,
Dans l'indigence au fort abandonnée,
Souffrir l'opprobre & languir en priſon.
Quand le deſtin aigri nous perſécute,
Fût-on Céſar, Pompée, ou Scipion,
Pendant un temps on ſe défend, on lutte;
Mais on périt, s'il réſout votre chûte.
O mes lecteurs, ſi vous ne m'en croyez,
Le verrez bien, quand ceci vous lirez,
Quand de Darget vous apprendrez l'hiſtoire:
Ce fait tragique & ce complot d'horreurs,
Sera toujours préſent à ma mémoire;
Le ſouvenir m'en arrache des pleurs.
Or écoutez : L'Atrichienne armée
En ayant vu ſes deſſeins échouer,
Etoit encore abattue, alarmée;
Le bon Charlot s'entendoit bafouer.
Le mordant Stein, à l'ironique mine,
Sur le Lorrain égriſſant ſes brocards,
Par ſes bons mots, ſans fin, le turlupine;
Et ſes propos lâchés, ſans nuls égards,
De bouche en bouche alloient de toutes parts.
Dans l'univers bientôt la Renommée
Cette nouvelle avoit trop publiée.

Ce monſtre affreux paroît d'abord petit ;
En moins de rien il s'accroît & grandit ;
Juſques aux cieux atteint ſa tête énorme,
Et de ſes pieds il touche les enfers.
L'étrange oiſeau, même en volant, s'informe
De ce qu'on fait & dit dans l'univers.
Sous chaque plume, ô prodige ! ô merveille !
Il a des yeux, des bouches, des oreilles :
Il va d'un pas d'orient en occident ;
Et publiant les vérités, les ſonges,
Et des ſecrets, & ſouvent des menſonges,
Divulgue tout d'un babil imprudent...
Dans les deux camps, ce monſtre malfaiſant
Avoit tout dit ; on n'entendoit que rire.
Le bon Charlot en ſon cœur en ſoupire :
Hélas, faut-il que ſi dévot aux Saints,
J'aie ici-bas d'auſſi cruels deſtins,
S'écria-t-il ! Mais Collowrat l'approche :
Prince, dit-il, pourquoi donc ce reproche ?
Si vous ſouffrez dans ce monde maudit,
Dans l'autre aurez l'immortelle couronne :
Ce n'eſt qu'à ceux que le monde proſcrit,
A qui le Ciel après la mort la donne.
Il faut ſouffrir les tribulations,
Le fer, le feu, les macérations :
Quand nous avons ſenti ces maux inſignes,
Encor des cieux ſommes-nous tous indignes...
Le preux Roſière entend avec chagrin
Ce diſcoureur ſi doux, ſi débonnaire :
Vous raiſonnez, dit-il, en capucin ;
Il faut ici parler en militaire !
Prince, excitez votre feu naturel,

Aiguillonnez

Aiguillonnez votre illuſtre courage,
Avant la nuit effacez votre outrage,
Courez venger votre honneur & le Ciel.
A ce diſcours, le Lorrain ſent renaître
Nouvel eſpoir; il dit : Sans nous commettre,
Ayons raiſon de notre affront cruel.
Si tôt au camp on projette, on raiſonne...
Au dur Franquin échut l'enlévement,
Il doit avoir l'honneur du dénouement;
Pour ce grand coup tout s'apprête & s'ordonne.
Népomucène étant fier ſur ſon pont,
Penſoit tenir en ſes mains la victoire:
Sainte Hédevige en rit avec raiſon;
Elle ſavoit ce qu'elle en devoit croire,
Et ſe moquoit de ce projet bouffon.
Elle aborda ſa chère Généviève,
En lui diſant d'une façon brève:
Ma ſœur, je n'ai jamais parlé françois;
Je ne veux point commettre un barbariſme,
Et du marquis, amuſant les laquais,
Me faire huer pour quelque germaniſme:
Chargez-vous donc de ce ſoin important;
Qu'il ſache enfin ce qu'un Franquin barbare,
Chez l'ennemi de malheur lui prépare;
Que dans le camp bien ſe barricadant,
Il ſoit ſur-tout circonſpect & prudent...
Lors de Paris la divine patronne
Va par les airs chercher le gros marquis.
Sainte à l'inſtant traveſtit ſa perſonne,
Elle prend l'air des gens de ſon pays,
Elle ſe met en homme du beau monde...
Imaginez les charmes d'Adonis,

Et d'Apollon, taille & crinière blonde;
L'air éventé, l'œil vif, le ris frippon
Accompagnoient ſa tête moutonnée;
Et ſon grand nœud fermé ſous le menton,
Et ſa chemiſe en dentelles ornée,
Et ſes manchettes à pattes de pigeon,
Et ſes bas blancs tirés juſqu'à l'échine,
Ses eſcarpins avec rouges talons,
Et ſon habit chamarré de galons,
Faiſoient valoir ſur-tout ſa bonne mine.
Le gros marquis alors ſe promenoit
Aux bords de l'Elbe, avec ſon cher Darget.
Elle lui dit : Valory, je vous aime,
Quoique couriez de catins en catins:
Si ce n'étoit votre imprudence extrême,
Qui me fait craindre un jour pour vos deſtins,
Je ne ſerois certes venu moi-même,
Pour vous donner quelques avis bénins. —
Jeune muguet, vous plaiſantez ſans doute,
Donneur d'avis à barbe à poil folet?
Savez peut-être écrire un doux poulet?
Dit le marquis, qui de rien ne ſe doute.
Elle répond : Penſez ce qu'il vous plaît:
Si ne prenez bien garde à votre tente,
Dès cette nuit on vous enlèvera;
L'Autrichien depuis long-temps invente
Un tour maudit, & qui vous ſurprendra...
Mais Valory ſur un tel fait plaiſante:
D'où ſavez-vous, dit-il, ce qu'on fera?
Me prendre? moi! je voudrois voir le drôle,
Qui de ſang-froid jamais m'approchera...
Allez, allez, cette idée eſt bien folle....

En même temps paroît un auréole,
La Sainte prend un corps tout délié;
Telle qu'on voit une vapeur ſubtile.
Le bon Darget en eſt émerveillé,
Le gros marquis reſte tout immobile,
Et de frayeur preſque pétrifié.
Puis raſſemblant la force qui lui reſte,
Il dit de l'air d'un excommunié:
Inſtruiſez-nous, beau farfadet céleſte:
Êtes-vous donc un ange ou le démon?
Et, s'il vous plaît, comment eſt votre nom?
La bonne Sainte auſſi-tôt lui répond:
Reconnoiſſez, gros marquis, Geneviève;
Je viens ici vous ſauver, cher élève,
Des noirs complots d'un Saint archifripon. —
Se proſternant, il ſe ſigne, il ſe frappe:
Sainte, dit-il, mon eſpoir eſt en vous!
Il veut trois fois embraſſer ſes genoux;
Et par trois fois le fantôme s'échappe.
La Sainte part plus prompte qu'un éclair;
De ſon éclat, cette immence carrière
Semble embraſée; elle trace dans l'air
Un grand ſillon, tout brillant de lumière...
Comme l'on voit au haut du firmament,
Dans leur ellipſe effleurant les planètes,
A longue queue arriver les comètes,
Illuminer des cieux l'immenſe champ,
Rapidement s'échapper aux lunettes
De l'aſtronome, au ciel les obſervant;
Ce phénomène au vulgaire tremblant
Semble annoncer la peſte en maux féconde;
La guerre, ou bien la prompte fin du monde,

Que l'aſtrologue a prévu clairement...
De même alors que diſparut la Sainte,
Le gros marquis étant tranſi de crainte,
Reſta long-temps dans l'étourdiſſement.
Darget très-bien le ſoutient, le raſſure;
Il releva cette heureuſe aventure;
Puis tous les deux conſultent prudemment:
Que faut-il faire? Irons-nous tout-à-l'heure,
Pour ſûreté, changer notre demeure?
Auprès du camp étoit un petit bourg,
C'étoit un lieu très-peu digne d'eſtime;
Il dût pourtant être fameux un jour.
O! Jaromirs, nom mal né pour la rime,
Comment pourrai-je, en chevillant mes vers,
Placer ton nom diſcordant à l'oreille,
Peindre tes murs abattus & déſerts,
Et l'aventure à nulle autre pareille,
Qui penſa mettre un gros marquis aux fers?
C'eſt dans ce bourg, que, pis qu'un allobroge,
Le gros marquis imprudemment ſe loge.
On lui donna, par prédilection,
De preux guerriers une forte cohorte,
Qui tous veilloient à l'entour de ſa porte,
Pour conſerver ce grand Palladion.
O! profondeur d'eſprit & de lumière!
Que penſez-vous? Ce prudent émiſſaire
Faiſant garder la porte de devant,
Abandonnoit la porte de derrière,
Qui procuroit facilité plénière,
Pour le projet de ſon enlèvement.
Or, apprenez que dans cette chaumière
Régnoit ſur-tout l'infame trahiſon:

Suborné fut l'hôte de la maiſon,
Par un Franquin, monſtre de crocodile,
Qui va jouer ſon rôle comme Achille.
Et, ſans avoir le talent du Bernin,
Je puis, lecteur, te faire la peinture
De ce palais, de ce taudis vilain,
Où du marquis ſe paſſa l'aventure.
Sans ornement & ſans architecture,
Figurez-vous un boucan clandeſtin...
On n'y flairoit, ma foi, nulle odeur d'ambre;
On n'y trouvoit que deux appartemens;
Au bon Darget fut celui de devant,
Et dans le fond le marquis prit ſa chambre.
La nuit arrive & Valory ſe couche:
Le gros marquis dormoit comme une ſouche,
Et tout auprès, le fidèle Darget,
De ſes exploits célèbre Coryphée,
Dormoit déjà dans les bras de Morphée,
Après avoir fini ſon chapelet.
Alors des cieux deſcendit du haut faîte
Patron Etienne au viſage vermeil,
Il ſe plaça juſtement ſur la tête
Du bon badaud, dans ſon premier ſommeil:
Mon fils, dit-il, tu dors comme une bête,
Quand à l'entour, guidé par le malin,
Pour te ſaiſir on voit rôder Franquin...
Darget s'éveille, & tout ſon corps friſſonne;
Il ſe rendort, comme il ne voit perſonne.
Le farfadet, tout auſſi-tôt revient,
Et de nouveau lui tient même langage:
Craignez, dit-il, un prochain eſclavage,
Il eſt déjà deux heures après minuit;
On carillonne, il ſe fait un grand bruit;

Et le pandour, avide de pillage,
Entre, en forçant la porte de Darget.
Dans ce péril, pour le bien de la France,
Le badaud tint très-bonne contenance;
Et ſe ſentant pris dans le trébuchet,
Il s'écria d'une voix pathétique :
Qui cherchez-vous? — Nous cherchons le marquis;
Nous en voulons à votre politique,
A la vaiſſelle, à vos meubles de prix. —
C'eſt moi qui ſuis l'envoyé de Paris,
Leur répondit ce prudent domeſtique;
Prenez ces ſacs pleins de nouveaux louis.
En même temps cette troupe pillarde
Fait table raſe en cet appartement;
Soit par bonheur, ou bien ſoit par mégarde,
Aucun n'entra dans le réduit joignant.
Ce bruit affreux d'abord frappe l'oreille
Du gros marquis, qui ſoudain ſe réveille;
Et ſans reſſource il ſe ſeroit perdu,
Si, deſcendant de la voûte céleſte,
Le farfadet ne fût d'abord venu,
Pour l'aſſiſter dans ce moment funeſte.
Hors de ſon lit, criant tout éperdu,
Il va ſortir & ſe livrer tout nu,
En attitude, au vrai très-immodeſte,
Entre les mains de ces cruels brigands.
La bonne Sainte, au divin pucelage
De l'éventail cachant ſon beau viſage,
Par les bâtons lorgnoit de temps en temps.
(Femelles ſont coquettes à tout âge)
Dans ce danger, miracles opérant,
Sur ce marquis fougueux & frénétique,

Elle répand un ſommeil léthargique.
Au même temps ces félons, ces bandits,
Penſant avoir trouvé la pie au nids,
Ont enlevé Darget, dans la poſture,
Dont il ſortit des mains de la nature;
Penſant tenir, par cet exploit bouffon,
Des Pruſſiens le grand Palladion.
Au corps-de-garde accourut Hédevige;
Elle cria: Monſieur le caporal!
Aſſiſtez-nous, votre devoir l'exige;
Chaſſez d'ici le raviſſeur brutal!..
Tandis qu'en hâte une troupe cruelle
Traînoit Darget au travers du jardin,
Toujours pillant, groſſiſſant ſon butin,
Le caporal faiſoit pleuvoir ſur elle
Du plomb mortel l'épouvantable grêle.
Onc Ruſſien n'a dans ſes chaſſes d'ours,
Défait un nombre auſſi conſidérable,
Que Jaromirs vit d'ames de pandours,
Dans cette nuit deſcendre droit au diable...
Pauvre Darget, pris par tes ennemis,
Et fuſillé pa tes meilleurs amis,
Dans ce péril extrême, inévitable,
Ah! qui t'aida de ſon bras ſecourable?
Qui te ſauva deſſous ſon aileron?...
Ami lecteur, ne reſte point en peine,
Je vois des cieux deſcendre maître Etienne,
Du bon Darget le fidèle patron:
Lorſque la mort de tous les côtés fauche,
L'honnête Saint lui tint lieu de plaſtron,
Et détourna les coups à droite, à gauche...
Le dur Franquin, ignorant ſon erreur,

Fuyoit toujours, le cœur rempli de joie ;
Il s'applaudit déjà du vain honneur
Qu'on lui fera lorſqu'on verra ſa proie.
Ni plus ni moins, Darget nus-pieds trottoit,
Juſqu'aux genoux s'enfonçoit dans la boue,
Geloit de-froid, faiſoit étrange moue ;
L'épine auſſi le pied lui déchiroit ;
Et le badaud de tout ſon cœur juroit
Contre le ſort, qui des hommes ſe joue.
Toujours peſtant & toujours avançant,
Il a déjà couru plus d'un grand mille,
Lorſque le jour tout doucement venant,
Surprit la troupe auprès du camp volant,
Où le Franquin avoit ſon domicile.
Ce ſcélérat faiſant mine civile,
Dit à Darget : Monſieur l'ambaſſadeur !
Je ſuis fâché de la triſte aventure,
Dont, il eſt vrai, je ſuis l'heureux auteur ;
Et ſi nus-pieds, ſans habit, ſans voiture,
Venez ici, c'eſt un petit malheur.
Pour conſoler votre douleur cruelle,
Et tempérer votre premier effroi,
Vous mangerez deſſus cette vaiſſelle,
Qu'hier à vous, aujourd'hui n'eſt qu'à moi...
Sur ce ſujet tous les deux s'éclaircirent,
Comme croirez, très-mal ſe ſatisfirent ;
Car ſans détour le généreux Darget
Lui déclara d'abord ce qu'il étoit :
Et dans le temps que Darget développe,
De ſon malheur, le plaiſant quiproquo,
L'Autrichien croit tomber en ſyncope ;
Serai-je donc compté pour un zéro ?

Vengeons l'honneur, que le deſtin maîtriſe !
S'écria-t-il ; quoi ce chien de Français
M'enlèvera dans ce jour, pour jamais,
D'une brillante & pénible entrepriſe
Tout le ſuccès, par ma folle mépriſe !..
Ah ! malheureux, fourbe, qui que tu ſois !
Ah ! raviſſeur de mon plus bel exploit !
Tu vas périr, & payer ma bêtiſe !..
Il dit, & tire un large coutelas,
Et le tournant trois fois deſſus ſa tête,
Cet inhumain tout furieux s'apprête,
A lui jeter d'un coup le chef en bas.
Un vieil Hongrois tout doucement l'arrête :
Je crois, Franquin, que vous n'y penſez pas !
Notre devoir exige qu'on amène
Chaque captif au camp du bon Lorraine ;
Ménagez donc celui-ci tout exprès,
Car il nous peut révéler des ſecrets...
Il dit : D'abord Franquin, quoiqu'avec peine,
Fait un effort, ſe modère & rengaine.
Mon cher lecteur, ſi tu prétends ſavoir,
Si ce Hongrois n'étoit pas une Sainte,
Fort à propos uſant de cette feinte,
Comme en avez dans ce livre pu voir :
Ah ! pour le coup, il n'eſt en mon pouvoir
De l'expliquer ; car deſſus cette affaire,
Mon chroniqueur fut prudemment ſe taire :
En remontant même juſqu'à Turpin,
Sur ce ſujet on n'éclairciroit rien :
Penſez-en donc ce qu'il vous plaît d'en croire,
Car ce fait-là ne fait rien à l'hiſtoire...
Le dur Franquin changea d'abord de ton

Vers le badaud ; ce féroce lion
Devint traitable & doux comme un mouton ;
Même il lui fit des excuſes paſſables...
Chemin faiſant on gagne la forêt,
D'arbres touffus, obſcurs, impénétrables,
Où le ſoleil ne put percer jamais
De ſes rayons brillans & favorables.
Dans un endroit plus ſombre & plus épais,
Un haut rocher tout couvert de cyprès,
Forme en ſon ſein une affreuſe caverne ;
On ſembloit voir les portes de l'Averne :
C'étoit l'endroit où Franquin réſidoit ;
Il avoit là ſon horrible repaire ;
De l'antre, fort nombre de gens de guerre :
Ah ! vous voilà ; bon jour ! Qu'avez-vous fait ?
A-t-on pillé ? La priſe eſt-elle bonne ?
N'aurons-nous point notre part au butin ?...
L'on s'embraſſa, l'on conte & l'on raiſonne
Sur les hauts faits de l'illûſtre Franquin...
Appercevant Darget ſans camiſole,
Haut ils crient tous : Viens-çà, viens-çà, le drôle !
Tu fus ſervi par des valets adroits !
Tu cache encor peut-être une piſtole ;
Donnes toujours, ſommes ruſés matois !...
Le bon Darget garde un maintien modeſte ;
Ses pieds étoient meurtris & déchirés,
Ses membres tous preſque défigurés ;
Ses yeux tournés vers la voûte céleſte,
D'un ſuppliant il emprunte le geſte...
Franquin leur dit : Cet homme eſt mon captif ;
Donnez-lui donc un bon confortatif ;
Dans ma caverne, à l'inſtant qu'on le ſoigne,

Je ne veux pas que mon ordre on éloigne...
Ce fier Franquin étoit expéditif;
Deux grands pandours avec un air paterne
Mènent Darget au fond de la caverne.
Figurez-vous un antre obſcur & ſourd,
Où ne perça jamais le moindre jour.
Darget non plus en entrant ne vit goutte:
Il vint d'abord dans une immenſe voûte;
Il n'avança qu'aux tremblantes lueurs
De deux lampions, il ſuit ſes conducteurs:
Sous le rocher une profonde route
L'amène enfin au gîte des voleurs:
On y reſpire une vapeur impure;
Par un haſard, la bizarre nature
Semble avoir fait ce lieu rempli d'horreurs,
Pour recéler ces cruels détrouſſeurs:
Là preſqu'au bout il entre en une grotte...
Franquin le ſuit, il dit: Qu'on le décrotte,
En s'empreſſant, deux ruſtiques beautés,
Portant un ſeau chacune à leurs côtés,
Prennent Darget; on le lave, on le panſe,
On le parfume, on le frotte d'eſſence.
Qu'on me l'habille, ajouta le Franquin.
On court, on vient, maîtreſſe, concubine;
L'on va fouiller dans la cave au butin;
L'une lui donne une chemiſe fine,
Dont la cravatte eſt de points de Maline,
Et qu'on pilla ſur quelque Pruſſien;
L'autre lui chauſſe un petit eſcarpin,
Fait pour un pied plus mignon que le ſien;
Une autre encor ſur ſes épaules charge
Un bel habit, & trop long & trop large,

Que Franquin prit dans la guerre du Rhin.
Pour finir l'œuvre, on offuſque ſa face,
En le couvrant d'un feutre à large audace.
Franquin lui dit ; Mangeons, j'ai ſoif, j'ai faim ;
Canaille, allons, qu'on ſerve le feſtin.
Alors on voit des ſoi-diſantes vierges,
Dreſſer la table & la charger de cierges,
Que quelqu'autel avoit contribué,
Ou que Franquin s'étoit attribué.
On étala la vaiſſelle polie,
Que ce pandour au marquis enleva ;
Darget lui dit : Cette vaiſſelle unie
Fut par Germain à Paris arrondie. —
Ah ! dit Franquin, tant plus elle vaudra...
Quarante plats ſur la table on porta,
De mets exquis raſſemblés à la ronde,
Des agneaux gras, des poulets qu'on vola ;
Car on faiſoit payer à tout le monde :
Le malheureux payſan Bohémien
Etoit pillé comme le Pruſſien ;
Rien ne coûtoit, on faiſoit bonne chère ;
On s'engraiſſoit des malheurs de la guerre.
On fait venir le champagne mouſſant,
Qui pétilla bientôt dans chaque verre,
Le port-à-port, le tokai jauniſſant,
Vins butinés, volés furtivement.
On en ſabla coup ſur coup des raſades ;
Et puis l'on fit grandes fanfaronnades...
Darget ſournois, ne bafroit qu'à regret
De tant de mets volés qu'on lui ſervoit,
Il ne mangeoit qu'autant qu'il faut pour vivre.
Mais ſur le ſoir arrivent les catins !

On les careſſe, on baiſe, on les enivre,
Non pas d'amour, mais de différens vins.
O mes amis! comment puis-je pourſuivre,
Et vous conter leurs propos libertins?
Ne penſez pas que la délicateſſe
Soit en uſage, en de pareils amours;
Figurez-vous plutôt ce que l'ivreſſe
Peut inſpirer de féroce aux pandours;
On y voyoit des filles effarées,
De la jeuneſſe & des grâces parées,
Au dur Franquin, à ces fiers raviſſeurs,
Et par l'audace & par mille fureurs,
Dans ces cachots indignement livrées.
Dans les momens qu'ils combloient leurs plaiſirs,
En détournant leur innocente bouche,
Ils auroient pu, par leurs cris, adoucir,
Et la panthère & le tigre farouche,
Verſoient des pleurs, pouſſoient plus d'un ſoupir!
Ces ſcélérats, qui n'avoient les cœurs bons,
Ni plus ni moins remuoient les croupions;
On auroit dit, voyant ces mœurs étranges,
Que les démons y violoient des anges.
A ces plaiſirs, ces brutaux, ces félons,
Font ſuccéder la plus craſſe débauche:
Raſſaſiés des délices connus,
Ils enfiloient la route par la gauche,
Et s'enivroient de plaiſirs défendus.
Enfin luſſés de leur ſale aventure,
(Car on revient trop tôt de ces abus)
Buvoient du vin autant que la nuit dure;
Franquin ſur-tout écumoit de luxure;
Et le ſouper touchoit à ſa clôture,
Quand des pandours viennent tout morfondus,

Ajoutez-y taille d'une déeſſe,
Un pied mignon, de Vénus la jeuneſſe :
Et telle fut la touchante beauté,
Dont ces bandits s'étoient rendus les maîtres.
Elle parut au milieu de ces traîtres,
Avec un air rempli de majeſté ;
Et ces brutaux, ſans nulle humanité,
Alloient d'abord ſe jeter ſur leur proie,
Lorſque Franquin leur dit ſans nul détour :
Qu'à la douleur ſuccède enfin la joie !
Conſolons donc ce captif par l'amour !
Pour moi, d'ailleurs, j'en ai déjà de reſte,
Et malgré moi me faut être modeſte ;
Voyez ce qu'eſt un honnête pandour ;
A vous, Darget, ſera cette pucelle :
Allez, cueillez cette roſe nouvelle...
Darget ſentit l'aiguillon de la chair ;
Mais il entend une voix lamentable :
Ah ! juſte Dieu ! ſuis-je donc en enfer ?
Oui, belle Aurore, en ce ſéjour coupable,
Franquin, peut-être, eſt pis que Lucifer.
Ayez pitié, bon Seigneur charitable,
De ma jeuneſſe & d'un ſort déplorable !
Lui dit la belle en tombant à genoux,
J'étois promiſe, & mon futur époux
Ne peut m'aider de ſon bras ſecourable ;
Ayez, Seigneur, pitié de ma vertu !..
Diſant ces mots, tout un torrent de larmes
De ſon viſage inondoit tous les charmes.
Franquin s'écrie : Ah ! qu'on faſſe cocu
Ce prétendu, ce jeune époux en herbe :
Allons, jetez dans ce moule ſuperbe,

Jeune

Jeune François, bien ourdi, bien coſſu...
Deſſus l'amour le bon Darget préſude,
Il en ſentoit toute la plénitude ;
Dans le moment qu'il étoit réſolu
De s'enivrer de ſa béatitude,
Son bon patron s'en étant apperçu,
L'arrêta court, & le badaud rengaine,
Entre ſes dents peſtant ſur Saint Etienne.
Tel près d'un lac, ſouvent un limaçon
De ſa maiſon ſort ſa tête gentille,
Au grand ſoleil rampe dans le limon ;
Mais s'il entend du bruit, ou quelque ſon,
Se repliant ſoudain dans ſa coquille,
Il ſe reſſerre en petit peloton.
Ainſi Darget, à l'ame généreuſe,
Vit diſſiper certain malin démon,
Que poliment on nomme Cupidon ;
Et dont Moïſe en ſa bible cauſeuſe,
Fit un ſerpent, dont Ève curieuſe,
Pour ſon malheur, eſſaya tout du long.
Le bon Darget, plus froid qu'aucun glaçon,
Dit à ſa belle : Aimable malheureuſe,
De vos vertus je prends compaſſion ;
Je ſuis, hélas ! pour le viol, mauſſade,
Ne craignez point de moi quelqu'enfilade ;
Ha ! Je paîrai plutôt votre rançon...
Il prend ſa main, la raſſure & conſole.
Franquin, qui voit Darget ſe refroidir,
Dit : Eſt-ce en France ainſi que l'on viole ?
Eh ! quant au fait voudrez-vous donc venir ? —
Hélas ! Seigneur, nos triſtes deſtinées
Sont en vos mains, ô Franquin généreux !

Cette beauté de grâces tant ornée,
Et ces appas divins & merveilleux,
Seront-ils donc, dans ce ſéjour funeſte,
Abandonnés au déſir immodeſte
De l'impudique & du premier venu?
Ah! reſpectez ſon âge & ſa vertu;
Et rendez-lui ſa liberté première.... —
Pauvre François! dis plutôt ton bréviaire,
Répond Franquin, en ſe moquant de lui;
De violer c'eſt la mode aujourd'hui. —
Mais, repliqua d'une façon ſoumiſe,
L'autre en rêvant.... d'un moyen je m'aviſe;
S'il vous plaiſoit d'accepter de l'argent,
Je parrois bien à beaux deniers comptans
La liberté de cet aſtre adorable...
Ce marché-là plut fort à ce brigand. —
Oui, lui dit-il, ſi tu m'en donnes... tant....
Qu'elle aille alors, pucelle invulnérable,
Dans ſa maiſon rejoindre ſon amant...
Pour cette fois, intérêt déteſtable!
Tu fus du moins aux humains ſecourable;
Car tu ſauvas des mains d'un inſolent
La jeune Aurore auſſi belle qu'aimable,
Sans qu'on lui fit d'outrage en ce boucan.

FIN DU TROISIÈME CHANT.

CHANT QUATRIÈME.

C'est un grand point que d'être vertueux ;
Mais dans ce siècle on est peu raisonnable :
Soyez frippon, scélérat, vicieux ;
On passe tout si vous êtes aimable.
Heureusement pour lui le bon Darget,
Et l'un & l'autre également étoit.
Pour le Franquin épuisé de débauche,
(Car ne croyez qu'un brigand, qu'un pandour,
Toujours guerroie & sans cesse chevauche :
Rien ne tarit plus vîte que l'amour.)
Le Franquin, dis-je, ayant pris tout le jour
Repos qu'il faut pour réparer ses forces,
Ne sentant plus ses passions féroces,
S'en vint trouver le badaud dans son lit :
Je viens chez vous, dit-il, car je m'ennuie ;
Ne veux sortir, car il fait de la pluie :
Mais contez-moi, captif pour mon profit,
Votre destin, vos exploits, votre vie ;
Car les François, dit-on, sont bons conteurs. —
Darget répond à ces propos flatteurs :
Ce me seroit faveur bien singulière,
Si je pouvois amuser Franquini :
Seigneur, je n'ai qu'un mauvais conte à faire,
Je vais le faire aussi simple qu'uni...
Le sort fâcheux qui dès long-temps m'oppresse,
M'a fait, Seigneur, naître d'une duchesse :
Mon père fut, je crois, un inconnu,
Qu'un feu secret rendit le bien venu.
Malheureux fruit d'une illicite flamme !

On m'éleva bien loin de mes parens :
Puis, pour former de bonne heure mon ame,
Me retirant de ces honnêtes gens,
On me pourvut tout jeune, d'une place
Dans un couvent, au collège d'Ignace ;
Et là, fous l'œil d'habiles profeſſeurs,
Je dus, Seigneur, achever mes études,
Mais qu'un démon, auteur de mes malheurs,
M'y fit paſſer par des épreuves rudes !
On me trouvoit quelque peu de beauté,
Et dans l'eſprit de la vivacité.
Un profeſſeur, écumant de luxure,
Me careſſant avec malignité,
En m'amenant chez lui dans ſa clôture,
Me fit, un jour, offerte tant impure,
Que je lui dis avec ſévérité :
Va, monſtre affreux, tout couvert de ſouillure,
Dont les déſirs révoltent la nature ;
Cours dans l'oubli chercher l'impunité
De tes forfaits, de ta brutalité.
Bientôt un autre également m'entraîne ;
Je le repouſſe un peu, je le rengaine ;
Mais à la fin tant fondirent ſur moi,
Que n'ayant plus dans le couvent d'aſile,
Et dans un âge encor tendre & débile,
Je me ſentis intimider d'effroi.
L'un me diſoit : Ne ſavez pas l'hiſtoire ;
Vous y verrez des héros pleins de gloire,
Tantôt actifs & tantôt patiens,
A leurs amis ſouples & complaiſans :
Tel pour Socrate étoit Alcibiade,
Qui, par ma foi, n'étoit un Grec mauſſade ;

Et tels étoient Euriale & Niſus ;
En citerois, que ſais-je ? tant & plus !
Jules-Céſar, que des langues obſcènes
Diſoient mari de toutes les Romaines,
Quand il étoit la femme des maris.
Mais feuilletez un moment Suétone,
Et des Céſars voyez comme il raiſonne !
Sur ce régiſtre ils étoient tous inſcrits ;
Ils ſervoient tous le beau dieu de Lampſaque.
Si le profane enfin ne vous ſuffit,
Par le ſacré dirigeons notre attaque.
Ce bon Saint Jean, que penſez-vous qu'il fit,
Pour que Jésus le couchât ſur ſon lit ?
Sentez-vous pas qu'il fut ſon Ganymède ?
Pour renchérir ſur tout ce qu'on a dit,
J'appellerai Dom Sanchez à mon aide ;
Liſez-moi bien l'article vingt & neuf
De ſon divin traité du mariage ;
Vous y verrez que votre eſprit tout neuf,
Doit de ſes mœurs faire l'apprentiſſage.
Tous les recteurs s'écrient : Il a raiſon !
Dans le moment, le grand diable fait comme,
Fondent ſur moi ces brandons de Sodome :
Et pour avoir la paix dans la maiſon,
Néceſſité fut de n'être ſévère ;
Je devins donc leur malheureux plaſtron ;
Et lorſqu'en rut ſe ſentoit quelque père,
J'étois, hélas ! ſa monture ordinaire.
Ainſi voyez que mon cœur vertueux,
Fut malgré lui plongé dans cet abîme :
Oui, le deſtin dans ce monde orageux,
A la vertu nous force comme au crime.

Je ne pus donc éviter mon deſtin;
Mais excédé du rôle féminin,
Je déſertai de l'école d'Ignace,
Et me ſauvai, un jour, de bon matin,
Chez un enfant de la grâce efficace;
Pour me venger de mes ribauds déçus,
Je m'enrôlai deſſous Janſénius.
Autres tyrans, autres mœurs, autre école!
Saint Auguſtin, Paſcal, Arnaud, Nicole,
Etoient cités ſans fin, ſans nul propos;
De ce parti c'étoient les grands héros:
L'enthouſiaſme égarant leurs dévots,
Forgea dès-lors pour eux nouveaux miracles:
Des fous perclus ſautent ſur des tombeaux.
Des gens ſenſés donnèrent ces ſpectacles!
On exorciſe, on rêve des oracles;
Et tant on fit que le ſage Louis,
Bien défendit miracles à Pâris (*)...
Pour moi, voyant les fourbes de l'Egliſe,
Dévots frippons, que l'intérêt diviſe;
Bien réſolu de n'y point m'embarquer,
Et me ſentant du goût pour le grand monde,
Dans cette route errante & vagabonde,
J'oſai pour moi du bien pronoſtiquer.
Me voilà donc libre des hypocrites;
Et dans Paris, parmi les Sybarites,
On voit ce peuple aimable, doux, charmant,
Qui chante & rit, ſans ceſſe ſe remue;
(Car dans Paris chacun a la berlue)
Comme l'on voit les flots de l'océan

(*) L'Abbé Pâris.

Amoncelés, lorſque la mer refiue;
Ainſi paroît l'impétueux torrent
D'un peuple entier, d'une immenſe cohue,
Qui ſans raiſon court & remplit la rue.
Paris connoît plus d'une déité;
La principale eſt la galanterie,
A ſes côtés placez la nouveauté:
Ce ſont, Seigneur, les dieux de ma patrie.
Et ſi voulez à la communauté,
Joignez encor les fureurs de la mode;
Lors connoîtrez & culte & loix & code,
Qui règlent tout dans leur ſociété.
A ces loix-là toujours je fus fidèle;
Des papillons je devins le modèle;
Et je parvins, & par ſoins & par art,
A copier les airs d'un petit-maître. —
Lors dit Franquin: Cela peut fort bien être:
Mais conte-moi, diſgracié bâtard,
Vêcus-tu donc à Paris du haſard? —
Non, dit Darget, j'y fis des vaudevilles
Et des romans, qu'on vend, & qu'on vendra
A nos oiſons, aux badauds imbécilles,
Tant qu'à Paris des nigauds on verra.
Je fis d'abord la *Princeſſe ſenſible*,
Et puis après les *Bijoux indiſcrets*,
Et l'*Acajou*, livre inintelligible;
Et ſur les *chats* publiai des Eſſais;
Et de *Gri-Gri* j'ébauchai quelques traits.
Le *Payſan* (*) m'éleva juſqu'aux nues;
La *Payſanne* eut preſque des ſtatues;

(*) Le Payſan parvenu de Marivaux.

A tout compter je n'aurois jamais fait.
Le bel-eſprit fournit mal la cuiſine :
De Saint-Amand (*) je craignis la famine,
L'invention, fille de l'intérêt,
Pour cette fois, détourna ma ruine ;
J'imaginai, & je fis des pantins. —
Quel mot barbare ! en refrognant ſa mine,
Cria Franquin. — Ce ſont des mannequins,
Lui dit Darget : figure diſloquée,
Ses membres ſont découpés de carton ;
Un fil les joint ; dans l'air l'ébranle-t-on ?
Son jeu la rend mobile & détraquée ;
C'eſt le dernier effort de la raiſon,
Que le pantin ; il vous ſert d'interprète ;
Auprès du ſexe il fait contes d'amour ;
Un cœur timide, une flamme diſcrète,
Par le pantin parvient enfin au jour.
Pour honorer dans la ville & la cour
Ma découverte, utile & fortunée,
Elle ſervit d'époque à cette année ;
Évalués en bons deniers comptans,
De ces pantins j'eus cent vingt mille francs.
Lors je donnai dans le goût des voyages ;
Rien ne peut tant former les jeunes gens :
De nos François me laſſoient les viſages ;
Je ſouhaitois voir d'autres habitans.
De mon pays je pars pour la Hollande ;
Je vois par-tout faces de contrebande,
Des gens épais & groſſiers & lourdauds ;
Je ne crus pas être parmi des hommes,

(*) Poëte qui mourut preſque de faim.

Comme, du moins, nous autres François ſommes.
Figurez-vous un peuple d'eſcargots,
Toujours glacés, animaux aquatiques,
Comme poiſſons pour le moins flegmatiques,
Qui dans une heure articulent deux mots.
Je me compoſe, & d'un air doux & ſage,
Je leur demande : Et de quoi vivez-vous ? —
De nos troupeaux nous preſſons le laitage ;
Nous vendons tous du poivre, du fromage ;
Comme marchands, ſommes un peu filous.
L'Europe entière eſt notre tributaire,
Et nous ſavons la plumer & la traire. —
Comment, leur dis-je, êtes-vous gouvernés ? —
Jadis foulés d'oppreſſeurs obſtinés,
Dans notre ſang noyant leur tyrannie,
De leurs débris naquit la liberté ;
Quittés des rois & de la monarchie,
Changeant un nom, parmi nous redouté,
Trente tyrans ont occupé leur place :
Ainſi voyez, quoique le Belge faſſe,
Qu'il ne ſauroit jamais rompre ſes fers.
Républicains, nous rampons ſous des traîtres ;
Au-lieu d'un roi nous avons mille maîtres,
Quand on nous croit libres dans l'univers. —
De ces bourgeois, le plus coſſu m'invite,
Dans ſa maiſon à lui rendre viſite ;
Moi, je l'accepte auſſi-tôt, poliment...
Une ſervante, en me voyant, me prend
Deſſus ſon dos, me charge lourdement ;
Et ſe traînant, en faiſant la tortue,
Me fait paſſer au travers de la rue ;
Puis ſur le ſeuil de la porte venue,

Me décrottant impitoyablement,
D'un grand ſeau d'eau me lava bruſquement.
Je leur demande : Eh ! que prétend-on faire ? —
C'eſt, me dit-on, grande civilité,
Aux étrangers toujours très-néceſſaire,
Pour conſerver chez nous la propreté :
Puis on me fait entrer dans la cuiſine.
Depuis trente ans onc on n'y fit du feu ;
Eſt-ce en ce lieu, leur dis-je, que l'on dîne ? —
Que dites-vous ? Quel blaſphême, grand Dieu !
Ces lieux ne ſont point faits pour notre uſage ;
Nous n'habitons point ces appartemens ;
Nous nous fourrons, pour un plus grand ménage,
Dans notre cave, & ſommes fort contens :
La propreté, déeſſe de céans,
Occupe ſeule ici les logemens...
Lors il me prit tout d'un coup un fou rire,
Dont je ne pus empêcher les éclats ;
Mon gros bourgeois, qui n'aimoit la ſatyre,
Dit ſéchement : Les François ſont des fats. —
Je lui réponds : Il vous plaît de le dire !
Dans le moment, mon homme rempli d'ire,
Me fait jeter des eſcaliers en bas ;
M'accompagnant de valets, de ſervantes,
Jetant en l'air mille cris très-aigus,
Me convoyant d'injures élégantes,
Juſqu'au moment qu'ils ne me virent plus.
Abandonnons pour jamais cette terre,
Partons, diſois-je, allons en Angleterre ;
Mes compagnons, chacun de ſon côté,
Qui n'avoient pas de ſort plus favorable,
Pour ce pays plein d'animoſité,

Me diſoient tous : Allons plutôt au diable.
Un grand vaiſſeau, bâti pour le tranſport,
Le même jour nous charge ſur ſon bord ;
On lève l'ancre, & la mer blanchiſſante
Nous ſoulevoit ſur ſon onde écumante ;
La voile s'enfle & nous fendons les flots ;
Et le pilote, & différens ſignaux,
Font manœuvrer les bras des matelots.
Un vent de ſud d'un ſouffle favorable,
Nous fait raſer la ſurface des eaux :
Les paſſagers boivent & rient à table,
Même aucun d'eux ne préſageoit des maux.
Mais tout-à-coup le vent tourne à la ronde ;
Le temps noircit, l'air ſiffle, le ciel gronde ;
La nuit ſurvient, & dans l'obſcurité,
Notre vaiſſeau, tantôt précipité
Juſques au fond d'une abîme profonde,
Tantôt au ciel eſt relancé par l'onde...
La foudre tombe, & les brillans éclairs,
Tout à l'entour embrasèrent les airs.
Soudain le mât briſé par la tempête,
Tombe en faiſant un fracas furieux ;
Le gouvernail heurté ſe fend en deux ;
Aux matelots tremblans tourne la tête.
Enfin voguant au gré des vents fougueux,
Nous entendons un bruit épouvantable !
Contre un rocher, écueil inévitable,
Notre vaiſſeau de toutes parts troué,
Tout fracaſſé, lors étoit échoué ;
Pouſſé des flots il tombe en mille pièces.
Mes compagnons aux cieux font des promeſſes ;
A mon ſecours j'appelle mon patron :

Et Saint Etienne écoutant ma prière,
Me fait trouver le bout d'un aviron.
Pour cette fois je te tire d'affaire,
Me dit le Saint, car tu portes mon nom.
Deſſus ce bois pars à califourchon,
Mon vieux manteau te ſervira de voile ;
Mon auréole, ô Darget ! mon mignon,
Pour te guider, te ſervira d'étoile ;
Ton cul adroit ſera ton gouvernail. —
Bon Saint, lui dis-je, il n'eſt pas temps de rire ;
Plus de ſecours, un peu moins de ſatyre.
Je vogue ainſi dans ce bel attirail ;
Bientôt mon corps n'y pouvoit plus ſuffire ;
Tantôt couvert des vagues de la mer,
Et malgré moi buvant ſon ſel amer,
Prêt à périr par un nouveau naufrage,
Je fus pouſſé ſur le prochain rivage ;
Et n'étant guère éloigné de ce bord,
Me recueillant par un dernier effort,
Je gagne enfin l'Angleterre à la nage.
Qu'on eſt heureux de retrouver le port ! —
Franquin s'écrie : Oui c'eût été dommage
De toi, badaud, babillard indiſcret !
De te noyer, le Saint auroit bien fait !
Pourſuis toujours. — Mes campagnons périrent ;
Jamais, ô Ciel ! mes yeux ne les revirent,
Peut-être ils ſont mangés par les harengs ;
Ils ſont damnés, ils ſont morts ſans confeſſe...
Quant à mon Saint, je lui tins ma promeſſe,
Et lui donnai deux cierges des plus grands.
Puis pénétrant dans ces lieux pacifiques,
Je dis : Hélas ! ces dogues britanniques

Habitent donc des lieux auſſi charmans!
Mais ſur ce bord, pourquoi donc me morfondre?
Pour voir l'Anglois il faut aller à Londre.
J'arrive enfin, & dans le même jour,
Je vois la ville & parois à la cour.
L'Anglois mordant, trop fier en ſon domaine,
Nomme ſon roi, le *Seigneur Capitaine;*
Il me reçut, & dit au général :
A ce François montrez mon arſenal.
J'imaginois de le trouver plein d'armes;
Mais point du tout, au-lieu d'objets d'alarmes,
J'y vis d'abord des bottes, des chapeaux. —
Lors, dit mon guide : Objets remplis de charmes!
A Malplaquet vous porta mon héros:
Ces éperons, lorſqu'il menoit ſa garde,
L'ont bien ſervi dans les champs d'Oudenarde.
Mais tournez-vous, admirez donc ceci :
C'eſt du héros la redoutable épée,
Du ſang françois à Dettingen trempée:
Examinez, remarquez donc, voici... —
Je l'interromps, tirant la révérence :
Ah! j'ai trop vu le malheur de la France,
Dis-je d'un air qui plut au courtiſan.
Puis promptement de ce lieu me ſauvant,
Je me rendis d'abord au parlement...
Singes y ſont de la gente romaine,
Tous harangueurs, tous gens très-bien parlant,
Tant, que croyez écouter Démoſthène;
Mais pas toujours auſſi-bien agiſſant.
Et leur vertu ne flaire pas trop baume;
Très-libres ſont dans leurs diſcours diffus,
Ni plus ni moins ils ſont tous corrompus,
L'électorat gouverne le royaume.

Un ſimple Anglois eſt un original ;
Plus ſingulière on trouve ſa folie,
Et plus il eſt applaudi du total,
Qui ne ſe croit ſous le pouvoir royal
Libre, qu'autant qu'on ſouffre ſa manie.
Ce peuple triſte a certain ſplin fatal ;
On ſe pend là, comme ailleurs on va boire ;
Et chaque jour fournit pareille hiſtoire.
Féroces ſont encor toutes leurs mœurs ;
Pas ne voudroient qu'un ſeul de leurs auteurs
Ne fît jouer pièces ſur leurs théâtres,
Sans maſſacrer juſqu'aux moindres acteurs.
Mais plus encore ils ſont acariâtres
Dans le combat de leurs gladiateurs ;
A demi-nus je les ai vu combattre,
S'entre-frappant ; & de leurs bras nerveux,
Tantôt parant, & s'eſcrimant tous deux,
Se faire entr'eux de mortelles bleſſures...
Epargnez-moi ces affreuſes peintures ;
Bien mieux il vaut, Franquin, vous raconter,
Comme là-bas j'ai vu des grandes fêtes :
Tout Londre entier y vient preſqu'aſſiſter,
Sur un grand pré l'on ne voit que des têtes.
De leurs haras les plus légers chevaux,
Pour diſputer de vîteſſe à la courſe,
Par trois fois font le tour de cet enclos :
Pour qui croyez que le prix ſe débourſe ?
Ne penſez point que c'eſt pour le cheval
Qui l'a gagné, comme il vous doit paroître ;
Mais par arrêt, par un procès-verbal,
On vous l'adjuge au fainéant de maître...
Je fus bientôt connu chez les Bretons ;
On me mena dans les bonnes maiſons,

Et quelquefois auſſi dans les mauvaiſes;
Pour jeunes gens, dangereuſes fournaiſes!
Le tendre amour, qu'on ne peut amortir,
S'y voit ſuivi d'un triſte repentir:
Qu'ils ſe paient cher ces momens de foibleſſes!...
Il eſt à Londre un grand nombre d'abbeſſes,
Entretenant des veſtales de nom,
Leur feu ſacré bientôt laiſſant éteindre;
Un jour Veſta les en punit, dit-on,
En leur faiſant cuiſant & mauvais don.
N'eſt que trop vrai; j'ai bien lieu de m'en plaindre,
Ce ſouvenir me fut cruel & long.
Ces fiers Anglois ſont tous millionnaires;
Tréſors y ſont choſes fort ordinaires;
Juſques aux gueux y regorgent de biens. —
Ah! s'écria Franquin, ah! quelle terre,
Pourquoi, mordieu, n'y fait-on pas la guerre?
Qui mieux vaudroit qu'avec ces Pruſſiens!
Triſtes héros, nation mal huppée,
Qui n'a de biens que la cape & l'épée:
Bien mieux vaudroit piller ces fiers Anglois:
Continuez. — J'y fis une équipée:
Ils m'appelloient: Vilain chien de François.
Bien enragé qu'un faquin, qu'un beltre
Sur mon chemin m'honorât de ce titre,
Je réſolus enfin de m'en venger.
Et ne pouvant à cette race entière
Faire ſentir mon audace guerrière,
Avec un ſeul je voulus m'égorger.
A Londre on voit cette gent malhonnête,
Pour un ſcheling ſe battre à coups de tête;
Et quelquefois parmi tous ces butors,

On peut trouver des ducs & des milords.
Montrons, diſois-je, en enfonçant mon feutre,
Que le François n'eſt ſot, couard, ni pleutre...
Je traverſois juſtement la cité;
L'on m'honora d'un compliment féroce.
Dans le moment je ſaute du carroſſe;
Et de l'ardeur me ſentant emporté,
Sur l'agreſſeur je me rue avec force:
Bras contre bras, genoux contre genoux,
Je le terraſſe & l'abats ſous mes coups:
Son ſang couloit, il tombe; & ce coloſſe,
Devant le front ſe fait une ample boſſe;
Je crus avoir terminé ſes deſtins.
Le peuple accourt, il crie, il bat des mains:
Craignant pour moi dans ce danger extrême,
Je réſolus de partir la nuit même.
Sur un vaiſſeau j'arrive en Portugal;
J'y vis du roi le palais monacal.
Ce prince obtint de Rome, par ſoupleſſe,
Le rare honneur d'oſer chanter la Meſſe:
L'eſprit porté pour le pontifical...
Il n'a jamais, de mains voluptueuſes,
Pu careſſer que des religieuſes.
Le cacaporc eſt le ſceptre du roi;
En Portugal lui ſeul donne la loi:
Ruſtres, bourgeois, prêtres, noble, miniſtre,
Tout ſent les coups du cacaporc ſiniſtre.
J'allai pour voir un grand couvent qu'il fit;
Des capucins il recherchoit l'eſpèce;
Gens en effet qui méritent crédit,
Et pour leſquels il brûloit de tendreſſe.
De m'encloîtrer alors quelqu'un m'offrit;

Bien

Bien loin de moi je rejetai ſon offre :
Quoi ! voulez-vous, diſois-je, qu'on m'encoffre ?
Bref, pour peupler ce grand couvent maudit,
Cent grenadiers par force l'on choiſit,
Qui ſous le froc nazillant à matines,
A contre-cœur frappent des diſciplines.
Pour moi, craignant qu'un jour en ce moutier
Bien malgré moi l'on me fît naziller,
Je pris le large, & bien joyeux je gagne,
Dans quelques jours les limites d'Eſpagne.
Là, je me crus à l'abri du malheur :
Mais le deſtin contre lequel je lutte,
Juſqu'à préſent toujours me perſécute...
Amour fatal ! eſt-ce pour mon bonheur,
Où mes péchés, qu'une beauté céleſte,
Jeune nonnain, dans un couvent, modeſte,
Un beau matin m'apparut au parloir ?...
Là, je formai, hélas ! le plan funeſte
D'y retourner, l'admirer, la revoir :
Par le moyen d'un ingénieux prêtre,
Qui (pardonnez) faiſoit le maquereau,
J'eus le moyen d'approcher, de connoître
Cette nonnain, ce miracle ſi beau !..
Un rendez-vous me donne enfin la belle ;
J'entre au couvent à l'aide d'une échelle ;
Gardant encore, hélas ! pour mon malheur,
Un ſouvenir de la cruelle Angloiſe.
Mais ſouvenir cuiſant & plein d'horreur,
Qui me mettoit au plus mal à mon aiſe,
Juſqu'à quel point, traître & perfide amour,
Tu m'aveuglas dans ce funeſte jour !..
Raiſonne-t-on, penſe-t-on, quand on aime ?

Les plus prudens en amour, ſont des fous;
Car la raiſon cède au pouvoir ſuprême,
De cet inſtinct qui commande ſur nous.
De mon amour la fière tyrannie,
Et de mes ſens la flatteuſe manie,
Sur la raiſon mourante, à l'agonie,
L'ont emporté; j'ignore mon état,
Et commettant un affreux attentat,
Je ſuis aux pieds de ma religieuſe :
Rendez enfin ma paſſion heureuſe,
Rare beauté, divine & radieuſe,
Oſai-je dire, en lui baiſant les mains.
Mais ſa pudeur alarmoit mes deſſeins,
Quand dans ſes yeux je remarquai du trouble;
(Son cœur n'étoit diſſimulé ni double)
Je profitai de l'heure du berger.
Plus tendrement, de nouveau je la preſſe:
Il n'eſt plus temps, belle, de reculer:
Ne falloit pas auſſi loin s'engager,
Lui dis-je; enfin, ſoit amour ou foibleſſe,
La pudeur paſſe; & l'aveugle tendreſſe
Va déſormais de l'honneur ſe venger..
Imaginez l'ardeur voluptueuſe
Dont je jouis de ma religieuſe!
L'amour brûlant, un plaiſir défendu,
Tout conſpiroit à ſoutenir ma flamme:
Au ſanctuaire, à la fin, parvenu,
Cette nonnain ſe convertit en femme.
Mais, juſtes Dieux! quels furent mes forfaits!
J'abhorre encor ma noire ingratitude...
Sœur Amidon, que ce léger prélude
Vous a coûté de douloureux regrets! —

Je ſuis confus, Seigneur, lorſque j'y penſe;
Oui, de Veſta la ſévère vengeance
Devint le lot de ſes divins attraits!..
De cette nuit, mon ame ſatisfaite,
Avant le jour, méditoit la retraite:
Tendres adieux & doux embraſſemens!
Nous ajuſtons, comme font les amans,
Pour nous revoir, tous les arrangemens.
Je pars enfin; mon échelle ſe caſſe:
Je dégringole avec un bruit affreux;
Et tout mon ſang dans mes veines ſe glace....
Lors, du couvent, ſort un concours nombreux:
Quel eſt ce bruit? & qu'eſt-ce qui ſe paſſe?
Diſoient les ſœurs, en jetant de grands cris.
Comme il ſe fait la nuit un grand vacarme,
Que le berger de bâtons fourchus s'arme,
Quand le loup vient au milieu des brebis:
Colin s'éveille, & ſortant de ſon gîte,
Deſſus le loup, qui promptement s'enfuit,
De grands cailloux fait voler au plus vîte;
Avec ſon chien par le bois le pourſuit,
Et, s'il l'atteint, ſous ſes coups le réduit:
Ainſi couché, ſans voix & ſans haleine,
Dans un moment le couvent m'entoura;
Dieu ſait comment alors m'apoſtropha:
Une nonnain diſoit: Ah, le voilà!
Quel ſacrilège! ah, quelle ame vilaine!
Notre moutier il déshonorera!
Une autre ſœur aigrement ajouta:
Mon doux Jésus! quelle eſt donc cette ſcène?
Je ſuis d'avis, mes ſœurs, que mieux vaudra
Le tranſporter dans la priſon prochaine,

Et ce matin on l'interrogera;
Sinon, verrez que le monde, qui cauſe,
Malignement les ſœurs accuſera:
Tout le couvent approuva fort la choſe;
Dans la priſon voiſine en m'emporta.
Mon ame étoit demi-morte, engourdie,
Mais ma douleur la rappelle à la vie.
Quand le couvent tout notre roman ſut.
Lors, pour nous deux, bien pis encor ce fut...
Vous ne ſavez combien déſeſpérée,
Combien terrible eſt la haine ſacrée?..
Chez l'Eſpagnol il eſt un tribunal,
Moitié prélat, & moitié monacal,
Qui, s'acharnant ſur le pauvre profane,
Jamais n'abſout, & toujours le condamne;
Qui, par bonté, plein de l'amour de Dieu,
Vous fait brûler pour le bien de votre ame.
Tout à l'entour de ce funeſte lieu,
De cent bûchers au ciel monte la flamme.
On me traduit devant ce jugement:
Un juge ayant plumes de chat-huant,
Me dégoiſa ce diſcours gravement:
Ne crains-tu point, ſcélérat, impudent,
Du juſte Ciel la colère jalouſe?
De JÉSUS-CHRIST tu violas l'épouſe!
Et non content de l'avoir fait cocu,
A la nonnain donnas le mal immonde!
Ah! ſacrilège, as-tu donc prétendu,
Dans ta fureur à nulle autre ſeconde,
D'empoiſonner le bénin paradis?
Pour quoi, félon, avec cérémonie,
Pour effrayer les mécréans eſprits,

Ta peau demain ſera dûment rôtie.
Il dit : D'abord les sbires en priſon
Me font rentrer, après ce beau ſermon.
Bien mal me prit de ma triſte aventure ;
J'ai de tout temps fort haï la brûlure ;
Et ne voyant nul beſoin de mourir,
A mon patron me fallut recourir :
Ah, bon patron ! lui dis-je ; ah, Saint Etienne !
Me verras-tu cruellement périr ?
Si chez l'Anglois j'abordai, non ſans peine ;
Si ton pouvoir daigna me ſecourir ;
Si ton autel fut orné de mes cierges ;
Dans ce péril ne m'abandonne pas !
Le paradis eſt tout rempli de vierges ;
Nous n'en voyons preſque point ici-bas !
J'en ai voulu, pour ma part, tâter d'une :
Et ce Phénix, difficile à trouver,
Dans ce couvent, lieu de mon infortune,
Heureuſement s'eſt laiſſé déterrer.
Ah, mon bon Saint ! faut-il tant de tapage,
Pour plus ou moins que ſoit un pucelage ?
J'ai même ouï des gens de grand renom,
Au pucelage ayant quelque ſcrupule ;
Qui, le traitant de fou, de ridicule,
Ne le croyoient qu'un être de raiſon.
Si cependant j'en eus un en partage,
Ne m'enviez, bon Saint, cet avantage !
Je n'ai jamais cueilli que cette fleur :
Si m'en croyez, détournez mon malheur !..
Je me proſterne, & les Cieux m'exaucèrent ;
De la priſon les fondemens tremblèrent ;
Tout radieux, le Saint fendant le mur,
Me dit : Mon fils, je lis dans le futur :

Oui, les deſtins, qui ſur tes jours veillèrent,
Bien des revers encor te préparèrent,
Et des honneurs auſſi te deſtinèrent.
Un jour ton nom, dans un poëme obſcur,
Sera chanté dans le goût marotique :
Mépriſe donc ce ſénat fanatique !
De mon appui ſois dès à préſent ſûr ;
Si tu promets porter à mes chapelles,
Aux quatre-temps des offrandes nouvelles...
Je promis tout : le marché s'accomplit !
Il n'eſt frippon, il n'eſt ame ſi noire,
Qui droit au ciel n'aille ſans purgatoire,
Pourvu qu'un Saint y trouve ſon profit. —
Ah ! c'eſt bien fait ; il faut que chacun vive ;
Je veux qu'un Saint reçoive un don gratuit :
La ſainteté, ſans profit, eſt chétive,
Cria Franquin. — Et Darget pourſuivit :
De tous mes fers le bon Saint me défit :
Le geolier dans cette alternative,
Profondément à l'inſtant, s'endormit.
Le Saint m'endoſſe un habit de jéſuite ;
Le verrou tourne & la porte s'ouvrit :
Vas, cours, dit-il, précipite ta fuite !
Par les cheveux ſaiſis l'occaſion !
Puis me donna ſa bénédiction.
De me ſauver, cher Franquin, j'eus grand'hâte ;
Fou, qui deux fois de ces chats-huans, tâte !..
Ainſi qu'un cerf, que des chaſſeurs adroits
Ont entouré dans le fond des forêts,
Quand de ſa mort il voit quelque préſage ;
Il part, s'élance, excitant ſon courage ;
En bondiſſant, il franchit les filets :
De même alors, je ſortis de l'Eſpagne,

Tout étourdi de ce terrible choc ;
Toujours pleurant ma funeſte campagne,
Toujours trottant ſur la haire & le froc.
J'arrive enfin d'Eſpagne en Italie :
Bien différent eſt ce pays latin,
De ce que fut l'ancienne Auſonie ;
Profond ſavoir, beaux-arts, eſprit humain,
Tout y paroît pencher vers le déclin.
L'Italien, entouré de ruines,
Enorgueilli d'illuſtres origines,
Se croit encore un citoyen Romain :
Et les prélats, abbés, moines & prêtres,
Y vivent tous ſur la gloire & le nom
De ces héros, leurs illuſtres ancêtres.
Parlez un jour à quelque Pantalon !
Il citera le temps de Cicéron,
Celui d'Auguſte ; & Côme de Florence,
Qui des beaux-arts hâta la renaiſſance :
Mais de citer ces temps modernes ? Non...
Les deſcendans d'Émile & de Caton,
Se dévouant au dieu de l'Harmonie,
Se font couper les ſources de la vie,
Pour fredonner des airs de violon.
Tous barbouillés & de rouge & de plâtre,
Ces bons chapons ſont héros du théâtre ;
La nymphe Echo les adopta pour fils :
Tels les Romains ſe ſont abâtardis.
Mais je l'avoue ; oui, j'ai trouvé dans Rome
Un ſouverain, un pontife, grand homme ;
Puiſſant génie, eſprit, dont la beauté
Peut égaler l'auguſte antiquité,
Prélat ſans fourbe, & prince ſans foibleſſe,

Il recueillit un encens mérité,
Et de l'Egliſe & même du Permeſſe.
J'aurois voulu plus long-temps l'admirer;
La guerre alors venant à s'allumer,
Me rappella bientôt dans ma patrie.
Je reparus chez mes Sybaritains,
Qui par faveur ou par bizarrerie,
Récompenſant l'inventeur des pantins,
Chez Valory, fixèrent mes deſtins...
Depuis, Seigneur, vous ſavez l'aventure,
Qui, par malheur, pendant la nuit obſcure,
M'a fait tomber, hélas! entre vos mains. —
Pour cet hélas! n'étoit pas néceſſaire,
Répond Franquin : un jour priſonnier,
L'autre vainqueur; c'eſt un ſort ordinaire,
Depuis long-temps, pour chaque guerrier.
Ne ſavez pas comme François-Premier
Par Charles-Quint fut happé dans la guerre?
Et que Tallard dompté par les exploits
De Marlborough, languit en Angleterre?
N'avez pas vu ce grand faiſeur de rois,
Ce maréchal à trente ſecrétaires,
Tout à la fois faiſant cinquante affaires,
Pris à Hanovre & réduit aux abois?
Je pourrois bien citer en compagnie,
Un certain roi, Dom Quichotte du nord,
Que le Grand-Turc retint ſans grand effort,
Son priſonnier dans la Beſſarabie. —
Mais, cher Franquin, je ne ſuis né ſoldat,
Lui dit Darget; que me fait votre guerre?
Et ces fléaux qui ravagent la terre?
Je n'aſpirai point au généralat. —

Allons, ſuis-moi ! le vin conſole l'homme,
Lui dit Franquin ; tu verras bientôt comme
L'on fait chez nous, pour noyer le chagrin...
Ami lecteur, laiſſons boire Franquin ;
Pendant le temps que ma muſe reſpire,
Et d'Hippocrène un peu s'abreuvera ;
Ah ! puiſſe-tu trouver ſous ton empire,
Le beau bijou que Darget poſſéda !

FIN DU QUATRIÈME CHANT.

CHANT CINQUIÈME.

Je ne veux point être un bavard en vers ;
Je hais beaucoup tout langage inutile :
Un mot bien dit, vaut ſouvent mieux que mille.
Apprenez donc, ſans grands propos diſerts,
Que dans ces lieux plus d'un ſaint perſonnage,
Se tracaſſant, faiſant remu-ménage,
Embrouilloit tout ſur ce foible univers.
Un jour le roi de la huaille noire,
Prince cornu, ſouverain des enfers,
Ayant reçu la gazette ou l'hiſtoire
De ce qu'au monde alors il ſe paſſoit ;
Comme, à ſon gré, chaque Saint gouvernoit :
Le vieux ſatan ſentit piquer ſa gloire,
Et de fureur le diable en écuma.
Il va d'abord deſſous le mont Etna,
C'eſt de l'enfer le ſoupirail difforme,
Il y paſſa ſoudain ſa tête énorme ;
Le mont prudent de flammes l'entoura,
D'un tourbillon épais de ſa fumée
Son chef hideux entier enveloppa.
Le diable y vit voler la Renommée,
Et le malin doucement l'appella :
Dans un moment la jaſeuſe conta
Plus que l'eſprit ne prit plaiſir d'apprendre ;
Et s'aigriſſant de ce qu'il vient d'entendre,
Dans les enfers vîte il ſe replongea ;
Bientôt ſes pairs en un lieu raſſembla ;
Chaque démon ſon malheur déplora ;

En enrageant, on les entendoit dire :
D'éternité, la ſuperſtition
Qui nous créa, nous a donné l'empire
Dans l'univers ſur chaque nation.
Depuis un temps elle veut nous réduire;
Dans ce ſéjour d'abomination
Nous n'y voyons que des ames maudites,
De qui les cris nous tranſpercent les os :
De ces douillets, de ces vrais ſybarites,
Nous ſommes donc les puérils bourreaux.
L'on dit déjà qu'une ſecte incrédule,
De ces cachots oſe même douter,
Que les démons ſont mis en ridicule,
Que tout-à-fait on prétend les rayer.
Ah! vengeons-nous, & montrons à la terre,
Que, ſi le ciel eſt armé du tonnerre,
Que, ſi l'olympe eſt tout peuplé de Saints,
Que dans l'enfer ſe trouve plus d'un diable,
Qui ſe mêlant des arrêts des deſtins,
Peut-être en peu ſe rendra formidable :
Ainſi parloient tous ces eſprits malins;
Mais Lucifer leur impoſa ſilence :
Chacun ſe tût, & l'infernale engeance
Baiſa l'ergot de meſſire ſatan.
Il aſſembla d'abord ſon grand divan,
De vieux démons c'étoit la gent inique;
Ruſés matois dans leur art diabolique,
Qui de l'enfer ſachant la politique,
Avoient au crime endurci leur tyran.
A l'entour d'eux des monſtres effroyables,
Au noir braſier toujours invulnérables,
Y paroiſſoient les fiers exécuteurs

De leurs complots, de leurs ſombres fureurs...
On y voyoit l'avarice ſordide,
Qui recéloit des tréſors ſans deſſeins;
La cruauté, le ſanglant homicide
Faiſant brandir un poignard dans ſes mains;
Le fol orgueil, qui ſottement s'admire,
En ſe parant dans ſes plumes de pan;
La pâle envie aiguiſant la ſatyre,
Contre la gloire elle trame & conſpire;
Elle hait tout ce que l'on fait de grand.
Bonheur d'autrui compoſe ſon martyre;
C'eſt des humains le plus cruel tyran.
Le noir ſoupçon guidant la jalouſie,
Et les regrets & l'affreux déſeſpoir;
La trahiſon, l'infame calomnie,
Qui de Protée emprunta le ſavoir;
L'ambition maſſacrant ſes victimes,
Et la diſcorde entr'ouvrant des abîmes;
L'induction offrant un monceau d'or;
La politique étalant ſes maximes,
Et l'intérêt, père de tous les crimes;
La nuit, l'horreur, les douleurs & la mort...
Ces monſtres ſont plongés dans les déſordres.
Par un ſeul mot le maître des enfers
Les fait partir, exécuter ſes ordres;
Et leur fureur trouble tout l'univers.
Tout le ſénat de cette race immonde
Dreſſa ſon plan pour gouverner le monde;
Même Umbriël, Aſtaroth, Belzébuth,
Tenoient propos que très-bien on reçut;
Chaque démon de ſon eſprit fit montre;
On balança le Pour avec le Contre...
Le grand conſeil à la fin réſolut,

Qu'on emploîroit la Diſcorde inhumaine,
Pour agiter là-haut l'eſpèce humaine,
Et la Diſcorde auſſi-tôt s'approcha.
Le vieux ſatan ſa fille endoctrina;
De ſes atours ſi-tôt la décora;
Il ajuſta deſſus ſa tête impure,
D'affreux ſerpens la hideuſe coëffure :
Il la couvrit d'un manteau teint de ſang,
Arma ſon bras de ſon tiſon brûlant;
Mit dans ſes yeux, de ſa fournaiſe ardente,
De gros charbons la flamme étincelante;
Dedans ſa gueule il verſa ſes poiſons;
Il la doua d'horreur & d'épouvante,
D'acharnement, de haine violente,
De ſes fureurs & de mortels friſſons.
Sous cet auſpice aux humains redoutable;
L'enfer vomit ce monſtre abominable;
Dans l'univers vint la fille du diable,
En ſecouant dans ſes mains ſes tiſons.
Alors ſatan avec tous ſes démons
S'en retourna; l'un dans de grands chaudrons
Faiſoit bouillir maudits à cœurs de roche;
L'autre en un coin en rôtit à la broche;
Là, par les pieds, pendent des moribonds;
Ici, plus loin, à d'infernaux brandons,
On en voyoit brûler comme une torche;
Là, tout vivans, des damnés l'on écorche;
Là, Belzébuth, au ſupplice animé,
Battoit maudits de ſon fouet enflammé :
Et ſans leurs corps, ces ſingulières ames
Souffroient pourtant des tourmens corporels,
Comme bois ſec ſe brûloient dans les flammes;

Et gémiſſoient ſous leurs bourreaux cruels.
Mais la Diſcorde ardente & ſanguinaire,
Qui parcouroit notre triſte hémiſphère
Sur ſon chemin, de ſon ſouffle empeſté,
Otoit aux champs leur heureuſe abondance,
Dedans ſon germe étouffoit la ſemence,
Dans les troupeaux met la mortalité;
Ce monſtre ſemble ébranler la nature;
Le firmament pâlit de cette injure.
Ce monſtre affreux en courant le pays,
Arrive enfin auprès du gros Marquis:
Tout doucement la diabolique fée
S'en approcha, pour lui donner conſeil;
Le gros Marquis, dans les bras de Morphée,
Dormoit encor d'un tranquille ſommeil:
Le monſtre alors deſſus ſon chef s'élève,
Il apparoît ſous la forme d'un rêve:
Souffrirez-vous, Valory, de ſang-froid,
Que de chez vous on enlève Darget?
Qu'un vil pandour, hardi, plein d'inſolence,
Outrage & vous & Darget & la France?
Aux Pruſſiens, ſans nuls autres détours,
Courez, volez, & demandez vengeance;
Que tous leurs bras vous donnent leurs ſecours;
Que Darget ſoit au ciel ou chez le diable;
Faites ici vacarme épouvantable,
Et conſervez l'inaltérable eſpoir,
Qu'on ſaura bien vous le faire ravoir.
Le monſtre dit: & de ſa chevelure
Il arracha l'un des plus grands ſerpens,
Le fait gliſſer ſans bruit, ſans ſifflemens
Sur Valory; bientôt la bête impure

En repliant ſes anneaux tortueux,
S'entortillant à l'entour de ſa proie,
Remplit ſon cœur de ſes poiſons affreux.
Le monſtre en ſent une cruelle joie;
Et ſatisfait de ſes heureux ſuccès,
Il s'envola pour de nouveaux projets.
Tout en fueur le Marquis ſe réveille,
Et le poiſon excitant ſes fureurs,
L'emportement l'oppreſſe & le conſeille;
Il ne reſpire & que ſang & qu'horreurs!
Comme en Afrique une lionne en rage,
Ayant perdu ſes jeunes lionceaux,
De hurlemens fait retentir la plage,
Et, déchirant les nègres par lambeaux,
Sur ſon chemin fait un affreux carnage:
Tel arriva, piqué de ſon outrage,
Plus furieux encore en ce moment,
Le gros Marquis auprès du chef du camp.
Ah! ſacredieu! ſerai-je donc en butte,
S'écria-t-il, aux fiers Autrichiens?
Dans votre camp, Charlot me perſécute,
Il m'enleva tout au milieu des miens
Le bon Darget. Hélas! lorſque j'y penſe,
Je vais mourir de cette affreuſe offenſe;
Mais c'eſt ſur vous que retombe l'affront;
Ne ſuis-je pas votre Palladion?..
O Pruſſiens! lavez l'opprobre infame,
Qu'à Jaromirts un Franquin vous a fait;
Que l'on reprenne ou bien que l'on réclame,
Chez l'ennemi, mon pauvre ami Darget...
Mais non! plutôt allez combattre en foule,

Et que le ſang de ces perfides coule !..
Le gros Marquis très-fort ſe démenoit ;
Frappant ſon front contre Franquin, juroit :
De le ſaiſir, ſi Dieu me fait la grace,
Son muſle affreux je lui déchirerai,
Et ſes deux yeux, certes j'arracherai ! —
On lui répond : Que voulez-vous qu'on faſſe ?
Pour terminer, Marquis, vos embarras,
Tous nos héros vous offriront leurs bras.
Mais le Marquis s'échauffant de colère,
Alloit au camp embrouiller ſon affaire ;
Lorſqu'au conſeil, où la choſe ſe fut,
Tout d'une voix, la Pruſſe réſolut,
De ſatisfaire au plus vîte à la plainte,
Qu'en blaſphémant avoit fait le Marquis
Et d'obliger par douceur, ou contrainte,
Et le Franquin & tous les ennemis,
A renvoyer Darget ſans nulle atteinte.
Les plus prudens & les plus aviſés
Opinent tous à faire une ambaſſade...
On choiſit donc héros fins & ruſés,
Ce qu'on avoit au camp de moins mauſſade,
Longs harangueurs, toujours argumentant,
D'un air flatteur eux-mêmes s'écoutant.
On griffonna le créditif honnête ;
On en chargea les trois ambaſſadeurs :
Camas parut tout brillant à leur tête,
Il part, comblé de ces nouveaux honneurs ;
En ſe flattant qu'un très-court intervalle
Lui ſuffiroit pour ramener au camp,
Le bon Darget en pompe triomphale.
Mais la Diſcorde obſervant ſes deſſeins,

Et

Et de fureur ſe ſentant animée,
Vole ſoudain par devers l'autre armée.
Proche du camp, dans un boſquet, dehors,
Elle quitta d'abord ſes noires ailes,
Se dépouillant de ſon difforme corps,
De ſes tiſons, de ſes ſerpens fidèles,
Et de ſes yeux cruels, étincelans,
Et de ſes bras encor tout dégouttans,
De cent forfaits & de cent parricides.
Deſſus ſon chef croiſſent des cheveux blancs,
Et ſillonnant ſon viſage de rides,
Elle prend l'air & le ton de Wallis;
Devant Charlot auſſi-tôt ſe préſente,
Qui bagnaudant, s'amuſoit dans ſa tente,
A chatouiller de jeunes étourdis...
Prince, dit-elle, eſt-ce là notre attente?
Quand vos deſſeins prennent un train de chien,
Que vous voyez tromper votre eſpérance,
Dans des ſujets de pareille importance,
Vous badinez & ne penſez à rien!
On n'a point pris de l'armée ennemie
Le taliſman, le grand Palladion...
Votre valeur ſeroit-elle endormie?
N'aimez-vous plus la réputation?
Des ennemis bientôt verrez l'audace:
Ces inſolens vous viendront face à face,
Redemander votre captif Darget.
Si leur donnez, de Charlot c'en eſt fait.
Ranimez donc l'ardeur ambitieuſe,
Qui vous porta naguère aux grands exploits!
De vous dépend la deſtinée heureuſe,
Et de l'Autriche, & des plus puiſſans rois.

Le monſtre dit; par une ſourde flamme,
Du bon Charlot il ſut embrâſer l'ame.
Ce prince étoit confus de ſes erreurs :
Comme l'on voit des enfans à l'école,
En s'effrayant quitter un jeu frivole,
Quand tout-à-coup paroiſſent leurs recteurs,
En pâliſſant baiſſer les yeux ſur terre,
Tout interdits reſter ſans mouvement :
Ainſi Charlot, ce grand foudre de guerre,
Reſta muet dans le premier moment.
Mais dans ſon cœur, tout animé de rage,
Il s'éleva des ſentimens confus,
D'ambition, d'orgueil & de courage.
Les ennemis, dit-il, ſeront battus!
Daignez, Wallis, encor me reconnoître;
Je ſuis, ſoit dit ſans vouloir me louer,
Le bouclier, l'appui de votre maître :
Des Pruſſiens je ſaurai me jouer...
Le monſtre alors, ſans ſe faire connoître,
Et ſans tirer Charlot de ſon abus,
En tapinois retourna chez le diable,
Content d'avoir, par des coups imprévus,
Mis dans ces camps un déſordre effroyable.
En même temps on entend des clameurs;
Et Roſière, arrivant hors d'haleine,
Annonce au prince, articulant à peine,
Des Pruſſiens les trois ambaſſadeurs...
Tu ſais, lecteur, ce qu'ils avoient à faire,
Qu'ils vont tout haut redemander Darget :
Me garderai, comme le bon Homère,
De répéter ce que déjà l'on ſait :
Bref, le Lorrain les refuſa tout net.

Ce jour, Camas en fut pour ſa harangue :
Après avoir bien exercé ſa langue,
Il ſe trouva, que rien il n'avoit fait.
Le bon Charlot qu'animoit la diſcorde,
Brutalement répond aux Pruſſiens ;
Et ſans toucher Darget, ni cette corde,
Les appelloit des hérétiques chiens...
Camas à peine achève ſon exorde,
Qu'on l'interrompt, & lui dit poliment,
A mots couverts, mais pourtant clairement,
D'une façon qu'un ſot l'eût pu comprendre :
Que mieux fera dans ſon camp de ſe rendre,
Que de jaſer tant inutilement.
Camas leur dit ſur un ton ironique :
Vous n'aimez point, héros, la rhétorique !
Pour vous punir, jamais vous n'entendrez
Un beau diſcours que j'avois préparé :
Si bien tourné, d'un goût académique,
Semé d'éclairs, obſcur, néologique...
Ni plus ni moins le compliment finit,
Et vers ſon camp l'ambaſſade partit.
Chez le Lorrain entra Népomucène,
Sans compliment, tout familiérement ;
Point ne parla comme ce Démoſthène ;
Mais il lui dit tout-à-fait uniment :
Si ne voulez vous en mêler vous-même,
Le Pruſſien le Franquini battra,
Et ſon Darget du camp enlevera ;
De cet affront craignez la honte extrême ;
Rappellez donc tout au plutôt Franquin ;
Qu'avec Darget il vienne avant demain...
Le bon Charlot à l'inſtant expédie,

Sur un cheval fringuant de Circaſſie,
Un bon courier, des plus expéditifs,
Qui part d'abord ſans grands préparatifs...
Si bien courut, tant fit de diligence,
Qu'en moins de temps que ces vers-ci j'agrée,
Il fut déjà dans le camp de Franquin.
On l'y reçut froidement, d'un air gauche,
Car les pandours ce jour faiſoient débauche :
Hors des grands bracs couloient des flots de vin ;
Chacun avoit près de lui ſa catin ;
Au maudit ſon d'un violon qui jure,
Et durement crioit deſſous l'archet,
Le petit camp ayant bien bu, danſoit ;
Même au grand jour, l'impudique aventure,
Cyniquement devant chacun faiſoit :
A raſle, aux dez, de bons ducats jouoit ;
Et du pillage et de mainte capture,
En moins de rien tout le profit perdoit...
Fallut partir ; Franquin, quoiqu'à regret,
De ces plaiſirs interrompant les charmes,
Leur dit : Amis, que l'on prenne les armes ;
Chez le Lorrain nous menerons Darget.
Tout auſſi-tôt ſur leurs pourpoints cinabres,
Tous les pandours ceignent leurs courbes ſabres ;
Deſſus l'épaule ils roulent leurs manteaux ;
De longs fuſils ils chargèrent leurs dos ;
Et puis deſſus plus de cent chariots,
Par les goujats tout le butin ſe charge ;
De gros ballots peſans on les ſurcharge.
Les eſſieux gémiſſent ſous le poids,
Et dix grands bœufs, tous animaux de choix,
Traînent à peine au travers de l'ordure,
D'un pas tardif la tremblante voiture.

On part ainſi, prenant quelques détours;
Au preux Laſcy l'on donne l'avant-garde;
Et par les flancs détachant des pandours,
De tous côtés l'on guette & l'on regarde.
Au milieu d'eux Darget eſt à cheval;
Par le chemin Franquin lui ſert de guide,
A ſes côtés le mène par la bride.
Le bon Darget ſe trouvoit aſſez mal,
Allant toujours, ſautillant ſur la ſelle,
Sous le pouvoir d'un conducteur brutal;
Ni plus ni moins piquoit ſa haridelle.
Le fort Dumont, actif & vigilant,
Dans un gros bois dreſſant une embuſcade;
Au dur Franquin, détrouſſeur arrogant,
Y préparoit grêle de mouſquetade.
Lors tout-à-coup il lui donne l'aubade;
Le plomb mortel fend les airs en ſifflant;
On aſſaillit, on charge, on ſe défend;
L'un tombe à terre, & rend l'ame en hurlant;
L'autre bleſſé s'enfuit hors de lui-même;
Un autre meurt, ſur l'herbe ſe roulant.
Le dur Franquin ayant l'eſprit préſent,
Remarqua bien, dans ce péril extrême,
Que l'ennemi n'en vouloit qu'à Darget.
Il fuit Dumont, il l'eſquive, il l'évite;
De ſes pandours il aſſemble l'élite:
Par un vallon, ce partiſan adroit,
Mène Darget; & fuyant au plus vîte,
Devant Dumont dans l'inſtant diſparoît.
Le bon badaud diſant ſon patenôtre,
Bien malgré lui fuyoit en ſuivant l'autre.
Le dur Franquin, content d'être échappé

Au fort Dumont, qui l'avoit attrapé,
Dit à Darget : Ne faites l'imbécille ;
Point ne pleurez, ſoyez content, tranquille,
Aucun malheur ne vous arrivera,
Et le Lorrain bien vous accueillera.
Pour diſſiper votre fâcheux déboire,
Chemin faiſant vous ferai mon hiſtoire :
Je ſuis le fils cadet du juif errant ;
Mon père étoit ſavant dans le grimoire,
Et des démons il fut l'ami prudent ;
Je ſuis natif d'un bourg en Dalmatie ;
De là, mon père avec lui me menant,
Me tranſporta jeune encore en Ruſſie :
Bien me gardai de débuter en juif.
Je pris le nom de quelque baronnie ;
Je m'affichois, je fis le déciſif,
Et des barons j'affectai la manie.
A mes propos facilement on crut,
Et d'un emploi bientôt on me pourvut ;
Je rempliſſois la cour de la czarine,
Et n'étois point haï de Catherine...
Du temps paſſé tout ce peuple brutal,
Sentoit à peine un inſtinct beſtial,
Stupidement rampant dans ſa patrie,
En reſpectoit l'antique barbarie.
Pierre-le-Grand, ſachant les redreſſer,
Sur leurs deux pieds les apprit à marcher.
Il fit couper les barbes à ces bêtes,
A la françoiſe habilla ſes boyards,
Les enrôla deſſous ſes étendards ;
Mais il ne put jamais changer leurs têtes ;
Juſqu'à préſent très-mal apprivoiſés ;

A gouverner ils ſont très-mal-aiſés...
C'eſt chez ces gens que le dieu du myſtère,
Paroît avoir fondé ſon ſéminaire ;
Pour s'expliquer nul ſigne ne fait-on ;
Rien ne s'y dit, & chacun fait s'y taire ;
On n'y marcha jamais ſur le talon ;
Les courtiſans, ô race ſans pareille !
Juſqu'à bon jour ſe diſent à l'oreille.
Mais cependant, ce que j'ai vu de bon,
C'eſt qu'on y boit de la bonne façon ;
Qu'également la roture commune,
Comme un boyard parvient à la fortune.
Si mon deſtin, dans un moment fatal,
Ne m'eût planté, j'y ſerois général.
Une princeſſe, enfin, que je ne nomme,
S'amouracha de Franquin, Dieu ſait comme ;
Je fis le fier, quoique très-bien venu,
Appréhendant de me rendre connu ;
Car bien ſavez, je penſe, l'étiquette
De nos rabins, & comme l'on nous traite,
D'une façon que de nuit ou de jour,
Le pauvre juif ſe décèle en amour.
Ce ſeul penſer m'empêcha de me rendre ;
Et ma princeſſe, en entrant en fureur,
Dès ce moment réſolut, ſans m'entendre,
De préparer ou hâter mon malheur...
Alors mourut la bonne Catherine ;
Tout augmenta les troubles inteſtins ;
L'état dès-lors pencha vers ſa ruine :
Trois fois je vis changer les ſouverains.
Pour mon malheur, la nouvelle czarine,
L'œil enflammé, me fit mauvaiſe mine ;
Le lendemain un courtiſan diſcret,

A ſon diſcours clouant une préface,
Me dit : Franquin, voyez la belle grace,
Que la czarine en ce moment vous fait ;
Vous devenez ſon bouffon par brevet.
A ce diſcours perdant la tramontane,
Sur le boyard je fonds avec ma canne ;
Et le brevet en pièces déchirant,
Je lui jetai les morceaux au viſage,
Hors du logis le conduiſant battant,
Tant qu'en rumeur en vint le voiſinage...
L'on me ſaiſit & me met en priſon,
Des coups de knout je reçus à foiſon ;
Puis l'on me dit (je crois par moquerie) :
De la czarine admire la bonté !
L'on t'enverra tout droit en Sibérie,
Où ſa clémente & douce majeſté,
Te permet même, ô graces ſans pareilles !
D'oſer porter, nez, langue & deux oreilles.
Ce compliment m'animoit de fureur ;
Mais il fallut retenir mon grand cœur.
L'un m'approchant, me dit c'eſt bagatelle
D'aller là-bas, ce n'eſt choſe nouvelle ;
Tu n'es, Franquin, du nombre des premiers,
Ni ne ſeras ſûrement des derniers.
Vois-tu ces gens que Pétersbourg fait naître ?
Pendant un temps ils reſtent parmi nous,
Mais tôt ou tard on les voit diſparoître ;
En Sibérie ils s'engloutiſſent tous.
Ce Mentzikoff, favori de ſon maître,
Lors de ſa chûte eut des deſtins moins doux ;
Un Oſterman languit en Sibérie,
Le grand Munic y finira ſa vie ;

Le fier Biron ne reverra le jour ;
Y périra bientôt la jeune cour ;
Et tu pourras, Franquin, trouver étrange,
Que dans ce nombre avec eux l'on te range !..
Enfin, Darget, dans ce preſſant danger,
Le ſeul parti qui me reſtoit à prendre,
Fut de ſouffrir d'un cœur ferme & d'attendre
Ce que pourtant je n'aurois pu changer.
L'on m'amena vers ces froides contrées,
Où les glaçons des mers hyperborées,
Même en été, dans les jours les plus [illegible],
Vous font trouver des éternels hivers.
Le doux ſoleil en vain prétend y luire ;
C'eſt dans ces lieux que la nature expire ;
Tout ſemble mort, tout ſemble inanimé :
La terre en vain s'efforce de produire,
Et ſi l'on voit quelque grain clair ſemé,
Le froid d'abord ſe preſſe à le détruire.
On trouve là vingt ſortes d'exilés ;
Les uns courant les bois & les collines,
Pour ſe nourrir prennent des zibelines,
Et très-ſouvent par le froid ſont gelés ;
D'autres, qu'on fait travailler dans les mines,
Sont par la mort promptement enlevés ;
D'autres encor pour des péchés atroces,
Sont expoſés dans le fond des déſerts ;
Ils ſont mangés par les bêtes féroces,
Ou bien la faim termine leur revers...
Pour moi je fus, ma mémoire n'eſt fauſſe,
A deux cents mille au-delà d'Archangel,
Mis dans le fond d'un cul de baſſe foſſe,
Sans plus revoir le vif éclat du ciel !

J'y fus un an preſque tout imbécille,
Enſeveli dans cet exil ſervile.
Mais de mon père alors me ſouvenant,
Et certains mots barbares du grimoire,
Evaporés preſque de ma mémoire,
Fort à propos alors me rappellant;
Je haſardai, par un effort terrible,
D'eſcalader ce mur inacceſſible;
Soit que mon bras me ſauvât de priſon,
Soit que ce fût l'ouvrage du démon;
Par un bonheur bien extraordinaire,
Pour cette fois je me tirai d'affaire.
Je courus vîte à travers des forêts,
Tantôt barré par d'immenſes marais;
Tantôt ſuivant une route arbitraire,
Et combattant pendant tout le chemin
Contre le froid, la longueur du voyage,
L'épuiſement, l'ardente ſoif, la faim,
Le déſeſpoir, & le climat ſauvage;
En oppoſant un cœur ferme au deſtin,
Des loups, des ours je fis un grand carnage,
Paſſant toujours à travers des déſerts.
Un jour je crus voir terminer ma vie:
Des hurlemens font retentir les airs;
En même temps trente loups en furie,
De tous côtés viennent pour m'attaquer,
Sur un ſapin j'allai vîte grimper;
Et de là haut les accablant de branches,
A deux vieux loups je démis les deux hanches;
De gros cailloux que j'avois conſervés,
A d'autres loups les yeux furent crevés;
Hors de combat j'en mis une douzaine;

Preſſé de faim, j'étois en grande peine ;
Quand un lion venant par des détours,
Deſſus les loups qui m'entouroient ſe jette...
L'extrêmité me fournit des ſecours ;
Je taille un bois comme une baïonnette,
Puis de mon pin je deſcendis à bas,
Et m'élançant au milieu des combats,
Dans peu les loups mordirent la pouſſière.
Je crus alors, ainſi que Godefroy,
De m'attacher ce lion débonnaire,
De m'en ſervir comme d'auxiliaire,
Mais promptement il regagna les bois.
Je vis enfin, après plus de trois mois,
Ayant couru des fortunes bizarres,
Des beſtiaux, non loin delà des toits ;
C'étoient des lieux qu'habitent des Tartares.
Je vins chez l'un, qui rempli de bonté,
Fidèle aux loix de l'hoſpitalité,
Me recueillit au ſein de ſa famille ;
Il m'amena ſa femme avec ſa fille :
Choiſis, dit-il, en toute liberté.
De ſes troupeaux il prend une géniſſe ;
A ſes faux dieux il fait un ſacrifice ;
Il me ſervit les morceaux délicats ;
Il me fit boire un verre d'eau-de-vie...
Ma paupière étoit appeſantie ;
Mon hôte vit à quel point j'étois las :
Ces bonnes gens m'aimoient à la folie,
Au veſtibule auſſi-tôt ils ſe rendent,
Sur le plancher des peaux de bœuf s'étendent ;
L'hôte me prend, il me mena coucher ;
A mes côtés vint ſe mettre ſa fille,

Elle étoit jeune, elle ſut me toucher,
J'étois friand, la belle étoit gentille;
Si bien pour nous ſe paſſa cette nuit,
Que nos plaiſirs le jour interrompit.
Dès le moment que l'aube du jour perce,
Chez mon Tartare allant de bon matin,
Je lui demande où paſſe le chemin,
Qui de chez lui mène tout droit en Perſe...
Il me répond : Généreux étranger,
Si votre plan ne veulent pas changer,
Sans vous offrir un trop long dialogue,
Je vais d'abord vous ſeller ce grand dogue,
Sur ce chemin il me porta cent fois:
C'eſt, croyez-moi, la fleur des paleſrois.
Nommez à Froux, ſimplement à l'oreille,
Quel eſt l'endroit où vous voulez aller,
Montez deſſus, il vous mène à merveille,
N'avez de rien beſoin de vous mêler...
Il dit; d'abord ce bon hôte j'embraſſe,
Et puis prenant un ſabre, une beſace,
Sur le grand Froux je monte hardiment,
Et pour Agra je partis promptement...
Chemin faiſant, aux limites de Perſe,
Je rencontrai, monté ſur un grand chien,
Un vieux Tartare allant faire commerce,
Qui me parut porter beaucoup de bien;
Sur lui je gagne adroitement la gauche,
En badinant ſa tête je lui fauche;
Aſſez long-temps il ſe ſoutint encor,
Bien aſſerré tout droit deſſus la ſelle;
Mais remarquant, enfin, qu'il étoit mort,
Sa chûte alors n'en devint que plus belle!

Je me prépare à prendre ſon argent ;
Mais ſon grand chien bien s'en appercevant,
Se fâche, aboie, & me ſaute au viſage ;
Froux me défend ; ce chien plein de courage
Sur l'autre chien s'élance promptement.
Je le ſoutiens, & tirant ma flamberge
A l'autre dogue, en donnant du fendant,
C'eſt à ſon cou que mon ſabre s'héberge. —
Ah ! juſte Dieu ! cria le bon Darget,
Votre ame eſt-elle à ce point dure & rude ?
Peut-on pouſſer ſi loin l'ingratitude ?
De ce pays où tout bien vous échet,
Vous avez pu maſſacrer un Tartare !
Ah ! bien plus qu'eux votre cœur eſt barbare. —
Tais-toi, benêt, lui répondit Franquin,
De ſon argent j'avois alors beſoin ;
Il me ſervit à faire mon voyage ;
Et j'arrivai trois jours après au camp,
Où produiſant mon rare perſonnage,
Je fus reçu de Thamas-Koulikan.
Chez le Mogol il faiſoit lors la guerre,
Et j'eus l'honneur de le ſuivre aux combats ;
Son camp ſembloit couvrir toute la terre ;
On y comptoit un million de ſoldats.
De Zoroaſtre on y ſuivoit le culte,
Et j'embraſſai cette doctrine occulte ;
Car j'ai connu qu'un homme bien prudent,
Dans quelques lieux qu'il ſe faſſe connoître,
Doit recevoir, ſans en faire ſemblant,
Avec la foi le culte de ſon maître :
Aſſez ſouvent cela m'eſt arrivé,
Toutes les fois, je m'en ſuis bien trouvé...
Bientôt Thamas fait marcher ſon armée ;

Vers le Mogol vola ſa renommée,
Et de ſes tours la craintive Déy
Vit tous ſes champs de nos Perſans rempli:
De tous côtés nos ſoldats l'environnent.
Dès que Thamas eut donné le ſignal,
Nous combattons & les aſſauts ſe donnent.
Les Perſans font un effort général;
Les habitans à nos efforts revêches,
Font de leur mur ſur nous pleuvoir des flèches.
Nous mépriſons & leurs traits & le ſort;
Contre le mur on poſe mille échelles,
On aſſaillit, on chaſſe ces rebelles,
Leur apportant le feu, le fer, la mort.
Aux noirs enfers leurs ames je conſacre,
Dit en fureur l'inflexible Thamas:
Ce mot ſervit de ſignal au maſſacre;
Toute la ville eſt livrée au trépas.
Le ſchach nageant dans le ſang des parjures,
Tranquillement mangeoit des confitures;
Pour moi pillant, brûlant, aſſaſſinant,
Jeunes minois ſans nombre violant,
J'expédiai de ma main plus de mille
Femmes, enfans, & vieillards de la ville.
Ce jour heureux corrigea mon deſtin;
Ma foi, j'y fis un énorme butin.
Du ſang verſé regorgèrent les rues,
Les cris aigus ſont portés juſqu'aux nues:
Quelle moiſſon ce fut pour Atropos!
Morts & mourans s'entaſſent en monceaux;
Imaginez la fureur & la rage,
L'horreur, la peur, & la confuſion,
L'embraſement, le meurtre, le carnage,

Le déſeſpoir, la déſolation.
Tous ces fléaux ſur cette ville priſe
Se font ſentir ſans trève, & ſans remiſe:
Ce jour nos fers en furent émouſſés,
Et de tuer nos bras furent laſſés.
Des Mogolois cinq cents mille périrent,
Chez Belzébuth leurs ames deſcendirent;
Quand de Thamas la magnanimité
Finit le meurtre & la calamité.
De mon butin ne voulus rendre compte,
Pour le garder je devins déſerteur;
Et me ſauvant par une fuite prompte,
Bientôt je fus auprès du grand Seigneur:
Il a le nom des Perſans en horreur!..
Dans les ſerrails j'eus l'art de m'introduire.
Des faits pareils ſouvent avez pu lire,
Dans les récits, contes des voyageurs,
Sur leurs amours impertinens menteurs.
Lors s'embrâſa du côté de l'Hongrie,
Tout de nouveau la guerre avec furie:
D'un guet-à-pens l'empereur Charles-Six,
Vint attaquer mes maîtres circoncis.
J'aimois le bruit, le péril, les alarmes;
Pour Mahomet j'oſai porter les armes:
J'ai ſignalé plus d'une fois mon bras,
Et j'ai brillé dans l'horreur des combats;
En attaquant parmi les janiſſaires,
J'eus des ſuccès devant Méadia:
Puis éprouvant des deſtins tout contraires,
L'Autrichien me prit à Cornia.
Fallut encor devenir apoſtat;
Je recourus à la Vierge Marie;

Signe de croix & quelque momerie,
Et me voilà devenu bon chrétien ;
Mais pis encor, très-bon Autrichien.
Il n'eut pas dit, que ſon cheval qui bronche,
Dans une ornière en tombant vous le jouche,
Et dans ſa chûte il entraîna Darget :
Les plus voiſins par-deſſus lui tombèrent,
Tous pêle-mêle en pile s'entaſſèrent,
Hommes, chevaux, l'un l'autre ſe froiſſèrent,
Et deſſous eux Franquin preſqu'étouffoit,
Se débattoit, peſtoit & blaſphémoit ;
Il étoit tard, plus aucun ne voyoit...
Déjà la nuit a de ſes voiles ſombres
Couvert les cieux, ramenant aux mortels
Le doux ſommeil, le ſilence & les ombres,
Et les ſuſpend de leurs travaux cruels.
Proche du camp, Franquin & ſa ſéquelle
Etoient tombés, quand tout ce bruit affreux
Fit réveiller la lourde ſentinelle,
Qui treſſaillant, lâcha ſon coup ſur eux.
Ce bruit s'entend & cauſe des alarmes ;
Le camp Lorrain confus couroit aux armes ;
Quand on cria, qui vive ? — C'eſt Franquin. —
Du corps-de-garde un exempt ſe détache,
Il vient, il voit, Ciel ! c'eſt notre bravache ;
Seigneur Franquin, quel malheureux deſtin
Vous met ici ?... Tout étoit l'un ſur l'autre ;
Hommes, chevaux, dans la fange ſe vautre,
On les retire, & pour cette fois-là,
Chacun d'iceux ſes membres retrouva...
Puis dans le camp lorſqu'on apprit l'affaire,
Le bon Charlot d'abord ſe recoucha ;

Mais

Mais fort ému la nuit ne dormit guère,
A ſes projets profondément réva ;
Franquin, Darget, doucement s'en allèrent ;
Et dans leur lit tous deux ils ſe couchèrent...
Si tu prétends ſavoir ce qu'on fera,
Si tu n'es las, lecteur, de mes ſornettes,
Et s'il te faut combats, clairons, trompettes,
Lis l'autre chant, le reſte il te dira.

FIN DU CINQUIÈME CHANT.

CHANT SIXIÈME.

DÉJA le jour commençoit ſa carrière ;
De ſon éclat la brillante lumière
Fait éclipſer les aſtres de la nuit,
En répandant ſon influence pure,
Il ranimoit de nouveau la nature ;
L'épais brouillard ſe diſſipe & s'enfuit,
Et ſes rayons par-deſſus les montagnes
Doroient déjà les prés & les campagnes,
Quand le Lorrain, qui n'avoit pu dormir,
Toute la nuit conſultant ſa pendule,
S'inquiétant, ne faiſant que gémir,
Ne ſoupirant qu'après le crépuſcule,
Apprit enfin l'heureux retour du jour.
Il aſſembla ſes amis, ſes intimes :
Pour nous, dit-il, le Ciel cruel & ſourd,
N'exauce plus nos vœux ſi légitimes.
Ah ! mes amis, ah ! quel cruel affront,
On a manqué le grand Palladion :
Le Pruſſien ſoigneuſement le garde.
Pour le ſaiſir qu'on tente & qu'on haſarde ;
J'attends de lui la fin de nos malheurs. —
Prince, lui dit l'homicide Roſière,
Toujours ſuivez de vos vieux radoteurs,
L'oracle obſcur touchant le militaire,
Qui contes font à s'endormir debout.
L'âge peſant ne rend point téméraire ;
Vos maréchaux diſent bien le Roſaire,
Mais d'être ſaint ce n'eſt ma foi le tout.
Ne pouvez-vous, bon Seigneur, à votre âge,

Sans conſulter, ſuivre votre courage?
Et ſi pourtant demandez mon avis,
Je vous dirai que des Saints je me moques,
Qu'ils ne ſont bons que dans le paradis,
Que leurs ſecours furent fort équivoques,
Et que par eux au gré de nos ſouhaits,
Juſqu'à préſent n'avons point de beaux faits.
De Belzébuth j'éprouverois l'Empire,
Aux Pruſſiens il donneroit du pire;
Vous voyez là le généreux Franquin,
Il ſait aſſez de la ſorcellerie
Pour évoquer..... — Sainte Vierge Marie!
Cria Charlot: quel eſt votre deſſein?
Laiſſons, laiſſons toute la diablerie!
Ne ſavez pas comme un jour Richelieu,
Chez Bonneval, tout haut reniant Dieu,
Et commettant certaine idolâtrie,
Penſa ſentir les griffes du malin:
Qu'auroit-on dit ſi cet eſprit immonde
Eut enlevé bruſquement de ce monde
Cet amoureux & coquet paladin?
Si je vous ſuis, je crois, Dieu me confonde,
D'avoir peut-être un plus cruel deſtin.
Le fier Roſière inſiſte, qu'il conſulte
Les noirs démons, les ombres, les enfers;
Franquin lui dit: Par ma ſcience occulte,
Je crois pouvoir ébranler l'univers.
Le bon Charlot ne s'y réſout qu'à peine,
Et bégayant, il conſent; on l'entraîne...
Proche du camp étoit un petit bois,
Lieu pacifique, aſile ſolitaire;
Aux yeux du monde on pouvoit s'y ſouſtraire,

Vers ce boſquet ils cheminent tous trois.
Le bon Charlot qui trottoit dans la bande,
Chemin faiſant aux Saints ſe recommande;
Dévotement, avant que de partir,
Il s'aſpergea d'un vaſe d'eau bénite;
Très-ſage étoit; ce fut pour prévenir
Les mauvais tours de l'engeance maudite.
Au bois marqué l'on arrive, & Franquin
De ſon habit ſortit un vieux bouquin.
Dans la forêt cherchant, il trouve à peine
Sous l'herbe épaiſſe un bouquet de vervaine,
Et puis d'un coudre il ſe taille un bâton;
Devient hideux, change d'air & de ton.
Telle qu'on peint d'Apollon la prêtreſſe,
Quand ſon démon la poſſède & l'oppreſſe,
Qu'un feu divin s'empare de ſes ſens;
En ſe tenant ſur un trépied qui fume,
L'œil égaré, s'agitant, elle écume,
Tout en fureur profère ſes accens...
Bien plus affreux Franquin parut au prince;
Il geſticule, & de ſes dents qu'il grince,
Le ſifflement inſpiroit de l'horreur.
Il proféra nombre de mots barbares;
Il ſe tranſporte, il eſt plein de fureur;
Il fait en l'air mille ſignes bizarres,
En invoquant Aſtaroth, Lucifer,
La Nuit, l'Erèbe, & les monſtres d'enfer.
Au bois ſe fait une rumeur bruyante,
Franquin l'entend ſans changer de couleur...
Le bon Charlot en treſſaillit de peur;
En ſe ſignant il fuit plein d'épouvante;
Le bruit s'accroît, il approche, il augmente,

Et du taillis fort un grand ſanglier,
Tel que celui des forêts d'Erimanthe;
Il court & paſſe à côté du ſorcier.
N'eſt-ce que ça? reprit le fier Roſière:
Beſoin n'étoit de faire le lutin,
A Lucifer d'adreſſer ta prière,
Pour relancer dehors de ſa tannière
Un ſanglier dès l'aube du matin.
Le bon Charlot fuyant tournoit la tête;
Il apperçut de loin courir la bête:
Comme il ne voit d'ailleurs aucun danger,
Tout doucement il marche & puis s'arrête:
Roſière vient auſſi-tôt le chercher...
Pour le Franquin, que l'aventure irrite,
Ne ſavoit plus à quel Saint ſe vouer;
Il s'acharna ſur le pot d'eau bénite,
Que le Lorrain ne put déſavouer...
Le fin Roſière à l'inſtant leur propoſe,
Que pour juger à fond de cette choſe,
Encore un coup, il la faut éprouver;
D'enchantemens il veut doubler la doſe...
A nouveaux frais le féroce Franquin
Recommença tout ſon rit de magie,
A Lucifer chanta ſa litanie,
Et provoqua cent fois l'eſprit malin:
Pour augmenter la force des myſtères,
Doubloit, triploit ſignes & caractères...
Dans le moment que l'on croit voir venir
Monſieur Satan & ſa noire ſéquelle,
Des officiers ſe hâtant de courir,
Au bon Charlot apportent la nouvelle,
Que l'ennemi tout droit à lui marchant,

Très-fiérement s'approchoit de ſon camp.
Charlot leur dit : Avez tous la berlue ;
C'eſt des moutons, de paiſibles troupeaux,
Dont la pouſſière, impoſant à la vue,
Paroît de loin des hommes, des chevaux.
Mais par ſerment on l'aſſure, au plus vîte ;
Et de partir on le preſſe, on l'invite...
Bien-aiſe en fut le féroce Franquin :
A travailler deſſus l'engeance noire,
Il a perdu ſon temps & ſon latin ;
Fort à propos pour lui finit l'hiſtoire.
Enfin l'on part, & d'un pas diligent,
En moins de rien l'on regagna le camp.
Mais quelle fut, bon Charlot, ta ſurpriſe,
Lorſque tu vis clairement de tes yeux,
Tes ennemis nombreux, audacieux,
Sur ton camp fort tenter une entrepriſe ?...
Il ſembloit voir quatre immenſes ſerpens,
Ramper de front, couvrir ces vaſtes champs.
Deſſus leurs dos leurs écailles brillantes,
De cent couleurs au jour étincelantes,
Réfléchiſſoient des rayons éclatans,
Sur l'ennemi lentement ils s'avancent,
En cent replis ſe courbent & s'agencent ;
S'élargiſſans par leurs énormes flancs.
Le bruit affreux des chevaux & des armes,
Des bataillons, des épais eſcadrons,
Le ſon guerrier des tambours, des clairons,
Et mille voix appellant les alarmes,
Font retentir les airs aux environs :
Des tourbillons, qu'épaiſſit la pouſſière,
En s'élevant éclipſent la lumière.

Près d'eux marchoient, accompagnant leurs pas,
La fermeté, l'audace, le courage;
L'affreuſe mort, la terreur, le carnage,
Les devançoient, en ſemant le trépas.
Tels que l'on voit du ſommet des montagnes,
Rapidement fondre dans les campagnes,
En mugiſſant des orageux torrens,
Rien ne retient leurs efforts violens;
Ils font rouler de gros quartiers de pierre,
Leurs flots fongueux détachent des rochers;
S'amoncelans, débordent les rivières,
Engloutiſſant les malheureux bergers...
Et tels encor les vents & les tempêtes,
Qui, s'échappant des cavernes du nord,
Des hauts clochers font écrouler les faîtes,
Déracinant le chêne le plus fort,
Et raſſemblant ſur l'aile des nuages,
L'éclair brillant, la foudre, les orages,
Lancent ſur nous la terreur & la mort...
Tels, & cent fois encor plus redoutables,
Parurent lors aux chefs Autrichiens
La contenance & l'ordre formidables,
Où s'avançoient les braves Pruſſiens...
Ciel! qui pourroit dépeindre les alarmes,
Le trouble affreux, la conſternation,
Et le tumulte & la confuſion,
Régnans au camp? Chacun couroit aux armes;
Chacun ſe botte, on ſelle les chevaux,
On ſe cuiraſſe, on ſe couvre du caſque;
L'homme de cœur, le fanfaron, le flaſque,
Différemment obſervoient leurs rivaux,
Et conſervoient encor ce foible maſque,

Qui rend égaux les couards, les hèros.
Les ennemis ſentant leur avantage,
Faiſoient ronfler deux cents foudres d'airain;
Les gros boulets cauſent ſi grand carnage,
Que le plongeon fit le ſoldat Lorrain.
Ni plus ni moins dans ce déſordre étrange,
L'Autrichien ſous ſon drapeau ſe range :
Les premiers ſont les peſans cuiraſſiers;
On aſſigna leur poſte ſur la droite;
Tout auprès d'eux ſont les fiers grenadiers,
En bonnet d'ours paroît leur troupe adroite;
Viennent après les forts Lycaniens,
Les Gomorois, & puis les Béthlemiſtes,
Les Inſurgens, Cravates, Béotiens,
Les Tranſylvains, les cruels Portaliſtes,
Ceux du Timoc, les féroces Raſciens,
Vaillans ſoldats & gens de grands mérites.
Tout à la gauche on voyoit les dragons,
Plus bas montés, fermes dans les arçons;
De tous côtés faiſant des eſcarmouches,
S'éparpillant, voltigeant comme mouches,
Caracoloient des milliers de houſards,
Ils paroiſſoient les bouffons du dieu Mars...
Le dur Franquin prit un parti plus ſage,
Il ne ſongea qu'à piller le bagage;
Il ne crut point y courir de haſards...
Le bon Charlot, à chaque chef aſſigne
Le corps qu'il doit commander dans la ligne.
Tout ſur la gauche on plaça les Saxons,
Qui, l'air pincé, promettoient des merveilles;
Mais pâliſſoient, quand des coups de canons,
Par fois de près leur friſoient les oreilles.

A la réſerve on aſſigna Wallis ;
Aux cuiraſſiers commanda Lobkowits.
Mais celui-ci, tout bouillant de courage,
Le ſang ſoudain lui montant au viſage,
Dit à Charlot d'un ton chagrin & ſec :
J'ai réſervé mon bras & ma perſonne
Pour les grands coups, quelque part qu'on les donne ;
Tout poſte fixe à mon cœur eſt ſuſpect.
Ce jour Charlot tout rempli de prudence,
Reſplendiſſant & ſage comme un dieu,
Ce compliment lui paſſa ſous ſilence,
Sans lui répondre il le quitte en ce lieu.
De d'Aremberg il va joindre la troupe ;
Aux ennemis faites monter la croupe,
Dit-il : Amis, ſignalez vos exploits.
Le duc répond : Prince, ſavons nous battre ;
Plus d'une fois j'en ai terraſſé quatre :
Mais vous, l'appui ou la terreur des rois,
Auriez bien pu ménager l'accolade,
Si hier chez vous un peu plus poliment
Euſſiez reçu la célèbre ambaſſade ;
Le Pruſſien ce jour aſſurément,
Ne vous ſeroit venu donner l'aubade. —
Ah, Saint Joſeph ! je crois que vous tremblez,
Lui dit Charlot. — Plutôt vous qui parlez,
Répond le duc... Ils diſoient des ſottiſes,
Se reprochoient leurs vieilles couardiſes ;
Quand, à propos, le vieux Wallis vint là,
Accompagné du bouffon de Spada :
Héros, dit-il, ſuſpendez vos querelles,
Sur l'ennemi ſi voulez réuſſir,
Point ne perdez le temps en bagatelles,
Il faut marcher, tout diſpoſer, agir.

Ah ! ſi j'avois comme dans ma jeuneſſe
Cette vigueur, hélas ! que je n'ai plus,
Même en dépit de vous, de ma vieilleſſe,
Ces ennemis par moi ſeroient battus.
Que j'étois leſte, agile, en Italie !
Par cent exploits j'y ſignalai mon bras ;
De mes grands faits la terre étoit remplie.
Le ſexe alors ne me haïſſoit pas,
Les verds-galans me portoient tous envie.
Le ſou Spada, que ce diſcours ennuie,
Dit : Haranguez en dépit du bon ſens ;
Tous vos propos, Seigneur, ne valent guère ;
Je crois ouïr les grands héros d'Homère,
Tous radoteurs & longuement parlans...
Lors juſtement pour leur malheur arrive
Le fier Waldeck, ce grand blaſphémateur ;
Et la diſpute en devint bien plus vive :
De ce combat il prétend ſeul l'honneur.
A ſes côtés un fantôme illuſoire,
Tenant en main palmes de la victoire,
Excite encor ſa guerrière ardeur ;
Le vain orgueil, le mépris, la fureur,
L'accompagnoient, & lui faiſoient accroire,
Qu'il pourra ſeul moiſſonner, en ce jour,
Ces champs fameux conſacrés à la gloire,
En imitant Eugène ou Luxembourg.
Pendant le temps que ces chefs ſe diſputent,
Très-aigrement ſur leurs hauts-faits diſcutent ;
Les Pruſſiens d'abord ſe déployant,
Tous en bataille arrivent fiérement.
Leur droite avance, & d'un eſſor rapide,
Fond promptement ſur la troupe timide

De ces ſucrés & doucereux Saxons ;
Ces bonnes gens un moment ſe défendent,
Mais l'ennemi de trop près ils n'attendent,
Et de la peur reſſentant les friſſons,
Très-poliment ils quittèrent la place,
Aux ennemis ils tournèrent la face,
Montrant le cul à leurs cruels rivaux,
Et leur criant : Nous ne ſommes brutaux...
On leur répond : Fuyez de cette plaine,
Courez, courez en Saxe, grands héros !
Allez pêtrir, vernir de porcelaine
Pour vos deſſerts, pagodes & magots...
En même temps de ce champ de bataille,
On pourſuivit vivement ces fuyards,
Et ſur leur dos l'on ſabre, l'on ferraille
Juſqu'à l'inſtant qu'ils furent tous épars...
Le dur Franquin vola ſur le bagage ;
En moins de rien il y fait grand ravage,
Il ſe ſaiſit de quatre grands fourgons,
Tous bien remplis de bon vin de Champagne.
Il ouvre, & dit : Mes chers amis, buvons ;
Que le bonheur nos armes accompagne !..
Tous ces pandours étoient éparpillés,
Les chariots par eux étoient pillés ;
Lorſque Dumont apperçoit ce pillage,
De ces pandours, il fait un grand carnage.
Le dur Franquin, ſans monde & ſans ſecours,
Ne défendoit que foiblement ſes jours ;
Au preux Dumont il jetoit aux oreilles
De ce vin bu quelques vides bouteilles ;
Mais le combat devenant ſérieux,
Il s'eſcrimoit, & comme un Polyphême

Se défendoit à grands coups de moyeux,
Même il étoit dans un péril extrême,
Quand Dumont dit : Quoi ! je ſuis à cheval,
Et vous à pied ? rendons le tout égal...
Il vole à bas de ſa leſte monture,
Et ſur Franquin s'élance ſans meſure.
Mais ce jour-là le débauché Franquin
Fut bien puni d'avoir trop bu de vin ;
Fort galamment il tira ſon épée,
Plus d'une artère en moins de rien coupée,
Fait ruiſſeler de toute part le ſang ;
Tout furieux il veut pouſſer la quinte,
Dumont la pare & cavant cette feinte,
Plongea le fer dans ſon malheureux flanc.
Franquin chancelle, il tombe hors d'haleine,
En s'abattant il fait un bruit affreux,
Tel qu'en tombant fait un énorme chêne,
Que dans les bois abat un vent fougueux ;
En frémiſſant il gratte la pouſſière ;
Son ſang s'écoule, il friſſonne, il pâlit ;
L'affreuſe mort lui ferme la paupière,
Franquin blaſphème & ſon ame s'enfuit...
Encouragés par leur première ébauche,
Les Pruſſiens avides de lauriers,
Vont attaquer ces braves cuiraſſiers ;
En diſpoſant un éffort par leur gauche,
Ils ſuivent tous le valeureux Naſſau,
Et Rottembourg & Camas & Chazot,
Trente eſcadrons de leur cavalerie,
S'ébranlent tous avec même furie,
Et tels que ſont ces affreux tremblemens,
Quand un volcan vomit ſon noir tonnerre,

Telle trembloit deſſous leurs pas la terre,
Quand tout ſerrés, courant comme les vents,
Sur l'ennemi ces fiers guerriers vont fondre;
On ſembloit voir le monde ſe confondre.
Ce corps épais de braves Pruſſiens,
Vole accabler de ſa maſſe peſante,
Et de ſa courſe agile & violente,
Ces cuiraſſiers des fiers Autrichiens.
Dans un clin-d'œil leurs courſiers les atteignent,
Et de leur fer dans l'inſtant ils les joignent;
Pour un moment l'on entend un bruit ſourd,
Un choc affreux, le cliquetis des armes,
Des cris confus de fureurs & d'alarmes,
Et la pouſſière en obſcurcit le jour.
Comme l'on fait crouler une muraille
En l'abattant par d'énormes béliers,
Ainſi Naſſau contre ces cuiraſſiers
Choque de front, frappe dans la bataille,
Perce, pourfend, ſabre, taille, ferraille,
Et les culbute ainſi que leurs courſiers.
Devant ſes coups tout tombe ou prend la fuite;
Il les abat, ſon bras les précipite,
Ils ſont foulés ſous les pieds des chevaux,
Leur ſang s'écoule & ſerpente en ruiſſeaux.
Là, d'un côté fuit un cheval, qui traîne
Par l'étrier ſon maître ſur l'arène
Dans les arçons; d'autres tout chancelans,
Tombent percés des coups des pourſuivans.
En l'air voloient & des bras & des têtes,
Du bon Lorrain les troupes ſont défaites;
L'heureux Naſſau chaſſe tous ces fuyards,
Dans les combats ſa main étoit experte;

Hommes, chevaux ſont tués ſans égards;
La terre fut de cadavres couverte.
Népomucène apprend ce grand combat,
Il vient, il voit ſa troupe mutilée,
Il prend tout l'air du dévot Colowrat;
Même il s'avance au ſein de la mêlée;
Il fait ſonner de tous côtés l'appel.
Le cavalier qui fuyoit ſe raſſemble,
Au ſoldat blême, intimidé, qui tremble,
Le Saint adreſſe un diſcours paternel.
Contre la peur le bon Saint le raſſure,
De ce combat déplore l'aventure,
Et lui promet le ſûr appui du Ciel.
En même temps dans ce danger mortel,
A ſon ſecours, au centre de l'armée,
Il fait venir Saint Charles-Borromée...
Le Saint arrive & traveſtit ſon air;
Deſſous ſon nez il dreſſe ſa mouſtache,
Couvre ſon chef d'un fort armet de fer,
Et ſur ſon bras il charge ſa rondache.
Ce Saint montoit la fleur des palefrois;
Bien mieux valoit que Rabican cent fois;
Et devant lui le Podarge s'éclipſe:
Il avoit eu ce cheval de Saint Jean,
Qui le tirant hors de l'apocalypſe,
Le lui vendit à certain prix d'argent...
Lorſque le Saint, dans ce fol équipage,
Se préſenta devant le Saint des ponts,
L'on éclata ſur ſes atours bouffons;
Ce corps battu prit un riant viſage,
On ne vit plus des marques de terreur.
Ce tour ruſé part de Népomucène,

Et dans l'inſtant on vit changer la ſcène ;
Il ſavoit bien que pour chaſſer la peur,
Remède ſûr c'eſt d'apprêter à rire.
Il réuſſit, il leur rendit le cœur,
Bannit la crainte & réveilla leur ire.
De ce tour-là, quoique ſubtil & fin,
Luther, Calvin, Généviève, Hédevige,
Sentent d'abord quel eſt le but malin ;
Ils courent tous où le danger l'exige,
Dans les horreurs de ces funèbres champs,
Parmi les morts, les bleſſés, les mourans.
De Kalkeſtein, Luther prend la figure ;
Comme Deſſau ſe traveſtit Calvin ;
La ſainteté du genre féminin,
Ne voulant pas haſarder l'aventure,
Sur un grand chêne, auſſi haut qu'un clocher,
Modeſtement alla pour ſe percher ;
Et ſans répit deſſus la troupe aimée,
Du haut en bas béniſſoit ſon armée :
On rallioit les corps des deux côtés ;
Mais les Lorrains ſont preſque démontés...
Népomucène en voyant leur foibleſſe,
Pour les ſauver invente une fineſſe,
Il ſentoit bien qu'un combat général,
A ſon parti ſeroit bientôt fatal.
Pour l'éviter, il anima de rage
Le fier Waldeck, dont le bouillant courage
Ne reſpiroit qu'après le grand danger,
Et qui, ſuivant ſon naturel féroce,
Ne demandoit pas mieux que plaie & boſſe ;
Il lui cria : Venez pour nous venger !..
Waldeck l'entend, il pique, part, s'élance ;

Entre ces corps ce prince ſeul s'avance,
Et fiérement il provoque au combat...
Des Pruſſiens, qui ſe croit la vaillance
De l'attaquer ? Truchs ſort avec éclat...
Waldeck l'approche & la fureur le guide :
Truchs à ce prince en deux coupa la bride...
Le fier Waldeck écumant de colère,
Atteignant Truchs de ſon fer homicide,
Et le frappant, lui fend le deltoïde ;
Le ſang jaillit, Truchs veut ſe ſoutenir,
Il tombe enfin comme un coup de tonnerre,
Bien étonné de ſe trouver par terre ;
La voix lui manque, il commence à frémir,
Il treſſaillit, ſes yeux ſont troubles, ſombres,
Et la mort vient le couvrir de ſes ombres.
Waldeck en fut bien plus préſomptueux !..
Qui de vous tous, dit-il, je le propoſe,
Après ce coup eſt aſſez courageux
Pour m'attaquer ; qu'il ſe montre, s'il oſe !
Tout comme Truchs, je ſaurois le punir...
Lors Rottembourg entra dans la carrière :
Prince, dit-il, pourrez vous repentir !
De ce diſcours l'arrogance ſi fière
Va dans ce jour cauſer votre malheur.
Si Truchs eſt mort, je vis, & j'ai du cœur...
Waldeck outré, rougit de ſa menace :
Venez, dit-il, courons-en le haſard...
Tout ce qu'a pu la force avec l'audace,
Le cœur, l'adreſſe, & l'eſcrime & ſon art,
Fut employé ce jour de chaque part.
Tel dans un cirque en célébrant des fêtes,
Rome donnoit de grands combats de bêtes,

Où les taureaux, les tigres, les lions,
Griffes & dents marqués de leur furie,
Se déchirant, ſe privoient de la vie.
Et tels étoient ces deux preux champions.
L'œil enflammé tous les deux ils s'excitent,
Plein de courroux s'approchent & s'évitent,
Flamberge au vent en rond caracolant,
Subitement l'un ſur l'autre fondant,
En furieux mille coups ſe portèrent,
Et leſtement en l'air ces coups parèrent;
Plus animés, tous les deux s'affaillant,
Ils ſe frappoient & d'eſtoc & de taille;
Mais leur cuiraſſe eſt comme une muraille,
Le fer gémit ſous leur effort puiſſant,
Du dur acier partent des étincelles,
Il pare encor les atteintes mortelles...
Mais Rottembourg plus frais, plus vigilant,
Plus de ſang-froid fondit ſur ſon Alteſſe,
Et d'un grand coup acéré du fendant,
Dans le biceps profondément le bleſſe.
Waldeck voulant de ce bras le frapper,
Le lève; il tombe en laiſſant échapper
Ce fer ſanglant; ſon ame fut frappée,
Lorſqu'il perdit ſa redoutable épée;
Tout ſombre & morne en ſon cœur enrageant,
Devers les ſiens il marche lentement...
Comme un lion quand le nègre le chaſſe,
Bleſſé du trait ſe retire à pas lents,
Et de ſa queue, en battant ſes deux flancs,
Tourne la tête & rugit plein d'audace;
Ainſi Waldeck part ſans confuſion,
L'air menaçant, il ſe tourne & murmure.

Chacun le plaint, on panſe ſa bleſſure,
Et de ſon ſang tarit l'effuſion.
Pendant ce temps s'avançoit Saint-Ignon ;
De Rottembourg Chazot ſuivit l'exemple :
L'Autrichien faiſoit le rodomon ;
Chazot l'approche, un moment le contemple,
Et dégainant s'aſſure dans l'arçon...
Saint-Ignon dit : Je vais t'ôter la vie,
Fais vîtement ta prière à Calvin. —
Remets ton ame à la Vierge Marie,
Répond Chazot, car tu touche à ta fin...
En même temps tous les deux s'atteignirent,
Différemment ces héros s'aſſaillirent :
Car Saint-Ignon, qui n'eſt qu'un fanfaron,
Fuit le danger : Chazot ſe pâmant d'aiſe,
Le pourſuivant, lui perce le trapèze ;
La pointe ſort au-deſſous du menton.
Saint-Ignon jette un cri très-déplorable,
Qui, ſe heurtant par bricole au rocher,
Fait répéter un écho lamentable.
On auroit dit qu'on l'alloit écorcher.
Sur ſon cheval on le voyoit pencher ;
Sa chûte fait un bruit épouvantable,
Evanoui, râlant, battant du flanc,
Il rend ſon ame avec des flots de ſang.
Luther alors de ſa cavalerie
Et des héros ranima la furie ;
Il marche droit ſur les Autrichiens,
Qui s'enfuyant, leur cèdent la bataille :
Tout l'honneur reſte aux braves Pruſſiens...
Mais Lobkowitz, autant qu'il peut, ferraille ;
Il veut encor rappeller les deſtins ;

Stein, d'Aremberg, avec lui combattirent;
Ils font tomber ſous leurs cruelles mains,
Schwérin, Camas, qui vaillamment périrent,
Népomucène allant à des exploits;
Luther le vit, & lui perça la joue:
Le Saint bleſſé, ſe tournant, fit la moue;
Car il perdit, pour la ſeconde fois,
Un grand morceau de ſa divine langue;
Depuis ce jour, plus ce Saint ne harangue.
Pour ſe venger il court bleſſer Luther,
Dans certain lieu que lui dit Lucifer,
Où la culotte eſt jointe à la cuiraſſe;
Fâcheux endroit pour moine qui fait race;
Il en jeta des cris perçans en l'air...
Si tu prétends ſavoir, lecteur folâtre,
Quel eſt le ſang d'un Saint de grand renom,
En feuilletant je trouve dans Milton,
Que c'eſt, dit-il, une liqueur blanchâtre...
Les Saints bleſſés diſparoiſſent d'abord,
Pour Rottembourg il marche vers la troupe
De Lobkowitz, qui combattoit encor,
En la tournant, la retraite il lui coupe.
Mais celui-ci, par un dernier effort,
Suivant ſon cœur que nul danger n'effraie,
Perce ce corps, & le chemin ſe fraie
Vers les Lorrains, en affrontant la mort.
Les Pruſſiens fondent comme la foudre
Sur l'ennemi, pour le réduire en poudre;
Et Lobkowitz, & ſes fiers défenſeurs
A fuir auſſi, fallurent ſe réſoudre;
Les Pruſſiens étoient déjà vainqueurs.
Et Rottembourg fait dans cette déroute
Sur les fuyards, ſuivant plus d'une route,

Des priſonniers des plus huppés ſeigneurs.
Alors commence avec plus de furie
Un périlleux combat d'infanterie ;
Les Pruſſiens ont leur Palladion
Environné d'un épais eſcadron.
Le bon Charlot craignant cette tuerie
Se fait donner ſon abſolution...
De tous côtés ſe fit la boucherie ;
Le bataillon contre le bataillon
Fait à grand bruit ſa décharge terrible ;
Le jour s'éclipſe, & la fumée horrible
Augmente encor l'horreur de l'action :
L'éclair des coups brille en ce noir nuage ;
Les fuſils font un bruit tel que l'orage ;
Le plomb voloit tiré par peloton,
Siffle, fend l'air, & ſans diſtinction,
Princes, ſujets également il frappe,
Portant la mort à tous ceux qu'il attrape.
Vous expirez, généreux fils d'Albert,
Princes iſſus de tige ſouveraine ;
Et vous, Guillaume aux Pruſſiens ſi cher,
Et vous Dureige, & vous brave Varenne ;
Que de héros moiſſonnés dans ces champs !
Telles ces fleurs de cent couleurs ornées,
Qui ſans paſſer l'eſpace d'un printemps,
D'un ſouffle ardent ſont pour jamais fanées.
Les Pruſſiens dans ce combat fougueux
Font redoubler leur cruelle décharge ;
Dans un moment le fantaſſin recharge.
Le noir Etna dans ſes braſiers affreux,
Non ! tout l'enfer n'a point de pareils feux !
Des ennemis un grand nombre périrent,
Et de leurs rangs les files s'éclaircirent ;

Sur leur viſage on voyoit la terreur ;
L'Autrichien en l'air tiroit de peur.
Décrivant l'arc, une balle s'élève,
Deſſus ſon chêne atteignit Géneviève,
Dans ſon talon fait bleſſure grièvе :
La Sainte en l'air en jeta quelques cris,
Et va ſe plaindre au Roi du Paradis.
Des coups tirés l'air gémit & bourdonne ;
Tout à l'entour de ſes traînans drapeaux
L'Autrichien confondu tourbillonne,
Il a perdu la fleur de ſes héros.
Le Pruſſien voit ce trouble & ſe jette
Sur l'ennemi fraiſant la baïonnette ;
Le trouble augmente, il s'accroît, & qui put
A toutes jambes ainſi qu'un daim courut.
Figurez-vous un troupeau dans la plaine,
Eparpillé, courant tout hors d'haleine
Devant un loup affamé qui le ſuit.
Ainſi devant Deſſau qui la pourſuit,
Se débandant, du péril alarmée,
Du bon Charlot fuyoit alors l'armée ;
Et le maſſacre en fut prodigieux.
Quand la bataille à la fin fut finie,
Le Pruſſien doucement ſe rallie ;
On entendoit chez les victorieux
De tous les rangs partir des cris joyeux ;
Faiſant en l'air un affreux tintamare,
En ſe mêlant au ſon de la fanfare.
Lors d'un échange on forma le projet,
Contre un Lorrain on veut troquer Darget ;
Au bon Charlot on propoſa l'affaire ;
Il y conſent en prince débonnaire.

Ainſi Darget aux Pruſſiens rendu
Fut dans le camp en triomphe reçu;
Le bon Charlot ajoute à ſa réponſe,
Que pour jamais dès ce jour il renonce
A ſes deſſeins ſur le Palladion.
Ce mot des chefs éteignit la rancune,
Faiſant ceſſer toute déſunion,
Des Pruſſiens il combla la fortune.
Déjà la Mort, fille affreuſe du Temps,
Va recueillir de tous les combattans
Que leur valeur fit périr ſur ces rives,
Des deux partis, les ames fugitives.
Elle conduit ce peuple vers le ciel...
Chemin faiſant des morts le nombre augmente;
Il s'accroiſſoit d'un tribut caſuel
De l'univers, qui paſſoit ſon attente.
Tous les états s'y trouvent confondus;
Maîtres, ſujets, ſoldats, dévots, miniſtres,
Sages & rois qui voyageoient tout nus:
En raiſonnant de leurs deſtins ſiniſtres,
Ils ſuivoient tous leur conducteur cruel,
Qui les mena vers le trône éternel...
Alors les morts paſſèrent en revue;
On y trouva mainte face inconnue,
Et maint viſage encor tout effaré,
En hiéroglyphe, à l'entour balafré.
Le Père alors ſe fait donner la liſte
De tous ces morts à l'œil hagard & triſte;
Là, de chacun eſt la condition,
Le caractère & la profeſſion;
Et ſe ſuivant l'un & l'autre à la piſte,
On les appelle, à leur tour, par leur nom.

Un tel fut roi; le Seigneur le condamne:
Un tel fut moine; auſſi-tôt il le damne..
Son fils lui dit; Ah! mon papa mignon,
Pourquoi damner ces honnêtes perſonnes?
Il lui répond; Pour nous ne ſont pas bonnes;
Les rois ſont gens par fois ambitieux,
Ils pourroient bien nous ravir nos couronnes;
Ils ſont vauriens & toujours vicieux.
Moines aux cieux en grand nombre fourmillent,
Vois ces frippons comme chez nous ils brillent:
Et quelque pape endiablé de nos Saints,
Y placeroit de ces nouveaux fuquins.
On lui préſente alors des gens de guerre,
Qui ſont péris dans ces combats ſur terre;
Le Roi leur dit: Approchez, mes amis!
Pourrez ſouvent nous rappeller l'hiſtoire,
De vos combats, & conter votre gloire
Dans un recoin de mon doux Paradis.
Je veux ſauver tous ces gens-là, mon fils;
Car ils n'ont point l'ame méchante & noire:
Qu'on les nourriſſe & qu'on leur donne à boire,
Et, pour calmer dans ces lieux leurs ſoucis,
Une catin de Sainte à leur uſage.
(La Magdelaine eut ce lot en partage.)
Bien mieux ces gens valent que nos dévots,
Tout doucement y vivront ces héros.
Qui fuit là-bas? quel eſt ce perſonnage?—
C'eſt Lock, grand Roi, qui vient vous rendre hommage.—
Quel eſt ce Lock? & quel eſt ſon métier?
Lock lui répond: J'ai conſacré ma vie
Aux vérités de la philoſophie,
Et j'ai marché par un nouveau ſentier;

L'analogie avec l'expérience
Sur la nature ont fondé ma ſcience;
J'ai décrié la ſuperſtition,
Et de vos Saints j'ai dénigré l'empire.
Mon cœur eſt pur, & ma religion
N'approcha point de celle de Porphire.
Deſſous mes pieds ſi j'écraſai l'erreur,
N'en fus pas moins un partiſan fidèle
D'un culte pur, qu'on doit au Créateur;
Je l'adorai toujours rempli de zèle. —
Ah! par l'enfer ce ſage a grand'raiſon,
Leur dit le Roi; finiſſons la cabale,
Chaſſons ces Saints qui donnent tous ſcandale;
Je veux ce jour réformer ma maiſon.
Allez, maudits, qui prétendez ſur terre
Ravir les droits du Maître du tonnerre:
Allez là-bas, grands Saints de l'univers,
Griller tout vifs aux charbons des enfers.
Lock, demeurez, vivez en aſſurance,
Pour admirer mon immenſe puiſſance.
Ainſi dans peu le bon Père éternel
De ſcélérats purifia le ciel;
Il en chaſſa les Saints & les ſophiſtes;
Il y plaça des honnêtes déiſtes.
Du Roi céleſte ils voient tous le profil,
Car ils ſont tous aſſis près de ſa droite:
O, mes amis! c'eſt ce que je ſouhaite
A vous, à moi de même. Ainſi ſoit-il.

FIN.

LA POLOGNIADE,

OU

LA GUERRE DES CONFÉDÉRÉS,

POÈME EN SIX CHANTS.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

AU PAPE CLÉMENT XIV.

O Vice-Dieu Ganganelli!
Saint pilote de la nacelle,
Que Pierre, apoſtat plein de zèle,
Conduiſit jadis ſans ſurpli:
Je viens t'offrir une œuvre ſainte,
Où ton Égliſe eſt bien dépeinte,
D'un crayon pieux & poli,
J'employai la douce magie,
Pour préſenter ta hiérarchie,
Tes prélats croſſés & mitrés,
Juſqu'à tes pouilleux tonſurés;
Leur politique, leurs maximes,
Leurs mœurs hypocrites, leur foi,
Leur zèle & leurs tranſports ſublimes
Pour l'erreur, pour ſes ſaints, pour toi...
Pour une œuvre ſi méritoire,
Où je n'ai cherché d'autre gloire
Que celle d'un chrétien zélé;
Mes vers, ſi leur prix eſt réglé,
Vaudront à mon heure dernière
Autant que de ton jubilé,
Une indulgence plénière.
Donne-la-moi, j'en ai beſoin;
Sans-Souci de Rome eſt bien loin...
En vers à toi je me confeſſe,
Lis-les, tu connoîtras ſans ſoin
Et mes péchés & leur eſpèce:
Je les dis tous dans ma détreſſe;
Car je ſais ma religion,
Que tout chrétien au noir démon

Eſt dévolu, ſi par adreſſe
Il n'a produit au Sieur Caron
Son billet de confeſſion.
Pour Caron, ne devoit ſans doute
Se trouver ici dans ma route,
Il eſt exclus de notre loi;
Le grand Pontife qui m'écoute,
Pourroit bien ſe moquer de moi.
J'embrouille la mythologie
Et la ſombre théologie,
Dans mon cerveau demi-païen;
Cela peut arriver très-bien:
Car fable d'Ovide ou d'un autre,
Vaut autant que fable d'apôtre;
On les brouille, & n'y comprend rien:
C'eſt du véniel, on le pardonne...
Je me proſterne aux pieds du trône
Où ſiége le divin magot;
Je lui promets qu'à Babylone,
Pour l'abſolution tantôt,
Si bonnement il me la donne,
Je baiſerai ſon ſaint ergot...
Mes vers, déſormais en droiture
Montrez votre caricature:
Le Saint-Père, qui n'eſt pas ſot,
Vous garantit de la brûlure,
En béniſſant votre grelot...
Ainſi jadis le fin Voltaire
Sut préſerver ſon Mahomet,
Contre docteurs en froc, en haire:
Au zèle ardent qui s'enflammoit;
A tout cagot qui déclamoit
Il ſut oppoſer le Saint-Père.

LA GUERRE
DES
CONFÉDÉRÉS,
POËME.

CHANT PREMIER.

JE vais chanter les exploits des guerriers,
Que la Pologne au ſein du trouble admire :
Ces grands héros, dans ce temps de délire,
Sans diſtinguer les chardons des lauriers,
Souvent par choix recueilloient des premiers.
Ce n'étoient pas des Hectors, des Achilles ;
Enfans bâtards des diſcordes civiles,
Quoique hautains, entiers dans leurs débats,
Ils n'étoient point à vaincre difficiles,
Et préféroient le pillage aux combats.
Le trouble affreux de la guerre inteſtine
De la Pologne annonçoit la ruine :
Les Palatins, deſtructeurs de la paix,
Ivres d'orgueil, & que l'erreur faſcine,
Eſprits brouillons, agiſſoient ſans projets...
Oh ! que tout peuple éclairé par ces faits,
Apprenne au moins en liſant ces fadaiſes,
A déteſter ces farces polonaiſes,
Et la diſcorde, auteur de ces excès...
Viens m'inſpirer, ô féconde Folie !
Fais retentir ta marotte à grelots ;

C'eſt par tes ſoins que des fous & des ſots,
La balourdiſe & l'hiſtoire embellie,
Peut quelquefois nous fournir des bons mots...
Raconte-moi, pour dilater ma rate,
Comment tu pus dans l'empire Sarmate,
Bouleverſer les cerveaux des Magnats ?
On dit, & c'eſt je crois par médiſance,
Que la beſogne étoit faite d'avance,
Que ſans trouver de trop grands embarras,
Dans un terrain ſi propre à ta ſemence,
Tout produiſit ce qu'alors tu ſemas.
Or écoutez, mon illuſtre auditoire,
Voici comment le trouble commença :
Auguſte-Trois alloit dans la nuit noire,
Roi très-fameux, qui jamais ne penſa,
Pour y trouver ſa chère Tiſiphone,
Epouſe dont il étoit obſédé ;
Minois charmant, calqué ſur la Gorgone,
Qui dans l'enfer déjà l'a précédé.
Fallut remplir dignement cette place :
La république avoit beſoin d'un roi.
Des Jagellons éteinte étoit la race ;
On voulut donc, pour maintenir la loi,
En choiſir un, tiré d'une autre claſſe.
Le Polonois, toujours intéreſſé,
En vouloit un, qui fût panier percé ;
Et qui parût à ſes déſirs avides,
Le vrai tonneau, tourment des Danaïdes...
Tout juſte alors on apprit un matin,
Par le corneur qui ſuit la Renommée,
Son écuyer, le courier du Bas-Rhin ;
Que la ſottiſe, inquiète, alarmée

De n'avoir pu viſiter dès long-temps
Les habitans que le Grand-Turc enchaîne ;
Et le Polaque enfant de ſon domaine,
Fendant les airs ſur les ailes des vents,
S'en vint plâner ſur ces lieux floriſſans...
Avec plaiſir elle vit la Pologne,
La même encor qu'à la création,
Brute, ſtupide & ſans inſtruction ;
Staroſte, juif, ſerf, palatin ivrogne,
Tous végétaux qui vivoient ſans vergogne...
Je reconnois mon peuple à ſon eſprit,
S'écria-t-elle, & ſi-tôt le bénit.
Puis ſecouant vivement ſa ſimarre,
Il s'en répand ſur cette eſpèce ignare
Un gros brouillard tout chargé de vapeurs,
Rempli d'épais & de groſſiers atomes,
Qui les touchant de délire & d'erreurs,
Leur tranſmettoient leurs violens ſymptômes.
Jadis ainſi de la tour de Babel
Les fiers maçons, parlant toutes les langues,
N'entendant plus le jargon paternel,
Tout de travers expliquoient leurs harangues :
L'un diſoit blanc, quand l'autre diſoit noir ;
L'un veut manger, on lui préſente à boire ;
Ils ſembloient fous ou privés de mémoire,
Se chamaillant du matin juſqu'au ſoir.
Voilà comment les Polonois parurent
A cette diète, où leurs clameurs élurent
Un autre roi ; mais comment s'y prit-on ?...
Tout député nommoit un autre nom ;
L'un vouloit Paul, l'autre Jean, l'autre Pierre.
Enfin le trouble & la confuſion

Auroient bientôt mis la Pologne entière
Dans le déſordre & la ſubverſion,
Si vers le nord, leur illuſtre voiſine
N'eût par bonté prévenu leur ruine:
Et la Viſtule avec plaiſir alors,
Vit arriver ſur ſes célèbres bords
De preux Ruſſiens une illuſtre ambaſſade,
Pour leur donner & bal & ſérénade
O Polonois! pourquoi chez l'etranger
Choiſirez-vous un roi pour vous juger!
Et pourquoi donc un Staroſte, un Sarmate
Ne pourra-t-il ſe couvrir d'écarlate,
Porter le ſceptre, & ſur le trône aſſis,
Juſtifier que là vous l'avez mis,
Dit en ſon nom Repnin à l'aſſemblée?
Rien ne toucha cette maſſe aveuglee:
Il fallut donc expliquer l'oraiſon
A tous ces ſourds, porteurs de deux oreilles:
On ſe ſervit pour truchement, dit-on,
De l'avocat des rois, du gros canon.
Il tire à peine, ô prodige! ô merveilles!
On voit d'abord tous ces Palatins, qui
Tous d'une voix nomment Poniatow ki.
Voilà le roi, qu'à bon droit Catherine
Leur annonça par une couleuvrine.
On croyoit donc que tout étoit fini,
Que le royaume en ce choix réuni,
Alloit goûter, heureux & ſans querelle,
Dans la débauche une paix éternelle.
Mais que l'eſprit des hommes eſt peut clair!
Un ſeul moment peut changer leurs penſées:
Du vieux démon qui veille dans l'enfer,

Vous

Vous connoiſſez les ruſes compaſſées.
Toujours actif, plein de deſſeins pervers,
Il entrevoit qu'en ce moment proſpère,
Propre à troubler le cerveau du vulgaire,
Il peut jouer un rôle en l'univers.
Tout vieux démon eſt l'intime des prêtres;
Il ſait qu'ils ſont charlatans, fourbes, traîtres,
Et quoiqu'en chaire ils nomment Belzébut
Avec horreur; au fond leur ame craſſe
De noirs péchés ſe ſouille avec audace.
Et que font-ils pour gagner le ſalut?
D'affreux complots ou d'infames intrigues;
L'intérêt vil eſt l'ame de leurs ligues.
Tous ces frappards bouillant d'amour, en rut,
Font du démon la nombreuſe famille;
Et quand ils ont bien rempli leur métier,
Et que la mort va vous les envoyer
Dans les enfers, Mons Aſtaroth les grille.
Or écoutez comment notre ennemi
Adroitement ſut troubler cette diète:
Il va d'abord ſe mettre à ſa toilette,
Se traveſtit, prend l'air humble & d'ami
D'un ſaint Antoine ou d'un anachorète:
Sur ſa poitrine il a les bras croiſés,
Le cou panché, les geſtes compoſés.
En le voyant, qui n'auroit pris le change?
Il paroiſſoit un chérubin, un ange,
Un ſaint Xavier, un ſaint Malagrida,
Si qu'à le voir, on diroit; Te voilà.
Tel parût-il, jouant la comédie,
(Mais qui devint fatale tragédie)
Devant les yeux de ce fameux prélat,

De ce ſeigneur, pontife à Kiovie,
Eſprit brouillon, vain, zélateur & fat.
Le diable avoit l'habit de ſaint Ignace :
Il aborda doucement monſeigneur ;
Et celui-ci le regardant en face,
Crut que c'étoit ſon ancien confeſſeur,
Et tendrement des deux bras vous l'embraſſe. —
Quelle douleur, ô ciel, pour un chrétien,
Dit le démon ſur un ton emphatique,
Pour un polaque & zélé citoyen,
Qu'à notre barbe un Ruſſe ſchiſmatique
Nous donne un roi de ſa main deſpotique! —
Au mot de ſchiſme, on eût vu le prélat
Tout courroucé, le viſage incarnat,
Les yeux en feu, tranſporté, frénétique,
En s'eſſouflant, maudire le ſénat,
Et les Ruſſiens, & l'auguſte aſſemblée
D'élection ; ſon ame étoit troublée.
Des mots confus & mal articulés,
Avec effort s'échappent de ſa bouche :
O Polonois! palatins aveuglés!
Suis-je le ſeul que votre malheur touche ?
Poniatowski, non tu n'es plus mon roi ;
Rends-moi, rends-moi mes ſermens & ma foi. —
Mais le malin, mais le faux jéſuite
Reprend : Seigneur, braire ne ſuffit pas,
Pour renverſer un trône & des états ;
Il faut au chef une nombreuſe ſuite. —
Tout ſervira, dit le prélat en feu ;
Vois-tu, ma cauſe eſt la cauſe de Dieu :
Ne ſuis-je pas le pontife & le maître
De l'encloître, du chanoine & du prêtre ?

Raſſemblons-les ; ces organes ſacrés
Inſpireront les peuples égarés.
Tout auſſi-tôt le diable, plein de zèle,
Va traverſer paroiſſes & couvens,
Et recueillit ainſi dans peu de temps
De fronts tondus la nombreuſe ſéquelle ;
Et les voilà bien rangés tout à l'heur
Dans le ſallon qu'occupe leur ſeigneur.
Mes chers enfans, vrais ſuppôts de l'égliſe,
Dit le prélat de l'air d'un inſpiré,
A tout ce peuple au crâne tonſuré ;
Voici le temps qu'il faut que la prêtriſe
Venge un affront, dont Dieu ſe ſcandaliſe.
Un ſchiſmatique, un malheureux Ruſſien
Nous fait un roi d'un ſtaroſte de rien ;
Qui, demi-grec dans le fond de ſon ame,
Nous ſouillera de ſa créance infame.
Songez, ſongez aux Lévites fameux,
Qui bravement égorgèrent leurs frères ;
Récompenſés par le Dieu de nos pères,
Il les chargea de ſon culte pompeux ;
Faites de même, & méritez comme eux
De vos travaux la digne récompenſe ;
Vous ſervirez le Ciel dans ſa vengeance ;
Purifiant ici-bas ſa maiſon.
Ah ! frémiſſez, quand on nomme le ſchiſme ;
Car l'héréſie eſt autant qu'athéiſme...
Venez, prenez, ſuivez mon goupillon ;
Ce ſignal eſt notre palladion,
Notre étendard, ou bien notre oriflame :
Qui le verra, doit ſentir dans ſon ame,
Par la vertu de l'inſpiration,

En combattant, que l'égliſe a raiſon.
Prêtres ! Jésus vous a mis dans ſa place,
En répandant ſur vous le ſacré don,
De gouverner à gré la populace :
De votre main part l'abſolution ;
Vous puniſſez ou vous lui faites grace :
Puiſque leurs cœurs ſont en votre pouvoir,
C'eſt donc à vous à régler leur devoir.
Qu'inceſſamment votre voix les irrite ;
C'eſt le métier de vrais docteurs chrétiens ;
Contre le Ruſſe & ce roi paraſite
Que, malgré nous, nous donnent nos voiſins.
Après ces mots, des tonſurés la foule,
En ſe heurtant, par la porte s'écoule,
Va ſe nicher au confeſſionnal ;
Delà gliſſer, en ſtyle monacal,
L'affreux venin, infernal & cauſtique,
Que le prélat répand par ce canal,
Pour ſoulever ce peuple pacifique...
Aucun des maux dont on ſouffrit jamais,
En peu de temps firent tant de progrès.
Si l'orient craint le fléau funeſte,
L'affreux ravage où l'expoſe la peſte ;
Et ſi la lèpre, au bon temps des Hébreux,
Gagnoit du père au fils, à ſes neveux,
Entamoit tout & portoit ſes ravages
Sur circoncis, catins & pucelages :
Le tout eſt peu ; rien en comparaiſon
Du mal ſacré, que la contagion
Multiplia, prêchant cette doctrine,
Qui de l'état prépara la ruine.
On remarqua que ces porcs de Sion,

S'applaudiſſant que la dévotion
Du peuple avoit ſi bien tourné les têtes ;
A ſon honneur conſacrèrent des fêtes.
Et cependant, riant d'un rire amer,
Le vieux démon s'en retourne en enfer ;
Mais pour la cour, qui s'amuſoit à table,
Entre les bras de la ſécurité,
Elle ignoroit ce qu'avoit fait le diable,
Et ſans ſouci s'enivroit de gaîté.

FIN DU PREMIER CHANT.

CHANT SECOND.

Est-il ſéant de tromper un ſtupide,
Qu'un impoſteur à ſon gré ſelle & bride,
Et quel honnéur pour un chef de parti,
D'aliéner ſelon ſa fantaiſie,
Un peuple abject dans la craſſe abruti,
Qui de penſer n'eut garde de ſa vie ?
Que j'aurois honte & que je rougirais,
Si le menſonge aſſuroit mes progrès !
Si délicats, ſi bons, ſi charitables
Ne ſont jamais les prêtres ni les diables.
Juſtes ou non, tous moyens ſont égaux,
Pour contenter ces eſprits infernaux.
De tous les temps, c'eſt l'antique méthode ;
L'Égliſe en fit ſon inſtitut, ſon code ;
Et tous les faits, que mes vers chanteront,
Mon cher lecteur, plus vous en convaincront.
Ce long diſcours m'ennuie & m'incommode ;
Venons au fait, reprenons nos récits :
Le vieux démon préparant ſa récolte,
Avoit ſi bien diſpoſé les eſprits,
Par les prélats & confeſſeurs aigris,
Que le tumulte annonçoit la révolte.
Mais Catherine, au fond de ſon palais,
N'y préparoit que des liens de paix ;
Son noble cœur, rempli de bienfaiſance,
Aux Polonois prêchoit la tolérance,
En leur diſant : Soyez unis, contens,
Et tolérez vos frères diſſidens.

À ce diſcours, les prêtres en furie,
De cris d'horreur & de gémiſſemens
Font retentir les ſombres hurlemens;
Chacun diſoit : C'eſt fait de la patrie !
Mais le magnat, ſtaroſte & les manans
L'eſprit ému de cette momerie,
Soudain remplis par un ſaint fanatiſme,
Crioient comme eux : Exterminons le ſchiſme;
Tout Polonois doit ſe confédérer,
Si du ſalut il ne veut s'égarer.
Tout auſſi-tôt les ſeigneurs s'aſſemblèrent,
Et gravement entr'eux délibérèrent.
Parmi ces chefs éclatoit Krafinsky,
Malakowsky, le vaillant Potoky,
Qui juſqu'alors n'avoient vu de leur vie,
Quoique héros, camps, ſoldats ni combats;
Dans le conſeil ayant l'ame enhardie,
Mais déteſtant les horreurs du trépas.
Krafinsky dit : Dans ce danger extrême,
Levons, armons, raſſemblons nos houſards;
Tout Polonois qui reçut le baptême,
Doit ſe trouver demain au champ de Mars. —
Mais Potoky, grand gourmand de nature,
Replique ainſi : Meſſieurs, c'eſt fort bien dit;
Mais où trouver l'argent, la nourriture,
Pour ſoudoyer tout cet eſſaim maudit ? —
Lors Krafinsky lui rappelle l'uſage
Des plus anciens, auſſi juſte que ſage:
Il faut piller, ou bien vivre à crédit.
C'étoit ainſi que Sobiesky, grand homme,
En guerroyant vêcut jadis; & comme
Il délivra des mains de Soliman

Vienne, réduite à ſon dernier moment. —
Oui, de Kiow, leur repartit l'évêque,
Qui de ſes jours n'eut de bibliothèque;
Mais en tableau la ſaint Barthélemi:
Bon reconfort contre un culte ennemi,
Et de ſaints os, reliques qu'il expoſe.
Le Dieu puiſſant qui protège ſa cauſe,
Ce Dieu jaloux, ſi terrible & ſi craint,
Rendra pour vous le ſacrilège ſaint.
Volez, pillez, n'épargnez nulle choſe;
Qui ſert ſon Dieu, n'eſt jamais criminel.
Pour ſûreté, je donnerai d'avance,
Sur mon lambon, devant le maître autel,
Pour tous péchés la plénière indulgence.
La foule dont ils étoient entourés,
Épriſe encor des vapeurs de l'ivreſſe;
Tant tovargis que petite nobleſſe,
Aux mots piller & de confédérés,
Pouſſoit aux cieux des clameurs d'alégreſſe:
Et tous enfin, ſans bien ſavoir pourquoi,
Vouloient chaſſer & le Ruſſe & leur roi...
Dans ce conflit où régnoit le tumulte,
Les palatins redoutoient quelqu'inſulte;
Ils s'en vont tous pour conférer entr'eux,
Choiſir des chefs pour mener leurs pouilleux,
Faits pour guider la maſſe plébéienne,
Dont ils vouloient opprimer la pruſſienne;
Mais de ces grands, ſi prompts à tout oſer,
Aucun ne veut lui-même s'expoſer...
Radzivil dit: Un palatin gouverne:
Ce n'eſt pas nous que la guerre concerne;
Imitons Dieu: s'il punit les états,

Il vous envoie un ange ſubalterne,
D'un tour de main qui met un peuple à bas ;
Et puiſqu'il faut que l'on faſſe la guerre,
Gardons-nous bien de riſquer tant de maux ;
Envoyons-y pacolets & vaſſaux ;
Ils lanceront pour nous notre tonnerre.
Choiſiſſons donc quelque ſoudard hardi,
Et qu'auſſi-tôt au bruit de la trompette,
On le proclame, & le mette à la tête
Du vil ramas qu'aſſemble le parti ;
Tenez, nommons Zarembà, Pulawsky :
De tels héros, quoiqu'inconnus encore,
Feront voler du couchant à l'aurore
Leurs noms chéris de tout vrai Polonois.
Tous d'une voix les magnats applaudirent ;
Et les deux chefs ſelon leurs vœux choiſirent,
En ſe flattant des plus heureux ſuccès.
Mais le fameux prélat de Kiowie,
Les yeux levés, & l'ame au ciel ravie,
Répand ſur toi, confédération,
D'un bras vainqueur ſa bénédiction ;
Et puis au haut d'une perche croiſée,
Comme un drapeau, par ſa main baptiſée,
Il attacha ſon ſacré goupillon.
Les palatins d'abord ſe ſéparèrent,
Et leur foyer tous les grands déſertèrent ;
En Saxe, en France, en cent divers pays
Tous ces ſeigneurs en peu s'éparpillèrent ;
Et ſans avoir de plan fixe ou précis,
On les voyoit voyager par ennuis.
Mais cependant les chefs dans la Hongrie,
Tous raſſemblés au château d'Épérie,

Déjà formoient avec grand appareil,
D'un tas de fous le ſuprême conſeil;
Pour diriger de loin la confrairie,
Battre le Ruſſe & piller leur patrie;
Pour détrôner ce bon roi Staniſlas,
Que par boutade alors ils n'aimoient pas.
En même temps l'oriflame en Pologne
Fait raſſembler tous les confédérés;
Chacun s'agite & vaque à ſa beſogne;
A bien piller ils ſe ſont conjurés.
Le Pulawsky, ce preu chef de la troupe,
Croyoit mener la république en croupe;
Le fat s'admire & croit repréſenter
Les grands ſeigneurs de l'empire Sarmate:
Il s'applaudit, ſa vanité le flatte..
Sur un genêt le héros va monter;
Mais il faut voir comme il va débuter.
Ah, que l'homme eſt un animal peu ſage!
Il ne prévoit que la proſpérité;
Et dans le calme il ne craint point l'orage;
En imprudent au péril il s'engage;
Mais d'un revers, ſouvent bien mérité,
Son courage eſt pour jamais rebuté.
Le Pulawsky portant ſon oriflame,
Et Zaremba que le butin enflamme,
S'en vont tous deux brochant à travers bois,
Pour découvrir les protecteurs des rois.
Ils demandoient à tout manant qui paſſe:
Où ſont-ils donc? ne les a-t-on point vus?. —
Qui donc, Meſſieurs, qui voulez-vous, de grace? —
Ces ennemis à nos bras dévolus,
Et qui bientôt par nous ſeront vaincus...

En deviſant, bientôt ils arrivèrent
Dans un terrein plus riant, plus ouvert;
Mais de Dréwitz les troupes s'y trouvèrent.
Quand un grand ſaint voit le diable d'enfer,
Tout en fuyant, il s'en éloigne vîte;
En s'aſpergeant d'un bon jet d'eau bénite,
Il vous marmotte en tremblant ſon pater.
Nos deux héros penſoient alors de même.
L'œil égaré, la face pâle & blême,
Zaremba dit : Regarde nos ſoldats :
Bâtons ferrés ſont le fort de leurs armes,
Quelques fuſils & de vieux coutelas;
Comment braver les combats, les alarmes?...
Le Pulawsky répond : Il eſt certain,
Que tout va mal; je crois que le deſtin,
Pour épargner le meurtre & le carnage,
Veut réſerver notre bouillant courage,
Pour d'autant mieux combattre dès demain...
Le gros canon des Ruſſes ſe décharge,
Les boulets vont, ou bien ou mal mirés,
Tout au travers de nos confédérés,
Qui de jurer & de gagner le large,
Qui de crier, & dans ce déſarroi,
Penſant encore à leur dernière diète,
Ils croient tous dans ce premier effroi,
Que ce canon dont le bruit inquiète,
Leur annonçoit encore un nouveau roi...
Tout auſſi-tôt l'impatient coſaque,
Fondant ſur eux, les preſſe & les attaque...
On ne prend pas ſi vîte qu'on le croit,
Sur palefroi un Polonois qu'on traque;
Il ſait courir tout auſſi-bien qu'il boit.

Dréwitz parut au tovargis ruſtique
Tel que Cortez, la terreur du Mexique.
Quelques chevaux, de la poudre & du plomb,
Des deux héros étoient le ſpécifique...
Ah, qu'il faut peu pour acquérir un nom!
L'ami lecteur ſe ſouviendra ſans doute,
Ce que du Parthe anciennement on dit;
Ce grand Craſſus, le Parthe le défit,
En affectant de ſe mettre en déroute.
Des Polonois il n'étoit pas ainſi;
La vérité de ce fait, la voici :
Chacun en hâte enfiloit la vallée,
Piquoit des deux, évitoit la mêlée,
Tout en courant s'éloignoit de ces lieux,
Sans qu'un moment il retournât les yeux.
Courir ainſi n'eſt fuite ſimulée;
Mais s'ils couroient, diſperſés par les bois,
Ce n'étoit point peur ou poltronnerie;
Ils aimoient trop notre Dame Marie,
Et leur pays anarchique & ſans loix;
C'étoit plutôt amour de la patrie,
Pour d'autant mieux combattre une autrefois.
Hors du danger, nos braves ſe trouvèrent
Près d'un gros bourg qu'auſſi tôt ils pillèrent;
Le maître étoit un ſeigneur de trente ans : —
Je ſuis, dit-il, un zélé catholique:
Et pourquoi donc, ô Pulawsky l'inique!
Me traitez-vous comme les diſſidens?...
Autour de lui ſa femme & ſes enfans,
Fondant en pleurs, par des cris lamentables
Croyoient fléchir ces pillards implacables;
Mais Pulawsky, dépité de l'affront

Dont le Dréwitz faſſoit rougir ſon front,
Pour conſoler ſa douleur trop amère,
Auroit pillé ſon père & ſa grand'mère,
S'il les avoit trouvés ſur ſon chemin. —
Que fais-tu là de cette jeune femme ?
Dit le guerrier au pauvre châtelain,
J'ordonne & veux que cette belle dame
Vienne avec moi ſoulager mon chagrin:
Je ſuis battu, je veux qu'on m'en conſole;
Et cette dame, à la chair tendre & molle,
Dont mon cœur eſt ſubitement ſéduit,
Doit avec moi coucher dès cette nuit. —
A ces propos ſi durs qu'il vient d'entendre,
Le châtelain s'apprête à ſe défendre;
Les payſans attaquent les ſoldats,
Et nos fuyards s'apprêtent aux combats.
Qui m'aidera pour chanter leur querelle,
Leur vive ardeur, la force de leurs bras?
Les coups tomboient auſſi dru que la grêle,
Lorſqu'elle vient ravager les moiſſons,
Ou bien briſer les vitres des maiſons.
L'un tout en ſang a démis ſa mâchoire,
L'autre ſa nuque, un autre plaint ſon dos,
Celui-ci l'œil, l'autre dans la nuit noire
S'en va conter ſa déplorable hiſtoire :
Tant la fureur acharnoit ces héros!..
De Pulawsky le nombre enfin l'emporte:
On prend la belle, on l'enlève, on l'eſcorte..
Son beau minois, arroſé de ſes pleurs,
Eût adouci le tigre & la panthère;
Mais nos brigands, groſſiers, brutaux, ſans mœurs,
Avoient le cœur plus dur qu'aucun corſaire;

Vous l'avoûrez, ſi liſez cette hiſtoire.
Des Polonois il faut vous recorder,
De Pulawsky rappeller la mémoire,
Et des combats qu'il vient de haſarder.
Or, vous ſaurez qu'on entendoit corner
La Renommée, allant en tous climats,
Dire: Je ſais, & jamais ne ſais pas,
De Pulawsky la burleſque aventure,
Par un canon mis en déconfiture;
Le Zaremba, chef des confédérés,
Qui ſans raiſon courent tous égarés.
Ce bruit s'accroit; chacun ſelon ſa pente,
En le contant l'exagère & l'augmente,
Et tant s'en dit, que dans tout l'univers,
Chacun parloit en proſe comme en vers,
De l'action mémorable & brillante
De ce Dréwitz, qui paſſoit toute attente.
Cette rumeur ſe communique enfin
Juſqu'au palais qu'habite la Sottiſe:
Ce palais eſt la catholique Égliſe,
Dont Pierre étoit le premier ſacriſtain.
Là ſe trouvoit l'abſurde inconſéquence,
La déraiſon avec l'incohérence;
Les yeux bandés, on voit à ſon côté
La folle Erreur & la Crédulité,
Se nourriſſant de menſonges, de fables,
Et la Terreur qui nous forgea les diables.
Tout au milieu ſur un ſacré privé (*),
De la Déeſſe eſt le trône élevé.

(*) L'auteur entend le ſterſicorium ſur lequel on aſſied les Papes après leur introniſation.

Son œil eſt roide & ſa bouche eſt béante ;
Et dandinant ſans ceſſe ſur la plante
De ſes deux pieds, ſa noble cour l'enchante :
C'eſt elle qui des papes autrefois
Avoit fondé la puiſſance & la gloire.
O Boniface ! ô ſuperbe Grégoire !
Elle faiſoit recevoir par les rois
Vos mandémens, vos inſolentes bulles
Dont ſe feroient torché des incrédules.
En apprenant que les confédérés,
Ses chers enfans, de ſon ſang engendrés,
Sont ſans eſpoir, ſans ſecours, ſans aſile,
Elle pâlit & demeure immobile.
Soudainement reprenant ſes eſprits,
La rage au cœur, ſa fureur indocile
Éclate enfin en ces douloureux cris :
O chien de Ruſſe ! ô monſtre ! ô crocodile !
Ah, tu triomphe ! ô vengeance ſtérile !
Détruiras-tu mes Polonois chéris ?
Non, c'en eſt trop, que ma fureur éclate ;
A mes enfans cherchons un défenſeur
Au Nil, au Pont, aux rives de l'Euphrate.
Tout auſſi-tôt, pour dilater ſa rate,
Elle raſſemble une épaiſſe vapeur
D'un noir brouillard, puant, infecte & ſombre,
Et va s'aſſeoir au milieu de cette ombre ;
Part promptement pour trouver le ſénat,
Des Polonois repréſentant l'état.
Elle vogua tout droit vers la Hongrie,
Et deſcendit au château d'Épérie...
Là, ſe trouvoient de bigots palatins
Et de prélats une auguſte aſſemblée,

Qui déploroient leurs malheureux deſtins,
Et la patrie aux Ruſſes immolée,
Et leurs autels & la religion.
Que deviendra l'Égliſe catholique?
Diſoient les uns ; l'enfer en action
Veut opprimer par un bras ſchiſmatique,
Son ſeul appui, la perſécution!
Qui déſormais adorant le ciboire
Viendra chez nous à la confeſſion?
A Nicolas le peuple fera gloire ;
Et nos prélats perdant le purgatoire ;
O comble affreux d'abomination!
N'auroient donc plus de quoi manger ni boire.
De ce diſcours pathétique & touchant
L'impreſſion pénétra la Sottiſe :
Il faut, dit-elle, il nous faut ſur le champ,
Trouver quelqu'un qui défende l'Égliſe ;
Adreſſons-nous au Turc ; il eſt ſéant
D'unir pour nous la croix & le croiſſant ;
Car Mahomet aimoit le chriſtianiſme :
Chacun le ſait, qui connoît l'alcoran ;
Et Muſtapha, ce généreux ſultan,
Maudit le Ruſſe en abhorrant le ſchiſme ;
C'eſt à lui ſeul qu'il faut avoir recours :
Oui, du ſultan nous aurons les ſecours.
A ce conſeil les ſeigneurs applaudirent ;
Sur cet objet les cœurs ſe réunirent ;
Mais les prélats tombèrent à genoux :
O tendre mère! immortelle Sottiſe,
Dont le conſeil prudent nous favoriſe,
Vous ſavez bien, & que la Vierge & vous,
Furent toujours adorés parmi nous,

Comme les seuls suppôts de notre Église,
Lui dirent-ils ; & notre ame soumise,
Extasiée en des momens pareils,
De point en point va suivre vos conseils.
Duroit encor ce bienheureux syncope,
Que la Sottise à leurs yeux disparoît ;
Un gros nuage à l'instant l'enveloppe,
Et vous l'enlève aussi vîte qu'un trait.
Mais les propos de son ame exhalée,
En imprimant dans les cœurs leur arrêt,
Reconforta cette auguste assemblée.
Ce Krasinsky, fameux chef de parti,
Fut député pour parler au mufti...
Dans le serrail la Sottise empressée
Étoit déjà, pour n'être devancée,
Et Mustapha, qui la connoît très-bien,
Régloit toujours son avis sur le sien.
Le Polonois débuta de la sorte :
O grand mufti ! notre mufti chrétien
A bien voulu m'envoyer vers la Porte,
Pour implorer votre puissant soutien.
Que deviendra la divine pucelle
Avant, ainsi qu'après l'enfantement ?
Un Nicolas, ce saint de l'infidelle,
De ses autels veut chasser la donzelle,
Pour s'y placer lui-même apparemment ;
Et le Russien, qui commence par elle,
Voudra de même en l'empire Ottoman,
Vous dénicher Mahomet de la Mecque.
S'il fait main basse assez brutalement,
En nos états, sur maint honnête évêque ;
A vous le tour peut-être incontinent.

Aſſiſtez donc, il en eſt temps encore,
Le Saint des ſaints, qui par moi vous implore.
Que déſormais les clefs & le croiſſant,
Flottant enſemble en ce grand armement,
En imprimant en tout lieu l'épouvante,
Rendent par vous l'Égliſe triomphante...
Tout le divan répondit gravement,
Que Mahomet, grand amateur de vierges,
Ne voudroit pas qu'on leur rognât des cierges,
Et que le pape, allié du mufti,
Guerroyeroit ainſi que Kraſinsky...
Soudain l'on arme, & la peſante enclume
Forge le fer, dépaiſſit ſon volume:
On voit venir tous ces peuples divers,
Et de Memphis, & du fonds de l'Aſie,
Et ceux du Pont, & ceux de l'Arabie,
Et ces archers à tirer tant experts,
Ceux qu'un ciel chaud rendit noirs en Lybie;
En ſe voyant ils étoient ébahis.
Ce n'eſt le tout, & de divers repaires,
S'y joint encor boſtangis, janiſſaires,
Avec le corps des diligens ſpahis.
Perſonne d'eux ne ſait que pour l'égliſe,
Le coutelas de Mahomet s'éguiſe;
Ils marchent tous, ils vont avec plaiſir,
Pour occuper les bords du Boriſthène;
Devant leur front marche le grand-viſir:
Vers le Nieſter ils arrivent ſans peine...
Quand on le ſut, tous les confédérés
Devinrent fous, chacun ſe pâmoit d'aiſe,
De voir par eux les bachas inſpirés,
Et le croiſſant ſur terre Polonaiſe.

Le Pulawsky ſe croit déjà vainqueur,
Et de Dréwitz prédiſoit le malheur.
Pour Stanislas, reclus dans Varſovie,
Il ne ſait plus à quel ſaint ſe vouer,
Ni s'il eſt roi, ni comment dénouer
Ce nœud-gordien, formé par félonie.
A Catherine enfin il a recours ;
Et ces héros qu'enfante la Ruſſie,
Rapidement volent à ſon ſecours.
Voyez comment d'une foible étincelle
Peut ſe former un grand embrâſement :
O mes amis ! craignez tous le faux zèle ;
De tous les feux, c'eſt le plus dévorant.
Gardez-vous bien par trop de bienveillance,
De modérer ſa folle intolérance ;
Mais elle ſait comment il faut qu'on ſomme
Conſtantinople, & Varſovie & Rome ;
Et confondit leurs projets en grand homme...
Tout s'apprêtoit alors aux vrais combats :
Ce n'étoient point de frivoles bravades,
De Pulawsky les folles maſcarades ;
Mais des héros, ſuivis de vrais ſoldats,
Qui viennent tous dans ces nobles carrières
Y diſpenſer de leurs mains meurtrières
L'effroi, la peur, l'horreur & le trépas...
Nos Polonois ne ſe joignirent pas
Aux turcomans, leurs alliés fidèles :
Videz, videz, diſoient-ils, nos querelles ;
Pour butiner nous ſuivrons tous vos pas.
En attendant, pour s'amuſer ſans doute,
Chacun alloit ſuivant une autre route,
En ſûreté voler ce qu'il trouvoit ;

Chez Tessier mettant tout en émoi,
Et vous, mon chargeur de pilon,
Le vers ne va pas vite à votre idée.
Et à Sophie et aux gens de la maison,
Et apprenez que ce n'est pas sans peine
Des Polisson... que l'on veut chanter,
Leur folâtrer et leur tendre propos,
Du vert des mots entre les dents...
Et mon savoir, de qui la source exhaustre
Tous les dix doigts, à force pour y rougir
Des avortons de ma prodigue veine,
Quand la douleur m'en fait bien repentir,
Pour vous conter, ainsi que les gazettes,
En mauvais vers d'aussi folles sornettes !
Mais n'importe ; pour vous entretenir,
J'aurai demain de quoi vous réjouir.

FIN DU TROISIÈME CHANT.

CHANT QUATRIÈME.

Que la fortune eſt perfide & trompeuſe !
Elle eſt coquette, elle eſt capricieuſe.
Certes, voilà qui n'eſt pas trop nouveau ;
Qui ne le ſait ? Car du cèdre au roſeau,
Bonheur ſubit, chance malencontreuſe
Font de nos jours le bigarré tableau.
Laiſſons-la donc avec ſa vieille roue,
Nous exaucer les uns avec fracas,
Et par des tours ſanglans qu'elle nous joue,
Précipiter ceux qu'elle hait, en bas.
Mais ſi d'un ſot la bêtiſe l'amuſe,
Si ſa faveur l'éblouit & l'abuſe ;
Quelle leçon en retirer pour nous ?
Que des ſoudards à l'ame vile & brute,
Accompagnés d'un millier d'autres fous,
Bronchant, tombant de rechûte en rechûte,
Soient aux combats puſillanimes, mous ;
Et que manquant d'eſprit & de prudence,
Ils ſoient punis, faute de prévoyance :
De pareils faits étant par trop communs,
A les ouïr deviennent importuns.
Qu'importe donc qu'un brigand de Sarmate
D'un vain ſuccès pour un moment ſe flatte ?..
Mais mon lecteur croira, non ſans raiſon,
A ce ton grave où mon ſtyle s'élève,
Que par l'effet d'une indigeſtion,
En cette nuit, un triſte & fâcheux rêve
M'a mis en goût de lui faire un ſermon.

Non, il ſe trompe en cette conjecture,
(Effet commun de l'art conjectural)
S'il juge ainſi de mon ſtyle inégal:
Voici l'aveu de la vérité pure :
Sans ſoins, ſans peine & ſans plan général,
Je laiſſe errer ma plume à l'aventure;
Sans s'arrêter, en courant elle écrit,
Ce qu'au haſard enfante mon eſprit.
Venons au fait, reprenons notre tâche:
Le Pulawsky, guerrier ſi dur, ſi lâche,
Etoit flatté de ſes derniers ſuccès;
Il retrouſſoit ſa craſſeuſe mouſtache,
Se rappellant ces payſans défaits,
Et la donzelle aux raviſſans attraits,
Qu'au châtelain ſa violence arrache.
Mais dans les champs, les prés & les forêts,
Il n'étoit plus, cheval, taureau ni vache;
Les tovargis, ces héros Polonais,
Avoient tout pris ce qui reſtoit à prendre;
Et leur uſage étoit de ne rien rendre.
On commençoit à ſentir les beſoins;
Car pour nourrir d'avides ſubalternes,
Raſſaſier tovargis & poncernes,
C'étoit ſans fruit qu'on employoit ſes ſoins.
Le Zaremba, las de courir la plaine,
Leur dit : Amis, il nous faut un domaine,
Un endroit fort, où garder notre peau,
Où raſſembler d'un vaſte voiſinage
Tout le butin qui nous tombe en partage;
Et cet endroit, ſoldats, eſt Czenſtochow,
Dans ce couvent notre mère pucelle,
En réduiſant le Coſaque à zéro,
Saura fort bien nous défendre avec elle.

Auſſi-tôt dit, auſſi-tôt l'on marcha.
A leur rencontre arrivent de gros moines;
Dans le couvent la troupe ſe nicha,
Et but le vin que gardoient les chanoines.
Mais quand le vin les eût preſqu'abrutis,
De Pulawsky la gentille donzelle,
En embraſant ces gras cuculatis,
Dans ce lieu ſaint alluma la querelle:
Chacun vouloit jouir de ſes appas;
Chacun vouloit la ſerrer en ſes bras;
Et Pulawsky, tranſporté de colère,
Alloit tirer ſon cruel cimeterre;
On alloit voir tous ces crânes tondus,
Par un ſoudard brutal & téméraire,
Enſanglantés, balafrés & fendus.
O ſainte Vierge! ô tendre & bonne mère!
Souffriras-tu qu'un lieu qui t'eſt voué,
Dont tu remplis l'auguſte ſanctuaire,
Soit en ce jour, au pied du baptiſtère,
Par un ivrogne à tes yeux pollué?
Ne craignez rien: c'eſt choſe ſans exemple,
Que notre reine abandonne ſon temple...
Tandis qu'encor duroit ce chamaillis,
Vient un valet! pâle & tout ébahis:
Alarme, alarme, accourez tous polaques;
Oppoſez-vous, crioit-il, aux attaques!
Voilà le Ruſſe; il s'avance à grands pas;
Ivre de vin, il penſe vous ſurprendre.
Sur les remparts volez, vaillans ſoldats;
Et ſongez bien ſur-tout à vous defendre!..
C'étoit Dréwitz, toujours l'oreille au guet;
Trop bien inſtruit de ce qui ſe paſſoit,

Il devinoit que dans le réfectoire,
Le Polonois ne s'amuſoit qu'à boire,
Qu'ardent, en vin, chacun s'y querelloit;
Sûr de ces faits, il préſageoit ſa gloire...
Dans un moment le fort eſt entouré,
Et par le Ruſſe étroitement ſerré;
Tranſis de peur, on quitte la donzelle.
Tout en tremblant le tovargis ſurpris
Va ſe blottir & chercher des abris,
Dans un recoin que fait la citadelle.
Ces gueux étant effarés, étonnés,
Tremblent ſi fort du Ruſſe & de ſa troupe,
Qu'aucun n'oſa montrer le bout du nés
Sur le rempart, peur qu'on ne le lui coupe.
Devinez-vous ce que préméditoit
Ce Ruſſe fin, qui ſi bien les guettoit?
Il veut la nuit leur donner une aubade,
Et s'emparer du fort par eſcalade.
O Mère vierge! en ſera-t-il ainſi,
Et verra-t-on un peuple ſchiſmatique
Eſcalader votre ſainte boutique,
Vous inſulter, & vous chaſſer d'ici?...
Vous allez voir, comment la bonne dame
S'en va traiter ce ſchiſmatique infame:
Elle ſait tout, car le Père éternel
Le lui révèle; elle eſt reine du Ciel.
Or connoiſſant ce qu'un Dréwitz prépare
Avec autant de rage que de fiel,
La bonne dame à l'inſtant le rembarre:
Venez, venez, dit-elle, mon cher fils,
Et ſecourez nos guerriers déconfits.
Vous ſavez bien, de monſieur votre père

Quel fut jadis l'honorable métier,
Qu'à Bethléem il étoit charpentier ;
De ſes outils aſſiſtez votre mère ;
Servez-vous-en comme un digne héritier.
JESUS les prend. Sur le dos du meſſie
On voit flotter le rabot & la ſcie.
Il étoit nuit, ils traverſent les airs.
Déjà Dréwitz approchoit de la place.
Ils vont tous deux le prenant à revers ;
De ſes ſoldats ſuivant de près la trace,
Le doux JÉSUS, ſans qu'on s'en apperçut,
D'un tour de main vous ſcia les échelles ;
Et ſi bien fit, qu'en ſe ſervant d'icelles
Aucune alloit à la moitié du but.
Qui fut confus ? ce fut Dréwitz ſans doute ;
En même temps partit de la redoute
Un feu très-vif, & Dréwitz diſparut.
Mais quand les Dieux pour leurs foyers combattent,
Qu'ils font briller dans leurs divines mains,
Ces inſtrumens dont les coups nous abattent,
Que peut contr'eux la valeur des humains ?..
Le Pulawsky ſe bourſoufle de gloire ;
Tout bonnement il penſe que c'eſt lui,
De Czenstochow le vengeur & l'appui,
A qui l'on doit l'honneur de la victoire.
Mais les frappards & tous les encloîtrés,
Par le Seigneur ſur ces faits inſpirés,
Surent bientôt en divulguer l'hiſtoire.
Ce conté fit l'entretien des bigots,
Et chacun ſut que pour ſon tabernacle
La bonne Vierge avoit fait ce miracle.
Pulawsky même & ſa troupe de ſots,

Se complaiſoient à publier la choſe :
Dieu nous ſoutient, nous défendons ſa cauſe,
Se diſoient-ils, nous battrons ces marauts.
La belle auſſi, mais qui n'étoit pas vierge,
Que Pulawsky chérit ſi tendrement,
Pour la madonne alla dévotement
A ſon honneur faire allumer un cierge ;
Elle ſent, bien que du violement
Sa main divine en ce jour l'a ſauvée.
Tandis qu'ainſi leur troupe eſt abreuvée
De pure joie & de contentement,
Que nos guerriers, frappés d'un grand miracle,
S'imaginoient aſſez légérement,
Être montés tout au haut du pinacle
De la fortune, & que dans l'univers
Ils ne craignoient contre-temps ni revers ;
Voilà-t-il pas qu'arrive la nouvelle,
Que du grand-Turc le puiſſant armement,
Le grand-viſir & toute ſa ſéquelle,
Par Gallitzin ſont frottés bravement ;
Que des Ruſſiens la victoire eſt complette...
Si je ſavois entonner la trompette,
Je chanterois en ſtyle harmonieux,
Ce Gallitzin du Turc victorieux ;
Mais je n'ai pas l'impudente arrogance
De moduler ſur mon aigre ſifflet,
Le beau récit d'un auſſi noble fait ;
Le ridicule eſt de ma compétence :
En ſes vieux jours ma muſe s'y complaît...
En notre Europe en grande diligence
Tout ſe redit, tout s'ébruite & ſe ſait ;
Ceux qui portés pour les ſuccès du Ruſſe

Le préféroient au peuple ſans prépuce,
Applaudiſſoient à ce qu'aux champs de Mars,
Les ennemis, les deſtructeurs des arts,
Euſſent reçu à Chotzim leur ſalaire:
Ceux dont le vœu au Ruſſe étoit contraire,
Tous conſternés croyoient dorénavant,
Qu'on manqueroit d'un égal équilibre,
Pour maintenir indépendant & libre
Ce Muſtapha, potentat d'Orient;
Et qu'il ſeroit dangereux & terrible,
Que le Ruſſien, aux ſpahis invincible,
Accompagné de tout ſon attirail
Allât chaſſer Muſtapha du ſerrail,
Et lui ravir ſon bataillon de belles,
Aux yeux fendus, aux bouches de corail,
De ſes langueurs compagnes trop fidelles...
Voilà comment un eſprit peu rangé
Juge & décide en tout par préjugé.
Dès qu'on apprit dans Rome catholique
Le triſte ſort qu'eſſuya le Croiſſant,
Rezzonico, le pape alors régnant,
Et du mufti, zélateur fanatique,
En fut ſaiſi d'une terreur panique,
Et telle enfin, que ſi lors ſur le champ
La foudre avoit brûlé le Vatican...
Hélas! hélas! ſort cruel, ſort inique;
Ce déſarrois eſt un tour diabolique,
Dit le ſaint-père; il faut inceſſamment
Faire expoſer notre ſaint Sacrement.
Le lendemain proceſſions ſe firent,
A mille autels grandes Meſſes ſe dirent,
Et dans l'ardeur qui le peuple animoit,

Il prioit Dieu de bénir Mahomet.
Pour le dervis s'intéreſſoit l'évêque :
On confondoit & la Vierge & la Mecque,
Et dans les murs de la ſainte Sion,
N'étoient que pleurs & déſolation.
Rome prétend que la douleur amère
Du contre-coup, qui frappa le bateau
Ou la nacelle, où jadis rama Pierre ;
En épuiſant les forces du ſaint-père,
Vous le coucha tout pleurant au tombeau.
Mais en Pologne, ô Dieu ! qu'on vit de larmes
Couler des yeux des bons confédérés !
Tout ébaubis & les cœurs déchirés,
Leurs mains alloient laiſſer tomber les armes.
Se peut-il donc qu'on traite comme nous
L'amas nombreux d'un peuple formidable ?
Se diſoient-ils. La peur les rendit fous.
Hélas ! jadis leur bras fut redoutable,
Quand ils venoient étriller nos aïeux :
Mais quand le Turc nous devint ſecourable,
Le Ruſſe ardent, & plus que lui fougueux,
L'a diſſipé comme les grains de ſable
Que pouſſe & chaſſe un vent impétueux :
Plus conſternés paroiſſoient en Hongrie
Les Palatins cachés dans Épérie.
Le Pulawsky, la Vierge & Czenstochow,
Dréwitz joué, traité comme un badaud,
Étoient, hélas ! rayés de leur mémoire ;
Car chez nous tous, s'eſt choſe trop notoire,
Le bien paſſé le cède au mal préſent.
Ni plus ni moins dans ce danger preſſant
On conſultoit, que reſte-t-il à faire ?

Quel parti prendre ? On plaignoit ſa miſère,
Mais aucun d'eux ne dit ſon ſentiment.
Pour Staniſlas, tranquille à Varſovie,
Tout doucement réfléchiſſant en ſoi,
Diſoit ſouvent, on ſe bat bien pour moi
Vers le Nieſter & dans la Moldavie;
Ces bons Ruſſiens pour moi donnent leur vie,
Ainſi je ſuis & je reſterai roi.

FIN DU QUATRIÈME CHANT.

CHANT CINQUIÈME.

Au nom de roi, de potentat, de maître,
Chacun ſe dit : Ah ! que je voudrois l'être...
Eh ! pauvre ſot, de la grandeur frappé,
Si tu l'étois, tu viendrois à connoître,
Combien l'erreur & l'éclat t'ont trompé :
Et que ſeroit-ce, un jour, ſi ſur le trône,
On ſurchargeoit ton chef d'une couronne ?
En ſerois-tu plus gras & mieux nourri ?
Plus grand buveur, plus vigoureux mari ?
En ſerois-tu plus ſain pour ta perſonne ?..
Ami, crois-moi, les hommes ſont égaux :
Dans chaque état, par un juſte mêlange,
Chacun éprouve, & ce n'eſt choſe étrange,
L'alternative & des biens & des maux.
Qu'importe donc ſous quel différent maſque,
Sous la couronne, ou la mitre ou le caſque,
Un ſort cruel, inconſtant & fantaſque
Change cent fois ſes bienfaits en rigueurs ?
C'eſt même joie, ou ce ſont mêmes pleurs...
Qui te connoît ? qui ſait que tu reſpire ?
De ton état l'heureuſe obſcurité
Te dérobant à la malignité,
Ne permet pas qu'en vers on te déchire ;
Mais pour les chefs d'un grand & vaſte empire,
Ce ſont de bons & de friands morceaux ;
Tu vois ſur eux fondre tous les corbeaux,
Tous les mandrins, barbouilleurs de ſatyre.
Un roi s'en fâche & maudit ces marauds ;
Dans ta chaumine, à table, on t'en voit rire.

Tu

Tu peux ſavoir quels ſont tes vrais amis ;
Sans intérêt, voiſin ou parent t'aime.
Mais pour un roi, c'eſt un obſcur problême...
Il voit chez lui des courtiſans ſoumis,
Dont le faux zèle & le ſoin l'importune,
Qui ſans l'aimer, adorent ſa fortune :
Ces ſouverains enviés, critiqués,
N'ont jamais vu que viſages maſqués.
Vois-tu ce chêne élevé dans les nues,
Au front ſuperbe, aux branches étendues ?
Un vent l'abat & briſe ſes rameaux,
Tandis qu'aux bords des lacs & des ruiſſeaux,
Des aquilons les forces confondues
Ont reſpecté les fragiles roſeaux :
Tel eſt le ſort de la grandeur humaine.
N'écoute plus la voix d'une ſirène
Qui pour t'outrer contre un commun deſtin,
Veut t'éblouir par la pompe mondaine :
Fais comme Ulyſſe, & pourſuis ton chemin.
Tout eſt égal, je le répète en vain.
Si tu gémis quand la douleur te peine,
Également la fièvre & la migraine
Font grelotter le corps d'un ſouverain.
S'il a la goutte ; aux membres qu'elle enchaîne,
Il ſent autant de douleur & de gêne,
Que Phalaris, inventeur inhumain,
En fit ſouffrir dans ſon taureau d'airain.
L'âge peſant rend ſon ame engourdie,
Et pour finir l'illuſtre comédie,
La parque arrive, & d'un coup de ciſeau,
Tout comme toi, me le couche au tombeau...
Mais ſi tu crois, que ce diſcours immole

La vérité rigide à l'hyperbole;
Vois, examine, & fixe ici tes yeux
Sur Stanislas, triſte roi de Pologne,
Chargé d'ennuis, accablé de beſogne...
Vois ſi ton cœur peut l'appeller heureux.
De ſes foyers, un aſſaſſin barbare
La nuit l'enlève, & par un bonheur rare,
Il ſe dérobe à ſes bras furieux.
Ah! mon bon roi, moi-même je m'accuſe;
Je t'ai par fois traité trop durement:
J'en ſuis contrit. Mon impudente Muſe
Te déchira de ſon ſtyle mordant;
Oui, j'en reſſens componction très-grande...
Je veux partir; je veux inceſſamment
A Czenstochow faire honorable amende:
Il ne faut point, dans de frivoles jeux,
En folâtrant frapper les malheureux...
Mais ce bon roi, ſur le trône peu ferme,
De ſes malheurs n'a pas atteint le terme:
Le fait eſt clair; car tous ces grands magnats,
Ce vil conſeil compoſé de Midas,
N'ont d'autre but au château d'Épérie,
Que de troubler & ruiner leur patrie,
Quoique d'ailleurs accablés d'embarras.
Le déſarroi du Turc en Moldavie,
Sa fuite enfin, ſa longue léthargie,
En les privant du plus ferme ſoutien,
Les laiſſoit là, ne tenant plus à rien...
S'élève alors Monſieur de Cracovie,
Pontife ardent, mais plein de prud'hommie;
Comme en ſurſaut ſortant d'un long ſommeil,
Il parle ainſi: Pour le bien de l'Égliſe,

Voyez de quoi ma bonne ame s'aviſe,
Sur tous les points ſuivez donc mon conſeil :
Dans nos malheurs la faveur eſt de miſe ;
Invoquons tous quelque bonne entremiſe,
Et qu'on implore à grands cris la ſottiſe :
De ſon palais entendant nos clameurs,
Elle viendra pour eſſuyer nos pleurs.
Au même inſtant, l'un & l'autre à ſa guiſe,
Et de prier & de ſe proſterner,
Et tant on fit, que non ſans s'étonner,
Elle arriva par un gros vent de biſe,
Et lourdement prit place au milieu d'eux.
Que vois-je ici ? dieux, quelle eſt ma ſurpriſe !
S'écria-t-elle, O Polonois fameux !
Pourquoi vous vois-je & craintifs & peureux ?
Je veux qu'enfin le ſort vous favoriſe,
Qu'à votre tête un guerrier valeureux
Écraſe ici ces Ruſſes orgueilleux.
J'ai des dévots, j'ai ce fameux Soubiſe,
Et cent héros adorés des Français,
Si renommés par tant de nobles traits :
Rosbach, Créfeld font retentir leur gloire,
Et Velinghauſe, & Minden & cent lieux
Sont les témoins qui fondent leur mémoire,
Dont les échos s'élèvent juſqu'aux cieux. —
Que dit-on là ? Quel affront ! quelle injure !
Dit Pulawsky... mais Zaremba murmure,
Gronde tout bas, marmotte entre ſes dents :
Point de François ne veux pour commandans.
Lors Oginsky, qui de loin tout écoute,
S'écrie en feu : Saint Roch ! quoi qu'il m'en coûte,
Je ne veux pas que les François céans

Triomphent ſeuls de ces gueux diſſidens,
Et de ce roi, que nous donna le Ruſſe...
Le fier orgueil, la colère & l'aſtuce
Couvrent ſon front d'une noble rougeur.
Mais la Sottiſe encore un brin émue,
Que ces brutaux l'euſſent interrompue,
Reprit ainſi d'un ton de dictateur,
Son beau diſcours tout rempli de chaleur,
Et dans un goût vraiment académique :
O Polonois ! ô race catholique !
Se pourroit-il que jamais de vos jours,
Vous n'euſſiez lu le bon père Bouhours ?
Oui, ce Bouhours, c'étoit un grand oracle !
Il dit très-bien que c'eſt un vrai miracle,
Qui même encor dans nul temps ne ſe vit,
Que hors des lieux que renferme la France
Un pauvre humain puiſſe avoir de l'eſprit :
Paris en eſt le magaſin immenſe...
Cherchons-y donc l'eſprit & des héros
Dont nous manquons, pour redreſſer nos maux...
Elle ſe tut. On ſe chamaille encore ;
Ce premier feu doucement s'évapore,
Et comme on voit s'éclaircir l'horizon,
Lorſqu'un brouillard s'affaiſſe après l'aurore :
Ainſi nos gens à cervelle de plomb,
De la ſottiſe adoptent la raiſon.
Les Palatins, remplis de déférence,
Sont tous d'accord ; Wilorsky pour la France
Part, va chercher le phénix des guerriers.
Choiſeul régnoit ; avide de lauriers,
Il en cueillit dans Avignon, en Corſe ;
De toute intrigue & l'auteur & l'amorce,

Fou plein d'eſprit, qui du ſein des plaiſirs,
Gouvernoit tout au gré de ſes déſirs.
Ah ! Wilorsky, dit-il, quelle inſolence,
Qu'un Gallitzin, ſans m'en parler d'avance,
Sans en avoir de moi permiſſion,
Batte le Turc, mette en confuſion
Nos alliés, le viſir & ſa troupe,
Et vous les frotte en face comme en croupe !
J'ai réſolu pour en tirer raiſon,
De vous donner Vieumenil, le Baron :
Cet étrilleur étrillera le Ruſſe,
Et rabattra cet orgueil, cette aſtuce
Dont m'a choqué ce peuple fanfaron. —
Ajoutez donc, Seigneur, je vous conjure,
De bons louis en nombreuſe meſure,
Dit Wilorsky, pour combler vos bienfaits;
Car pauvres ſont nos héros Polonais. —
Oui, dit Choiſeul, faut payer ce polaque;
Brouillons le monde, & que tout ſe détraque,
Plus brillera Choiſeul & les Français.
Vieumenil part, ſes aigrefins le ſuivent,
Et de badauds des bataillons arrivent,
Peuple inſenſé, qui ſans ſavoir pourquoi
Veut à Landscron combattre pour ſon roi.
En attendant dans la Lithuanie
Oginsky veut prévenir les Français,
E de la fleur de ſes gueux Polonais
Il y raſſemble une troupe choiſie.
Il parle ainſi : Mes vœux ſont exaucés;
Sur Oginsky tous les yeux ſont fixés :
J'occupe ſeul la prompte Renommée;
Des vieux héros, par mes faits éclipſés,

Les deux nuits fur nuit se suivent.
Les Démons s'unissent ensemble,
Font voir noyer l'un jusqu'au nez,
Et sur mer chercher le grand secours.
Jusques derriere, dedans, dans à toutes
Font tendres leur jambes entre.
Le premier vers les deux tiers
Pleurchy sur impreuve Lucine,
Y va gémir de la route lente.
Le Rolle sous le maître et se retire.
(On ne sait pas toujours ce qu'on voudroit.)
La Commission, le feu part le a part.
Confidères, c'est sur le vrai miroir,
A tout-moins vous lisez de ses lieux.
Leur conducteur déchaussé l'un sur grave
La le savant : Le Polonois est mort
Quand l'ennemi sur lui se fait pour feu :
Mais quand à lire, ah ! sacré jour de Dieux !
Le Allemand à débarquer les balles,
Des gros boulets les mortes infernales
Brusquement sur étranger nous jon.
Mais pour combler cette méfaventure,
Il y perdit le sacré grimpiloc,
Cet bandeau, ce vrai palladion.
O quel préfage! ô quel funeste augure!
Le schismatique en est maître en ce jour;
On en fera trophée à Pétersbourg.
Le Pulawsky, après sa fuite prompte,
En maudissant Mars, le Russe & l'Amour,
Dans quelque bois s'en va cacher sa honte.
Mais Oginsky, qui n'en tint aucun compte,
Se mit aux champs : non loin de cet endroit,

Où gît ſa troupe, une forte eſcouade
De preux Ruſſiens en ce moment paſſoit;
Et d'Oginsky pas un mot ne ſavoit...
Tout auſſi-tôt il leur donne une aubade;
Il les ſurprend par un de ces haſards,
Auteurs obſcurs d'un jeu du ſort bizarre.
Si-tôt qu'il vit ſes ennemis épars,
En admirant une action ſi rare,
Tout humblement l'animal ſe compare,
Sans en rougir, au premier des Céſars.
Mais à Grodno, Suwarow, plein de rage,
Se préparoit à bien venger l'outrage
De ſes guerriers trop promptement ſurpris;
Mais Oginsky lui donna l'avantage;
Tout vain encor, de ſes ſuccès épris,
Pour les Ruſſiens n'ayant que du mépris,
Il va fourrer ſa troupe en un village,
Où tout pilla, s'enivra, viola;
Perſonne aux champs ne crioit, qui va-là?
Quand la nuit vint, tout dormit en ſilence,
Sans garde enfin, ſans ſoins, ſans vigilance.
Le Suwarow avoit tout projeté,
Et dans l'horreur de cette obſcurité
Dans ſa bourgade il force les barrières.
Dieu, quel réveil pour les confédérés!
Tout étourdis, de la veille enivrés,
A peine ont-ils entr'ouvert les paupières,
Qu'on les échine à grands coups d'étrivières!
En un moment on prit tous ces pendards:
Un ſeul s'échappe en ce danger extrême,
Ce fut... & qui? le premier des Céſars.
Tout en fuyant, conſterné, le teint blême,

Entrelardant la plainte & le blaſphème,
Et maudiſſant la Vierge & les haſards,
Il ſe diſoit triſtement en lui-même :
C'eſt donc ainſi que j'ai ſu prévenir
Ces François d'chien qui bientôt vont venir.
On m'auroit pris comme on prend une poule,
Si je n'avois d'excellens éperons.
La république enfin tombe & s'écroule ;
Pourrai-je, hélas ! ſurvivre à tant d'affronts ?...
Et cependant le Ruſſe en Moldavie
Frottoit auſſi les Ottomans alors :
Deux fois ſur eux ſa main appeſantie,
Leur fait ſentir ſa valeur, ſa furie ;
Et du Danube ils repaſſent les bords...
Que de revers pour de ſi grands efforts !
Brave Oginsky, conſolez-vous du vôtre ;
Car un malheur ne vient jamais ſans l'autre.

Fin du cinquième Chant.

CHANT SIXIÈME.

QUAND d'Oginsky je rappelle la fuite,
Je ſens en moi la douleur qui m'agite;
Mon tendre cœur eſt contrit, reſſerré,
Des maux ſoufferts par ce confédéré.
Que deviendra le culte catholique,
Sans défenſeurs contre un bras ſchiſmatique?
Ce Mahomet, du Saint-Père l'appui,
N'a qu'en fuyant ſu combattre pour lui...
Du Ruſſe heureux la troupe hyperborée
Opprimera la Pologne éplorée.
Je vois déjà les couvens pollués,
Et les ſaints lieux pillés & violés,
A nos nonnains la chaſteté ravie,
Le fils de Dieu qu'un Ruſſe cocufie.
Hélas! comment prévenir ces malheurs?
Comment ſécher la ſource de mes pleurs?
Recourons donc aux vœux, à la prière.
Chargé d'un ſac & couvert de pouſſière,
A vos ſaints pieds j'étale mes douleurs;
Je vous implore, ô Vierge! ô bonne mère!
Reconfortez votre cher Oginsky,
Et Zaremba, ce guerrier débonnaire...
Madame, ô vous! je vous implore auſſi
Pour le polaque & pour la ſainte Égliſe,
Protégez-nous, ſecourable ſottiſe;
Je recommande à vos ſoins Pulawsky,
La belle encor que ſon cœur aime, & qui
Peut ſoulager par fois ſa paillardiſe.

Car vous ſaurez que les plus grands guerriers,
Si vous fouillez leur hiſtoire ſecrète,
Ont tous unis l'amour de la fillette,
Au noble amour de cueillir des lauriers:
On ſait de quoi la médiſance taxe
Le grand Eugène, & le comte de Saxe;
Mais ſur ce fait, c'eſt vous en dire aſſez,
Si je vous touche & ſi vous m'exaucez.
Quittons les cieux & retournons ſur terre,
Séjour des ſots, des fous & de la guerre...
Avec grand train, grand bruit & grand fracas,
De nos François les héros arrivèrent:
De leurs hauts faits eux-mêmes ſe vantèrent:
Qui les en crut, fit d'eux un très-grand cas.
A leur abord, ce qui dût les ſurprendre,
C'eſt qu'ils parloient ſans qu'on pût les comprendre.
S'ils s'étoient tus, ç'auroit été ſéant;
Mais aux François c'eſt choſe trop fâcheuſe;
Leur langue alloit comme un moulin à vent,
Quand des autans la fougue impétueuſe
Tourne avec bruit ſon aile ingénieuſe,
Et quelquefois la briſe en la tournant.
A leur babil, à leur diſcours honnête,
Le tovarigis en ſecouant la tête
Ne répondoit qu'en leur tefticotant
Son dur jargon; que perſonne n'entend:
Nos étourdis quelques jours s'en moquèrent,
Bientôt après s'en impatientèrent.
Entr'eux étoient de ces bouillans cerveaux,
Que les ardeurs du ciel de la Provence
Avoient brûlés, des Bretons vifs & chauds,
Quelques Picards têtus à toute outrance,

Des Béarnois venus de ces côteaux
Que la Garonne arroſe de ſes eaux...
Le plus mutin hardiment leur propoſe,
De retourner aux lieux qu'ils ont quittés.
Pour ces faquins faudra-t-il qu'on s'expoſe ?
Sans nous comprendre ils nous ont écoutés :
C'étoit l'avis de monſieur de Maloſe.
Dervieux d'abord l'approuve & l'applaudit ;
Il ajouta : Dans cette infame terre
Où nous n'avons ni filles, ni crédit,
Que ces marauds s'échinent à la guerre,
Car chez ces gueux tout me choque & m'aigrit ;
Allons plutôt aux lieux où le derviche
Criant : Alla, raſſemble ſon bercail ;
D'honneurs pour nous le Turc ne ſera chiche,
Et nous aurons chacun notre ſerrail.
Ces fous alloient cheminer vers la Thrace,
Légérement chargés de leur beſace,
Si par bonheur Monſieur de Vieumenil,
Sachant comment le diable les tracaſſe,
N'eût à temps ſu prévenir le péril.
Tandis qu'en feu leur mentor les gourmande,
Hors de Landscron étoit rumeur fort grande...
Le tovargis, le pacolet qui fuit,
Augmente encor le tumulte & le bruit.
Comme en automne on voit le lièvre agile,
Tranſi d'effroi, ſe ſauver de la dent
D'un lévrier qui le ſuit en jappant ;
Dans un taillis il trouve ſon aſile,
Et ſauve ainſi ſes jours en ſe cachant :
De même alors, plein de peur puérile,
Le Polonois à courir plus habile,

N'étoit plus vu de ſon fier pourſuivant :
C'eſt Branicky, dont la troupe royale
A joint During, Bibikow & Dréwitz ;
Ils font ſonner, tous trois d'un même avis,
Des durs combats la fanfare infernale.
Tous nos François prompts, vifs, impétueux,
Sont tranſportés d'une ardeur martiale,
Courent par-tout chercher un bucéphale,
Un genet propre à combattre ſous eux.
L'un trouve un âne, un autre une haridelle ;
Le temps eſt court, les momens précieux ;
On prend ſans choix l'animal, on le ſelle,
Monte deſſus, galoppe par les prés,
Suivi de près par les confédérés.
Le tovargis & le brutal panſerne,
A contre-cœur ſuivent ces fiers Français...
Quand Dréwitz vit ce gros de Polonais :
Ce ſont, dit-il, des lièvres que je berne...
Il fait lâcher quelqu'un de ſes canons,
Et la terreur ſe met dans nos félons.
Braves guerriers, un boulet vous conſterne !
Le bruit tonnant du ſalpêtre enfermé,
Qui ſort d'un tube & s'exploite enflammé,
A tout polaque étoit antipathique ;
Mais plus encor quand les échos des monts,
En répétant cette horrible muſique
La redoubloient par leurs lugubres ſons.
Le Vieumenil vainement les raſſure...
C'en étoit fait, la louange ou l'injure
Ne pouvoient plus dès-lors les retenir.
Nos aigrefins crioient outre meſure :
Marchons au Ruſſe, il faut le prévenir.

Mais loin d'agir, d'avancer par l'attaque,
Pour s'éloigner manœuvroit le polaque :
Ses eſcadrons, ſes rangs ſont éclaircis.
De ce moment profita le coſaque,
Il les chargea, ſe ſauvant tout tranſis :
Dieu ! qu'i ſe vit de balafrés, d'occis !
De nos François, qui ne vouloient les ſuivre...
Tout les derniers par les Ruſſes ſont pris.
Au déſeſpoir ils ne pourront ſurvivre ;
Leur ſort ſera celui des priſonniers ;
Ils vont aller peupler la Sibérie ;
Onques n'y fut eſprit, galanterie.
Là, de leurs pleurs arroſant leurs lauriers,
On les fera chaſſeurs de zibéline,
Pour vous fourrer, boyards de Catherine.
Et cependant monſieur du Vieumenil,
A fort grand peine échappé du péril,
S'étoit ſauvé devers le mont Crapate,
Donnant au diable & Ruſſien & Sarmate.
Pour Zaremba, le pillard Pulawsky,
Sont comme un aſtre en ce jour obſcurci :
Pour s'étourdir ſur la bagarre étrange,
Ils vont noyer leur douleur dans le vin.
O ! cœurs pétris & de boue & de fange,
Quoi ! tant de honte & ce fichu deſtin,
Seront de vous oubliés dès demain ?...
Juſte en ce temps, de la Lithuanie
(De ce duché par Suwarow conquis,
Où l'on a vu des guerriers étourdis
Battans, battus, chargés d'ignominie),
Revient ſans bruit l'orgueilleux Oginskys ;
Non pas de l'air dont on donne un défi,
Mais rêveur, triſte & l'ame encor chagrine.

Il parut tel dans ſon accablement
Que le mâtin chaſſé d'une cuiſine,
Serrant la queue & hurlant en fuyant,
Quand il apprit des François l'aventure :
Je ne ſerai donc pas dans la nature,
Le ſeul, dit-il, qu'un ſort malencontreux,
Perſécuta ; ſi j'en ſouffre l'injure,
Ces étrangers ne ſont pas plus heureux.
Leur déſarroi l'adoucit, le conſole,
Du ſort cruel dont ſon cœur ſe déſole,
Dans ſon malheur il a des compagnons...
Pauvres humains ! voilà de vos raiſons.
Revers d'autrui l'élèvent, le ſoutiennent :
Le cœur & l'ire auſſi-tôt lui reviennent,
Et derechef ſous les drapeaux de Mars,
Il veut combattre & tenter les haſards.
Venez, venez, dit-il, braves panſernes,
Vous tovargis, vous guerriers ſubalternes,
Aux champs d'honneur le premier des Céſars
Dirigera votre ardeur carnaſſière...
On ſuit ſes pas, mais c'eſt en gémiſſant.
Devant Landscron un gros tas de pouſſière,
En tourbillon juſqu'aux cieux s'élevant,
Parut de loin une troupe guerrière,
Qui bien en ordre avançoit lentement.
Donnons deſſus, nous aurons la victoire,
Crie Oginsky ; mais qui pourra le croire ?
Ces ennemis, c'étoient de gros moutons,
Que des marchands, voiſins de ces cantons,
Menoient pour vendre à la prochaine foire...
Nos Polonois, ſans faire de façons,
Tombent deſſus, vous les mettent, en fuite ;
Ce beau troupeau, font priſonniers l'élite,

Et tout gaiment s'en retournent chez eux,
En ce grand jour au moins victorieux.
Mais Oginsky laiſſoit pendre l'oreille ;
Il ſentoit trop en ce moment fâcheux,
Que ce beau coup n'étoit grande merveille.
De ces revers qu'à Rome on apprenoit,
L'Égliſe en corps pleuroit & s'affligeoit :
Ce n'eſt aſſez que l'encyclopédiſte,
Le philoſophe, incrédule ou déiſte,
Sappant nos murs, ait pu les ébranler,
Et que jadis Luther en fit crouler
Un large pan ; le Ruſſe encor perſiſte
(Se diſoit-on) à renchérir ſur eux ;
Et la raiſon, en horreur au papiſte,
Éclairera donc enfin nos neveux.
Du paradis le geolier, ou le ſuiſſe,
En vain des cieux imploroit la juſtice ;
Il ignoroit encor que le démon,
Du bon Ignace empruntant l'air licite,
Étoit l'auteur de la confuſion,
Qui t'agitoit, confédération.
Si le Saint-Père avoit ſu tout de ſuite
Ce maudit tour que fit l'eſprit malin,
Au grand jamais c'étoit fait du jéſuite ;
Mais Saint Xavier, qui craignoit ce deſtin,
Empêcha bien que, par ruſe bénite,
Sa Sainteté n'en fût alors inſtruite.
Mais mon lecteur ſait & connoît bien mieux
Tous les reſſorts de ces faits merveilleux ;
Que le Démon, la Vierge & la Sottiſe
Sont les auteurs de ce brouillamini.
Tandis qu'il dure & que l'ordre eſt banni,

Par-tout, hélas! on pille, on dévaliſe
Manant, ſeigneur ou pourceau de l'Égliſe.
C'en étoit fait de ces vaſtes états,
Si l'on avoit plus long-temps, par bêtiſe,
Continué les meurtres, les combats :
Mais la raiſon & la philoſophie
Avoient encor d'illuſtres partiſans ;
Et chez le ſcythe, au fond de la Ruſſie,
La ſouveraine adorée & bénie,
Du haut du trône écoutoit leurs accens.
Elle ſentit ſa grande ame touchée
De tant de maux que ſouffroit l'univers ;
Elle en gémit, elle en étoit fâchée,
Et veut enfin terminer ces revers.
Mais connoiſſant le mal & le remède,
Elle appella la Paix du haut des cieux :
Divine Paix, viens, dit-elle, à mon aide !..
La Paix l'entend, & ſans autre intermède,
Pour Catherine elle quitta les Dieux.
En deſcendant ſur terre, elle eſt choquée
Que tant de fous l'aient ſi fort détraquée.
Elle s'apprête à ſoulager les maux
Qu'impudemment ont faits tant de maraud,
De ſaints maudits, de vierges & de diables :
Servir les uns, & fouetter les coupables.
Elle commence, en remettant d'abord,
Et Catherine & Muſtapha d'accord,
Et puis venant à Monſieur le ſarmate,
Toujours roſſé, mais qui toujours ſe flatte :
Elle harangue ainſi les Palatins :
Ouvrez les yeux ; le diable vous attrape,
Car vous avez à vos puiſſans voiſins,

Sans

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
Vous, [illegible] de la [illegible].
[illegible]
Et pour mieux peindre [illegible]
[illegible], quittez-moi [illegible],
Qui n'est pour vous, mais pour les fils de Mars.
N'imitez plus le premier des Césars ;
Mais en David jouez-moi sur la harpe.
Elle écrit. Frappé de ses accens,
Chacun s'en fut ; ensuite, en peu de temps,
Dans le public, de nouveautés avide,
Tout occupé de leur fuite rapide,
On oublia ces grands événemens.

FIN DU SIXIÈME CHANT.

TABLE DES MATIÈRES DE L'ÉDITEUR.

Ode à ma Sœur de Brunſwick, ſur la mort de ſon fils, tué en 1761. Page 1

Épître au Marquis d'Argens, après que le Roi eut occupé le Camp de Bunzelwitz, près de Schweidnitz, & que les Ruſſes ſe retirèrent en Pologne. Le 1 *Octobre* 1761. 6

Au Marquis d'Argens, après que les Autrichiens eurent pris Schweidnitz. Le 3 *Octobre* 1761. 9

Épître au Marquis d'Argens, ſur les vaines eſpérances. Le 8 *Novembre* 1761. 10

Épître ſur la méchanceté des hommes. Le 11 *Novembre* 1761. 15

Le Stoïcien, Épître philoſophique. Le 15 *Novembre* 1761. 24

Diſcours de l'Empereur Othon à ſes Amis, après la perte de la bataille de Bédriac. Le 1 *Décembre* 1761. 33

Diſcours de Caton d'Utique, à ſon Fils, & à ſes Amis avant de ſe tuer. Le 8 *Décembre* 1761. 37

Épître à M. Mitchel, ſur l'origine du mal. Le 28 *Décembre* 1761. 40

Le Conte du Violon. Le 28 *Décembre* 1761. 48

Les deux Chiens & l'Homme, Fable. 50

Épître à M. Catt, ſur le tableau de la Vie. En Janvier 1762. 51

Allégorie. Cette pièce eſt philoſophique & morale ſur les Voyageurs. Le 23 *Janvier* 1762. 55

Facétie au Sieur d'Alembert, grand géomètre; indigné contre le frivole plaiſir de la Poéſie. Le 3 *Août* 1762. 58

Vers faits pour être envoyés par un Suiſſe à certaine Dlle. Ulrique, dont il étoit amoureux, en 1762. 63

Autre Épître pour l'amoureux Suiſſe : Réponſe à Mlle. Ulrique, en Août 1762. 65

Encore Épître du Suiſſe au Cabinet de Mlle. Ulrique, en Août 1762. 67

Vers d'un Suiſſe, ou Prière à Vénus. En Septembre 1762. 69
Épître au Marquis d'Argens, ſur ſon Timée de Locres qu'il avoit envoyé au Roi. Le 22 *Octobre* 1762. 70
Épître à ma Sœur de Brunſwick, ſur ce qu'il eſt des plaiſirs pour tout âge. Le 15 *Février* 1765. 75
A mes neveux les Princes Fréderic & Guillaume de Brunſwick. Cette Épître eſt ſur les plaiſirs de la jeuneſſe. Le 20 *Février* 1765. 79
Épître à Madame de Morian, ſur le trop & le trop peu. Mars 1765. 83
Vers récités à Sans-Souci, à la Ducheſſe de Brunſwick, par une Actrice déguiſée en bergère, qui l'invitoit à voir une Comédie préparée par elle. 85
Épître contre Meſſieurs les Écorniſleurs; en grec, Philocopros. En 1765. 86
Épître à Voltaire, ſur les miſères humaines. 89
A l'Abbé Baſtiani, qui devoit être Archevêque. En 1766. 90
Vers de la Levrette Diane, à la Princeſſe de Pruſſe. Le 30 *Novembre* 1767. 91
Au Baron de Poellnitz, ſur ſa convaleſcence. En 1767 ibid.
Invitation à la Princeſſe Amélie. Le 31 *Décembre* 1767. 94
Prologue de Comédie. 95
Épître ſur ma convaleſcence. Le 30 *Avril* 1770. 98
Élégie à ma Sœur Amélie, pour la conſoler de la perte de Mlle. *Hertefeld. Le* 13 *Avril* 1770. 102
Vers de l'Empereur de la Chine, ſur ſon Poëme de la Ville de Mouckden. En 1770. 107
Au Marquis d'Argens, ſur le jour de ſa naiſſance. 110
Codicile : en 1770. 111
Épître au lit du Marquis d'Argens. 117
Épître à Milord Baltimore, ſur la liberté. 119
La Choiſeullade, Facétie. 125
Louis XV aux Champs Éliſées, Drame. 131
Six Epigrammes. 148
Élégie de la Ville de Berlin, adreſſée au Baron de Poellnitz. 150
Prophétie. 152
Épitaphe de Voltaire. 153
Billet de congé de Voltaire au Roi. ibid.
Réponſe du Roi au congé de Voltaire. ibid.

Portrait descriptif de Voltaire, à 62 ans. 154
Tantale en procès. Il ne faut pas omettre de lire le Factum qui lui sert de Prologue ainsi que l'Exposé du procès. 157
Le Palladion, Poëme en six Chants 195
La Pologniade, ou la Guerre des Confédérés, de Pologne; Poëme en six Chants. 329

SM.
95.
85.